



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

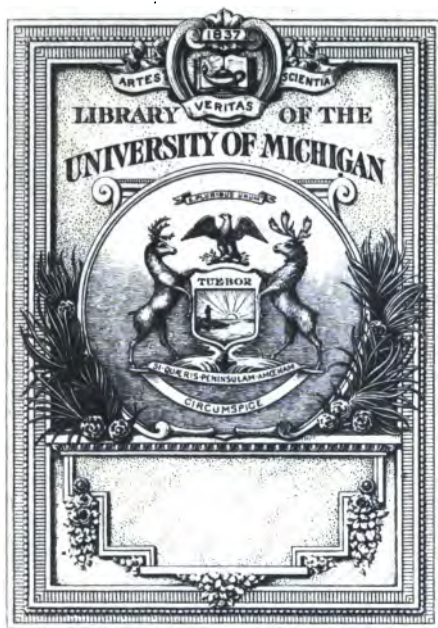
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

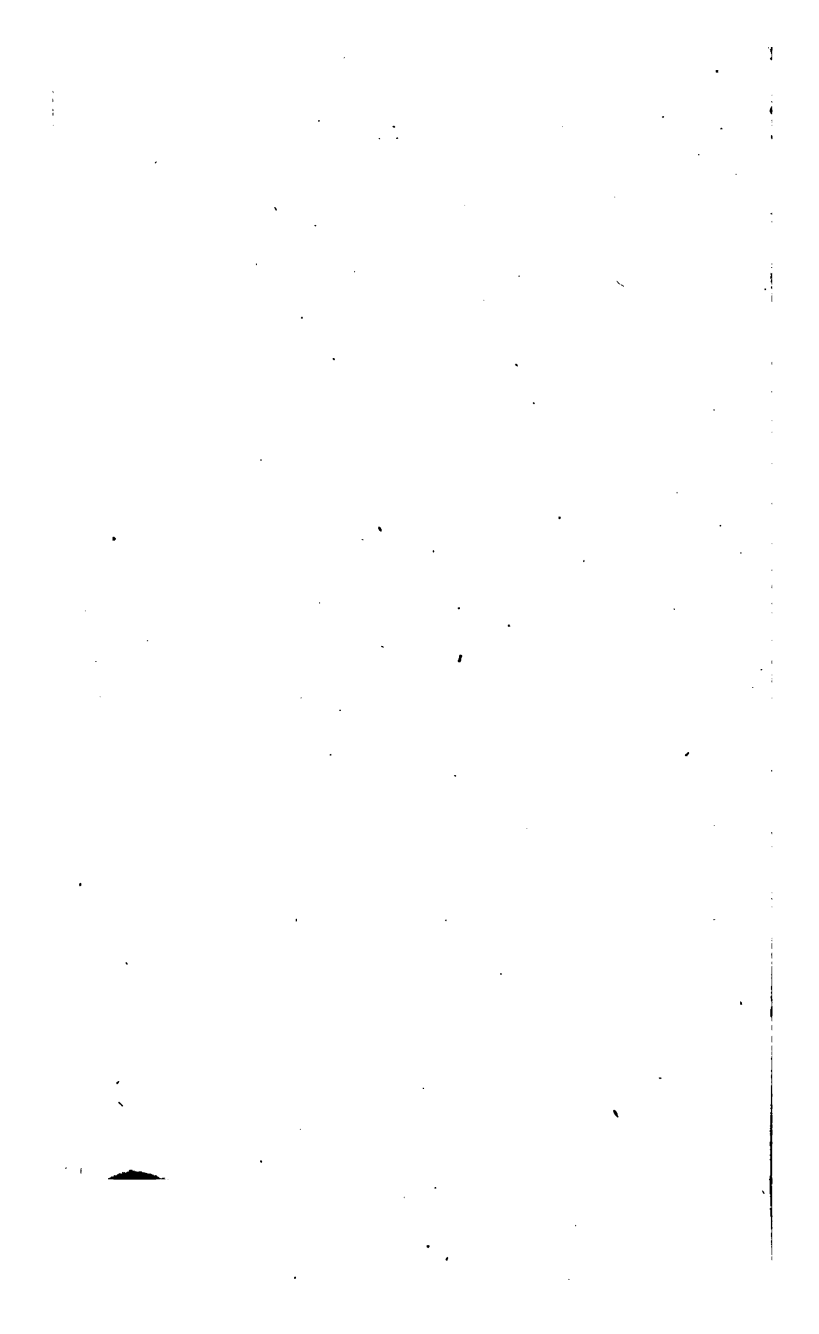
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



828
A225sf
t
1768



The Spectator

L E
SPECTATEUR,
OÙ LE
SOCRATE
MODERNE,

OÙ L'ON VOIT UN PORTRAIT NAÏF DES
MOEURS DE CE SIÈCLE.

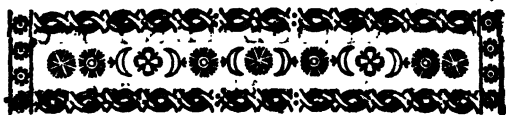
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME CINQUIÈME.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
CHEZ ARKSTÉE ET MERKUS,
M. DCC. LXVI.

English
Mortgenet
6-20-25
11909



AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR

POUR suivre la méthode que j'ai observée à la tête des Volumes précédens, je dois avertir ici le Public, que, des LXX. Discours, qui forment ce nouveau Tome, les LXVI. premiers ont paru en *Anglois* depuis le 8. d'*Août* jusqu'au 6 de *Décembre* 1712 ancien Stile, & que les IV. derniers sont du Mois de *Juin* 1714.

On voit par-là que l'Auteur, ou plutôt les Auteurs de cet Ouvrage le discontinuerent l'espace de dix-huit Mois. Ils ne le re-

AVERTISSEMENT ETC.

prireut, à ce qu'ils avouent eux-mêmes qu'à la sollicitation de leur Libraire, qui ne pouvoit souffrir que le nombre des Volumes fût impair. Ils eurent beau lui représenter que le nombre de Sept étoit remarquable, par les sept Planettes, par les sept Sages de la Grèce, & par les sept Merveilles du Monde, tout cela ne fit que blanchir; il revenoit toujours à la charge, que ce nombre étoit impair, & qu'il ne quadroit pas avec un Livre de si bon goût: De sorte que pour le satisfaire, ils publierent un autre Volume, que nous donnerons, s'il plait à Dieu, dans la suite, afin que le nombre des Volumes soit pair dans la Traduction, aussi-bien que dans l'Original.

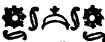
LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

Est natura Hominum novitatis avida.

PLIN. Hist. Nat. L. XII. Cap. i.

Les Hommes sont naturellement avides de la nouveauté.


 Es Compatriotes n'ont aucun pan-
 chant qui excite plus mon ad-
 miration que leur soif ardente
 pour les Nouvelles. Il y a cinq
 ou six Hommes d'Esprit qui vi-
 vent fort à leur aise du revenu qu'ils tirent
 de la curiosité du Public. Ils reçoivent
 tous les mêmes Avis du dehors, & sou-
 vent énoncent dans les mêmes termes ;
 mais la manière dont ils les assaisonnent est
 si différente ; qu'il n'y a pas un seul Citoyen,
 zélé pour les intérêts de l'Etat, qui puisse
 abandonner tranquillement le Café, s'il n'a
 parcouru chacune de leurs Feuilles volan-
 tes. Ces différens Aprêts de Nouvelles sont
 si agréables au goût de mes Compatriotes,
 qu'ils

Sur les
 Nouvellis-
 tes & les
 Politiques
 des Cafés.

Tome V. A

qu'ils ne les aient pas seulement avec plaisir lors qu'elles sont toutes chaudes, mais lors qu'elles viennent à leur être servies toutes froides par ces profonds Politiques, qui honorent le Public de leurs Remarques sur chaque Article qui nous est envoyé des Païs étrangers. Le Texte nous est donné par une classe d'Ecrivains, & le Commentaire par une autre.

Mais quoique la même chose nous soit racontée dans toutes ces Feuilles volantes, & si l'occasion le requiert, dans plusieurs Articles de la même Gazette; quoi qu'au défaut des Lettres qui nous viennent des Païs étrangers, on nous repete la même Nouvelle de *Paris*, de *Bruxelles*, de la *Haie*, & de toutes les grandes Villes de l'*Europe*; malgré le nombre infini de Notes, d'Explications, de Reflexions & de diverses Leçons qu'on y ajoute, le tems nous paroît long & ennuyeux jusques à l'arrivée d'une autre Maille. Nous attendons avec impatience un détail plus exact, quelle sera la premiere démarche des Cours intéressées, ou quelles seront les suites de celle qu'on a déjà faite. Un vent d'Ouest tient toute la Ville en suspens & met la Conversation à bout.

Cette grande Curiosité doit son origine à nos dernieres Guerres, & si elle étoit bien dirigée, elle pourroit être fort utile à celui qui en est animé. D'où vient qu'un Homme, qui prend plaisir à la lecture de tout ce qu'il y a de nouveau, ne s'appliqueroit pas à cel-

celle de l'Histoire, des Voyages, & de tels autres Livres, où il trouveroit sans cesse de quoi repaître sa curiosité, avec plus de satisfaction & d'avantage qu'il n'en peut recueillir de toutes les Gazettes journalières ? Un honête Artisan, qui languit tout un Eté après une Bataille, & qui se voit peut-être à la fin éloigné de son compte, en peut voir ici une demi douzaine dans un jour. Il peut lire tout ce qui s'est passé dans une Campagne, en moins de tems qu'il n'en met à parcourir les Nouvelles d'une seule Poste. Les Batailles, les Conquêtes & les Révolutions s'y trouvent entassées les unes sur les autres. La curiosité du Lecteur y est excitée & satisfaite à tout moment ; ses passions y sont mises en jeu, & il voit presque d'un coup d'œil le succès ou le revers du Parti auquel il s'intéresse, sans rouler dans l'incertitude, & sans dépendre de la Mer & des Vents. En un mot, l'Esprit n'aspire pas ici en vain après la connoissance, & il n'est pas tourmenté de cette cruelle soif, qui est le partage de nos fameux Nouvellistes, & de nos grands Politiques des Caffez.

Tous les événemens rapportez dans l'Histoire, & qu'un Homme ignoroit, sont des Nouvelles pour lui ; & je ne vois pas pour quelle raison un Chapellier de *Cheapside* s'intéresseroit plus aujourd'hui aux démêlez des Cantons Suisses, qu'il ne s'intéressoit autrefois à ceux de la Ligue. Du moins, je croi que tout le monde m'avouera, qu'il importe plus à un *Anglois* de savoir l'Histoire-

4 LE SPECTATEUR. I. *Disc.*

re de ses Ancêtres, que celles de ses Contemporains, qui vivent sur les bords du *Danube*, ou du *Borystbene*. A l'égard de ceux qui ne sont pas de cet avis, je les renvoie à la Lettre suivante d'un Homme à Projets, qui auroit envie de tirer quelque avantage de cette merveilleuse curiosité qu'il voit dans ses Compatriotes.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Vous avez remarqué sans doute que
 „ ceux qui fréquentent les Caffez, & qui
 „ se plaisent à lire les Nouvelles, aiment
 „ d'apprendre toute sorte de Faits, de quel-
 „ que nature qu'ils soient, pourvu qu'ils
 „ n'en aient jamais entendu parler. Une
 „ Victoire, ou une Défaite, leur est égale-
 „ ment agréable. Que le Pape ferme, ou
 „ qu'il ouvre la bouche d'un Cardinal, ils
 „ y trouvent leur compte également. Ils
 „ sont charmez d'apprendre que la Cour de
 „ France est allée à *Marli*, & qu'elle est
 „ retournée à *Versailles*. Ils lisent les A-
 „ vertissemens qu'on met au bas des Ga-
 „ zettes, avec la même curiosité que les
 „ principaux Articles; & ils ne goûtent pas
 „ moins de plaisir à être informez qu'un
 „ cheval pie, qui païssoit dans le voisinage
 „ d'*Islington*, s'est égaré; que d'apprendre
 „ qu'il y a eu une rude escarmouche en-
 „ tre deux Corps de Cavalerie. En un mot,
 „ ils chérissent tout ce qui s'appelle Nouvel-
 „ les, quel qu'en puisse être le sujet ou,
 „ pour mieux dire; ils ont un appétit dévo-
 „ rant,

„ rant, mais sans aucun goût. Puis donc,
 „ Monsieur, que la grande source des Nou-
 „ velles, qui vient de la Guerre, est sur le
 „ point de tarir, & que nos Curieux ont con-
 „ tracté une soif si ardente pour tout ce qui
 „ leur paroît nouveau, j'ai examiné leur
 „ cas & le mien, & j'ai formé un Projet
 „ qui peut tourner à notre avantage com-
 „ mun. Je voudrois publier tous les jours
 „ une Feuille volante, où j'insererois tout
 „ ce qui se passe de plus considérable dans
 „ chaque petite Ville, Bourg, Village, ou
 „ Hameau, qui sont à dix Miles à la ron-
 „ de, ou dans l'étendue du *Penny Post*. Je
 „ borne là mes Correspondances pour deux
 „ raisons; l'une est que le port des Lettres
 „ ne coûtera que peu de chose: & l'autre
 „ que je pourrai les recevoir tous les jours.
 „ Ainsi mes Lecteurs auront des Nouvel-
 „ les toutes fraîches, & quantité d'illustres
 „ Citoyens, qui ne peuvent aujourd'hui dor-
 „ mir à leur aise, faute de savoir comment
 „ va le Monde, pourront à l'avenir se cou-
 „ cher tranquillement, puis que ma Feuil-
 „ le paroîtra tous les soirs à neuf heures
 „ précises. J'ai fait déjà de bonne liaisons
 „ dans tous ces endroits, & j'en ai reçu
 „ des Nouvelles bien sûres.

„ Par mes derniers Avis de *Knight's Brid-*
 „ ge, le 3. de ce Mois, on y avoit arrêté
 „ un Cheval, qui passoit dans les prairies
 „ d'autrui, & qui n'étoit pas relâché, lors-
 „ que les Lettres en sont parties.

„ Nous apprenons de *Pankridge*, qu'on

6 LE SPECTATEUR. I. Disc.

„ y avoit célébré une douzaine de Maria-
„ ges dans la principale Eglise du Lieu ;
„ mais on nous renvoie aux Lettres sui-
„ vantes pour nous dire les Noms des
„ Personnes intéressées.

„ On écrit de *Brompton* que la Veuve
„ NIELLE avoit reçu plusieurs visites
„ de JEAN SEREIN ; ce qui fournit
„ matiere à bien des spéculations dans ces
„ Quartiers-là.

„ Par une Barque de Pêcheur , qui a
„ touché en dernier lieu à *Hammer Smith* ,
„ on y a reçu des Avis de *Putney* , qu'un
„ certain Homme très connu dans cet en-
„ droit-là risque de n'être pas choisi pour
„ un des Anciens de l'Eglise ; mais , com-
„ me cette nouvelle est venue par eau ,
„ nous devons en attendre la confirmation
„ avant que d'y ajouter foi.

„ Les Lettres de *Paddington* ne disent
„ presque rien , si ce n'est que GUILLAU-
„ ME SIFLAR , le Châtreur de Cochons ,
„ y avoit passé le 5 de ce Mois.

„ On écrit de *Fulham* que tout y con-
„ tinue sur le même pié. Au départ des
„ Lettres , le bruit y couroit qu'on ve-
„ noit de percer un Baril d'excellente
„ Biere à *Parson's Green* ; mais cette Nou-
„ velle demande confirmation.

„ Voilà , Monsieur , un Echantillon des
„ Nouvelles dont j'ai dessein d'entretenir
„ la Ville , & je ne doute pas que mises dans
„ l'ordre , qu'on observe dans les Gazettes ,
„ elles ne soient fort agréables à ces Lec-

„ teurs

LE SPECTATEUR. I. Disc. 7

„ teurs zélez pour l'intérêt du Public, qui
„ prennent plus à cœur les affaires des au-
„ tres que celles qui les regardent eux-mê-
„ mes. Je compte qu'une Feuille volante
„ ainsi tournée, qui nous instruira de ce
„ qui se passe chez nous, ou aux environs
„ de cette Métropole, nous sera plus uti-
„ le que celle qui ne contient que des A-
„ vis de *Zug* ou de *Bender*, & qu'elle nous
„ dédommagera de cette rareté de Nou-
„ velles, que nous avons sujet de craindre
„ en tems de Paix. Si mon Projet a le
„ bonheur de vous plaire, je vous en com-
„ muniquerai bientôt un ou deux autres,
„ & cependant je suis, avec tout le respect
„ qui vous est dû, &c.

C.

II. DISCOURS.

Non usitatâ, nec tenui ferar
Pennâ , biformis per liquidum æthera
Vates ; neque in terris morabor
Longiûs, invidiâque major
Urbes relinquant. — —

HOR. L. II. Ode. XX. 1.

Mecene, la qualité de Poète m'assure l'immortalité, je sens que mon Ame commence à se dégager de ce corps pesant, pour passer dans celui d'un oiseau léger. Bien-tôt je me verrai au dessus de l'Envie, & je quitterai tout commerce avec les Humains. Bien-tôt detaché de la terre je m'élèverai dans les airs d'un vol rapide & peu commun.

De la Reconnoissance envers les Hommes & envers la Divinité.

IL n'y a rien qui plaise davantage au cœur de l'Homme que l'exercice de la Gratitude. Il y trouve une si grande satisfaction, qu'elle peut lui servir de récompense. La pratique de ce Devoir n'est ni difficile ni pénible, comme celle de la plupart des autres Vertus ; mais elle est suivie de tant de plaisir, qu'une Ame noble & généreuse s'y abandonneroit volontiers, quand même il ne lui seroit pas imposé, ni soutenu d'aucune récompense pour l'avenir.

Si les Hommes se doivent de la reconnaissance les uns aux autres, combien plus n'en doivent-ils pas à leur Créateur ? Non seulement cet Etre suprême nous honore de ses bienfaits ; mais il est la source de tous ceux

LE SPECTATEUR. II. Disc. 9

ceux que nous recevons de nos semblables. Tous les avantages dont nous jouissons, de quelque maniere qu'ils nous viennent, tirent leur origine de celui qui est † l'Auteur de tout don parfait, le Pere des lumieres & des misericordes, & le Dieu de toute consolation.

Si la Reconnoissance a tant de charmes pour celui qui l'exerce envers les autres; elle produit des effets encore plus sensibles, lors qu'elle a pour objet le souverain Monarque de l'Univers, cet Etre bien-faisant, qui nous a donné tout ce que nous possédons, & qui doit remplir un jour toutes nos esperances.

La plupart des Ouvrages des anciens Poëtes du Paganisme étoient des Hymnes qui s'adressoient directement à leurs Divinitez, ou qui tendoient, d'une maniere indirecte, à célébrer leurs Attributs & leurs Perfections. Ceux qui connoissent les Ouvrages des Poëtes Grecs & Latins qui sont venus jusques à nous, trouveront cette remarque si bien fondée s'ils l'examinent de près, que je ne m'étendrai pas là-dessus. Il y a de quoi s'étonner que nos Poëtes Chrétiens n'aient pas tourné leur Esprit de ce côté-là, puis sur tout que l'idée que nous avons de l'Etre suprême est non seulement beaucoup plus vaste & plus noble que celle que pouvoit s'en former un Païen; mais qu'elle est aussi remplie de tout ce qui peut élever l'Imagi-

† S. JACQUES I. 17. & 2. Cor. I. 3.

10 LE SPECTATEUR. II. Disc.

agination, & fournir les pensées les plus sublimes.

PLUTARQUE nous parle d'un Paten qui chantoit une Hymne à l'honneur de DIANE, & pui fondonnoit son Eloge sur ce qu'elle se plaisoit aux Victimes Humaines, & à divers autres actes de cruauté ou de vengeance; sur quoi un Poète, qui se trouva présent à la cérémonie, & qui avoit, selon toutes les apparences, des idées plus justes de la Nature Divine, lui dit, d'un ton railleur, que, pour le recompenser de son Hymne, il souhaiteroit, de toute son ame, qu'il eût une Fille semblable à la Déesse, qu'il venoit de célébrer. En effet, il étoit impossible de louer aucune de ces fausses Divinités, suivant les idées du Paganisme, sans y mêler des impertinences & des contradictions.

Les Juifs, qui, avant le Christianisme, étoient le seul Peuple qui connût le vrai Dieu, ont montré aux Chrétiens de quelle manière ils devroient employer le divin talent dont je parle ici. Les grands Génies que cette Nation a produits, sans les regarder comme des Auteurs inspirés, nous ont transmis quantité d'Hymnes & de saintes Odes, qui pour la beauté de la Poésie, surpassent celles qui nous viennent des anciens Grecs & Romains, autant que pour le sujet auquel ils les ont consacrées. C'est ce qu'il seroit facile de prouver, s'il étoit nécessaire.

J'ai déjà communiqué au Public quelques
Pièces.

LE SPECTATEUR. II. Disc. 11
Pièces de cette nature, qui ont été si favorablement reçues, qui j'en vais donner ici un autre dans le même goût.

* Excitez-vous, livrez vous, ô mon Ame,
Aux saints transports d'un zèle plein de flamme :
Bénissez Dieu qui comble vos souhaits ;
Vantez son Nom & sa Gloire immortelle,
Et conservez un souvenir fidelle
De son amour & de tous ses bienfaits.

Reconnoissez que Dieu, par sa clemence,
M'a pardonné jusqu'à la moindre offense ;
Qu'il a guéri mes maux & mes langueurs ;
Que, de la tombe en rachetant ma vie,
Il me la rend de sa grace suivie,
Et de ses biens dont je sens les douceurs.

Il me remet dans ma santé première,
Et je reprens une vigueur entière,

L'AI-

* Voyez *Essai d'une nouvelle Traduction des Pseaumes, en Vers ; avec quelques Cantiques* par M. TEROND, à Amsterdam 1715. J'ai mieux aimé inserer ici cette belle traduction du Pseaume CIII, qui a beaucoup de rapport avec l'Hymne Anglois de mon Auteur, que de me hasarder à traduire moi-même celle-ci, dans la crainte qu'elle ne perdît trop de sa force & de sa beauté originale en passant par mes mains. Au reste Mr. FR. TEROND, que je viens de citer, & qui étoit né à *Valerangue*, dans les *Cevennes* au Mois de *Mai* 1639. est mort à la *Haie* le 19. d'*Avril* 1720.

12 LE SPECTATEUR. III. Disc.

L'Aigle n'a rien de plus vif, de plus fort,
Tout se ressent de son secours propice :
L'humble opprimé , que défend sa Justice,
Est à couvert de ceux qui lui font tort.

De ses desseins Dieu s'ouvrit à *Moïse* ;
Et la Loi sainte en ses mains fut remise ;
Tout Israël l'entendit publier.
Le Seigneur est doux, pitoyable & tendre,
Riche en tous biens , aimant à les répandre,
Prompt au pardon , & lent à châtier.

Si pour dompter nos cœurs trop inflexi-
bles ,
Sa main sur nous porte des coups terribles ,
De son courroux le terme est limité :
Et sa pitié ne permet pas qu'il dure ,
Ni que jamais sa vengeance mesure
Ses châtimens à notre iniquité.

Qui se repent voit sa faute impunie :
Dieu laisse agir sa clémence infinie ,
Qui de la Terre atteint jusques aux Cieux
Aussi par elle , autant loin que l'Aurore
L'est du Couchant , autant & plus encore
Tous nos forfaits s'éloignent de nos yeux.

Le Seigneur sent tout ce sent un Pere ,
Son cœur s'émeut en voyant la misère

De

LE SPECTATEUR. II. *Disc.* 13

De qui l'implore & revere son nom.
Foibles, abjets, il fait ce que nous sommes,
Et se souvient qu'il a formé les Hommes
D'un vil amas, de poudre & de limon.

De leur beaux jours l'apparence superbe
Passe bientôt; ils ressemblent à l'herbe
Que la faux coupe & qui perd sa couleur:
D'un vif éclat brille une fleur nouvelle,
Un vent malin vient de passer sur elle,
La fleur n'est plus; l'Homme est tel que la
fleur.

Mais du grand Dieu la bonté secourable,
Lors que tout passe, à jamais est durable,
Et s'étendra sur ceux qui le craindront;
Sur leurs enfans qui de son Alliance,
Et de ses Loix cherchent l'intelligence,
Et sur tous ceux qui les observeront.

Le Toutpuissant, Monarque sage & juste,
A dans le Ciel placé son trône auguste;
Delà, par tout son Sceptre étend ses droits.
Tous les Humains, les Potentats eux-mêmes,
Sont gouvernez par ses ordres suprêmes;
Tout reconnoit son Empire & ses Loix.

O vous, douez d'une vertu si grande,
Prêts d'obeïr à tout ce qu'il commande,
A 7 Prompts.

14 LE SPECTATEUR. II. Disc.

Prompts à porter par tout ses volontez;
Heureux Esprits, saintes Legions d'Anges,
Joignez vos chants, redoublez vos louanges,
Bénissez Dieu sans cesse & l'exaltez!

Vous de ses mains vaste & pompeux Ou-
vrage,
Dont on entend en tous lieux le langage,
O Terre, ô Cieux, célébrez son saint Nom,
D'un doux accord qui jamais ne finisse.
Que tout en vous, ô mon Ame, bénisse
Un Dieu si grand, si glorieux, si bon!

C.

F. T.

III. DIS.

III. DISCOURS.

— — — Ego, apud Matinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

HOR. L. IV. Ode II. 27.

*Pour moi, dont le Genie n'a rien d'élevé, sem-
blable à l'Abeille, qui picore le suc des Fleurs
les plus exquis, je compose dans les bois
& le long des ruisseaux de Tivoli des vers
qui me content beaucoup.*

L Es Lettres suivantes contiennent des re-
flexions qui paroîtront de quelque con-
séquence pour les Savans, & pour ce qui
regarde la vie domestique. Il y a dans
premiere une Allégorie si bien poussée,
qu'elle ne peut être que fort agréable à ceux
qui ont du goût pour ce qui est spirituel
& joliment tourné.

LETTRE
allegori-
que sur
l'Educa-
tion, l'é-
tude des
Langues,
la Poësie
& les E-
crits de
différen-
tes Na-
tions.

Mr. le SPECTATEUR.

„ L'autre jour que je me promenois dans
„ un beau Jardin, & que j'y observois l'in-
„ finie variété de progrès dans les Plantes &
„ dans les Fleurs, au delà de celui où elles
„ au-

16 LE SPECTATEUR. III. Disc.

„ auroient pû arriver sans la culture, je
 „ vins naturellement à réfléchir sur les a-
 „ vantages de l'éducation, & sur la manie-
 „ re dont on s'y prend aujourd'hui. Com-
 „ bien de bonnes qualitez de l'Esprit, me
 „ disois-je à moi-même, ne voit-on pas se
 „ perdre, faute d'un pareil soin & d'une
 „ égale adresse à les cultiver ? Combien de
 „ Vertus ne voit-on pas étouffées, par la
 „ multitude des Herbes sauvages qu'on lais-
 „ se croître avec elles ? Quels beaux talens
 „ ne voit-on pas tous les jours devenir in-
 „ utiles, pour être placez dans un mau-
 „ vais terroir ? Qu'il est même rare que
 „ les semences de Vertu produisent le bon
 „ fruit que l'on en pourroit attendre, parce
 „ qu'on neglige de cultiver, d'émonder &
 „ de manier adroitement nos tendres incli-
 „ nations & les principaux ressorts qui
 „ nous font agir ! Enfin ces spéculations
 „ qui naissoient d'elles-mêmes m'entraîne-
 „ rent à conclurre qu'il y a une sorte de
 „ Principe végétale dans l'Esprit de tous
 „ les Hommes lors qu'ils viennent au Mon-
 „ de. Dans les Enfans qui tetent, les se-
 „ mences demeurent ensevelies & cachées,
 „ jusqu'à ce qu'au bout de quelque tems
 „ elles poussent des *Feuilles* intellectuelles,
 „ qui sont les *Mots*, Dans une autre saison
 „ les *Fleurs* commencent à paroître avec
 „ toute la diversité des couleurs les plus vi-
 „ ves, & tous les traits enjouez d'une Ima-
 „ gination brillante ; Le Fruit, qui se for-
 „ me ensuite, est d'abord verd, acré, des-
 „ gréa-

„ gréable au goût, & ne sauroit être cucil-
 „ li, jusqu'à ce que meuri par le soin & la
 „ vigilance, il se découvre dans toutes les
 „ belles productions de la Philosophie, des
 „ Mathématiques, & d'un Raisonnement
 „ exact: Lorsque ces fruits sont parvenus
 „ à une juste maturité, & qu'ils sont d'une
 „ bonne sorte, ils fournissent à l'Esprit la
 „ nourriture la plus solide. Je réfléchis de
 „ nouveau sur les Feuilles intellectuelles,
 „ dont j'ai dit un mot, & je trouvai qu'il
 „ y avoit presque autant de variété entre el-
 „ les, qu'il en paroît dans le Cercle des Ve-
 „ getaux. J'y aperçus aisément les Feuilles
 „ souples & brillantes, de l'*Italien*; la lege-
 „ reté & le mouvement perpetuel de celles
 „ du Tremble *François*; les Arbres tou-
 „ jours verts des *Grecs* & des *Latins*, le
 „ Myrthe *Espagnol*, le Chêne *Anglois*, le
 „ Chardon d'*Ecosse*, le Lotier * d'*Irlande*,
 „ les feuilles épineuses du Houx *Allemand*
 „ & *Hollandois*, l'Ortie *Polonoise* & *Rus-*
 „ *sienne*, outre une infinité de Plantes é-
 „ trangeres venues d'*Asie*, d'*Afrique* & d'*A-*
 „ *merique*. Je vis plusieurs Arbres steriles,
 „ qui n'avoient que des Feuilles; sans au-
 „ cune esperance de porter jamais ni Fleurs
 „ ni Fruit: Les Feuilles de quelques uns
 „ étoient aromatiques & d'une forme re-
 „ guliere, au lieu que celles des autres
 „ étoient

* C'est le Trefle sauvage jaune, que les *Irlandois* appellent *Shambrogue*, & dont ils mettent un brin sur leurs Chapeaux le jour de la Fête de S. PATRI-CE, qui est le Patron de l'Île.

18 LE SPECTATEUR. III. Disc

„ étoient de mauvaife odeur, & de forme
 „ irreguliere. Je m'étonnai de voir une
 „ troupe de vieux Botaniftes bizarres, qui
 „ paffoient toute leur vie à contempler
 „ quelques Feuilles féches qui viennent
 „ d'*Egypte*, du Païs des *Coptes*, d'*Arme-*
 „ *nie*, ou de la *Cbine*, pendant que d'autres
 „ s'occupoient à recueillir, dans des Her-
 „ biers à plufieurs gros Volumes, toutes
 „ les Feuilles de quelque Arbre particulier.
 „ Les Fleurs divertiffioient de la maniere
 „ du monde la plus agréable par la merveil-
 „ leufe varieté de leurs figures, des cou-
 „ leurs, & des odeurs, quoique la plupart
 „ féchaffent bientôt, & qu'elles ne duraf-
 „ sent tout au plus qu'une année. Quel-
 „ ques Fleuriftes de profeflion en font leur
 „ étude continuelle, & méprifent tous les
 „ Fruits; on voit auffi de tems en tems un
 „ petit nombre de Bourrus qui emploient
 „ toute leur vie à cultiver une feule Tulippe
 „ ou un Oeuillet carné: Mais le plus joli de
 „ tous les amufemens eft de bien choisir ces
 „ Fleurs, de les mêler enfemble, & d'en
 „ faire des Bouquets pour les préfenter aux
 „ Dames. On obferve, que l'odeur des
 „ Fleurs d'*Italie*, de même que celle de fes
 „ autres Parfums, eft trop forte & qu'elle
 „ offense le cerveau; que l'odeur de celles
 „ de *France*, quoique chamarrées de di-
 „ verses couleurs vives & éblouiffantes, eft
 „ foible & paffagere; que les Fleurs d'*Alle-*
 „ *magne* & du *Nord* n'ont que peu ou
 „ point d'odeur, ou qu'elle eft quelquefois
 „ des-

LE SPECTATEUR. III. Disc. 19

„ defagréable. Les Anciens avoient le se-
„ cret de perpetuer la beauté, & la cou-
„ leur de quelques unes de leurs plus bel-
„ les Fleurs, qui ont conservé leur éclat
„ jusques à ce jour, & que peu de Mo-
„ dernes ont l'art d'imiter. Ces fleurs se-
„ mées à propos font un charmant effet,
„ & peuvent servir d'ornement à un Fe-
„ stin; mais lors qu'on les aime trop &
„ qu'on les prodigue, c'est une espèce de
„ maladie. Il est rare de trouver une Plan-
„ te aussi vigoureuse que l'Oranger, & qui
„ donne tout à la fois des Feuilles d'un beau
„ Verd éclatant, des Fleurs d'une odeur
„ agréable & un Fruit délicieux. Je suis &c.

Mon cher SPECTATEUR,

„ Vous nous avez donné en dernier lieu ^{LETTRÉ}
„ un excellent * DISCOURS sur la force ^{sur une}
„ de la Coûtume, & sur le merveilleux effet ^{Femme}
„ qu'elle a de nous rendre tout agréable. Je ^{gron-}
„ ne saurois nier que je n'aie reçu pour plus ^{deuse.}
„ de deux fols d'instruction par la lecture
„ de ce Discours, & qu'il ne soit bien de
„ mon goût en général; mais, sans com-
„ pliment, j'ai de bonne foi quelque cha-
„ grin de voir que je ne puis croire avec
„ vous que la Coûtume a la vertu de nous
„ rendre tout agréable. En un mot, j'ai
„ l'honneur d'être associé à une jeune Dame,
„ qui est, en bon François, une des plus
„ célèbres Grondeuses qu'il y ait pour son
„ âge

* C'est le LXXII. du Tome IV.

„ âge. Deux Mois après que nous fûmes
 „ ensemble, elle s'en donna librement au
 „ cœur joie avec moi & avec mes Dome-
 „ stiques; & quoi que je sois accoutumé à
 „ ce charivari depuis trois années, je ne fai
 „ si c'est ma faute, mais je n'en suis pas
 „ plus à mon aise que je l'étois dès les pre-
 „ miers jours. J'ai raisonné là dessus avec
 „ ses Parens, qui medisent tous que sa Me-
 „ re & sa grand'Mere étoient l'une & l'au-
 „ tre de cette humeur: de sorte que je ne
 „ dois pas attendre qu'elle en revienne;
 „ puisque c'est un mal de Famille, & qu'il
 „ roule dans le sang. Aïez la bonté de me
 „ donner un petit mot d'avis sur mon état:
 „ je ne vous demande pas que vous me le
 „ rendiez agréable; ce seroit trop exiger de
 „ vous: mais seulement que vous me four-
 „ nissiez les moïens de le supporter avec
 „ indifférence. Je suis &c.

„ P. S. Pour rendre justice à cette pau-
 „ vre Enfant, je dois vous avertir que no-
 „ tre Mariage n'a pas été de son choix, non
 „ plus que du mien; qu'à cause de cela mê-
 „ me j'évite de lui donner aucun sujet de
 „ plainte, & que nous vivons mieux en-
 „ semble que ne font d'ordinaire ceux qui
 „ se haïssoient avant que de s'épouser.
 „ D'ailieus, afin de ne manquer pas de
 „ respect envers ceux qui nous ont donné
 „ le jour, ma chere Moitié maudit mon
 „ Pere & ma Mere, & je maudis les siens,
 „ pour avoir fait notre Mariage.

Mr. le

Mr. le SPECTATEUR,

„ Souvenez-vous, s'il vous plaît, de fai- LETTRE
 „ re imprimer ce Billet en *Italique*, afin ^{sur les}
 „ que tout le monde y prenne mieux gar- ^{fausses}
 „ de. Je n'ai autre chose en vûe que d'a- ^{Compa-}
 „ vertir tous ceux qui parlent en public, ^{raisons de}
 „ soit au Barreau, dans les Chaires de nos ^{ceux qui}
 „ Eglises, ou dans toute autre Assemblée, ^{parlent}
 „ que leurs Comparaisons ne sont pas tou- ^{en public.}
 „ jours fort exactes. Il se commet de si
 „ grands abus à cet égard, que j'ai résolu
 „ de vous exposer à l'avenir tous ceux qui
 „ viendront à ma connoissance: Qu'on se
 „ le tienne pour dit. Dimanche dernier,
 „ un Prédicateur, que je ne nommerai pas,
 „ & qui voulut censurer ses Auditeurs,
 „ parce qu'ils étoient debout pendant qu'il
 „ lisoit les Prières, les apostropha en ces
 „ termes: *On croiroit, à vous voir, que*
 „ *semblables à l'Elephant vous n'avez point*
 „ *de genoux.* Or j'ai vû moi-même, à la
 „ Foire de *S. Bartelemi*, un Elephant qui
 „ se mit à genoux pour recevoir sur son
 „ dos le spirituel Mr. RAGOTIN. Je
 „ suis &c.

T.

IV. DIS-

IV. DISCOURS.

Atqui vultus erat multa & præclara mi-
nantis.

HOR. L. II. Sat. III. 9.

*Cependant, à votre Air on s'attendoit à voir
éclorre mille belles choses.*

LA Lettre suivante, dont je regalerai au-
jourd'hui le Public, vient de la même
Plume qui m'a écrit celle que j'ai insérée
dans le I. DISCOURS de ce Volume, & où
l'Auteur propose de publier une Gazette
qui renfermera toutes les Nouvelles du voi-
sinage de cette grande Ville, & tout ce qui
se passe dans l'étendue de notre *Penny-Post*.

MONSIEUR,

Projet d'une
GAZET-TE, qui
contien-
dra tous
les bruits
sourds qui
courent
par la vil-
le, & qui
se disent à
l'oreille
de tout le
monde,

„ L'acueil favorable que vous avez fait
„ à ma dernière Lettre, où j'ai broché
„ mon nouveau Projet d'une Gazette,
„ m'encourage à vous en communiquer
„ deux ou trois autres de la même espèce.
„ Il faut du moins que vous sachiez, Mon-
„ sieur, qu'on vous regarde comme le *
„ LOWNDES du Monde savant, & qu'on ne
croit

*C'est un des plus habiles Arithmeticiens qu'il y
ait en Angleterre, & qui, depuis le regne de Charles
II jusques à présent, à presque toujours été Secrétaire
de la Tresorerie. Il est aussi Membre de la Cham-
bre

„ croit pas qu'aucun Projet d'Acte pour
 „ les Subſides puiſſe être admis, ni qu'il
 „ ſoit raifonnable juſqu'à-ce que vous l'aïez
 „ approuvé, quoi que l'argent qui en doit
 „ revenir ſe leve ſur nos propres Fonds, &
 „ qu'il ſoit deſtiné au ſervice du Public.

„ J'ai penſé plus d'une fois qu'une Ga-
 „ zette remplie de bruits ſourds, écrite tous
 „ les jours de Poſte, & envoyée par tout
 „ le Roſaume, de même que le Manu-
 „ ſcrit de Mr. DYER, de Mr. DAWKES,
 „ ou de tout autre Hiſtorien Epiſtolaire,
 „ pourroit être auſſi bien reçue du Public,
 „ qu'avantageuſe à l'Auteur. Par les Bruits
 „ ſourds, j'entens ces Nouvelles qui ſe dé-
 „ bitent comme des Secrets, & qui procu-
 „ rent une double ſatiſfaction à celui qui
 „ les reçoit, en ce qu'elles regardent la vie
 „ cachée des Particuliers, & qu'elles ſont
 „ toujours mêlées de quelque trait ſcanda-
 „ leux. Ces deux ingrediens recomman-
 „ dent un Article, d'une façon toute extra-
 „ ordinaire, aux oreilles des Perſonnes cu-
 „ rieuſes. La Maladie des Grands qui oc-
 „ cupent les premières Charges du Roſau-
 „ me, les Viſites rendues ou reçues, entre
 „ Chien & Loup, par des Miniſtres d'E-
 „ tat, les Amours & les Mariages clan-
 „ deſtins, les Galanteries ſecrètes, les
 „ Per-

bre des Communes, où il eſt conſulté comme un
 oracle ſur la plupart des Bills qui regardent les Ta-
 xes & chargé du ſoin de les dreſſer lui même. C'eſt
 à cette occaſion qu'on l'a vû ſouvent nommé dans
 les Gazettes,

24 LE SPECTATEUR. IV. Disc.

„ Pertes qui se font au Jeu , les Brigues
 „ pour les Emplois publics , avec leur bon
 „ ou leur mauvais succès , sont les mate-
 „ riaux sur lesquels je veux travailler. J'ai
 „ deux Personnes en main , dont chacune
 „ represente celles de son espèce , qui me
 „ doivent fournir tous les bruits sourds ,
 „ que j'ai resolu de communiquer à mes
 „ Correspondans. L'une est Mr. *Pierre*
 „ *WALSIGER* , descendu de l'ancienne
 „ Famille des *WALSIGERS* ; & l'autre la
 „ vieille Madame *BROUÏNE* , qui a une
 „ Tribu si nombreuse de Filles dans nos
 „ deux grandes Villes de *Londres* & de
 „ *Westminster*.

„ Mr. *WALSIGER* a un Petit Parloir
 „ dans la plupart de nos Caffez. Si vous
 „ êtes seul avec lui dans une grande Cham-
 „ bre , il vous mène à l'un des coins , &
 „ vous parle à l'oreille. Je l'ai vû s'asseoir
 „ avec sept ou huit Personnes , qui lui
 „ étoient absolument inconnues , & après
 „ avoir regardé de tous côtez , s'il n'y avoit
 „ personne qui l'entendît , leur communi-
 „ quer à voix basse , & sous le sceau du se-
 „ cret la Mort d'une certain Seigneur à la
 „ Campagne , qui étoit peut être dans ce
 „ moment à la Chasse du Renard. Si ,
 „ lorsque vous entrez dans un Caffé , vous
 „ y voïez un Cercle de Têtes qui se pan-
 „ chent vers le milieu de la Table , & fort
 „ près les unes des autres , il y a dix à pa-
 „ rier contre un que mon Ami *WALSIGER*
 „ est du nombre. Il lui est arrivé une fois
 „ „ d'a-

LE SPECTATEUR. IV. Disc. 25

„ d'avoir publié le bruit du jour à huit heu-
„ res du matin au Caffé de *Garraway*, à
„ midi à celui de *Guillaume*, & avant deux
„ heures à celui de *Smyrne*. Lors qu'il a
„ lâché un Secret de cette maniere, j'ai eu
„ le plaisir de voir bien des Gens le repeter
„ de la seconde main à l'oreille les uns des
„ autres, & s'en dire eux-mêmes les Au-
„ teurs; car, afin que vous le sachiez,
„ Monsieur, ce qui anime le plus à divul-
„ guer ces bruits sourds à l'oreille est l'en-
„ vie que chacun a de vouloir paroître
„ dans le Secret, & passer pour un Hom-
„ me qui voit plus de Personnes de con-
„ sideration qu'on ne s'imagine.

„ Après vous avoir donné le Caractère
„ de M. WALSIGER, il est juste d'en ve-
„ nir à la vieille Madame BROUZE, cette
„ vertueuse Femme, qui doit me commu-
„ niquer tout ce qui se passe de particu-
„ lier à la Toilette, avec tous les Secrets
„ & toute la Politique du beau Sexe. Vous
„ saurez donc que le petit Murmure de cette
„ Dame est d'une influence si maligne,
„ qu'il brûle comme un Vent d'Est, & qu'il
„ ternit toute Reputacion sur laquelle il
„ souffle. Elle a un talent fort singulier à
„ faire des Mariages clandestins, & l'Hiver
„ dernier elle maria plus de cinq Dames de
„ qualité avec leurs Valets de pié. Son
„ souffle peut rendre enceinte une jeune
„ Demoiselle qui ne respire que la Vertu,
„ & infecter un jeune Homme très sain
„ de maux qu'on n'oseroit nommer. Elle
Tome V. B „ peut

„ peut changer une Visite innocente en u-
 „ ne Intrigue criminelle, & un Salut fait de
 „ loin en un Rendez-vous. Elles peut ap-
 „ pauvrir le Riche, & dégrader le Noble.
 „ En un mot, elle peut vous instruire que
 „ tels Hommes sont des Fripons ou des
 „ Sots, jaloux ou de mauvaise humeur, ou,
 „ si l'occasion le requiert, vous apprendre
 „ les fautes de leurs Bisefeules, & attaquer
 „ la mémoire d'honnêtes Cochers qui ont été
 „ dans leurs tombeaux depuis plus de cent
 „ ans. Avec de tels secours, je ne doute
 „ pas que je ne puisse fournir une très-jo-
 „ lie Gazette. Si vous approuvez mon des-
 „ sein, je commencerai à divulguer mes
 „ bruits foudroyants dès la première Poste, &
 „ je me flatte que tous mes Chaland m'en
 „ sauront bon gré, j'espère que chaque Ar-
 „ ticle sera un Mot dit à l'oreille, & qu'il
 „ leur confiera un Secret.

„ Mais ce n'est pas le seul Projet qui me
 „ roule dans la tête, j'en ai un autre, qui
 „ regarde la publication d'une Brochure, &
 „ que je soumets à votre jugement. Vous
 „ savez, Monsieur, qu'il y a divers Au-
 „ teurs en France, en Allemagne, & en
 „ Hollande; aussi bien que dans notre País,
 „ qui publient tous les Mois, ce qu'ils ap-
 „ pellent une *Histoire des Ouvrages des Sa-*
 „ vants, où ils nous donnent un Extrait des
 „ Livres qui paroissent en plusieurs endroits
 „ de l'Europe. Pour moi, j'aurois dessein
 „ de publier tous les Mois, une *Histoire des*
 „ *Ouvrages des Ignorans.* Diverses Produ-
 „ ctions

„ Etions modernes de mes Compatriotes,
 „ dont plusieurs font très-belle figure dans
 „ la République des Hommes sans Lettres,
 „ m'encouragent à cette entreprise. Peut-
 „ être que je passerai en revue, dans cette
 „ brochure, une infinité de Pièces qui ont
 „ paru dans les Journaux Etrangers, & qui
 „ ne devoient pas être admises dans des
 „ Ouvrages ornez d'un si beau titre. Je
 „ pourrai de même y examiner certaines
 „ Pièces qui paroissent, de tems en tems,
 „ sous les Noms de ces Messieurs qui se
 „ complimentent les uns les autres, dans
 „ les Assemblées publiques, & qui se don-
 „ nent le titre de *Savans*. Nos Auteurs
 „ qui écrivent en faveur de quelques Par-
 „ ti me fourniront aussi une grande varie-
 „ té de sujets, pour ne rien dire des Edi-
 „ teurs, des Commentateurs, & de tels
 „ autres, qui n'ont souvent aucun discer-
 „ nement. Je ne m'étendrai pas davan-
 „ tage sur cet Article: mais si vous croiez
 „ que j'en puisse venir à bout, je m'y ap-
 „ pliquerai avec tout le soin & toute l'ar-
 „ deur que mérite un Ouvrage si utile.
 „ Je suis &c.

C.

V. DISCOURS.

Aidez en ayants — — —

HES. Opera & Dies vf. 315.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

HOR. L. I. Epist. XVI. 24.

*Combien de Fous en cachant leur mal par une
mauvaise Honte mettent obstacle à leur
guérison ?*

JE ne pûs m'empêcher de sourire à l'ouïe
d'un Conte qu'on me fit hier sur le cha-
pitre d'un jeune Homme fort modeste, qui,
prie à diner chez un de ses Amis, & peu
accoutumé à boire, n'eut pas le courage
de refuser aucune des Santez qu'on lui por-
tait; mais qui enflamé tout d'un coup par
le Vin, choqua tout le monde, & jetta
une bouteille à la tête du Gentilhomme
qui le regaloit. C'est ce qui m'a donné
occasion de réfléchir sur les mauvais ef-
fets d'une modestie vicieuse, & de me
rappeller un Mot de BRUTUS, qui se
trouve dans PLUTARQUE, je veux dire
que toute Personne qui n'a pas appris à refu-
ser certaines choses a été bien mal élevée.
On peut dire que cette fausse Modestie a
produit autant de Vices parmi les deux
Sexes que l'Impudence la plus outrée, &
qu'el-

qu'elle est d'autant plus déraisonnable , qu'elle cherche plutôt à satisfaire les autres qu'à se donner quelque plaisir, & qu'elle est accompagnée d'un certain remords dans l'acte même, au lieu que les autres Habitudes vicieuses ne le font sentir qu'après coup.

Il n'y a rien de plus aimable que la vraie Modestie, ni de plus digne de mépris que la fausse. L'une garde la Vertu, & l'autre la trahit. La vraie Modestie a honte de faire quoi que ce soit qui repugne aux principes de la droite Raison : La fausse Modestie a honte de tout ce qui est opposé à l'humeur de la Compagnie. La première évite tout ce qui est criminel, & la seconde tout ce qui n'est pas à la mode. Celle ci n'est qu'un instinct general & indéterminé ; celle-là n'est que le même Instinct limité & borné, par les regles de la Prudence & de la Religion.

Nous pouvons conclure que cette Modestie est fausse & vicieuse, qui engage un Homme à faire quoi que ce soit de mauvais ou d'indiscret, ou qui le détourne d'une démarche toute opposée. Combien d'Hommes ne voit-on pas, qui, dans les affaires de la vie civile, prêtent des Sommes au-delà de leurs forces, cautionnent pour des Gens qu'ils n'aiment guères, donnent des Lettres de recommandation à d'autres qu'ils ne connoissent point, procurent des Emplois à ceux pour qui ils n'ont aucune estime, vivent d'une manière qu'ils desaprouvent eux-mêmes, & tout cela, s'il vous

36 LE SPECTATEUR. V. Dist.

plait, parce qu'ils n'osent pas résister aux sollicitations, aux importunités ou à l'Exemple ?

Cette fausse Modestie ne nous engage pas seulement à des actions indiscrettes, mais souvent à de très-criminelles. Lors qu'on accusa XENOPHANE de timidité, parce qu'il ne vouloit pas jouer son Bien aux DeuX; *J'avoue*, dit-il, *que je suis fort timide, car je n'ose pas faire une mauvaise action.* Au contraire, le faux Modeste se prête à tout, & il ne craint que de se singulariser dans la Compagnie où il se trouve. Il s'abandonne au Torrent; il dit & fait tout ce que l'on veut, quelque déraisonnable qu'il puisse être, pourvu que cela soit en vogue dans le Parti qui domine. Que plusieurs n'aient pas honte de parler ou d'agir d'une manière indigne, & que celui qui se trouve avec eux ait honte de se gouverner par les principes de la Raison & de la Vertu, c'est la disposition la plus ridicule, quoi que très-commune, dont la Nature Humaine soit capable.

J'ai insinué d'ailleurs que la fausse Modestie empêche de faire ce qui est bon, & conforme aux Loix de l'Honneur & de la Bienfaisance. Mes Lecteurs en ont vu sans doute divers Exemples, qu'ils peuvent se rappeler ici. Pour moi, je ne m'arrêterai qu'à une seule réflexion, que je fais avec quelque peine; je veux dire que nos *Anglois* ont une espèce de Honte qui leur est particulière dans tout ce qui se nomme Religion. Un
Homme

Homme bien élevé n'ose découvrir ses véritables sentimens là-dessus, & il est souvent obligé de paroître plus Libertain qu'il n'est, s'il veut s'entretenir avec les Gens du bel air & à la mode. Notre Modestie excessive nous fait rougir de tous les Exercices de Piété & de Dévotion. Ce Foible prévaut de jour en jour; en sorte que, dans plusieurs Familles bien nées, le Maître du Logis est si modeste, qu'il n'ose pas benir les viandes à sa Table, ni en rendre grâces à Dieu; quoi que cela soit en usage parmi toutes les Nations qui nous environnent, & que les Pères eux-mêmes l'aient pratiqué. Nos Gentilshommes Anglois, qui voient dans les Pays Catholiques Romains, sont fort surpris de voir que les Personnes du plus haut rang se mettent à genoux dans leurs Eglises, & qu'elles ont leurs Dévotions en particulier, hors des heures destinées au Service public. Dans ces Pays là, un Officier, ou un Homme d'esprit & qui aime le Plaisir, craindroit de passer non seulement pour impie, mais pour mal élevé, s'il se couchoit, ou se mettoit à table, sans avoir fait sa Priere. On observe le même extérieur de Religion parmi tous les Reformez des Pays étrangers, & il se mêle si bien dans toute leur conduite, qu'un Anglois est tenté de les taxer d'Hypocrisie & d'Affectation.

Le peu de ce dehors religieux, qu'on remarque chez nous, peut venir à certains égards de cette Modestie qui nous est natu-

relle ; mais on doit en attribuer la principale cause à cette foule de Sectaires, dont la Nation fut inondée au tems de la grande Révolte sous CHARLES I. Ils porterent l'Hypocrisie si loin, qu'ils avoient converti toute notre Langue en un véritable Jargon d'Enthousiasme, & qu'après le rétablissement de CHARLES II. on crut ne pouvoir jamais trop s'éloigner de la conduite & de la pratique de ces gens-là, qui s'étoient servis du manteau de la Religion, pour executer leurs desseins pernicieux. C'est ce qui nous fit donner dans l'extrémité opposée ; la moindre apparence de Dévotion fut traitée de *Puritanisme*, & les beaux Esprits ou les Libertins, qui eurent la vogue sous ce Regne, la tournerent si bien en ridicule, avec tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle n'a presque osé paroître depuis ce tems-là. Nous sommes ainsi tombez peu-à-peu dans cette fausse Modestie qui a presque banni du milieu de nous toute apparence de Christianisme dans les démarches ordinaires de la Vie civile, & qui nous distingue de tous nos Voisins.

Quoi qu'on ne puisse jamais trop détester l'Hypocrisie, il me semble qu'on doit la préférer à l'Impiété ouverte. Elles sont toutes deux également dangereuses pour celui qui s'y abandonne ; mais à l'égard des autres, l'Hypocrisie n'est pas si pernicieuse que l'Irreligion démasquée. Le juste milieu qu'on doit prendre est d'être Vertueux de bonne foi, & de laisser voir au monde que nous le sommes. Je ne sache pas

pas qu'il y ait dans l'Ecriture sainte une Menace plus terrible, que celle qui est dénoncée contre ces faux Modestes, qui ont honte de se déclarer devant les Hommes sur un Point de si grande importance.

C.

VI. DISCOURS.

— — — Quidquid dignum sapiente,
bonoque est.

HOR. L. I. Epist. IV. 5.

Tout ce qui peut nous rendre plus sages & plus vertueux.

LA Religion peut être considérée sous De la FOI
& de la
MORA-
LE. deux Chefs généraux, dont l'un comprend ce que nous devons croire, & l'autre ce que nous devons pratiquer. Par les choses que nous devons croire, j'entens tout ce qui nous est revelé dans la Sainte Ecriture, & que les seules lumieres de la Raison ne pouvoient nous découvrir; par les choses que nous devons pratiquer, je veux dire tous ces Devoirs que la Raison, ou la Religion naturelle nous prescrivent. Je donnerai le nom de *Foi* aux premieres, & celui de *Morale* aux autres.

Si nous examinons les Personnes les plus accoutumées à réfléchir, nous trouverons qu'il y en a plusieurs qui élèvent tant la nécessité de la Foi, qu'ils en négligent la Morale; & qu'il y en a plusieurs autres qui se

34 LE SPECTATEUR. VI. Disc.

forment une si haute idée de la Morale, qu'ils ne rendent pas à la Foi l'obéissance qui lui est due. L'Homme parfait, ou qui tend à la perfection ne devoit négliger ni l'une ni l'autre. C'est ce qui paroitra de la dernière évidence, si l'on pese bien les avantages qui nous en reviennent, & qui feront le sujet de ce Discours.

Quoi que les Devoirs du Chrétien se réduisent en général à la Morale & à la Foi, & que chacune ait ses prérogatives en particulier, la première l'emporte sur l'autre à divers égards.

1. Parce que presque toute la Morale, suivant l'idée que je viens d'en établir, est d'une nature fixe & immuable, & qu'elle durera dans toute l'éternité lors que la Foi ne subsistera plus & qu'elle sera changée en Conviction:

2. Parce qu'on peut être en état de faire plus de bien, & de se rendre plus utile au monde, par la Morale sans la Foi, que par la Foi sans la Morale:

3. Parce que la Morale donne une plus grande perfection à la Nature Humaine, en ce qu'elle tranquillise l'Esprit, qu'elle calme les Passions, & qu'elle avance le Bonheur de chacun en particulier:

4. Parce que la Règle pour la Morale est beaucoup plus certaine que celle de la Foi, puis que toutes les Nations civilisées du Monde s'accordent avec les Points essentiels de la Morale, autant qu'elles diffèrent sur ceux de la Foi:

5. Par-

LE SPECTATEUR. VI. Disc. 35

5. Parce que l'Incredulité n'est pas d'une nature si maligne que le Vice, ou, pour envisager la même raison sous une autre vûe, parce qu'on convient en général qu'un Incrédule vertueux peut être sauvé, sur tout dans le cas d'une ignorance invincible, & qu'il n'y a point de salut pour un Croïant vicieux :

6. Parce que la Foi semble tirer sa principale, si ce n'est pas même toute sa vertu, de l'influence qu'elle a sur la Morale. Nous en serons bientôt convaincus, si nous examinons en quoi consiste l'excellence de la Foi, ou de notre créance à la Religion révélée.

1. Il me semble donc qu'elle consiste en premier lieu à expliquer divers Points de Morale, & à les porter à un plus haut degré de perfection :

2. À nous fournir de nouveaux & de plus puissans motifs pour nous encourager à la pratique de la Morale :

3. À nous donner des idées plus justes de l'Être suprême & à nous le rendre plus aimable ; à nous inspirer plus de tendresse pour les autres, & à nous procurer une connoissance plus exacte de nous-mêmes, soit par rapport à la grandeur ou à la bassesse de notre Nature :

4. À nous montrer la noirceur & la difformité du Vice, qui, dans le Système Chrétien, est si énorme, que plusieurs de nos Théologiens nous représentent celui qui possède toutes les Perfections & qui en est

36 LE SPECTATEUR. VI. *Disc.*

le souverain Juge comme un Etre qui hait autant le Peché, qu'il aime la Personne sacrée qui en a fait l'expiation.

5. La Foi est la Méthode ordinaire qui nous est prescrite pour rendre la Morale efficace & capable de nous obtenir le Salut.

Je n'ai touché ces divers Articles qu'en termes généraux : mais tout Homme accoutumé aux Discours de cette nature peut aisément les étendre plus loin, & en tirer des conséquences qui peuvent lui être utiles dans la conduite de sa vie. Il y en a une qui est si palpable, qu'elle ne sauroit lui échaper ; je veux dire que son Plan de Morale ne peut être exact, s'il n'est appuyé sur celui de la Foi Chrétienne.

D'ailleurs je poserai trois ou quatre Maximes, qui me paroissent naître de ce que je viens d'avancer :

I. Que nous devons bien prendre garde à n'établir pour un Article de Foi rien de tout ce qui ne sert pas à la confirmation ou au progrès de la Morale.

II. Qu'aucun Article de Foi ne peut être légitime & authentique, s'il affoiblit ou renverse les devoirs de la Religion, ou ce que j'ai appelé jusques-ici la Morale.

III. Que le Partisan le plus zélé de la Morale, ou de la Religion naturelle, ne sauroit craindre aucun danger de sa profession du Christianisme, tel qu'il est enseigné dans sa pureté par notre Eglise Anglicane.

IV. Que, dans tous les Articles douteux,

teux, il faudroit examiner, avant que de les admettre, toutes les conséquences facheuses qui en peuvent resulter, supposé qu'ils soient erronez.

Par exemple, sur la Dispute qu'il y a, si l'Eglise est en droit de persecuter les Hérétiques, il est certain que la Persecution remplit ceux qui la souffrent de haine, d'animosité & du ressentiment le plus vif; outre qu'on les engage à professer ce qu'ils ne croient pas, qu'on les prive des plaisirs & des avantages de la Société civile, qu'on les dépouille de leurs biens, qu'on ternit leur reputation, qu'on ruine leurs Familles, qu'on leur rend la vie amère, & qu'on les fait expirer au milieu des supplices les plus cruels. A la vûe de ces terribles conséquences, avant que d'agir sur le Principe, d'où elles naissent, ou de le recevoir pour un Article de ma Religion, je voudrois qu'on m'en donnât d'aussi bonnes preuves que celles qu'on peut fournir d'une Verité mathématique.

Dans ce cas l'injure faite à notre Prochain est évidente; mais le Principe qui nous y anime est douteux & sujet à la dispute. L'une est une violation manifeste des plus légitimes devoirs de la Morale, au lieu qu'il est très-incertain si le zèle qu'un Homme témoigne pour ce qu'il croit la vraie Foi le justifiera. Si notre Religion produit la Charité aussi bien que le Zèle, je me flatte qu'elle n'en donnera jamais de si cruels Exemples. Pour conclusion, je di-

38 LE SPECTATEUR. VII. Dist.

raï avec un excellent Auteur, que nous avons assez de zèle pour nous battre, mais que nous n'en avons pas assez pour nous aimer les uns les autres.

VII. DISCOURS.

Decipimur specie recti. — — —

HOR. A. P. vl. 25.

Vous nous laissez tromper par une Apparence de Bien.

REVE sur
les ILLU-
SIONS
que les
Hommes
se font.

NOS Défauts & nos Egaremens nous sont si peu connus, que nous les prenons pour des marques de notre Mérite. C'est ce qui nous tranquillise au milieu de leurs sinistres effets, qui nous anime à les produire, à les augmenter, & à nous estimer davantage. De là vient qu'une infinité de Chimeres inconcevables, de Divertissemens ridicules & d'Actions extravagantes nous fournissent mille plaisirs, & nous exposent aux yeux des autres sous un point de vue, dont nous croyons être en droit de nous glorifier. Il est certain qu'il y a quelque chose de si amusant pour l'heure dans cet état de vanité & de satisfaction mal fondée, que les plus sages ont choisi un Monde chimérique pour décrire ses charmes, & qu'ils l'ont nommé le *Paradis des Fous*.

Peut-être que ce dernier trait paroîtra n'être qu'une fautive pensée à quelques uns, & qu'il pour-

LE SPECTATEUR VII. Disc. 39

pourroit souffrir un autre tout que celui que j'ai en vue; mais je ne tâcherai pas ici de les ramener là-dessus, puis qu'il m'est arrivé en dernier lieu de tomber moi-même dans une Vision.

Il me sembla donc que je fus transporté sur une Montagne verdoyante, fleurie, & où l'on pouvoit monter aisément. L'ERRÊUR aux yeux louches, & l'OPINION vulgaire à plusieurs têtes, qui se mêloient de sortilège, & qui se faisoient aimer par leurs enchantemens, demeuroient au haut de cette Montagne, qui me parut fort large. Une infinité de Personnes venoient les aborder par deux sentiers différens. Quelques-uns, qui avoient l'air le plus hautain & le plus décisif, alloient tout droit à l'ERRÊUR, sans attendre aucun Guide; d'autres, qui étoient d'un naturel plus doux, s'adressoient d'abord à l'OPINION vulgaire; qui, après les avoir étourdis de leurs éloges, les envoioit à l'ERRÊUR.

Lors que nous fûmes arrivés au sommet de la Montagne, où l'OPINION habitoit, nous y vîmes plusieurs Hommes qu'elle entretenoit, & qui s'y étoient rendus avant nous. Sa voix étoit agréable; elle répandoit une odeur agréable à mesure qu'elle parloit; & il sembloit qu'elle eût une Langue pour chacun d'eux en particulier: Ainsi tous ils s'imaginoient qu'elle faisoit leur éloge, & qu'elle leur promettoit un Paradis, pour servir de récompense à leur Mérite. C'est ce qui nous obligea de la suivre, jusqu'à ce qu'elle-

qu'elle nous introduisit dans ce bienheureux séjour. Nous remarquâmes d'ailleurs en chemin que tout le monde s'attribuoit de beaux talens, qu'ils se louoient eux-mêmes, ou les uns les autres, à cette occasion, & qu'ils blâmoient ceux qui n'en étoient pas ornez, ou qui ne les possédoient pas à un si haut degré qu'eux.

Enfin nous approchâmes d'un Berceau formé par des Arbres, dont les branches entrelacées les unes avec les autres faisoient un treillage épais. L'ERREUR assise à l'entrée dans un endroit que l'Art avoit un peu obscurci, étoit vêtue d'une Robe blanchâtre pour se déguiser & mieux ressembler à la VÉRITÉ. Comme celle-ci est toujours environnée d'une lumière, qui éclate aux yeux de ses Adorateurs, & qui leur sert à découvrir les beautés de la Nature; de même l'autre s'étoit munie d'une Baguette magique, pour l'imiter en quelque chose, & plaire par des illusions. Après avoir levé sa Baguette, & murmuré quelques mots entre les dents, elle voulut nous regaler d'une Apparition glorieuse. Nous tournâmes d'abord les yeux vers l'endroit du Ciel qu'elle nous indiquoit & nous y vîmes un objet bleuâtre & délié qui s'éclaircit peu à peu, de même que les brouillards se dissipent en Été sur le haut des Montagnes lors que le Soleil avance dans sa carrière, jusqu'à ce que le Palais de la VANITÉ parût à notre vûe.

Cet Edifice élevé sur des Nuages ondez,
qui

qui lui servoient de fondement, n'étoit soutenu que par la Magie. Le chemin à travers lequel nous y montâmes étoit aussi varié que l'Arc-en-Ciel, & le Zéphir qui souffloit autour de nous charmoit les Sens. Les murailles de ce Palais n'étoient dorées qu'en apparence ; sa Voute formée en rond ressembloit à une de ces Vessies qui s'élèvent sur l'eau, & ses Colomnes du plus bas rang, minces & legères, étoient du bel Ordre *Corinthien*.

Arrivez à la Porte, qui n'étoit point gardée, & fondez sur leur prétendu mérite, nos Voïageurs y entrèrent, sans vouloir attendre que personne les conduisît. Nous trouvâmes dans la Salle divers Phantômes, qui, après avoir roulé d'un côté & d'autre, se joignirent à ceux de la troupe, dont ils adoptoient les sentimens. Là parurent l'HONNEUR en décadence, qui n'avoit rien à produire de tous les Exploits de ses Ancêtres qu'un vieux Ecusson ; l'OSTENTATION, qui n'ouvroit la bouche que pour se donner des éloges, & la GALANTERIE, qui marchoit sur le bout des piez. Au fond de la Salle, sous un magnifique Dais, enrichi de tout ce qu'il y a de plus gai & de plus éclatant, il y avoit un Thrône, sur lequel étoit assise la VANITE, ornée de plumes de Paon, & que ses Adorateurs regardoient comme une autre VENUS. Le petit Garçon, qui étoit auprès d'elle pour lui servir de CUPIDON, & qui obligeoit tout le monde à se prosterner devant elle, se nommoit
l'EN-

L'ENTETEMENT. Il tournoit les yeux à diverses reprises vers lui-même, sans se mettre en peine des Objets qui l'environnoient, & il empruntait ses armes de ceux-là même qu'il vouloit vaincre. Le Flèche qu'il tiroit contre le Soldat étoit garnie du Plumet de celui-ci; le Dard qu'il lançoit contre l'Homme d'esprit étoit allé avec les Plumes, dont ce dernier écrivoit; & la pointe de celui qu'il décochoit contre les Riches, prévenus de leur mérite, étoit d'Or ou d'Argent; qu'il enlevait de leurs Trésors. Il enlaçoit les Politiques dans des Filets tissés de leurs propres ruses; il amoindroit le cœur des Belles avec le feu qu'il prenoit de leurs yeux, & il enflamoit l'ambition des Orateurs avec les traits & les éclairs qui sortoient de leur bouche. Au pied du Trône, on voyoit trois fausses GRACES; la FLATTERIE avec une Coquille de Fard à la main, l'AFFECTATION avec un Miroir, & la MODE, qui changeoit sans cesse la tournure de ses Habits. Celles-ci cherchoient qu'à maintenir les Conquêtes de l'ENTETEMENT, & chacune en particulier y employoit son artifice. La FLATTERIE donnoit de nouvelles couleurs à tout, l'AFFECTATION de nouveaux airs & des apparences, qui n'étoient pas communes, à ce qu'elle disoit, & la MODE ne se bernoit pas à cacher quelques défauts naturels, mais elle ajoutoit au dehors quelques beautés étrangères.

Occupé à réfléchir sur ce qui paroissoit à
mes

mes yeux, j'entendis, dans la foule une Voix qui plaignoit le triste état des Hommes, ainsi balotés par le souffle de l'Opinion, déçus par l'ERREUR, animés par l'ENTETEMENT, & abandonnés à toutes les supercheries de la VANITÉ, jusqu'à ce que la HONTE & la PAUVRETE les assaillent. Ce bruit ne fut pas plutôt répandu, qu'il y eut un désordre général; enfin je vis sortir un vénérable Vieillard d'un air grave & résolu, qu'on vouloit punir pour avoir formé ces plaintes. Il me parut disposé à ouvrir la bouche pour se défendre; mais je ne remarquai personne qui eût envie de lui donner audience. La VANITÉ lui sourit d'un air dédaigneux; l'ENTETEMENT le regarda d'un œil plein de colère; la FLATTERIE, qui le reconnut pour LA FRANCOISE, se couvrit le visage d'un Masque & lui tourna le dos; l'APPREHENSION ferma son Eventail, lui fit la moue; & ne traita d'Envoies ou de Caton ~~Mur~~ *Mur*; & la MODE prétendit que c'étoit du moins un *Mis-
vill*. Ainsi joué & méprisé de tous, il fut banni de l'Assemblée pour avoir mal parlé de Gens de mérite qui figurent dans le Monde, & l'on résolut d'une commune voix d'en user toujours de même à son égard par tout où on le trouveroit.

J'avois bien senti d'abord la vérité de ses premières plaintes; mais j'étois en doute sur l'accomplissement de ses derniers mots, lors qu'il se fit tout d'un coup un grand bruit au dehors, & que nous vîmes la Por-
te

44 LE SPECTATEUR. VII. Disc
te assiegée d'une foule de Harpies. La Ra-
ge & la Défiance entrèrent aussitôt, suivies
du Trouble, de la Honte de l'Infamie, du
Mépris & de la Pauvreté, La VANITE'
disparut, avec son Cupidon & ses Graces;
tous ses Sujets prirent la suite pour se ca-
cher dans des Trous & de Petits Coins;
mais, à ce que me dit un des assistants qui
étoit auprès de moi, il y en eut plusieurs
qui furent condamnez à demeurer en Prison
ou dans des Caves, à vivre seuls ou avec
peu de monde; c'est-à-dire à professer les
Arts mécaniques les plus vils Emplois de
la Vie civile. „ Mais ceux-ci ajouta-t-il.
d'un air dédaigneux, „ sont de ces Hom-
„ mes qui voudroient habiter ce Palais,
„ quoi que leur Mérite & leurs Richesses
„ ne répondent ni à l'éclat du Lieu; ni à
„ la dépense qu'on y doit faire. Nous avons
„ déjà vû plus d'une fois des Scènes pa-
„ reilles à celle qui vient d'arriver; atten-
„ dez que le tumulte soit passé, & vous ne
„ manquerez pas de revoir bientôt la même
„ magnificence”. De crainte que cet Hom-
me, qui me parut incorrigible, ne s'arrê-
tât ici, jusqu'à ce qu'on le fassît, je le re-
merciai de son avis & je gagnai la Porte,
ou quelques-uns, effraiez par l'exemple des
autres, s'étoient déjà rendus, quoi qu'ils
eussent d'abord méprisé les Plaintes de LA
FRANCHISE; Mais dès qu'ils eurent tou-
ché le seuil de la Porte, ils furent bien
surpris de voir que l'Illusion de l'ERREUR
étoit dissipée, & que tout l'Edifice étoit
suspens-

Tuspendu en l'air sans aucun fondement solide. Nous apperçûmes tout d'un coup qu'il n'y avoit qu'un saut très-dangereux qui pût nous tirer de là, & je condamnai mille fois ma curiosité mal-entendue qui m'exposoit à un tel péril. D'ailleurs, à mesure que la bonne opinion qu'ils avoient d'eux mêmes diminuoit, il me sembla que le Palais s'abaissoit avec nous, qu'après s'être borné au juste degré d'*Estime* qui leur étoit dû, cet endroit de l'Edifice, où nous étions, toucha la Terre, & qu'il disparut à notre sortie. Je ne sai point au reste, si ceux que nous y laissâmes s'aperçurent de notre descente ; mais je ne le croïois point alors. Quoi qu'il en soit, mon Rêve finit ici, & il m'a donné occasion de réfléchir toute ma vie sur les funestes effets qui naissent de l'*Erreur* & de la *Vanité*,

Mr. le SPECTATEUR,

Je vous écris cette Lettre, pour vous
 „ prier de vouloir attaquer de nouveau un LET
 „ Abus insigne, qui est sur tout à la mode TRE sur
 „ entre les Personnes les plus polies & les les CIVI
 „ mieux élevées ; je veux dire les Cérémonies, les Réverences, les Chuchoteries, LITEZ
 „ les Souris, les Coups d'œil & de tête, maléan-
 „ avec les autres tours familiers de se saluer tes, qui
 „ les uns les autres, qui se partiquent dans se prati-
 „ nos Eglises, qui nous enlèvent un tems quent
 „ qu'on pourroit mieux employer, & qui dans les
 „ paroissent tout-à-fait incompatibles avec Eglises,
 notre

„ notre devoir & le but qu'on doit se pro-
 „ poser dans nos Assemblées religieuses.
 „ J'avoue que ces salutations peuvent être
 „ de la bienséance à la Comédie ; mais ce-
 „ la même est une preuve qu'elles ne qua-
 „ drent pas dans les Lieux destinez au cul-
 „ te de la Divinité. J'ai observé moi mê-
 „ me plus d'une fois, dans les Pais Catho-
 „ liques-*Romains*, que les Personnes de la
 „ premiere qualité, les plus proches Parens
 „ & les Amis les plus intimes, passent,
 „ dans leurs Eglises, les uns près des au-
 „ tres, sans donner presque aucun signe
 „ qu'ils se connoissent, attentifs qu'ils sont,
 „ ou qu'ils doivent être, à quelque chose
 „ de plus serieux, & qui doit occuper uni-
 „ quement leur Esprit. J'ai ouï dire que
 „ les *Mahometans* ont aussi un respect fort
 „ louable pour leurs Mosquées, & je ne
 „ doute pas que l'exemple des uns ou des
 „ autres à cet égard ne soit digne de notre
 „ imitation.

„ Je ne saurois m'empêcher d'admirer ici
 „ la Mémoire prodigieuse de ces Dévots ou
 „ Dévotes, qui, au retour de l'Eglise, peu-
 „ vent rendre un compte exact de la parure
 „ de deux ou trois cens Personnes. Je ne
 „ conçois pas même, eu égard à l'infinie va-
 „ rieté des Habits, comment il est possible
 „ que les deux heures, qu'on emploie d'or-
 „ dinaire au Service public, suffisent pour
 „ s'inculquer tout cela dans la tête, outre
 „ le soin qu'ils ont les uns & les autres de
 „ s'acquitter en même tems du devoir qu'e-
 „ „ xige

„ exige le Lieu, & de pousser sans doute de
 „ vives Ejaculations vers le Ciel. Il y a
 „ un endroit du nouveau Testament, où il
 „ est dit que (*) *la Femme doit se couvrir la*
 „ *tête d'un voile, à cause des Anges*; c'est-
 „ à-dire, selon quelques Interprètes, *à cau-*
 „ *se des jeunes Hommes*. Si cette explication
 „ est bien fondée, le passage ne quadre pas
 „ mal ici.

„ Lors que vous vous trouverez d'hu-
 „ meur à écrire sur un pareil sujet, n'ou-
 „ bliez pas, je vous en conjure, celui que
 „ je viens de toucher. Je suis &c.

T.

(*) 1. Corinthe XI. 10.

VIII. DISCOURS.

Nil ego contulerim jucundo sapienti amico.

HOR. L. I. Sat. V. 44.

Il n'y a rien, à mon sens, de comparable à un
Ami qui est de belle humeur.

Celui qui est d'une humeur agréable en
 Compagnie a tant de pouvoir sur tous Caractère
 ceux qu'il divertit, qu'ils ne prennent pas de ce
 garde à ses défauts, & qu'une certaine in- qu'on ap-
 dolence, qui est inséparable de toutes ses pelle un
 actions, lui réussit beaucoup mieux, que la Homme-
 diligence & l'assiduité des autres qui n'ont gréable en
 pas Compag-
 nie.

48 LE SPECTATEUR. VIII. Disc.

pas le même talent qu'il possède. DACINTHE manque de parole en toutes sortes d'occasions, legeres ou importantes; & lors qu'on l'a bien drapé sur cet indigne défaut, on conclût à la fin, *Après tout, c'est un Homme charmant.* DACINTHE est un Mari bourru & incommode; mais cela n'empêche pas que les Femmes qui le blâment là-dessus ne terminent leur critique en ces mots, *Après tout, c'est un Homme fort agréable.* DACINTHE n'est rien moins qu'exact sur le chapitre de l'Honneur, de la Civilité, ou de la Complaisance; mais tout cela ne mérite aucune attention; car *c'est un Homme fort divertissant.* Lors que cette qualité est accompagnée de sentimens nobles & vertueux; il n'y a rien qui plaise davantage; mais lors qu'elle est seule & qu'elle ne sert qu'à couvrir une foule de mauvaises qualitez, il n'y a personne que l'on doive éviter avec plus de soin que votre Homme de belle humeur. Cet Homme agréable noircira votre reputation par un trait satirique, il vous tournera en ridicule, il débauchera votre Femme ou votre Fille, & malgré tout cela, il est le bien venu par tout où il paroît. Il lui est assez ordinaire de ne penser qu'à sa propre satisfaction, sans avoir aucun égard à l'état ou à l'intérêt des autres, & de l'acheter même à leurs dépens, quelques chagrins qu'il leur en coûte. Ceux qui ne l'examinent pas ainsi de près risquent de se laisser entraîner à ses douces insinuations. L'Auteur de la Lettre

tre suivante porte la chose si loin, qu'il croit que les Libertez & les Privileges de l'*Angleterre* ont été à la merci d'un de nos Monarques par cela seul qu'il étoit de cette humeur agréable.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Il n'y a point de foible où les Hom- Caractère
 „ mes tombent si naturellement que dans de
 „ l'Orgueil, ni aucune Passion qui soit si CHAR-
 „ variée: Elle paroît sous toutes sortes de LES II,
 „ formes. N'est-ce pas même une Que-
 „ stion, si elle fait plus de bien que de
 „ mal au Monde, & s'il n'y a pas un
 „ Orgueil qu'on peut appeller vertueux &
 „ louable?

„ Cette Passion toute seule, mal diri-
 „ gée, nous expose aux traits de la Flat-
 „ terie; & celui qui veut bien se donner
 „ la peine de favoriser agréablement notre
 „ inclination ne manque jamais de s'insinuer dans notre Esprit, sur tout s'il est
 „ notre Supérieur.

„ On pourroit en fournir divers Exem-
 „ ples, tirez de la conduite d'un de nos Mo-
 „ narques, & en donner un Recueil intitulé
 „ *Les bons Mots de CHARLES II.* Ce Prin-
 „ ce, d'un naturel à se familiariser & d'un
 „ accès facile, aimoit beaucoup à voir & à
 „ être vû. Un si heureux temperament,
 „ qui flattoit au suprême degré la vanité de
 „ son Peuple, lui rendit un meilleur service
 „ auprès de ses fidèles Sujets, que toutes
 „ ses

„ ses autres Vertus, quoi qu'il en eût plu-
 „ sieurs; & il n'y a nul doute que, s'il eût
 „ voulu abuser de son pouvoir à cet égard,
 „ il n'eût pû obtenir d'eux tout ce qu'il au-
 „ roit souhaité, quand même la chose au-
 „ roit tourné à leur préjudice. Mais tout
 „ le monde fait que ce bon Prince, qui ai-
 „ moit à pousser & à souffrir une Raillerie,
 „ ne fit aucun mauvais usage de son ascen-
 „ dant; qu'il préféreroit le Plaisir à l'Ambi-
 „ tion, & qu'il se piquoit de primer dans
 „ le Combat des Coqs, les Courses des
 „ Chevaux, les Bals & les Comédies. Il
 „ étoit si gai dans ces occasions, qu'il in-
 „ spireroit la joie à tous ceux qui le voïoient.
 „ Il dîna plus d'une fois avec ses bons Ci-
 „ toïens de la Ville de *Londres* le jour que
 „ leur nouveau Maire est installé dans sa
 „ Charge, & il étoit de ce repas l'année
 „ que le Chevalier ROBERT VINER fut
 „ élevé à cet Emploi. Fidèle Sujet de Sa
 „ Majesté, qu'il aimoit tendrement, si vous
 „ voulez bien me passer ce terme, le Che-
 „ valier, ravi de l'honneur que son Prince
 „ lui faisoit, & qui, plus est échauffé par les
 „ Santez réterées qu'il buvoit à la Famille
 „ Royale, devint si bon Ami du Roi, qu'il
 „ poussa la familiarité un peu au delà des
 „ règles de la Bien-séance. Le Roi, qui
 „ savoit très bien se démêler de toute sorte
 „ d'embarras, après avoir insinué quelque
 „ chose de son dessein à la Compagnie, s'é-
 „ vada tout doucement, pour éviter le Cé-
 „ remonial, & aller joindre son Carosse
 „ qui

LE SPECTATEUR. VIII. Dist. 51

„ qui l'attendoit dans la Cour de * l'Hôtel
„ de Ville. Mais le Maire ne s'en fut pas
„ plutôt apperçu, qu'il courut après lui, le
„ saisit par la main, lâcha un Serment & lui
„ dit à haute voix, SIRE, *Vous resterez a-*
„ *vec nous pour vider une autre Bouteille.*
„ Le Monarque enjoué le regarda par-des-
„ sus l'épaule, avec un petit souris; car je
„ le vis alors, & il me semble que je le
„ vois encote. Il ajouta d'un air gracieux,
„ ce Vers de l'ancienne Chanson,

*Tout Homme saoul est aussi grand
qu'un Roi,*

„ & retourna d'abord à la Salle du Fé-
„ stin, pour complaire à son Hôte.

„ Je vous ai rapporté ce trait, Mr. le SPE-
„ CTATEUR, parce que j'en fus moi-même
„ le témoin, comme je vous l'ai déjà dit,
„ & vous ne devez pas le revoquer en dou-
„ te, quoi qu'un tel Exemple soit assez ra-
„ re. Mais vous allez voir par la suite
„ qu'un motif plus fort m'a engagé dans ce
„ récit. Ce même Lord Maire érigea la
„ Statue Equestre de son Monarque de bel-
„ le humeur à † *Stocks-Market*, & rendit
„ de très-grands services à la Couronne.
„ Ce fut aussi à l'enjoûement de ce bon
„ Prince que ses fidèles Sujets dûrent la re-
„ solution qu'il prit de fermer l'Echiquier,
„ & de saisir le bien qu'ils y avoient. Tout
„ le monde fait qu'il donna diverses preu-

C 2

„ ves

* En Anglois, *Guild-Hall*.

† C'est un Marchée près de la Bourse.

„ ves de la bonté de son Naturel , & un
 „ très-habile Ecrivain , qui a publié son
 „ Caractère , a dit de lui fort joliment ,
 „ *Qu'il n'avoit pas été Roi un quart-d'heu-*
 „ *re pendant son regne.* Il admettoit en sa
 „ présence des Idiots & des Fous , & j'ai
 „ vu des gens qui se vantoient de s'être
 „ batus à coups de poing , ou avec le Sa-
 „ bre , ou d'avoir pris du poison devant
 „ lui. En un mot , il étoit de si bonne
 „ humeur , qu'il n'y avoit pas une seule A-
 „ me qui osât se plaindre sous son Gouver-
 „ nement. De là vient qu'il dissipoit , avec
 „ la plus grande facilité du monde , tous
 „ les soupçons qu'on pouvoit se former
 „ contre lui , & que le Peuple , qui le
 „ voïoit d'une humeur si agréable , ne crai-
 „ gnoit rien de terrible de sa part. En con-
 „ séquence de la priere que vous avez faite
 „ en dernier lieu à vos Correspondans , je
 „ vous ai donné ces traits historiques de la
 „ Vie de CHARLES II. , & je suis &c.

T.

IX. DIS-

IX. DISCOURS.

Omnia quæ sensu volvuntur. vobis diurno
 Pectore sopito reddit amica quies.
 Venator defessa toro cum membra reponit,
 Mens tamen ad silvas & sua lustra reddit.
 Judicibus lites, aurigis somnia currus,
 Vanaque posturnis meta cavetur equis.
 Me quoque Musarum studium sub nocte silenti.
 Artibus assuetis sollicitare solet.

CLAUD. Præf. L. III. de raptu PROSERP.

Tous les desirs occupent l'Esprit durant la
 veille, se retracent dans le cerveau pen-
 dant le sommeil. Lors qu'un Chasseur é-
 tendu dans son Lit se repose de la fatigue
 du jour, son Esprit retourne dans les Bois
 & court après le Gibier. Les Juges ne
 pensent la nuit qu'à des Procès, & ceux
 qui s'exercent à la Course ne voient que
 des Chariots & des Chevaux & ne son-
 gent qu'à éviter l'Obelisque afin de rem-
 porter le prix. L'amour que j'ai aussi
 pour les Muses ne me donne point de re-
 lâche, & me sollicite la nuit à composer
 des Vers.

JE m'amusois en dernier lieu à comparer REVE
 cet endroit d'HOMERE, où il nous re-
 C 3 pré- BALAN- CE qui

34. LE SPECTATEUR. LX. Dis.

ert à
décou-
vrir le vé-
ritable
poids de
toutes
choses,
ou la juste
valeur de
tout ce
que les
Hommes
estiment.

présente JUPITER, la Balance à la main, pesant les Destinées d'HECTOR & d'ACHILLE, avec celui de VIRGILE, où le même Dieu est introduit occupé à peser les Destins de TURNUS & d'ENÉE. Je remarquai, à cette occasion, que la même manière de penser & de s'exprimer regnoit dans tous les Païs Orientaux, comme on peut le voir dans ces beaux passages de la sainte Ecriture, où il est dit, * que le grand Roi de Babylone avoit été *pesé à la Balance*, le jour avant sa mort, & *trouvé léger*; ** que Dieu *pese les Montagnes au Crochet* & *les Coteaux à la Balance*; † qu'il *met le poids aux Vents*; qu'il *balance les Nuées* & les tient en équilibre; § qu'il *pese les esprits*, ou les actions des Hommes, & toutes leurs calamitez dans une Balance. J'ai observé ailleurs que MILTON avoit en vûe ces Exemples, ou quelques autres du même tour, dans cette belle Description, où il représente l'Archange & l'Esprit malin prêts à se livrer bataille, lors que la Balance parut au Ciel, & que les suites de ce Combat y étant pesées, ils furent obligez de se retirer.

Plusieurs de ces amusantes idées s'emparèrent si bien de mon Esprit, avant que de m'endormir, que leur mélange avec les autres excita dans mon Imagination un Rêve fort singulier. Il me sembla que rentré dans mon Cabinet, j'étois assis sur mon Fauteuil,

* DAN. V. 27. ** ESA. XL. 14.

* JOB. XXVIII. 25. & XXXVII. 16.

§ Prov. XVI. 2.

teuil, où je m'étois abandonné à cette agréable Speculation, & que ma Lampe brûloit devant moi, comme à l'ordinaire. Occupé ici à méditer sur divers sujets de Morale, & à examiner la nature de plusieurs Vices & Vertus, qui servent de matière aux Discours que je donne tous les jours au Public, je crus voir des Balances d'or suspendues par une Chasne de même métal au-dessus de la Table où je m'appuiois, lors que tout d'un coup il y eut des Poids jetez par monceaux de l'un & de l'autre côté. Après un sérieux examen de ces Poids, je trouvai qu'ils marquoient la juste valeur de tout ce que les Hommes estiment. Pour en faire un essai, je mis le poids de la Sagesse dans un Bassin, & celui des Richesses dans l'autre; mais celles-ci parurent d'une si grande legereté, que le Bassin, où étoit leur poids, s'éleva tout d'un coup & alla toucher le fleau.

Avant que de passer outre, je dois avertir mes Lecteurs que ces Poids ne faisoient pas sentir leur pesanteur naturelle, jusqu'à ce qu'ils fussent mis dans les Balances d'Or, & qu'il m'étoit impossible de connoître lesquels étoient pesans ou légers, pendant que je les tenois à la main. Je l'éprouvai diverses fois: Par exemple, après avoir mis, dans un des bassins, le Poids de l'Eternité, j'eus beau placer dans l'autre ceux du Temps, de la Prosperité, de l'affliction, de l'Abondance, de la Pauvreté, de l'Intérêt, du Succès, avec plusieurs autres, qui paroif-

soient fort pesans à la main, ils furent incapables de remuer le bassin opposé, & ils n'auroient jamais pû en venir à bout, quand même on y auroit joint le poids du Seleil, des Etoiles & de la Terre.

Je n'eus pas plutôt vuïdé les bassins, que je mis dans l'un les Poids d'une infinité de Titres d'Honneurs, de Pompes, de Triomphes, avec plusieurs autres de la même nature. Je vis ensuite auprès de moi un petit Poids brillant, que je mis par hazard dans l'autre bassin; mais je fus bien surpris de voir qu'il contrepesoit tous les autres, & que la Balance étoit dans un exact équilibre. Je voulus examiner le Nom gravé sur ce petit Poids, & je trouvai que c'étoit la Vanité. Il y en avoit divers autres, qui me parurent d'une égale pesanteur, & qui servoient de contrepoids l'un à l'autre. J'en fis l'épreuve à l'égard de quelques-uns; par exemple, entre l'Avarice & la Pauvreté, les Richesses & le Contentement, &c.

J'apperçus outre cela divers Poids de la même figure qui sembloient correspondre l'un à l'autre; mais qui placez dans les deux bassins devinrent tout d'un coup très-différens. Tels étoient ceux de la Religion & de l'Hypocrisie, de la Pedanterie & du Savoir, de l'Esprit & de la Vivacité, de la Superstition & de la Pieté, de la Gravité & de la Sagesse, avec plusieurs autres.

A la vûë d'un Poids sur lequel il y avoit des lettres gravées de part & d'autre, curieux

rieux de savoir ce que c'étoit, j'y lûs d'un côté ces mots, *Suivant le stile des Hommes*, & au-dessous, CALAMITEZ; On voïoit de l'autre côté ces paroles, *Dans le langage des Dieux*, & au-dessous BENEDICTIONS. Je trouvai même que la valeur intrinseque de ce poids alloit beaucoup plus loin que je n'aurois cru, & qu'il l'emportoit sur ceux de la Santé, des Richesses, de la bonne Fortune, & de plusieurs autres, qui paroïssent plus pesans à la main que celui-là.

Il y a un Proverbe en *Ecosse* qui dit qu'une *Oncé de Naturel vaut une livre d'Acquis*, & dont la vérité me parut bien sensible, lors que je vis la différence qu'il y avoit entre le Poids des Talens naturels & celui du Savoir que l'on acquiert par l'Etude. L'observation que je fis sur ces deux Poids m'ouvrit un vaste champ pour de nouvelles découvertes; car quoi que le Poids des Talens naturels pesât beaucoup plus que celui du Savoir, il pesa cent fois plus qu'à l'ordinaire, dès qu'ils furent mis tous deux ensemble dans le même bassin. J'observai la même chose à l'égard de la Foi & de la pratique des Vertus morales; car quoi que le dernier Poids l'emportât sur l'autre séparément, il acquit mille fois plus de pesanteur par sa jonction avec le premier, qu'il n'en avoit tout seul. Cet étrange Phénomène parut en d'autres Cas, tels qu'entre l'Esprit & le Jugement, la Philosophie & la Religion, la Justice & l'Humanité, la solidité des Pensées & la clarté du Stile & une infinité d'au-

tres Couples, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Comme, dans un Rêve, on mêle presque toujours le grave ou le sérieux avec le badin ou le ridicule, il me sembla que je fis plusieurs autres Experiences d'un ordre plus enjoué. Par exemple, je trouvai qu'un *Octavo Anglois* pesoit fort souvent plus qu'un *Folio François*; & qu'un ancien Auteur, *Grec* ou *Latin*, l'emportoit sur une Bibliothèque entiere de Modernes. Je mis ensuite un de mes Discours qu'il y avoit sur la Table, dans un des bassins, & une Pièce de deux sous dans l'autre. Mes Lecteurs ne me demanderont pas quelle fut l'issue de cette Experience, s'ils veulent bien se rappeler la premiere que j'ai rapportée ci-dessus. Ce n'est pas tout, je mis les deux Sexes dans la Balance, mais puis qu'il est de mon intérêt de les ménager l'un & l'autre, on me pardonnera bien si je n'en dis pas le resultat. D'ailleurs l'occasion étoit si belle que je ne pus m'empêcher de mettre dans l'un des bassins, les Principes d'un *Tory*, & dans l'autre ceux d'un *Whig*; mais en qualité d'Homme qui a toujours observé une exacte neutralité dans cet Ouvrage, on me dispensera de reveler ce qui m'en parut, quoi qu'après avoir examiné l'un des Poids, j'y trouvai le mot * *TEKEL* gravé dessus en lettres capitales.

Je fis plusieurs autres Experiences de la même nature, & quoi qu'il ne me reste pas assez

LE SPECTATEUR. X. Disc. 59

assez de place pour les insérer dans ce Discours, peut-être y aura-t-il quelque occasion de les publier une autre fois. J'ajouterai seulement ici qu'à mon reveil j'eus du chagrin de voir mes Balances d'Or évanouies; mais je résolus d'en tirer cette Leçon pour l'avenir; c'est à-dire qu'au lieu de mépriser ou d'estimer aucune chose sur ce qui en paroît au dehors, de régler mon estime & l'envie de les posséder sur leur valeur intrinsèque.

C.

X. DISCOURS.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti; caret invidendæ
Sobrius aulæ.

HOR. L. II. Ode. X. 5.

*Qui sait mépriser la médiocrité plus précieuse
que l'Or, content d'une vie sôbre & com-
mode; qui le met à couvert du mépris &
de l'Envie; ne veut pour logement ni une
maison pauvre & malpropre; ni un vaste
& magnifique Palais.*

JE goûte un plaisir incroyable à trouver dans un ancien Auteur Grec ou Latin, quelque passage qui n'a pas été observé, ou que je n'ai vu cité aucune part. Telle est cette belle Sentence de THEOPHRASTE, qui dit

C 6

que

Sur les ef-
fets de la
PAU-
VRETE
& des RI-
SES.

que les Richesses font disparoitre le Vice , & que la Pauvreté obscurcit la Vertu , ou pour la traduire mot à mot , qu'entre les Hommes , il y en a quelques uns dont les Vices sont couverts par les Richesses , & d'autres dont les Vertus sont cachées par la Pauvreté. Il n'y a personne qui ne se puisse rappeler divers Exemples de Gens riches , qui ont divers défauts , qu'on ne releve pas , ou plutôt qu'on ne voit point du tout , par cela même qu'ils sont riches. D'un autre côté , je ne croi pas qu'on puisse trouver une description plus naturelle d'un pauvre Homme , dont le Mérite est englouti par la Pauvreté , que dans cet endroit de l'ECCLESIASTE , où il est dit : * Il y avoit une petite Ville , avec peu d'habitans , contre laquelle est venu un grand Roi , qui l'a environnée , & qui a bâti de grands Forts contre elle : Mais il s'y est trouvé un pauvre Homme sage qui l'a délivrée par sa prudence , & nul ne s'est souvenu de ce pauvre Homme-là. Alors j'ai dit , la prudence vaut mieux que la force ; & cependant la prudence de ce pauvre homme a été négligée , & l'on n'entend point parler de ses faits.

Un milieu entre les deux entremitez semble être la situation la plus avantageuse pour acquérir la Sagesse. La Pauvreté occupe trop nos pensées à la recherche de ce qui peut soulager nos besoins , & les Richesses les emploient trop à jouir du superflu ; de sorte que , pour me servir des paroles de COWLEY dans une autre occasion , il est difficile qu'un Hom-

me

* Chap. IX. 14 , 15 , 16.

LE SPECTATEUR. X. Disc. 61
*me ne détourne jamais les yeux de la Vérité,
lors qu'il est toujours engagé dans une Bataille
ou dans un Triomphe.*

Si nous regardons la Pauvreté & les Richesses comme capables de produire des Vertus & des Vices dans l'Esprit de l'Homme, on peut remarquer qu'il y en a des unes & des autres qui naissent de la Pauvreté, mais qui diffèrent des Vertus & des Vices qui doivent leur origine aux Richesses. L'Humilité & la Patience, l'Industrie & la Tempérance sont très-souvent les bonnes qualités d'un Pauvre. L'Humanité & le Naturel bienfaisant, la Magnanimité & l'Honneur sont aussi souvent le partage du Riche. D'ailleurs, la Pauvreté est presque toujours accompagnée d'Envie, de Fraude, d'une Complaisance aveugle & rampante, de Murmures, de Soucis & d'Inquietudes. Les Richesses exposent un Homme à l'Orgueil & à la Débauche, à une fotte Vanité & à un grand attachement aux Plaisirs du Monde. Ainsi un état mitoyen, comme je l'ai déjà insinué, est le parti le plus sûr & le plus avantageux pour s'éclairer l'Esprit & se former à la Vertu. C'est là-dessus qu'AGUR fondeoit sa Priere, qui est si pleine de sagesse qu'elle nous a été conservée dans la Sainte Ecriture. * *Je t'ai demandé deux choses, disoit-il à Dieu, ne me les refuse pas durant ma vie. Eloigne de moi la Vanité & le Mensonge : ne me donne ni pauvreté ni richesses ; nourris-*

C 7

moi.

* PROV. XXX. 7, 8, 9.

62 LE SPECTATEUR. X. Disc.

moi du pain de mon ordinaire ; De peur que je ne te renie dans l'abondance, & que je ne dise, Qui est l'Eternel ? de peur aussi que devenu pauvre, je ne dérobe, & que je ne prenne en vain le Nom de mon Dieu.

ARISTOPHANE, dans une de ses Comedies, a mis en œuvre une charmante Allégorie, que je vais rapporter ici en abrégé. Quoi qu'elle ne semble renfermer d'abord qu'une Satire contre les Gens riches, il y a quelques endroits, où l'on trouve une espèce de Comparaison entre la Pauvreté & les Richesses, qui approche de celle que nous venons de voir.

„ CHREMYLE, qui étoit un Vieillard,
 „ honnête Homme & fort pauvre, eut en-
 „ vie de laisser de grands biens à son Fils.
 „ Il consulta là-dessus l'Oracle d'APOL-
 „ LON, qui lui répondit de suivre le pre-
 „ mier Homme, qu'il trouveroit à la sortie
 „ du Temple. Le Personnage qu'il rencon-
 „ tra étoit aveugle & paroissoit un Vieil-
 „ lard sordide ; mais, après l'avoir suivi
 „ de lieu en lieu, il trouva enfin que c'é-
 „ toit PLUTUS, le Dieu des richesses, qui
 „ venoit du logis d'un Avere. PLUTUS lui
 „ dit qu'étant petit Garçon il avoit sou-
 „ vent déclaré tout haut, que devenu ma-
 „ jeur il ne distribueroit les richesses qu'
 „ aux honnêtes Gens, que là-dessus JU-
 „ PITER, qui craignit les fâcheuses con-
 „ séquences de cette résolution ; le priva de
 „ la vûe ; & le laissa courir par le Monde
 „ dans

„ dans l'état où il le voyoit, CHREMYLE
 „ obtint avec assez de peine qu'il allât chez
 „ lui, où il trouva une vieille Femme cou-
 „ verte de haillons, qui avoit été sa fidèle
 „ Compagne depuis bien des années, &
 „ qui se nommoit la PAUVRETE'. Sur ce
 „ que cette bonne Vieille refusa de se re-
 „ tirer aussi vite qu'il auroit voulu, il la
 „ menaça de la chasser, non seulement de
 „ la Cabane, mais aussi de toute la Grè-
 „ ce. La PAUVRETE' plaide alors sa Cau-
 „ se avec beaucoup de vigueur, & repré-
 „ sente à son ancien Hôte, que, si elle
 „ est forcée à sortir du País tous les Mé-
 „ tiers, les Arts & les Sciences seront
 „ bannis avec elle; & que, si tout le mon-
 „ de étoit riche, il n'y auroit plus la Pompe,
 „ les Ornemens & les Commoditez de la
 „ Vie qui faisoient souhaiter les Richesses.
 „ Elle parle ensuite de tous les avantages
 „ qu'elle procure à ses Adorateurs, soit
 „ à l'égard de la santé ou de l'activité, en-
 „ ce qu'elle prévient la Goutte, l'Hydropi-
 „ sie, la Pesanteur & l'Intemperance. Mais,
 „ quelque bonnes raisons qu'elle alléguât
 „ pour soutenir ses droits, elle se vit enfin
 „ réduite à décamper. CHREMYLE pensa
 „ d'abord aux moyens de redonner la vûe
 „ à PLUTUS, & le conduisit pour cet effet
 „ dans le Temple d'ESCUAPE, qui étoit
 „ célèbre pour des Miracles de cette na-
 „ ture. Le succès répondit à son attente;
 „ PLUTUS recouvra la vûe, & il ne man-
 „ qua pas d'en faire aussitôt un bon usage :

„ il enrichit tous ceux qui se distinguoient
 „ par leur piété envers les Dieux, & par leur
 „ justice envers les Hommes; & tout au
 „ contraire il dépouilla de ses biens les Im-
 „ pies & les mal-honnêtes Gens. Cela pro-
 „ duit plusieurs incidens agréables jusqu'à
 „ ce qu'enfin, dans le dernier Acte, MER-
 „ CURE vient faire de grandes plaintes, de
 „ la part des Dieux, sur ce qu'ils n'avoient
 „ point reçu d'Offrandes ni de Victimes, de-
 „ puis que les Gens de bien étoient deve-
 „ nus riches. Un Prêtre de JUPITER con-
 „ firme la même chose, & ajoute que, de-
 „ puis cette innovation, il est réduit à la
 „ dernière mendicité, & qu'il ne sauroit
 „ plus vivre de sa charge. CREMYLE, qui
 „ dès le commencement de la Pièce avoit
 „ paru dévoué au service des Dieux, pro-
 „ pose à la fin une démarche, qui fut adop-
 „ tée de tous ceux qui étoient devenus ri-
 „ ches aussi-bien que lui, c'est-à dire que
 „ PLUTUS seroit porté en grande cérémo-
 „ nie dans le Temple, & qu'on l'installé-
 „ roit à la place de JUPITER.

Cette Allegorie enseignoit deux choses
 aux Athéniens; l'une, que la Providence
 ne mérite pas d'être blâmée dans la distri-
 bution des biens temporels; & l'autre, que
 les Richesses tendent à corrompre les bon-
 nes mœurs de ceux qui les possèdent.

C.

XI. DISCOURS.

Inter cuncta leges & percontabere doctos,
Qua ratione queas traducere lentiter ævum:
Ne te semper inops agitet, vexetque cupido;
Ne pavor, & rerum mediocriter utilium spes.

HOR. L. I. Epist. XVIII. 96.

Sur toutes choses instruisez-vous par la lecture & par la conversation des Savans de quelle manière vous pourrez passer doucement vos jours, sans vous laisser ni enflammer par des desirs toujours insatiables, ni troubler par la crainte ou par l'espérance de choses, qui ne sont que médiocrement utiles.

APRÈS avoir tâché, dans † un de mes derniers DISCOURS, de faire voir l'excellence de la Foi, je vais considérer ici les moyens capables de la fortifier & de l'enraciner dans nos cœurs. Ceux qui se plaisent à la lecture des Livres de Controverse, écrits de l'un & de l'autre côté de la Question sur des Articles de Foi, n'arrivent presque jamais à une Habitude fixe & immuable de cette Vertu. Ils sont convaincus un jour des importantes Vérités qu'elle nous enseigne, & ils admettent le lendemain quelque Idée qui les ébranle, ou qui les renverse. Le Doute qu'on avoit dissipé

Des motifs qui peuvent contribuer à nourrir la Foi dans le cœur des Hommes.

† C'est le VI. de ce Volume.

pé revient à la charge suivi de nouvelles difficultés, parce que l'Esprit agité par les flots de la Dispute oublie les raisons qui l'avoient d'abord calmé, & qu'il se tourmente à la vûe de quelque ancienne Objection, qui paroît sous une autre forme, ou qu'un autre Adversaire lui propose. Comme il n'y a rien de plus louable que la recherche de la Verité, il n'y a rien aussi de plus déraisonnable que de passer toute notre vie, sans nous déterminer sur des Articles qui nous font de la dernière importance. Il faut avouer qu'il y a bien des choses qui ne demandent pas notre décision; mais dans les Cas qui doivent servir à la conduite de notre vie, c'est la plus haute de toutes les absurditez de balancer & de n'embrasser pas le sentiment qui paroît le plus sûr & le plus probable.

La première Règle donc que je poserais est celle-ci, que pleinement convaincus de la vérité de quelque Article, soit par la lecture, la méditation ou les discours des autres, nous ne devons plus le révoquer en doute à l'avenir. Peut-être oublierons nous les Argumens qui nous ont persuadés; mais nous devons toujours nous souvenir de la force qu'ils ont eu sur nous, & garder notre conviction précédente. Il n'y a rien là qui ne se pratique dans les Arts ou les Sciences ordinaires; & il n'est pas même possible d'en user autrement, eu égard à la faiblesse & aux bornes étroites de nos Facultez intellectuelles. Ce fut ainsi que LA-
M.

TIMER, un de ces glorieux Martyrs qui établirent la Réformation en *Angleterre*, entra dans la célèbre Conférence qu'il y eut, entre quelques uns des plus habiles Protestans & Catholiques Romains, sous la Reine **MARIE**. Persuadé que l'âge avoit affoibli son Esprit, & qu'il lui étoit impossible de se rappeler toutes les raisons qui l'avoient convaincu de la Vérité, ce vénérable Vieillard laissa à ses Confreres, qui jouissoient de toute la vigueur de leurs talens, naturels & acquis, le soin de disputer avec leurs Antagonistes, & de les confondre par l'évidence de leurs Raisonnemens. Pour lui, il se borna à répéter les Articles, qu'il croioit de tout son cœur, & dans la profession desquels il étoit résolu de mourir. C'est ainsi que les Mathématiciens argumentent sur une Vérité qu'ils ont déjà démontrée, quoi que la Démonstration ait échappé à leur memoire. Cette Règle est d'une absolue nécessité pour les Esprits faibles, & même à certains égards pour les plus habiles.

En deuxième lieu je conseille à ceux-ci de fixer dans leur mémoire, & d'avoir toujours prêts au besoin, les Argumens qui leur paroissent les plus forts, pour soutenir les Articles de leur créance, & que toutes les difficultés & les chicanes des Incrédules ne sauroient jamais ébranler.

En troisième lieu, il n'y a rien qui fortifie mieux la Foi que la pratique de la Vérité. Elles se produisent naturellement l'une l'autre.

l'autre. Un Homme est bientôt convaincu de la vérité de la Religion, lors qu'il trouve qu'il n'est pas opposé à son intérêt de la croire véritable. Le plaisir qu'il en reçoit dès cette vie, & le bonheur qu'il en attend pour l'avenir, ne peuvent que le disposer d'une manière très-puissante à y ajouter foi, puis que tout le monde avouë que *nous sommes bien aises de croire ce que nous souhaitons*. Il est certain qu'un Homme de bon sens, qui examine la Religion avec impartialité, ne peut que l'embrasser d'abord; mais il est aussi certain que la Foi se nourrit dans nos cœurs, & qu'elle y acquiert plus de force par la pratique des bonnes œuvres, que par la simple speculation des Dogmes.

Il y a une quatrième voie qui est encore plus efficace qu'aucune des précédentes, je veux dire l'Habitude qu'on se forme d'adorer l'Etre suprême, soit par des actes réitérez de l'Esprit, ou des éjaculations mentales, ou par le Culte extérieur qu'on lui rend. L'Homme pieux ne croit pas seulement qu'il y a une Divinité; mais il la touche en quelque manière. Il en a des sensations actuelles; son Experience concourt avec sa Raison; il la voit de plus en plus dans le commerce familier qu'il entretient avec elle, & peu s'en faut que dès cette vie sa Foi ne soit changée en pleine Conviction.

La dernière méthode que je prescrirai, pour animer la Foi dans nos cœurs est la fréquente retraite, accompagnée d'une mé-
di-

ditation religieuse. Lors qu'on pense à quelque chose dans les ténèbres de la nuit, quelque forte impression que l'Esprit en reçoive, elle risque de s'évanouir, d'abord que le jour paroît autour de nous. L'éclat de la lumière & le bruit du monde, qui frappent à toute heure nos Sens, & qui nous empêchent d'être attentifs, effacent peu à peu de l'Esprit ces Idées qui s'y étoient gravées, avec tant de force, durant le silence & l'obscurité de la nuit. Un Homme trouve la même différence à son égard dans une Foule & dans une Solitude; l'Esprit est ébloui au milieu de cette variété d'Objets qu'il apperçoit dans une grande Ville; il ne sauroit méditer sur ce qui l'intéresse le plus. Les soins ou les plaisirs de la Vie se mêlent avec toutes nos pensées, & une infinité de mauvais Exemples servent en quelque manière à justifier nos desordres. Dans la retraite, tout nous dispose à être sérieux. Les Ouvrages des Hommes nous occupent dans les Cours & dans les Villes, & ceux de Dieu nous entretiennent à la Campagne. Les uns sont du ressort de l'Art, & les autres de celui de la Nature. La Foi & la Piété naissent d'elles-mêmes dans l'Esprit de tout Homme raisonnable, qui voit les traces du Pouvoir & de la Sagesse de Dieu dans tous les Objets qui l'environnent. L'Etre suprême a donné les meilleures Preuves qu'il y ait de son existence, dans la formation du Ciel & de la Terre; & tout Homme de bon sens qui est éloigné du bruit & du tracassier

affaires du monde, ne peut que les appercevoir. ARISTOTE dit que, si un Homme, qui auroit vécu sous terre, & qui n'y auroit vû que des Ouvrages de l'Art; ou de pur Méchanisme, venoit en saïze à paraitre au grand jour, & contempler toutes les glorieuses merveilles du Ciel & de la Terre, il ne manqueroit pas de prononcer d'abord que c'est l'Ouvrage de cet Etre parfait que nous appellons Dieu. Le Psalmist ravi en admiration, à la vûe de cette magnificence, s'est exprimé d'une manière très-sublime & très-poétique en ces termes ;

** Les Cieux racontent la gloire de Dieu, & le Firmament publie les ouvrages de ses mains. Un jour annonce cette verité à un autre jour ; & une nuit en donne la connoissance à une autre nuit. Il n'y a point de langue, ni de différent langage, par qui leur voix ne soit entendue. Leur bruit s'est répandu dans toute la terre, & leurs paroles se sont fait entendre jusques aux extrémités du monde. Voici de quelle manière § M. ROUSSEAU a paraphrasé ce Psaume dans ses Odes Sacrées.*

Les Cieux instruisent la Terre

A réverer leur Auteur ;

Tout ce que leur Globe enferme.

Celebre un Dieu Créateur.

Quel

* Psa. XIX. 3-4. dans la Version ordinaire des Réformez, & XVIII. dans celle de Mr. DE SACY, que l'on a suivie.

§ Voyez le Tome I. pag. 1. de ses Oeuvres, imprim. à Rotterdam en 1716.

LE SPECTATEUR. XI. Disc. 71.

Quel plus sublime Cantique
Que ce Concert magnifique.
De tous les célestes Corps?
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le Jour au Jour la révèle,
La Nuit l'annonce à la Nuit.
Ce grand & superbe Ouvrage
N'est point pour l'Homme un langage.
Obscur & mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la Nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante Voute.
Il a placé de ses mains
Ce Soleil, qui dans sa route
Eclaire tous les Humains.
Environné de lumière
Cet Astre ouvre sa carrière
Comme un Epoux glorieux,
Qui, dès l'Aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à sa présence
Semble sortir du Néant.

Il prend sa course, & s'avance
Comme un superbe Géant:
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du Monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La Nature languissante
Se ranime & se nourrit.

O que tes Oeuvres sont belles!
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie:
Elle assure notre voie:
Elle nous rend triomphans.
Elle éclaire la Jeunesse,
Et fait briller la Sagesse
Dans les plus foibles Enfants.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puissant, inspire-moi
Cette Crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta Loi
Loi sainte, Loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'Or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune Abeille
Compose son cher trésor.

Mais

LE SPECTATEUR. XI. Disc. 73

Mais sans tes clartés sacrées,
Quei peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur ?
Prête-moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien conſumer, par ta flamme,
Ceux que je vois dans mon Ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiser ſur ta trace
Dans les ſources de la Grace,
Et de ſes eaux abreuvé
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſte le Dieu qui m'a ſauvé.

XII. DISCOURS.

Et vera incessu patuit Dea. — —

VIRG. Æneid. I. 409.

Sa démarche la fit reconnoître pour une véritable Déesse.

Des avantages, que l'on peut tirer de la DANSE bien réglée.

LORS qu'ENEË, le Heros de VIRGILE, est égaré dans les Bois, & qu'il ne connoit point du tout la Terre, où il vient d'aborder, une Dame, vêtue en Habit de Chasse, l'acoste, & lui demande, s'il a vu passer par-là une jeune Femme, mise à peu près comme elle ? Soit qu'elle poursuivit du Gibier, ou qu'elle s'occupât à quelque autre Exercice dans le Bois, à l'exemple des Chasseuses, le Heros lui répond, avec tout le respect dû à l'éclat de sa beauté, qu'il n'a point vu la Personne qu'elle cherche, mais qu'il la reconnoit pour une Déesse, & il la prie de vouloir servir de Guide à un Etranger. Dès qu'elle parut, son air manifesta qu'elle étoit quelque chose au dessus de la Nature Humaine; mais, quoi qu'elle fût d'une extraction divine, le Poète ne la fait connoître pour la Déesse de la Beauté qu'après qu'elle a marché quelques pas. En effet, c'est alors que tous les charmes d'une Personne agréable se déploient dans toute leur étendue, que chaque membre & chaque trait se distingue d'une façon toute particulière.

LE SPECTATEUR. XII. Disc. 75

ticuliere. De là vient que je suis grand admirateur de la belle Danse. Comme l'Art imite la Nature, on peut dire que la Danse l'imite à l'égard de sa plus haute perfection, & lors qu'elle est la plus charmante. Le but de la Danse tend à relever la Beauté; & c'est aussi pour cela que toutes les Contortions & les Postures grotesques causent plutôt de la peine qu'elles ne donnent du plaisir: Mais tout ce qui est excellent en soi-même est toujours exposé à la Contrefaçon & à l'Imposture. Si l'on voit, dans la Poësie, des Esprits lourds & laborieux qui s'occupent à fabriquer des Anagrammes & des Acrostiches, on trouve aussi de prétendus Danseurs, qui s'imaginent en savoir plus que tout le monde, parce qu'ils font des sauts extraordinaires. Ceux-ci mériteroient à peu-près la même récompense que celui qui avoit acquis l'art de jeter à travers le trou d'une Aiguille un Grain de blé, & qui en reçut un plein Boisseau, afin qu'il eût de quoi s'exercer. La maniere dont on danse sur nos Théâtres est très-fautive à cet égard, & je ne conçois pas qu'on se flatte de plaire aux Spectateurs par des Postures, qui les gêneroient eux-mêmes, s'ils les faisoient. Mr. PRINCE leur pourroit donner de meilleures leçons là-dessus, s'il étoit encouragé. Dans toutes les Danses, qu'il invente, il a toujours égard au Caractère de ceux qui les pratiquent. Il ne cherche pas à plaire par des tours inouïs, mais par des mouvemens conformes au ge-

nie de ceux qu'il représente. Il donne à des Paissans & à des Malôtrus des graces qui s'accordent avec leur grossiereté, ou qu'ils prendroient eux-mêmes pour des graces : En effet, j'ai vû de ses Danses qui pourroient insinuer des idées goguenardes à des Poëtes Comiques. Elles ont plû au goût de certaines gens, qui sont incapables de connoître d'où vient leur excellence, par cela même qu'elles suivent la Nature; au lieu que les Contortions leur déplaisent, sans qu'ils en puissent deviner la cause, par cela même qu'elles repugnent à la Nature.

Lors qu'on reflexit sur l'avantage inexprimable qu'il y a d'atteindre à quelque perfection dans cet Art, on ne peut que s'étonner de voir jusques à quel point on le néglige. La Lettre suivante a quelque chose de fort naturel là-dessus, & c'est pour cela que je la donne ici au Public.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je suis Veuf, & je n'ai qu'une Fille,
 „ qui, dès ses premieres années, avoit beau-
 „ coup de penchant à folâtrer. Pour toute
 „ éducation, je ne pûs lui donner d'abord
 „ qu'une espèce de Gouvernante, qui eût
 „ soin de veiller sur ses démarches, & de
 „ l'accompagner par tout. Obligé d'ailleurs
 „ à être souvent dehors pour mes affaires,
 „ j'appris de mes Voisins que notre Servan-
 „ te admettoit en mon absence les jeunes
 „ Valets du voisinage à se divertir dans la
 „ Mai-

„ Maison, pendant que ma Fille s'amusoit-
 „ à badiner & à courir dans la Rue. Je la-
 „ surpris même une fois, lors qu'elle avoit
 „ onze ans, occupée à jouer à la fossette
 „ avec de jeunes Garçons. Cela me fit
 „ refoudre à la mettre en Pension dans u-
 „ ne bonne Ecole, & à lui associer une jeu-
 „ ne Demoiselle fort sensée, dont je paiai
 „ la Pension sur le même pié, pour lui ser-
 „ vir de fidèle Compagne. Je ne m'infor-
 „ mai d'elle que de tems en tems, & il me
 „ suffisoit d'apprendre qu'elle se portoit
 „ bien, & qu'elle étoit à l'abri des perils
 „ auxquels la Jeunesse est d'ordinaire expo-
 „ sée. Mais après bien des instances, je fus
 „ engagé en dernier lieu à me trouver à un
 „ de leurs Bals. Je ne saurois vous expri-
 „ mer le trouble de mon cœur, lors que
 „ je vis ma Fille, qui avoit atteint sa quin-
 „ zième année, sortir de sa place pour
 „ danser: Je n'avois senti de ma vie une in-
 „ quiétude pareille à la mienne; & je ne
 „ croi pas qu'elle eût pû aller plus loin, si
 „ j'eusse risqué de perdre tout ce que j'ai au
 „ monde. Cependant ma Fille s'avança de
 „ l'air le plus agréable & le plus modeste
 „ que j'eusse jamais vû, & après avoir jet-
 „ té sur moi un regard respectueux, com-
 „ me si elle me craignoit plus que tout le
 „ reste de l'Assemblée, je lui fis un signe
 „ de la tête, qui parut la rassurer. Alors
 „ ma Folâtre d'autrefois, devenue aujour-
 „ d'hui une de plus gracieuses Personnes
 „ du beau Sexe, prit un air de majesté qui

78 LE SPECTATEUR. XII. Disc.

„ inspiroit le respect le plus soumis : Lors.
 „ qu'elle se tourna vers moi , & qu'elle me
 „ vit ravi en extase; il lui échappa le plus jo-
 „ li sourire du monde, & j'observai , dans
 „ tous ses mouvemens, qu'elle étoit char-
 „ mée de voir son Pere satisfait. Vous pou-
 „ vez vous représenter, Mr. le SPECTATEUR,
 „ mieux que je ne saurois vous le dire, tous
 „ les différens aspects d'une jeune Demoi-
 „ selle qui danse, & qui étale toutes ses
 „ beautés, dans la vûe sur tout de plaire
 „ à celui qui l'a mise au monde. Non, je
 „ ne croi pas que l'Amant de ma Fille
 „ puisse jamais sentir la moitié du plaisir
 „ que je goûtai ce jour-là. Il ne me seroit
 „ jamais venu dans l'esprit qu'un Art, qui
 „ m'avoit toujours paru ridicule & mépri-
 „ sable en lui-même, eût pû élever ceux
 „ qui l'exercent à une si grande perfection.
 „ Il n'y a point de Méthode, à coup sûr,
 „ qui approche de celle-ci, pour donner à
 „ de jeunes Filles un sentiment de ce qu'el-
 „ les valent & de leur dignité; & je suis
 „ persuadé qu'il ne sauroit y en avoir aucu-
 „ ne si abrégée pour communiquer cette
 „ valeur aux autres. Pour ces Danseuses,
 „ qui sont d'une gaieté insipide, ou d'une
 „ hardiesse folâtre, cela vient plutôt de leur
 „ mauvais naturel, que du défaut de l'Art.
 „ J'avoué que ma Fille a gagné mon esti-
 „ me par la maniere dont elle danse, & que
 „ j'ai autant de considération pour elle, que
 „ j'en aie eu pour sa Mere; de qui elle a
 „ hérité ces bonnes qualitez qui brilloient
 „ sur

LE SPECTATEUR. XII. Disc. 79

„ sur son visage lors qu'elle dansoit. Il est
 „ certain, quoi que je le dise moi-même,
 „ que, dans un quart-d'heure, elle fit pa-
 „ roître les principes d'une Vierge modest-
 „ te, d'une tendre Epouse, d'une genereuse
 „ Ami, d'une bonne Mere, & d'une Mas-
 „ tresse indulgente. Aussi n'oublierai-je
 „ rien pour lui procurer un Epoux qui
 „ soit digne d'elle. Vous m'avez ramené
 „ de mes préjugés, & j'admire avec vous
 „ un Art, sur lequel j'avois cru que vous
 „ badiniez *, lors que vous en recomman-
 „ diez la pratique. Je dois même donner
 „ un Bal jeudi prochain pour ma Fille, &
 „ s'il vous plait de venir au Logis, vous la
 „ verrez danser, ou vous danserez vous-
 „ même avec elle, si vous voulez bien lui
 „ faire cet honneur. Je suis &c.

† PHILOTECNE.

Il y a déjà quelque tems que j'ai parlé
 d'un Traité que M. WEAVER a écrit là-
 dessus, & qui doit être publié au premier
 jour, à ce que j'ai ouï dire. Ma Thèse y
 est mise dans toute son évidence; & je suis
 convaincu, après en avoir fait la lecture,
 que, si cet Art étoit assujéti à certaines re-
 gles, ce seroit une vose mécanique d'inspi-
 rer tout doucement une bonne Education &
 de graver même la Vertu dans quelques

D 4

Esprits,

* Voyez Tome I, DISC. LIVI.

† Nom tire du Grec, pour dire un Pere qui aime
 ses Enfants.

Esprits, qui ne la recevroient pas si bien par aucune autre méthode.

Je défie tout Homme qui verroit danser MARIAMNE, quelque penchant qu'il eût à la sensualité, d'avoir aucune pensée criminelle à son égard, & de n'être pas au contraire plein d'estime & de respect pour elle. Je fus la semaine dernière dans le Cabinet d'une Dame, où je vis une grande Poupée, qu'elle coiffe de cent manières différentes, pour montrer ce que la variété des ornemens est capable de produire sur le même Visage. La Danse produit un effet, qui n'est pas moins admirable, en la Personne de MARIAMNE.

CLOE' est fort jolie, mais elle n'est guère moins sotte. Elle a l'oreille très-bonne, & la taille bien prise; mais cette Innocente sourit si mal à propos, & cherche à plaire avec une affectation si ridicule, qu'on voit la Niaise depuis la tête jusqu'aux piez lors qu'elle danse. Car il faut que vous sachiez que, tout commun que cet Art paroît, jamais Homme n'a été bon Danseur, qu'il n'ait eu du bon Sens. Si cette Maxime est vraie, je laisse à mes Lecteurs à juger quelle idée ils doivent avoir de ces Impertinens qui voltigent, qui cabriolent, qui gambadent, qui pirouettent, qui font le saut de la Carpe & mille autres sauts perilleux, ou tours de souplesse, que divers Animaux peuvent mieux faire qu'un Homme, au lieu d'apprendre en perfection ce que la Figure Humaine seule est capable d'exécuter.

On

LE SPECTATEUR. XII. Disc. 8^r

On trouvera peut-être assez étrange qu'un Philosophe tel que moi , qui ne semble estimer que la Vertu , recommande , avec tant de soin , ce que les Gens les plus sages traitent de bagatelle ; mais , avec la permission de ces Messieurs , je croi qu'ils n'ont pas bien examiné la chose , & que c'est pour cela même qu'ils la blâment. Je dois ajouter d'ailleurs , pour ma justification , que je tâche d'amener au service de l'Honneur & de la Vertu tout ce qu'il y a dans la Nature capable de nous procurer quelque plaisir innocent. Peut-être ne seroit-il pas difficile de prouver que le Vice tend par lui-même à détruire le Plaisir , & que la Vertu nous y conduit par elle-même. Si l'on se bornoit aux seuls Plaisirs réguliers dans la jouissance des Biens de ce Monde ; cette Vérité n'auroit pas besoin de preuves ; tous les Hommes la sentiroient , & chacun trouveroit qu'il y a une liaison intime entre tout ce qui est véritablement beau & digne de louange , depuis le sentiment le plus élevé de l'Âme jusques au geste le plus indifférent du Corps.

T.

XIII. DISCOURS.

At quodcunque meæ poterunt audere Ca-
mœnæ,
Seu tibi par poterunt, seu, quod spes ab-
nuit, ultra;
Sive minus; certèque canent minus; om-
ne vovemus
Hoc tibi, nec tanto careat mihi carmine
Charta.

TIBUL. L. IV. Carm. I. 24.

*Je vous consacre tout ce que ma Muse pour-
ra m'inspirer de grand & de sublime, soit
que mes vers égalent voire mérite, ou le
surpassent, ce que je n'ai pas lieu d'espérer,
ou enfin n'en approchent pas, ce qui arriva-
ra sûrement; je vous le consacre, afin de
ne pas perdre un si beau sujet,*

Portrait
de MANI-
LIUS, qui
est d'une
humeur
bien fai-
sante &
genereu-
se.

L'Amour des Louanges est une Passion
profondément enracinée dans le cœur
de toutes les personnes extraordinaires, &
ceux qui en sont le plus touchés semblent
avoir une plus grande portion de cette parti-
cule de la Divinité, qui nous distingue de
toutes les Créatures d'un ordre inférieur.
Dieu lui-même se plaît à recevoir nos louan-
ges & nos actions de grâces, parce qu'alors
nous

LE SPECTATEUR. XIII. Disc. 83

nous adorons ses Divins Attributs, & que nous nous acquitons d'une bonne partie de notre devoir, pendant que de l'autre côté nous déplorons nos vices & nos égaremens. C'est une remarque très-juste, que l'on ne méprise les Elogés que lors qu'on cesse de les mériter. Nous avons encore deux Panegyriques, l'un de CICÉRON & l'autre de PLINÉ, en faveur des plus illustres de tous les Empereurs de l'ancienne Rome, qui ne pouvoient goûter qu'un plaisir extrême à l'ouïe de ce que les personnes les plus désintéressées ne peuvent lire aujourd'hui, après tant de siècles, qu'avec la plus grande admiration. CÉSAR ne cherchoit qu'à se faire approuver de tout le monde, puis qu'il comptoit avoir assez vécu lors qu'il eut acquis assez de gloire. D'autres ont sacrifié leur vie pour obtenir une reputation qui ne devoit commencer qu'après leur mort. Mais le plus haut degré de bonheur où l'on puisse aspirer ici-bas est non seulement d'acquérir une estime universelle par son mérite & des qualitez superieures, mais aussi d'en jouir pendant sa vie. Si le nombre des Vieux l'emporte de beaucoup sur celui des honnêtes Gens, je me flatte qu'il en est de même que des peines ordonnées par les Loix civiles, qui en menacent les infracteurs, plutôt pour détourner les Hommes du Crime, que pour chatier les Criminels. D'ailleurs, cela peut venir de ce que les bons Exemples sont rares, ou de la perversité de notre Nature, qui nous engage plutôt à suivre le Mal

D 6 que

84 LE SPECTATEUR. XIII. *Disc.*

que le Bien, le Vice que la Vertu. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins juste qu'il est agréable, quand ce ne seroit que pour varier un peu, de représenter quelquefois la Nature Humaine par son bel endroit ou ce qu'elle a de brillant, aussi-bien que par son mauvais côté, ou ce qu'elle a de sombre & d'odieux. Peut-être que l'estime de ce qui est digne de nos éloges produira plus d'effet sur nous, que l'aversion de ce qui est blâmable; puis que l'une nous dirige d'abord à ce que nous devons faire, au lieu que l'autre nous indigne seulement ce que nous devons éviter.

Je ne saurois offrir à notre imitation un Exemple qui soit plus de mon goût que celui de MANILIUS. Je tâcherai de lui rendre la justice qui lui est dûë; mais les bornes, que je me suis prescrites, ne me permettent pas de le suivre dans tous les différens états de son illustre vie. Après avoir donc laissé à part les manieres adroites, polies, franches & insinuates qu'il mit en usage pour s'élever aux Emplois, dont il a été honoré, & qui servent aujourd'hui de relief à l'aise & à l'abondance dont il jouit, je ne le considérerai que dans sa vie privée. C'est de-là qu'il regarde avec plaisir les vagues à travers lesquelles il est arrivé à cet heureux Port; où il s'occupe à la pratique de toutes les Vertus, que la grande connoissance, qu'il a des Hommes, lui a fait voir leur être les plus utiles. C'est ainsi qu'il n'est pas moins glorieux dans l'un que dans

dans l'autre état, en particulier qu'il l'étoit en public; quoi qu'il soit plus difficile de briller dans la retraite, que dans l'embaras & l'agitation des affaires. Ceux qui se trouvent engagez dans celles-ci, de même que certains Corps agitez avec violence, acquierent un nouvel éclat, que la rapidité du mouvement leur donne, & qu'ils perdent souvent lors qu'il tombent dans le repos; mais s'il continue ensuite, c'est une preuve de leur valeur intrinsèque, & que, pour briller, ils n'ont pas besoin d'aucune aide extérieure.

La Liberalité de MANILIUS va si loin, qu'elle passeroit presque dans un autre pour une grande Profusion; vous diriez même qu'il en adopte l'excès, & qu'il ressemble à une Rivière, qui plus elle se déborde, plus elle rend la Campagne fertile: Mais il goûte trop de plaisir à faire du bien, pour se mettre hors d'état de continuer. C'est aussi pour cela qu'il observe chez lui une sage Economie, la source abondante de tous ces Ruisseaux qu'il distribue au long & au large. Il regarde avec mépris ceux qui attendent la mort, pour exercer leur générosité; il est charmé de voir lui-même, ce qu'il donne & d'être l'Exécuteur de sa bienveillance; pendant que ceux qu'il console, qu'il protège & qu'il aide prient pour sa longue vie & pour la continuation de leur bonheur. Ses services embrassent toutes sortes de conditions; il connoît les voies les plus propres pour s'élever au niveau des Personnes du plus

86 LE SPECTATEUR. XIII. Disc.

haut rang ; & son bon naturel l'oblige de se familiariser avec celles du rang le plus bas & de pourvoir à leurs besoins. On peut dire de lui ce que PINDARE exhorte sa Muse à publier de THERON. *Jurez que THERON a fait serment qu'aucun de ceux qui l'approchent ne seroit pauvre. Jurez que personne n'a jamais eu tant de grace ni d'art à distribuer libéralement les Dons de la Fortune.*

Jamais ATTICUS ne réussit mieux à gagner l'estime & l'amitié de tout le monde, & n'observa un plus exact équilibre entre deux Partis opposés. Quoi qu'il n'embrace ni l'un ni l'autre avec ardeur, il est non seulement admiré, mais, ce qui est beaucoup plus rare, il est aimé & caressé de tous les deux ; & je n'ai vu personne jusques ici, de quelque âge ou de quelque Sexe qu'il puisse être, qui n'ait été d'abord frappé du mérite de MANILIUS. Il y en a plusieurs qui font approuver de quelques-uns en particulier, pendant que tout le reste du Genre Humain les regarde avec froideur & avec indifférence ; mais il est le seul qui ait le bonheur d'être toujours content & de plaire aux autres, de se faire admirer par tout où il se trouve & qu'on regrette là où il n'est pas. Il en est de son Mérite comme des Tableaux de RAPHAEL, qu'on ne peut voir sans admiration, ou du moins qu'on n'oseroit désapprouver, si l'on veut qu'on nous attribue quelque goût pour la Peinture. L'Envie & la malice ne trouvent pas leur intérêt à le
noir

noïcir. Il est aussi difficile à un Ennemi de le colonnier, qu'à un Ami d'en faire un trop grand éloge. Vouloir attaquer sa réputation, c'est chercher sûrement à perdre la sienne : & le seul moyen qu'il y ait, pour lui faire tort, est de lui refuser les louanges qu'il mérite.

Il est indigne de lui de s'amuser à éblouir les yeux par la magnificence de ses Habits ; sa parure est honnête, simple, sans affectation & l'emblème de son Esprit ; il sait que l'Or & la Broderie ne peuvent rien ajouter à l'idée qu'on a de son Mérite, & qu'il donne du lustre à l'Habit le plus simple, pendant que le plus riche ne sauroit lui en donner aucun. Il est toujours le principal Personnage dans toutes les Compagnies où il se trouve. Il s'attire d'abord les yeux de tout le monde, comme si la lumière qui tombe sur lui formoit plus d'éclat, que celle qui environne tous les autres.

Ceci me rappelle une Avanture du fameux Bussy d'Amboise, qui, dans un jour de Cerémonie à la Cour, où tout le monde voulut paroître avec la dernière magnificence, ne mit lui-même qu'un Habit tout simple ; & orna ses Valets de la plus riche Livrée qu'il pût trouver, dans l'espérance que cela même & sa bonne conduite le distingueroient à son avantage de tous les autres Seigneurs de la Cour. En effet le succès répondit à son attente ; il s'attira les yeux de tout le monde, & les autres sembloient être des Gens de sa suite, pendant qu'il avoit
saut

88 LE SPECTATEUR. XIII. *Disc.*

seul l'air d'un Homme de qualité & de distinction.

Dans quelque état ou dans quelque occasion que MANILIUS paroisse, à l'exemple d'ARISTIPPE, il est toujours le même, aisé, content & d'une humeur égale; mais il y a une chose en quoi il ne ressemble point à ARISTIPPE, qui est, que ses Desirs ambitieux sont si bien reprimés qu'il se borne à jouir tranquillement de ce qu'il possède. Tout lui fournit une occasion si juste & si naturelle de dire mille choses obligantes, qu'on ne sauroit croire qu'il ait fait pour cela le moindre effort.

On diroit qu'un bon Genie l'inspire, & n'inspire que lui, tant ses pensées sont naïves & à la portée de tout le monde. Il n'y a rien qui approche du plaisir qu'on goûte à l'entendre parler, si ce n'est la satisfaction qu'on ressent à voir l'air civil & attentif avec lequel il prête l'oreille aux discours des autres. Ses regards sont un éloge tacite de ce qui est bon & solide, ou un desaveu de ce qui est mauvais ou impertinent. Il fait paroître libre & familier sans risquer de se rendre incommode, & avoir de la prudence sans qu'on puisse le taxer de finesse ou de ruse. Le sérieux de sa Conversation est toujours égalé par quelque trait d'Esprit ou de bonne humeur, & son enjouement est mêlé de quelque chose d'instructif, aussi bien que d'agréable. Vous êtes donc sûr avec lui de n'être pas gai aux dépens de la Raison,

LE SPECTATEUR. XIII. Disc. 80

fon, ni sérieux au préjudice de la bonne Humeur; mais, par un heureux mélange de son tempérament, l'une & l'autre vont toujours ensemble, ou se succèdent tour à tour. En un mot, toutes ses démarches sont également éloignées de la contrainte & de la négligence, & il vous inspire du respect lors même qu'il vous gagne le cœur.

Il est si doux & si affable, qu'on ne peut le croire sujet à ces violentes Passions, qui ne manquent presque jamais d'éclater au dehors par tout où elles se trouvent: mais son temperamant tient un juste milieu entre l'indolence & l'excessive sensibilité. Il est civil & retenu, lors que ses affaires lui permettent de suivre son inclination; mais on le voit toujours ferme & vigoureux, lors qu'il s'agit de servir son Prince, sa Patrie, ou ses Amis.

Z.

XIV. DIS-

XIV. DISCOURS.

Detrahare aliquid alteri, & hominem hominis incommodo suum augere commodum, magis est contra naturam, quàm mors, quàm paupertas, quàm dolor, quàm cætera que possunt aut corpori accidere, aut rebus externis.

CIC. L. III. de Offic. c. 5.

Ravir le bien de quelqu'un, & se mettre plus à son aise par l'incommodité d'un autre, est plus opposé à la Nature que la Mort, que la Pauvreté, que la Douleur, & que tous les autres accidens qui peuvent survenir au Corps, ou à ce qui est hors de nous.

Des bon-
nes & des
mauvaises
QUALI-
TEZ de
ceux qui
sont dans
les EM-
PLOIS
publics

JE suis persuadé qu'il y a peu d'Hommes d'un esprit généreux, qui se missent en peine de s'élever à de grands Emplois, s'ils ne cherchoient plutôt l'occasion de rendre service à leurs Amis & aux Personnes de mérite, que de se procurer à eux-mêmes des honneurs & des richesses. Les plus beaux revenus d'un Emploi pour un honnête Homme sont les moyens qu'il lui fournit de faire du bien.

Les Officiers subalternes, ou les principaux Commis de ceux qui possèdent les premières Charges de l'Etat, en qualité d'Instrumens par lesquels les derniers agissent, ont plus

plus souvent occasion d'exercer la bienveillance & la générosité, que leurs Maîtres eux-mêmes. Puis qu'on les avertit de la moindre petite affaire qui est du ressort de leur Supérieur, s'ils ont quelque principe de Vertu, la pauvreté de celui qui s'adresse à eux leur doit tenir lieu de recommandation, & la justice de sa Cause doit suffire pour les engager à le servir. Un Homme de cette trempe, qui est dans les affaires, devient le Bonheur du Public: Il protège la Veuve & l'Orphelin; il assiste celui qui n'a point d'Amis, & il donne conseil à l'Ignorant: Il ne rejette pas les prétentions de celui qui n'a pas l'art de les bien exposer; & il ne refuse pas de rendre un bon office à un Homme, parce qu'il n'a pas les moyens de lui payer son droit. En un mot, quoi que, dans toutes ses procédures, il observe les règles de la Justice & de l'Équité, il trouve mille occasions pour exercer toute sorte d'actes de générosité & de compassion.

Celui qui est d'une humeur aigre & farouche, ou qui a quelque passion qui le rend incommode à tous ceux qui l'approchent; est incapable d'un Emploi de cette nature. Un air brusque & rébarbatif déconcerte les Personnes timides, ou celles qui ont de la modestie. L'Orgueilleux décourage ceux qui sont de basse extraction, & qui auroient le plus besoin de son assistance. L'impatient ne veut pas se donner le loisir d'écouter celui qui l'instruit de son affaire. Un Subalterne, avec une ou plusieurs

92 LE SPECTATEUR. XIV. Disc.

seurs de ces mauvaises qualitez, est regardé quelquefois comme une Personne très-propre pour éloigner les Importuns de son Maître; mais c'est une espèce de mérite qui ne peut jamais expier l'Injustice qui en résulte souvent.

Il y a deux autres qualitez vicieuses, qui rendent un Homme incapable d'un tel Emploi. La première est une Expedition lente & tardive, qui l'engage à commettre un nombre infini de Cruautez sans dessein. Un Homme qui sert le Public doit suivre à toute rigueur la Maxime qu'on établit pour la conduite ordinaire de la vie, c'est-à-dire qu'il ne doit jamais renvoyer au lendemain ce qu'il peut faire aujourd'hui. S'il remet d'un jour à l'autre ce que son devoir l'oblige d'exécuter au plutôt, il est injuste tout le tems qu'il y apporte quelque délai. La promptitude à rendre un bon office est très-souvent aussi avantageuse à celui qui le sollicite que le bon office lui-même. En un mot, si un Homme comparoit les inconveniens qu'un autre souffre par ses longueurs, avec les frivoles motifs qui l'animent & les avantages qu'il en peut recueillir, il ne tomberoit jamais dans un défaut qui cause d'ordinaire un préjudice irréparable à celui qui se repose sur lui, & auquel il pourroit aisément remédier à peu de frais.

L'autre qualité vicieuse dans un Homme d'affaires est d'être intéressé. Tel est celui qui, sous quelque prétexte que ce puisse être, reçoit au delà de ce qui lui est dû.

&

& des émolumens attachez à sa Charge. On a beau donner à ce surplus le titre de gratification, de marque de reconnoissance, d'honnêteté faite pour être expédié plutôt, ce ne sont que des termes specieux sous lesquels la corruption se cache. Un honnête-Homme regardera toujours cette pratique comme injuste, & il sera plus satisfait d'une médiocre fortune acquise avec honneur, que d'un grand Bien, où l'extorsion & la rapine auront eu quelque part. Si tous nos Officiers s'acquitoient de leurs Emplois avec cette probité rigoureuse, on ne verroit pas, dans tous les siècles, des Gens accumuler des trésors immenses, quoique leur habileté n'aille pas quelquefois au-delà de celle d'un simple Artisan. Je suis persuadé que cette corruption vient surtout de ce qu'on met dans les Charges les premiers qui s'offrent eux-mêmes, ou ceux qui passent pour être subtils & rusez; au lieu qu'on ne devroit les destiner qu'à ceux qui ont été bien élevez, & qui se sont appliquez à l'Etude & à la Vertu.

On a observé, depuis long-tems, que les Gens de Lettrés qui s'adonnent aux affaires s'en acquittent avec plus d'honneur que les Gens du monde. La principale raison qu'on en peut alléguer est, si je ne me trompe, qu'un Homme qui a employé sa jeunesse à la lecture s'est accoustumé à voir que la Vertu est louée, & que le Vice est flétri. Tout au contraire un Homme qui a passé sa vie dans le Monde y a vû souvent triompher

94 LE SPECTATEUR. XV. Dist.

pher le Vice & décourager la Vertu. L'Ex-torſion, la Rapine & l'Injuſtice qui ſont couvertes d'infamie dans les Livres, donnent ſouvent du relief dans le Monde; au lieu que différentes qualitez que les Auteurs célèbrent, comme la Généroſité, la Candeur & le bon Naturel, appauvriſſent & ruinent un Homme: Ceci ne peut qu'avoir un effet proportionné ſur les Hommes, dont les penchans & les principes ſont également bons & vicieux.

Il y auroit du moins cet avantage à employer, dans les affaires, des Gens de Lettres & habiles, que la proſpérité leur ſeroit beaucoup mieux qu'à d'autres, & que nous ne verrions pas tant de Perſonnes indignes s'élever ſi tôt à des Fortunes énormes.

C.

XV. DISCOURS.

Turpe eſt difficile habere nugæ,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum.

MART. L. II. Epig. LXXXVI.

Il eſt indigne de s'occuper à des bagatelles épineuſes, & de ſe fatiguer beaucoup pour expliquer des niaiserie.

Remar-
ques ſur
une

DEPUIS quelques années, j'ai eu le chagrin de me voir fort éloigné de mon comp-

compte, lors qu'après avoir examiné la CHAN-
nouvelle Edition d'un Auteur classique, SON,
j'ai trouvé plus de la moitié du Volume pour se
rempli de différentes Leçons. Au lieu d'une moquer
savante Note que j'attendois sur un Pas- de la pe-
sage douteux d'un Poëte *Latin*, j'y ai danterie
simplement appris que, dans tels ou tels an- & du mau-
ciens Manuscrits, à la place d'un *et* on vais goût
lisoit un *ac*, ou quelque autre découverte de quel-
de la même importance. Lors qu'une di- ques
verse Leçon nous donne un nouveau sens, COM-
ou qu'elle est plus élégante, l'Editeur fait MENTA-
très-bien de la noter; mais lors qu'il se TEURS.
borne à nous entretenir de la différente ma-
nierre dont un Mot est orthographié, &
qu'il ramasse les bêtises de vint ou trente
Copistes, cela ne sert qu'à faire perdre le
tems aux Lecteurs habiles & qu'à causer
de l'embarras aux ignorans. Je me suis re-
présenté bien des fois la rage où seroit un
ancien Auteur *Latin*, s'il voïoit toutes les
absurditez, à l'égard du sens & de la con-
struction Grammaticale, qu'on attribue
par l'une ou l'autre de ces diverses Leçons.
Dans l'une il parle Galimathias; dans l'aut-
re il emploie un Mot qui n'a jamais été
en usage. En effet, il n'y a presque pas
un Solecisme où le meilleur Ecrivain
ne soit tombé, s'il nous est permis de sui-
vre quelqu'un des Manuscrits que le labo-
rieux Editeur a jugé à propos de consulter
pour l'exécution de son dessein.

Je ne doute pas que les Dames & les
Messieurs du bel air ne soient fort curieux
d'ap-

96 LE SPECTATEUR. XV. Disc.

d'apprendre ce que signifie tout ce que j'ai dit jusques-ici. Pour leur en donner une idée, je tâcherai d'imiter le Stile de plusieurs Savans, qui font belle figure dans la République des Lettres. Nous supposons d'abord que la Chançon qui suit est une ancienne Ode, dont je publie une nouvelle Edition avec les varietez qui se trouvent dans les précédentes, & dans les anciens Manuscrits. Ceux qui n'auront pas du goût pour les diverses Leçons seront peut-être bien aises de voir la Chançon même, qui n'avoit jamais été imprimée, & qu'on peut nommer à juste titre *le Chef d'œuvre d'un Inconnu*. La voici mot à mot:

Autrefois mon Amour, Inconstant & rebelle,
Ne pût jamais se fixer dans mon cœur;
Mais, en courant toujours de Belle en Belle
De tous leurs traits je sentoís la rigueur,

Je fus d'abord épris d'un beau Corſage;
Ensuite un Oeuil fripon me friponna;
Enfin CLORIS m'aïant rendu plus sage,
A sa Vertu mon cœur se cramponna.

Mais aujourd'hui je languis, je soupire
Pour l'Enchanteresse BEAUVOIR;
A tous momens je me plains & j'expire
Sans esperance de l'avoir.

Car

Car l'Inconstante & la Perfide,
M'aïant montré tous ses attraits,
Les varie chacun & par-là m'intimide,
Avec plus de cent mille traits.

DIFFERENTES LEÇONS.

STANCE I. Vers 1. & *rebelle*,] Dans un Manuscrit de la Bibliothèque du Chevalier COTTON, la Particulé conjonctive & se trouve écrite en deux lettres séparées ainsi *et*; mais, dans presque tous les autres Manuscrits, elles sont jointes ensemble. C'est aussi pour cela que nous l'avons observé de même dans cette nouvelle Edition.

Vers 2. -- *se fixer*--] Quoi qu'ALDE, SCALIGER & quelques autres aient lû *se ficher*, il y a toutes les apparences du monde que c'est une bevûte de Copiste, puisque tous les Manuscrits, qui me sont tombez entre les mains, ont *se fixer* qui est plus naturel en cet endroit, & qui répond mieux au stile de toute la Pièce.

Vers 4.- *la rigueur*.] Le Manuscrit du Vatican lit *la vigueur*; mais c'est encore ici une méprise du Copiste, qui a confondu une lettre avec une autre, à cause de la ressemblance de leur figure; ce qui arrive très-souvent.

STANCE II. Vers 2.-- *un ail*--] SCIOPPIUS, SAUMAISE, & plusieurs autres Critiques célèbres lisent *un air*; mais j'ai suivi
Tome V. E vi

vi la Leçon ordinaire, qui est fondée sur la plupart des Manuscrits.

Vers 3.-- CLORIS--] Quelques Manuscrits ont *PARLIS*; mais la cacophonie, ou le mauvais son de la même syllabe qui choque l'oreille, est une preuve convaincante qu'on doit retenir CLORIS.

STANCE III. Vers 1.- *je soupire*] Le Manuscrit d'*Allemagne* lit, *je me pâme*; mais la Rime ne permet pas qu'on adopte cette Leçon.

Vers 2. *Pour l'Enchanteresse* BEAUVOIR;] Il y a divers Manuscrits qui ont, *Chanteuse de BEAUVOIR*, & le célèbre MATHANASIUS les a suivis; mais, n'en déplaise à ce Maître-Fat, les plus anciens & les meilleurs lisent de même que nous.

Vers 3. *A tous momens--*] Quelques-uns lisent, *A tout moment*, & j'aurois de la peine à déterminer lequel vaut le mieux; puis que chacune de ces Leçons est appuyée sur de grandes Autoritez.

Vers 4.-- *de l'avoir.*] Les ETIENNES Pere & Fils, ont lu, *de la voir*; mais, quoi que plusieurs Savans aient embrassé leur opinion, je ne saurois l'adopter. Il me semble du moins qu'un Amant passionné souhaite quelque chose de plus que la vue de sa Maîtresse; & le dernier Couplet infinue qu'il n'étoit pas privé. Du reste, de quelque manière qu'on lise, le son des mots est le même quand on les prononce; & c'est peut-être de là qu'est née la différence qu'on voit dans les Manuscrits.

STAN-

STANCE IV. Vers. 2. *M'aïant montré tous ses attraits*,] Il y a ici deux grandes varietez: Les uns lisent, *M'aïant fait voir &c.* & les autres, *M'aïant décoché tous ses Traits*. La premiere Leçon m'est suspecte, à cause de la rime qu'il y a entre cet Hemistiche & le dernier Vers de la III. Stance; défaut, dont l'Auteur me paroît incapable, eu égard à l'exactitude qui regne dans toute la Pièce. Pour la seconde Leçon, je n'oserois l'adopter; parce que la *variété*, qui est ensuite attribuée à ces traits, ne leur quadre pas trop bien, dès qu'ils sont décochez; & que d'ailleurs le même mot se trouve, dans tous les Manuscrits, à la fin du quatrième Vers; ce qui est contre les règles de la bonne Poësie. La Leçon, que j'ai admise, n'est guère plus de mon goût; parce que *montré*, joint avec *attraits*, dans le même Vers, forme un son rude qui choque l'oreille. Ainsi je laisse à chacun la liberté de prendre celle des trois qui l'accordera le mieux, si tant est qu'il n'y en ait pas une quatrième, inconnue jusques-ici à nos plus habiles Critiques.

Vers 4. *Avec plus de cent mille traits.*] La moitié des anciens Manuscrits ont *dix mille*. D'où je conjecture que ce nombre étoit d'abord écrit en chiffres, & que les Copistes y ont ajouté ou retranché un Zero, par inadvertence. Je laisse aux Savans à déterminer lequel des deux est le plus probable; quoi que le plus grand nombre

100 LE SPECTATEUR. XVI. Disc.
bre me paroisse plus conforme au genie
d'un Amant, à qui l'Hyperbole ne coûte
rien.

C.

XVI. DISCOURS.

Εν ἰστίῳ καὶ τὰς σφύρας ἔχει βίαι.
EURIP. in Ione & ap. STOB. Serm. CIX.

*Il faut que les Sages vivent dans l'esperance
d'un meilleur sort.*

Des effets
de l'ES-
PERAN-
CE en ge-
neral, &
en parti-
culier de
celle qui
est fondée
sur la Pie-
té.

LE tems présent ne fournit guère assez
d'occupation à l'Esprit Humain. Les
Objets qui causent de la peine ou du plai-
sir, qui excitent l'amour ou l'admiration,
ne sont pas si fréquens dans la Vie qu'ils
puissent tenir l'Ame dans une action conti-
nuelle, & donner un exercice immédiat à
ses facultez. Pour remédier à ce défaut,
en sorte que l'Esprit ne manque jamais
d'occupation, & qu'il ait toujours de quoi
penser, il est revêtu de certaines facultez
qui peuvent rappeler le passé, & même
anticiper sur l'avenir.

Cette merveilleuse Faculté, qu'on nom-
me la Memoire, regarde toujours en arrie-
ré, lors qu'il n'y a point d'objet qui nous
occupe l'Esprit. Elle est comme un de
ces Endroits, où plusieurs Animaux laissent
une

LE SPECTATEUR. *XVI. Disc.* 101
une partie de leurs vivres, & d'où ils les
font remonter dans la gueule, pour les ru-
miner, lors qu'ils manquent de nouvelle
pâtüre.

Si la Mémoire sert à remplir le vuide
où l'Esprit se trouve, & lui fournit des
idées du passé, afin qu'il ait toujours de
quois'entretenir, nous avons d'autres facul-
tez qui le remuent, & qui l'occupent de
l'avenir, je veux dire l'Esperance & la
Crainte.

Par le moÿen de ces deux Passions nous
nous transportons dans l'avenir, & nous
pensons actuellement à des choses qui sont
enfoncées dans les profondeurs impénétra-
bles du tems le plus reculé. Nous souf-
frons le Mal, & nous jouissons du Bien,
avant qu'ils existent; nous pouvons faire
• avancer le cours du Soleil & des Etoi-
les, ou les perdre de vue en nous pro-
menant dans les espaces immenses de l'E-
ternité, lors que le Ciel & la Terre ne se
ront plus.

Qui peut s'imaginer, pour le dire en
passant, que l'existence d'une Créature,
dont les pensées vont au-delà du tems, soit
renfermée dans des bornes si étroites? Mais
je ne raisonnerai dans ce Discours que
sur l'Esperance.

Les plaisirs que nous goûtons dans ce
Monde sont en si petit nombre & si pas-
sagers, que l'Homme seroit le plus misé-
rable de toutes les Créatures, s'il n'étoit
doué de cette Passion, qui lui donne quel-

que avant-goût d'un Bonheur qui peut lui arriver un jour. *Nous devrions esperer tout ce qui est bon*, dit l'ancien Poëte LINUS, *parce qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre & que les Dieux ne soient en état de nous accorder.* L'Esperance anime toute notre vie, & tient l'Esprit éveillé au milieu de sa plus grande indolence. Elle produit la serenité & la bonne Humeur. C'est une espèce de chaleur vitale, qui recrée & rejouit l'Ame, sans qu'elle y fasse attention. Elle adoucit la peine & rend le travail agréable.

Outre tous ces avantages qui naissent de l'Esperance, il y en a un autre qui n'est pas des moindres, je veux dire la vertu qu'elle a de nous empêcher de faire trop de cas du bonheur présent. La Reponse de CÉSAR est connue de tout le monde. Lors qu'il eut distribué tout son bien à ses Amis, un d'eux lui demanda ce qu'il s'étoit réservé pour lui-même; à quoi ce grand Homme répondit, en un seul mot, *l'Esperance.* Sa Magnanimité naturelle l'empêchoit d'estimer ce qu'il possédoit actuellement, & tournoit toutes ses pensées sur quelque chose de plus considérable qu'il avoit en vûe. Je ne doute pas que mes Lecteurs ne tirent, de cet Exemple, une Leçon de Morale, & qu'ils ne s'en fassent l'application à eux mêmes sans mon secours.

L'ancienne Fable de la Boëte de PANDORE. que plusieurs Savans croient avoir été formée sur la tradition de la Chute du premier

mier Homme, fait voir que les Pères regardoient cette vie comme un triste & malheureux état sans l'Espérance. Ils nous disent donc, suivant leur Théologie, que PANDORE offrit une grande Boîte à notre première Pere, qui ne l'eut pas plutôt ouverte, qu'il en sortit toutes les Calamitez & les Maladies, auxquelles le Hommes sont sujets depuis ce tems-là; mais que l'Espérance s'attacha si bien au couvercle qu'elle y fut de nouveau refermée.

J'ajouterai ici deux Remarques. L'une est qu'il n'y a point de Vie si heureuse que celle qui est pleine d'Espérance, sur-tout lors que cette Espérance est bien fondée, & qu'elle regarde un Objet d'une nature sublime, capable de rendre heureuse la Personne qui en jouit. Cette Proposition doit être de la dernière évidence pour ceux qui considèrent à quoi se bornent les plaisirs temporels de l'Homme du monde le plus heureux, & qu'ils ne sauroient jamais lui donner une satisfaction pleine & entière.

Ma seconde Remarque est qu'une Vie sainte & religieuse est celle qui abonde le plus en une Espérance bien fondée, qui roule sur des Objets capables de nous rendre parfaitement heureux. Cette Espérance, dans un Homme qui a de la piété, est beaucoup plus ferme, & plus sûre que celle d'aucun Bien temporel, en ce qu'elle est soutenue non seulement par la Raison, mais aussi par la Foi. Elle a toujours les yeux fixés sur cet état, qui em-

porte, dans son idée, le Bonheur le plus entier & le plus exquis.

J'ai déjà dit que l'Espérance en général adoucit les amertumes de la Vie, & qu'elle rend notre condition présente supportable, si ce n'est pas même agréable; mais l'Espérance religieuse a bien d'autres avantages. Elle soutient non seulement l'Esprit au milieu des souffrances, mais elle fait qu'il en a de la joie, en ce qu'elles peuvent servir à le conduire au but où il tend.

L'Espérance religieuse a d'ailleurs cet avantage au-dessus de toutes les autres qu'elle peut ranimer, pour ainsi dire, un Homme qui est entre les bras de la Mort, le remplir de joie & de consolation, & quelquefois même l'élever jusques à l'extase & au ravissement. Il triomphe dans son agonie, pendant que son Ame s'envole avec joie vers le grand Objet qu'elle a toujours eu en vûe, & qu'elle abandonne son Corps dans l'attente d'une Resurrection glorieuse, qui les réunira tous deux ensemble.

Je conclurai cet Essai par les termes emphatiques du Psalmiste, animé d'une vive espérance, soit à l'égard de lui même, ou de celui qu'il représentoit, au milieu des perils & des adversitez qui l'environnoient. * *J'ai toujours eu, dit-il, l'Eternel devant moi; par ce qu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé. A cause de cela, mon cœur s'est rejoui, ma Langue a té-*
moi-

* Psal. XVI 8-11.

*moigné ma joie, & ma chair reposera en
esperance. Car tu ne laisseras point mon
ame dans le sepulcre, & tu ne permettras
pas que ton Saint éprouve la corruption.
Tu me feras connoître le chemin de la vie :
en ta presence il y a un rassasement de joie,
& à ta droite des plaisirs qui dureront tou-
jours.*

C.

XVII. DISCOURS.

— — — ea fola voluptas,
Solaménque mali. — — —

VIRG. Æneid. III. 661.

*C'est-là le seul plaisir qui lui reste & qui sou-
lège son mal.*

IL y a quelque tems que je reçus un Pro-
jet accompagné d'une Préface, où l'Au-
teur raisonne à perte de vûe sur le nombre
infini d'Objets de Charité qu'on voit dans
une Nation, & où il avertit les Riches, qui
sont affligés de quelque maladie, d'avoir é-
gard aux Pauvres qui souffrent le même
mal & de borner leur tendresse à ceux-
là, puis qu'il leur est impossible de secourir
tous ceux qui en ont besoin. Il avoit été
guéri lui-même d'un cruel mal aux yeux,
par l'operation que lui fit le Chevalier

Sur la
CHARI-
TE que
les Riches
attaquent
de cer-
tains
maux de-
vroient
faire aux
Pauvres,
qui se
trouvent
dans les
mêmes
Calami-
tez.

E 5

GUIL-

GUILLAUME READ; & comme c'est une Personne de qualité qui a du bien, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance d'une si grande faveur, il résolut d'entretenir trois pauvres Aveugles pendant toute leur vie. Ce malheur est si triste, & d'un autre côté si peu ordinaire, qu'il semble qu'une Fondation pour l'entretien de tous les Pauvres qui en sont affligés, pourroit être aisément établie, avec le secours d'un petit nombre de Gens charitables joints aux Riches qui se trouvent dans le même cas. Quoi qu'il en soit, le Projet de l'Auteur, dont la naissance à un très-bon Motif, & si nous nous partageons tous en différentes Classes, dont chacune s'appliquât à quelque acte de Générosité en particulier, ce seroit le vrai moyen de fortifier les nœuds de la Société civile & d'encourager la Vertu. Puis que la recherche des mêmes plaisirs est le fondement ordinaire du commerce & de la familiarité que les Hommes ont entre eux; il me semble que les mêmes disgrâces devroient produire à peu près le même effet. Si tous les Riches que la Goutte estropie; pour avoir vécu dans l'aise, l'abondance & la luxure, vouloient secourir ce petit nombre de Pauvres qui en sont atteints sans que la débauche y ait aucune part, ou ceux qu'une vie laborieuse, qu'un malheureux coup, qu'une chute, ou que les autres accidens de la Vieillesse ou de la Maladie ont rendus impotens; si, dis-je, de tels Goutteux vouloient fournir aux besoins de ceux qui se trou-

trouvent réduits au même état ; le sentiment d'une pareille conduite seroit le meilleur Julep ; le Cordial le plus efficace & le Remède le plus anodin qu'ils pussent prendre, pour calmer les vives douleurs qu'ils essuient dans les attaques d'un Mal si cruel. On peut dire la même chose de tous les autres Maux, soit qu'ils regardent le Corps ou l'Esprit. La Charité ainsi partagée ne manqueroit pas d'attirer les bénédictions du Ciel sur tout un Peuple ; & si l'amour du Monde ne rendoit les Hommes insensibles à l'union qu'il doit y avoir entre eux, ils ne trouveroient pas injuste qu'un Pauvre accablé de maux & de misère tirât sur un Echevin malade ou toute autre Personne riche, un Billet conçu à peu près en ces termes.

Mr. RICHARD,

„ Vous avez la Goute & la Pierre, avec
 „ soixante mille Livres sterlin de Capital ;
 „ j'ai la Pierre & la Goute, mais pas un sol
 „ en poche : Je pierai Dieu pour vous,
 „ s'il vous plaît de donner au Porteur la
 „ somme de vingt Chelins, & vous obligerez
 „ infiniment &c.

LAZARE ESPERENDIEU.

Mes Lecteurs appercevront bien d'eux-mêmes la justice d'une pareille Correspondance, qu'ils peuvent varier à l'infini sans que j'entre dans ce détail. Mais ils ne trou-

veront pas mauvais que je leur communique la Lettre suivante, qu'un Homme d'érudition, revenu à ses études, après en avoir été détourné quelque tems, me paroît avoir écrite. La Cure, dont il bénit Dieu, mérite les plus beaux éloges qu'il puisse donner à l'Opérateur.

Mr. le SPECTATEUR,

LET- „ Occupé en dernier lieu à réfléchir sur
TRE „ vos admirables Discours, où vous trai-
sur les „ tez des **Plaisirs innocens de l'imagination*,
plaisirs & „ j'examinai auquel de tous nos Sens nous
les avan- „ devons la plus grande partie & les plus
tages de „ importans de ces plaisirs, & je conclus
la VUE. „ bientôt que c'étoit à la Vûe. En effet,
„ c'est la Reine de tous les Sens, & la Me-
„ re de tous les Arts & de toutes les Scien-
„ ces, qui ont banni la grossièreté de nos
„ mœurs, & qui donnent à l'Esprit cette
„ délicatesse, opposée au mauvais Goût du
„ grand & du petit Vulgaire. La vûe est
„ l'obligante Bienfaitrice, qui nous donne
„ les sensations les plus agréables que
„ nous recevions de toutes les différentes
„ & merveilleuses productions de la Na-
„ ture. C'est à la Vûe que nous devons les
„ surprenantes découvertes de la hauteur,
„ de la grandeur & du mouvement des Pla-
„ netes ; aussi-bien que de leurs différentes
„ revolutions autour du Soleil, le Centre
„ commun de la lumière, de la chaleur &

du

„ du mouvement qu'elles ont. La vûe
 „ s'étend même jusques aux Étoiles fixes,
 „ & nous fournit de bonnes preuves que
 „ chacune d'elles est un Soleil qui se meut
 „ sur son axe, dans le centre de son Tour-
 „ billon, & qui sert aux mêmes usages que
 „ le nôtre, à l'égard des Planètes qui en
 „ dépendent. La Vûe ne se borne pas ici
 „ dans ses recherches; elle perce, à travêrs
 „ l'immense étendue des Cieux, jusques à
 „ la *Voe Lactée*, où elle distingue une fin-
 „ finité de nouveaux Mondes, dont cha-
 „ cun a son Soleil, avec le juste nombre
 „ de ses Planètes. Lors qu'elle est hors
 „ d'état d'aller plus loin, elle s'en remet à
 „ l'Imagination, qui pousse les découverts
 „ jusqu'à ce qu'elle ait rempli tout ce
 „ vaste Univers d'une infinité de pareils
 „ Systèmes.

„ La Vûe instruit le Ciseau du Sculp-
 „ teur & du Statuaire à animer, pour ainsi
 „ dire, le bois & la pierre: elle guide aussi
 „ le Pinceau du Peintre, afin qu'il donne
 „ en quelque sorte du relief & du mouve-
 „ ment aux Figures qu'il trace sur le Ca-
 „ nevas. Si d'un côté la Musique doit son
 „ origine à une autre cause, puis que Ju-
 „ PAL en découvrit les premiers rudimens
 „ à l'ouïe de la cadence que les coups de
 „ son Marteau faisoient sur l'Enclume; on
 „ peut dire de l'autre que la Vûe n'a pas
 „ seulement réduit ces sons grossiers dans un
 „ ordre artificiel & harmonieux; mais qu'elle
 „ le communique cette Harmonie aux en-

N^O LE SPECTATEUR. XVII. Disc.

„ droits les plus reculez du monde sans le
„ secours du Son. C'est à la Vûe que nous
„ devons toutes les découvertes de la Phi-
„ losophie, aussi bien que les divines Images
„ de la Poësie, qui transportent ceux qui li-
„ sent HOMERE, MILTON & VIRGILE.

„ Après que la Vûe a donné de la poli-
„ tesse au monde, elle nous fournit les plai-
„ sirs les plus agréables & de plus longue
„ durée. Que l'Amour, que l'Amitié, que
„ la Tendresse paternelle & filiale, que les
„ Devoirs du Mari & de la Femme annon-
„ cent la joie que la Vûe procure lors
„ qu'on vient à se retrouver après une lon-
„ gue absence. On ne tariroit pas, si l'on
„ vouloit spécifier en détail tous les plaisirs
„ & les avantages de la Vûe, celui qui la
„ possède les trouve, les sent & en jouit à
„ chaque moment qu'il en fait usage.

„ Puis que nos plus grands Plaisirs & la
„ plupart de nos Connoissances viennent
„ de la Vûe, on ne doit pas s'étonner que
„ la Providence ait pris un soin tout par-
„ ticulier du siege où elle reside, c'est à-
„ dire de l'Oeil, qui semble fait avec plus
„ d'art que les Organes des autres Sens. Ce
„ petit Globe d'une fabrique merveilleuse
„ est composé de Muscles, de Membranes
„ & d'Humeurs. Ses mouvemens sont di-
„ rigez, d'une maniere admirable, par les
„ Muscles, les Humeurs sont transparen-
„ tes pour donner passage aux rayons de lu-
„ miere, & d'une figure propre à leur cau-
„ ser une refraction réguliere; pendant que

„ la

LE SPECTATEUR. XVII. Disc. 111

„ la surface interne de la tunique, nommée
„ *Sclerotes*, est noire pour empêcher que
„ ces rayons ne se confondent par la réflexion. Il y a de quoi s'étonner lors qu'on
„ pense à la diversité des Objets que l'Oeil
„ est capable de recevoir tout à la fois, ou
„ dans un instant, & à l'exactitude avec laquelle
„ il peut juger d'abord de leur situation,
„ de leur figure & de leur couleur.
„ Il veille contre les dangers qui nous environnent,
„ il guide nos pas, & il admet
„ tous les Objets visibles, dont la beauté
„ & la variété servent à nous instruire aussi
„ bien qu'à nous divertir.

„ En égard à tous ces plaisirs & à tous
„ ces avantages que la Vûe nous procure,
„ il n'y a nul doute que la perte n'en soit
„ accablante. MILTON, qui le savoit par
„ expérience, nous en donne une idée fort
„ vive dans le troisième Livre de son *Paradis perdu*, & dans sa Tragedie intitulée
„ *SAMSON AGONISTES*.

„ Puis donc que la jouissance de la Vûe
„ est un si grand bien, & que sa perte est
„ un malheur si déplorable, quel cas ne
„ doit-on pas faire de l'habileté de cet Opérateur
„ qui peut redonner l'une & remédier à l'autre ? Par ma fréquente lecture
„ des Avertissemens, qui se trouvent dans
„ nos Gazettes & dans les autres Feuilles
„ volantes qui se publient ici toutes les semaines,
„ & qu'on peut regarder presque
„ toujours comme ce qu'il y a de plus essentiel,
„ j'ai eu la joie de voir que le fa-
„ „ meux

112 LE SPECTATEUR. XVII. Disc.

„ meux Dr. GRANT, Oculiste extraordi-
 „ naire de Sa Majesté la Reine ANNE, a
 „ redonné la vûe à plusieurs centaines de
 „ mes Compatriotes en moins de quatre
 „ années de tems. Quelques uns même
 „ qui étoient nez aveugles, comme JONES
 „ de *Newington*, l'ont acquise par son
 „ moien. J'ai été guéri moi-même d'une
 „ foiblesse dans les yeux qui approchoit de
 „ l'aveuglement, & je suis disposé à croire
 „ tout ce que l'on peut dire de l'habileté de
 „ cet Opérateur, qui n'est pas moins adroit
 „ que charitable à l'égard de ceux qui ne
 „ sont pas en état de le paier. Mais les
 „ bornes prescrites à une Lettre m'empê-
 „ chent d'en venir au détail de ses Cures;
 „ ce que j'en ai dit suffira pour encourager
 „ ceux qui peuvent avoir besoin de son se-
 „ cours, & qui peuvent se flatter d'être gué-
 „ ris, pendant qu'un si habile Oculiste que
 „ le Dr. GRANT est encore en vie. Je-
 „ suis, &c.

T.

PHILANTHROPE.

XVIII. DISCOURS.

Quid? si quis vultu torvo ferus, & pede nudò,
Exiguæque togæ simulet textore Catonem?
Virtutemne. repræsentet morèsque Catonis?

HOR. L. I. Epist. XIX. 12.

*Eh quoi? si quelqu'un s'avisoit d'imiter l'air
sauvage de Caton, s'il paroïssoit comme
lui en public avec un regard farouche, des
pieds nus, une robe simple & courte, au-
roit-il pour cela le mérite & la vertu de
Caton?*

Mr. le SPECTATEUR,

„ **D**EPUIS que je me trouve à la Cam-
„ pagne, j'emploie presque tout mon
„ tems à la lecture, ou à méditer sur ce
„ que j'ai lu. Votre Feuille volante, que
„ j'y reçois tous les jours, fait une si gran-
„ de impression sur mon Esprit, que mes
„ pensées roulent & se confondent avec les
„ vôtres. Il y a un Sujet que vous n'avez
„ pas touché jusques-ici, & qui mériteroit
„ bien d'exercer votre Plume, je veux di-
„ re la satisfaction que certaines Personnes
„ trouvent à se vanter de leurs propres dé-
„ fauts. Un Auteur célèbre s'imagine que
„ ce Foible est l'opposé de l'Envie, quai
„ que, selon mes idées, il pourroit en ve-
„ nir. Il n'y a rien de si commun que
„ d'entendre des Hommes de ce Caractère
„ par-

CARAC-
TERES:
de cer-
tains
Hommes,
qui se
vantent
de leurs
défauts,
où qui
n'osent
pas
avouer
leurs bon-
nes quali-
tez.

„ parler d'eux-mêmes, relever leur Mérite
 „ te par ce qui le diminue, se louer de
 „ ce qui devroit faire leur honte, & se
 „ reconnoître coupables de quelques petites
 „ inadvertences, afin qu'on leur attribue
 „ un genie supérieur & des talens tout
 „ extraordinaires. Ils se piquent mal à
 „ propos de ne savoir point danser, ni faire
 „ des armes, ni monter à cheval: ils
 „ témoignent un injuste mépris pour les
 „ Voïages & les Langues modernes, dont
 „ ils avouënt ne s'être jamais embarrassés
 „ la tête. Cet Eloge satirique, qu'ils font
 „ d'eux-mêmes, mérite bien sans doute
 „ quelques-unes de vos reflexions.

„ Un de ces beaux Esprits de ma con-
 „ noissance croit devoir oublier l'heure ou
 „ le jour d'un Rendez-vous, & quelques-
 „ fois même que vous lui avez parlé. Ce-
 „ pendant, lors que vous les voyez, ils s'ex-
 „ cusent & se flattent que vous leur par-
 „ donnerez, puisqu'ils ont la plus malheu-
 „ reuse mémoire du monde. L'autre jour,
 „ l'un d'eux se leva de sa Chaise en sur-
 „ saut & dit, avec quelque confusion,
 „ *Oh, oh, à présent que j'y pense, je dois*
 „ *aller trouver mon Procureur, Mr. CHU-*
 „ *CANNEAU, pour quelque affaire; mais si*
 „ *c'est aujourd'hui ou demain; ma foi, c'est*
 „ *ce que je ne sai pas*, Malgré tout cela,
 „ il le savoit si bien, qu'il se rendit chez
 „ lui à l'heure précise. Le bon est que ces
 „ Oublieurs sont d'autant plus coupables,
 „ qu'ils ont souvent la mémoire fort heu-
 „ reu-

„ reufe, & qu'ils le découvrent eux-mêmes
 „ par inadvertence. J'en connois deux ou
 „ trois qui poffèdent fur le bout du doigt
 „ la plupart de nos Tragédies modernes.

„ Il y a peu de tems qu'invité à diner
 „ chez un de mes Amis, je priai un des
 „ Conviez, qui paffe pour un des meilleurs
 „ Ecuïers trenchans qu'il y ait, de vouloir
 „ me fervir d'un Plat de Rôti qui étoit à fa
 „ portée; mais, comme fi cela dérogeoit
 „ à fes autres bonnes qualitez, il en eut
 „ quelque honte, & me protesta que de fa
 „ vie il n'avoit fû découper; quoi qu'on le
 „ puiſſe convaincre qu'il déſoſſe, qu'il é-
 „ ventre, qu'il depouille & qu'il découpe
 „ avec une dexterité merveilleuſe. Ce n'eſt
 „ pas que je prétende qu'un Homme, qui
 „ a de la Naïſſance, du Bien & de l'Edu-
 „ cation, aſpire aux qualitez d'un ſimple
 „ Artisan, ni qu'il tâche d'exceller dans
 „ les petites operations manuelles; Non,
 „ je n'ai pas un tel but; mais je voudrois
 „ qu'on ne ſe fiſt point une honte de ce
 „ qui eſt louable en ſoi-même. Vous voyez
 „ des Gens qui pouſſent ce mauvais Cara-
 „ ctère ſi loin, qu'ils fondent leur préten-
 „ tion au bel Eſprit ſur la négligence &
 „ la mal-propreté de leurs Habits.

„ Je ne ſaurois m'empêcher de relever
 „ ici un Foible tout différent de ceux-là,
 „ quoi qu'il vienne de la même ſource, je
 „ veux dire celui de certains Hommes aſ-
 „ ſez médiocres, qui prétendent ſe mettre
 „ en parallèle avec les plus grands Genies,
 „ par

116 LE SPECTATEUR. XIX. Disc.

„ par la jouissance de quelques petits avan-
„ tages que les derniers n'ont pas. Du re-
„ ste, j'ai vû un jeune Homme, qui a dû
„ bon sens, se féliciter de ce qu'il ignoroit
„ le Grec, l'Hébreu & les autres Langues
„ Orientales; & soutenir même que leur
„ connoissance fait plus de tort que d'hon-
„ neur, quoi que, dans le fond, il ait dû
„ chagrin de ne pas les posséder. A la ren-
„ contre de tous ces beaux Messieurs, qui
„ blâment ce qu'ils n'entendent pas, je les
„ menace de vous en porter mes plaintes,
„ persuadé que vous ne souffrirez pas qu'on
„ méprise impunément ce que l'on ignore.
„ Je suis &c.

S. P.

XIX. DISCOURS.

— quæ res in se neque consilium neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes.

TER. Eunuch. Act. I. Sc. I. 12.

*Il ne faut pas s'imaginer qu'une chose qui n'a
en soi ni raison ni mesure, puisse être con-
duite ni par mesure, ni par raison.*

Sur les
Person-
nes amou-
reuses,
qui de-
mandent
conseils,
ON a observé depuis longtems que les
Ministres d'Etat, qui cherchent plû-
tôt les bonnes grâces de leur Prince que ses
véritables intérêts, s'accrochent à son
humeur & à ses passions dans tous les Con-
seils

seils qu'ils lui donnent. Celui à qui une Personne amoureuse demande conseil doit suivre la même politique, à moins qu'il ne veuille perdre son amitié. Il y en a divers Exemples fort singuliers. HIPPARQUE étoit sur le point de se marier avec une Femme débauchée; mais résolu de ne rien faire sans l'avis de son Ami PHILANDRE, il le consulta là-dessus. PHILANDRE lui dit librement sa pensée, & lui dépeignit sa Maîtresse avec de si vives couleurs, que le lendemain matin il en reçut un Cartel, & qu'avant midi il en fut percé d'un coup d'Épée à travers le corps. CÉLIE se conduisit avec plus de prudence en pareil cas; elle sollicita LEONILLE à lui dire franchement ce qu'elle pensoit d'un jeune Homme qui la recherchoit en mariage. Cette bonne Amie, pour lui rendre service, lui dit, sans rien déguiser, qu'elle le regardoit comme le plus indigne.... Là-dessus CÉLIE, qui s'aperçut du mauvais caractère qu'elle en alloit donner, l'interrompit & la pria de garder le silence, puis qu'il y avoit plus de quinze jours qu'ils étoient mariez en secret. Il est certain qu'une Fille ne demande guères de tels avis qu'après avoir acheté ses Habits de noces. Lors qu'elle a fait son choix, elle envoie à ses Amies, pour la seule formalité, la permission de choisir pour elle; à peu près de même que nos Rois permettent au Doïen & au Chapitre d'une Cathédrale de procéder à la nomination d'un Evêque.

Si l'on examine les ressorts cachez & les

mo-

motifs qui portent les gens, dans ces occasions, à demander un Avis, qu'ils n'ont pas envie de fuir, on trouvera, si je ne me trompe, qu'un des principaux vient de ce qu'ils sont incapables de garder un Secret qui leur donne tant de plaisir. Une jeune Fille languit de dire à sa Confidante qu'elle espère de se marier bientôt, &, pour s'entretenir du joli Monsieur qui occupe toutes ses pensées, lui demande, d'un air fort grave, ce qu'elle voudrait lui conseiller dans une affaire si délicate. Pourquoi croirez-vous, si cela n'étoit, que M^{lle} LISSA, qui n'avoit pas mille Livres sterling de Capital au monde, couroit dans tous les Quartiers de la Ville pour demander à ses Amies, si elles lui conseilloient d'épouser M^r. de VILLENEUVE qui lui faisoit l'amour avec un revenu de cinq mille Livres sterling par an. Ce qu'il y a d'admirable, en cette occasion, est d'entendre la jeune Demoiselle proposer ses doutes, & de voir l'embarras où elle est pour les surmonter.

Je ne dois pas oublier ici une pratique assez ordinaire parmi les plus vains Individus de notre Sexe, qui demandent souvent conseil à un Ami, à l'égard d'une riche Héritière qu'ils ont en vue, quoi qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils l'obtiennent jamais. Il n'y a pas long-tems que mon Ami, M^r. HONEYCOMB, qui approche de soixante ans, me prit à quartier, & qu'il me demanda, d'un air le plus grave du monde, si je lui conseillois d'épouser Mademoiselle du So-

LIGNAC, qui pour le dire en passant, est une des plus riches Héritières qu'il y ait en Ville. A l'ouïe de cette question, je le regardai fixement entre les deux yeux; mais il se mit d'abord à me rendre un compte exact de tous les Joux & de tout le Bien de la Demoiselle, & il ajouta qu'il ne vouloit point se déterminer dans une affaire de cette conséquence sans avoir mon approbation. Sur ce qu'il attendoit ma réponse, je lui dis que, s'il pouvoit obtenir le consentement de la Demoiselle, il auroit toujours le mien. C'est peut être le dixième Mariage, sur lequel Mr. HONEYCOMB a consulté ses Amis, sans qu'il en ait jamais ouvert la bouche à la Personne intéressée.

Je me suis engagé dans cette matière à l'occasion de la Lettre suivante, que j'ai reçue d'une jeune Demoiselle, qui paroît ne manquer pas de talens, & qui, s'il en faut juger par ce qu'elle m'écrit, est prête à demander conseil. Mais, pour ne perdre pas l'honneur de ses bonnes grâces, ni la haute opinion qu'elle a de ma Prudence, je me bornerai à publier ici sa Lettre, sans y faire aucune Réponse.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Voici, en peu de mots, de quoi il s'agit. LET-
 „ Mr. BELAIR est le Gentilhomme le mieux ^{TRE}
 „ fait & le mieux tourné qu'il y ait dans ^{d'une jeu-}
 „ toute la Ville. Il est fort grand, quoi ^{ne De-}
 „ qu'il ne le soit pas trop. Il danse com- ^{moiselle,}
 „ me ^{qui don-} ne le Ca-
 „ raçère.

de son A- „ me un Ange. Il a la bouche faite je ne
 mant Mr. „ sai comment, mais c'est la plus belle que
 BELAIR. „ j'aie vû de ma vie. Il rit toujours, car
 „ il a infiniment de l'esprit. Ah, si vous
 „ saviez de quelle maniere il roule ses Bas!
 „ Il a mille jolies Inventions, & je suis per-
 „ suadée que, si vous le voyez, vous ne
 „ pourriez que l'estimer. Il a d'ailleurs beau-
 „ coup de savoir, & il parle en *Latin* aus-
 „ si vite qu'en *Anglois*. Je souhaiterois que
 „ vous le vissiez danser. Du reste le pauvre
 „ Mr. BELAIR n'est pas favorisé des Biens
 „ de la Fortune; mais en est-il la cause, &
 „ peut-il y remédier? Avec tout cela, mes
 „ Parens sont assez déraisonnables pour me
 „ rompre toujours la tête de la misere, &
 „ me vouloir dégouter de lui, parce qu'il
 „ n'est pas riche. Mais il possède ce qui
 „ vaut mieux que les richesses, puis qu'il
 „ a le cœur bon & de l'esprit, qu'il est mo-
 „ deste, civil, d'une taille avantageuse, bien
 „ élevé, bel Homme; & je lui suis très-
 „ obligée des Civilitez qu'il m'a rendues
 „ depuis le premier moment que je l'ai vû.
 „ J'oubliois de vous dire qu'il a les yeux
 „ noirs, & qu'ils me paroissent quelquefois
 „ couverts de larmes, lors qu'il les tourne
 „ sur moi. Mes Parens vont si loin, qu'ils
 „ voudroient me rendre incivile à son é-
 „ gard. J'ai une bonne Dot, de laquelle
 „ ils ne sauroient me priver, & j'aurai qua-
 „ torzeans le 29. du Mois d'*Août* prochain:
 „ de sorte que je veux m'établir dans
 „ le Monde le plutôt qu'il me sera possible,
 „ &

LE SPECTATEUR. XX. *Disc.* 121

„ & Mr. BELAIR a le même but. Le
„ malheur est que tous ceux que je consul-
„ te ici sont les ennemis de ce pauvre
„ Homme. Persuadée que vous êtes sage
„ & prudent, je m'adresse à vous, & si
„ vous me donnez quelque bon Avis, je
„ ne manquerai pas de le suivre. Je sou-
„ haiterois de tout mon cœur que vous
„ le pussiez voir danser, & suis &c.

B. D.

„ Il est grand admirateur de vos Specu-
„ lations.

C.

XX. DISCOURS.

— — Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deferet hunc, nec lucidus ordo.
HOR. A. P. vers. 40.

*Celui qui aura pris un Sujet proportionné à ses
Forces, ne manquera ni d'expressions, ni
de clarté, ni de méthode pour le bien traiter.*

ENTRE les Discours que je donne tous les jours au Public, il y en a quelques-uns qui sont écrits avec ordre & méthode, & d'autres qui forment ces sortes de Compositions irregulieres qu'on nomme des *Besais*. A l'égard des premiers, j'ai tout fait. A l'égard des autres, j'ai tout fait. A l'égard des autres, j'ai tout fait.

Tome V. F mon Livres.

La METHODE est nécessaire dans la Conversation, aussi bien que dans les Livres.

mon Plan dans la tête avant que je le couche sur le papier. A l'égard des autres, il me suffit d'avoir plusieurs pensées sur un Sujet, sans m'embarasser de les ranger sous certains Chefs généraux, d'où elles paroissent naître les unes des autres. SENEQUE & MONTAIGNE sont des Modèles dans ce dernier genre d'écrire; de même que CICERON & ARISTOTE excellent dans le premier. Lors que je lis un Auteur plein de genie qui écrit sans méthode, il me semble que je suis dans un Bois rempli de quantité de magnifiques Objets, qui s'élèvent l'un parmi l'autre dans la plus grande confusion du monde. Lors que je lis un Discours méthodique, je me trouve, pour ainsi dire, dans un Lieu planté d'Arbres en échiquier, où placé dans ses differens Centres je puis voir toutes les Lignes & les Allées qui en partent. Dans l'un on peut roder une journée entiere, & decouvrir à tout moment quelque chose de nouveau; mais après avoir bien couru; il ne vous reste qu'une idée confuse du total: Dans l'autre, l'Oeil embrasse toute la Perspective; & vous en donne une idée si exacte, qu'il n'est pas facile d'en perdre le souvenir.

L'irregularité & le manque de Méthode ne sont pardonnable que dans les Hommes d'un grand savoir ou d'un beau genie, qui d'ordinaire abondent trop en pensées, pour être exacts, & qui, à cause de cela même aiment mieux jeter leurs Perles à pleines mains devant un Lecteur que se donner la peine de les enfiler.

La Méthode est avantageuse dans un Ouvrage, & pour l'Ecrivain & pour son Lecteur. A l'égard du premier, elle est d'un grand secours à son Invention. Lors qu'un Homme a formé le plan de son Discours, il trouve quantité de pensées qui naissent de chacun de ses Points capitaux, & qui ne s'étoient pas offertes à son Esprit lors qu'il n'avoit examiné son Sujet qu'en gros. D'ailleurs ses pensées mises dans tout leur jour & dans un ordre naturel, les unes à la suite des autres, en deviennent plus intelligibles, & découvrent mieux le but qu'elles tendent, que jettées au hasard sur le papier, sans ordre & sans liaison. Il y a toujours de l'obscurité dans la confusion, & la même Période, qui placée dans un endroit auroit servi à éclairer l'Esprit du Lecteur, l'embarrasse lors qu'elle est mise dans un autre. Il en est à peu près des Pensées dans un Discours méthodique comme des Figures d'un Tableau, qui reçoivent de nouvelles graces par la situation où elles se trouvent. En un mot, les avantages qui reviennent d'un tel Discours au Lecteur correspondent à ceux que l'Ecrivain en retire. Il conçoit aisément chaque chose, il y observe tout avec plaisir, & l'impression en est de longue durée.

La Méthode n'est pas moins requise dans la Conversation ordinaire que dans un Ecrit, lors qu'on veut parler pour se faire entendre. A l'ouïe de mille débats qu'il y a tous les jours dans nos Caffez, je voi que

mes Compariotes auroient grand besoin de Méthode pour ranger leurs pensées. De dix Questions qui se traitent dans ces Ecoles de Politique, il n'y en a pas une qui ne disparoisse au bout de trois ou quatre Períodes. Il en est de nos Disputeurs comme de la Sèche, qui pour se garantir de quelque Poisson ennemi qui la ferre de trop près, noircit toute l'eau qui l'environne, jusqu'à ce qu'elle devienne invisible. Celui qui ne fait pas mettre ses pensées en ordre a toujours, pour me servir de l'expression de la ** Pharmacopée* qu'on attribue au Dr. GARTH, une *abondance sterile de mots*; c'est-à-dire que le Fruit se perd au milieu de la quantité excessive des feuilles.

Mr. BROLLIO est le plus irregulier Disputeur que j'aie vû de ma vie. Il a justement assez de lecture pour le rendre de la dernière impertinence; il fait former des doutes; mais il n'en résoud aucun. C'est dommage qu'il ait tant de savoir, ou qu'il n'en ait pas beaucoup plus. Avec ces talents, il s'érige en Philosophe exempt de préjugés; il trouve quantité de choses à blâmer dans le Gouvernement de son País, & il donne de justes soupçons qu'il ne croit pas une Vie à venir. En un mot, il est un Athée aussi déterminé qu'il le puisse être par rapport à son génie. Il a étudié une demi-douzaine de Lieux communs, sur lesquels

il

* Voyez la Note, qui est au bas de la Page 188, du III. Tome.

il ne manque jamais de faire tomber la conversation, quelque éloignée qu'elle en soit : Par exemple, quoi qu'il s'agisse de *Douai* ou de *Denain*, il y a dix à parier contre un qu'il attaquera la Bigoterie du Peuple & la Friponnerie des Prêtres. De là vient qu'il est admiré de tous ceux qui ont moins de sens que lui, & qu'il est méprisé de tous ceux qui en ont davantage. Il n'y a personne en Ville que Mr. BROLLIO craigne tant que mon Ami LE SAGE. Celui-ci, qui connoit sa maniere d'argumenter & jusqu'où va sa Logique, ne le voit pas plutôt abandonner la Question, qu'il l'arrête tout court, & qu'il lui demande, *Qu'es-ensuit-il de là ? Nous tombons d'accord de tout ce que vous venez d'avancer ; mais qu'est-ce que cela fait à la Question dont il s'agit ?* J'ai vû quelquefois Mr. BROLLIO parler demi-heure de suite avec une merveilleuse éloquence & d'un air triomphant, lors que mon Ami LE SAGE l'a rendu tout d'un coup muet, par la seule priere qu'il lui a fait de dire à la Compagnie quel étoit son but & ce qu'il vouloit prouver. En un mot, Mr. LE SAGE a l'Esprit net & méthodique ; mais il parle peu, & il a le même avantage sur Mr. BROLLIO qu'auroit un petit Corps de troupes réglées sur une Milice nombreuse qui n'est pas disciplinée.

C.

XXI. DISCOURS.

Quem penes arbitrium est. & jus & norma - 7
H. A. P. vers. 71.

L'Usage est le Maître absolu qui gouverne le monde.

Mr. le SPECTATEUR,

Projet
d'un Ma-
gasin pu-
blic pour
y conser-
vertoutes
les MO-
DES, an-
ciennes &
moder-
nes.

UN de mes Amis, qui devoit ache-
ter bien des ajustemens pour sa
Famille, m'obligea en dernier lieu de
parcourir avec lui toutes nos Boutiques.
Il étoit d'une si grande exactitude à cet
égard & si curieux de voir tout ce qu'il
y avoit de plus nouveau, qu'il m'ennuya
beaucoup; mais incapable de le ramener
je le suivis par tout, & la variété de ces
Objets me remplit l'Esprit d'une enchai-
nure de pensées fort amusantes.
Lors qu'on examine les Modes en dé-
tail, qui ne s'étonneroit de voir les dif-
ferentes Parures que la Vanité a mises en
vogue, le nombre infini de Personnes
qu'elle entretient, & la circulation d'Ar-
gent qu'elle produit? C'est ainsi que Dieu
pourvoit à la subsistance de ceux qui
veulent travailler, & qu'il tourne les
Folies des uns à l'avantage des autres.
Les Frangers, les Rubaniers, les Coe-
feu.

LE SPECTATEUR. XXI. Disc. 127

„ feuses, & plusieurs autres Ouvriers, qui
„ feroient inutiles dans un état simple &
„ naturel, viennent tous de la même source;
„ ce; mais on n'en voit guères de ceux-ci
„ qui soient jamais fort riches; parce que
„ la Vanité, sur laquelle ils sont fondés,
„ les ruine par son inconstance. La Mode
„ est si variable, que le train des affaires
„ qui rouloit aujourd'hui dans un Canal
„ passe demain dans un autre: de sorte que
„ plusieurs Membres de la Société séchent
„ sur pied ou fleurissent tour à tour.

„ Quoi qu'il en soit, après avoir visité
„ les Boutiques, nous nous rendîmes au
„ Cabaret, où mon Ami me parut si content
„ de ses Emplettes, que je n'osai point
„ l'entretenir de mes reflexions morales,
„ de peur qu'il ne les prît pour une Censure:
„ Ainsi je voulus bien m'accommoder à son foible & raisonner avec lui sur
„ l'usage des Modes.

„ Nous nous rappellâmes ici jusqu'où va
„ la tyrannie de nos Sens, les vives impressions
„ que font sur nous les Objets
„ qui nous plaisent, la part que les Habits
„ ont à nous rendre agréables, & combien
„ il dépend de nous de paroître tels.

„ Nous observâmes que les Hommes se
„ réduisent en Sociétez, que les Sociétez
„ sont formées de differens Ordres de Personnes;
„ & que ces Ordres se distinguent
„ par leurs Habits, afin qu'on ait pour chacun
„ les égards qui lui sont dûs.

„ Nous réfléchîmes sur les avantages &

„ sur les defavantages qui reviennent aux
 „ Hommes de la porpreté ou de la négli-
 „ gence de leurs Habits. On voit quelque-
 „ fois le plus timide parler en Compagnie
 „ d'un air fort libre, persuadé qu'il est mis
 „ d'une maniere honnête & decente, qu'un
 „ Sot revêtu d'un Habit magnifique y est
 „ d'abord écoué avec attention, jusqu'à ce
 „ que sa foiblesse l'ait trahi; & qu'un Hom-
 „ me de bon Sens, qui paroît en Habit né-
 „ gligé, y est reçu froidement, jusqu'à ce
 „ qu'il ait donné diverses preuves de son
 „ mérite. Nous en pouvions fournir l'un
 „ & l'autre tant d'exemples, que ce Pere
 „ qui conseille à son Fils dans un Livret
 „ qu'il a publié, de se mettre d'une manie-
 „ re qui soit plutôt au dessus qu'au dessous
 „ de son état, nous parut avoir raison.
 „ Enfin nous crumes le Sujet d'une si
 „ grande importance, qu'on devoit, selon
 „ nous, bâtir un Edifice exprès pour y
 „ conserver les Modes de même qu'il y a
 „ des Cabinets de Médailles & d'autres Cu-
 „ riositez. On pourroit donner à ce Bâ-
 „ timent la figure du Buste d'une Femme,
 „ comme est * celui qu'on voit tout au-
 „ près d'une des Pyramides d'Egypte, &
 „ l'élever sur des Colomnes, dont les or-
 „ nemens auroient un juste rapport avec le
 „ dessein de tout l'Ouvrage. Par exemple
 „ le Sculpteur représenteroit de la Frange
 „ sur la base, de la Dentelle sur la frise, &
 „ des

* Il est taillé dans le Roc, & il a 26. piez de haut.

„ des Boucles de cheveux, ou des Favis,
 „ avec des nœuds de Ruban par dessus, au-
 „ tour de la Corniche. Cet Edifice seroit
 „ divisé en deux Apartemens, un pour cha-
 „ que Sexe, garnis l'un & l'autre de plan-
 „ ches, sur lesquelles on mettroit des Boë-
 „ tes, qui contiendroient le détail avec tous
 „ les termes propres des Modes, rangées
 „ dans le même ordre que les Livres d'une
 „ Bibliotheque, & qu'on fermeroit avec
 „ des portes à deux batans. D'ailleurs on
 „ y verroit des Poupées sur des Piédestaux,
 „ habillées selon les différentes Modes qui
 „ ont été en vogue, & sur chaque Piéde-
 „ stal on marqueroit le tems auquel chaque
 „ Mode a fleuri. D'un autre côté, toute
 „ Personne qui inventeroit une Mode ap-
 „ porteroit, dans ce Magasin public, sa
 „ Boëte, enrichie au frontispice, soit en
 „ relief ou en peinture, d'une Devise a-
 „ moureuse ou badine, afin d'attirer plu-
 „ tôt les yeux des Spectateurs, comme les
 „ Livres dorez sur tranche & sur le dos.
 „ Mais pour avoir soin de toutes ces cho-
 „ ses, il faudroit établir un Garde Magasin,
 „ qui fût un Gentilhomme expert dans la
 „ maniere de se mettre; & cet Emploi don-
 „ neroit un subsistance honorable à quelque
 „ Damoiseau qui auroit dépensé tout son
 „ bien à suivre les Modes.

„ Les raisons, qui nous faisoient espe-
 „ rer d'obtenir l'approbation du Public, é-
 „ toient 1. Que toute Personne d'un rang
 „ assez distingué pour introduire une Mo-

„ de, & qui a quelque défaut, soit naturel
 „ ou accidentel, que les Habits ou les Or-
 „ nemens peuvent cacher, peut trouver,
 „ dans ce Magasin, de quoi y remédier de
 „ la maniere la plus agréable; & que tous
 „ ceux qui ont quelque trait de beauté dans
 „ le visage, ou le corps d'une belle tour-
 „ nure, peuvent y être fournis de tout ce
 „ qui est capable de leur donner du relief.

„ II. Que comme la plupart de nos jeunes
 „ Gens ne vont dans les Pays Etrangers que
 „ pour se former le goût aux belles manie-
 „ res & à l'art de se bien mettre, l'établif-
 „ sement de notre Magasin les retiendrait
 „ chez nous & nous épargneroit de bonnes
 „ Sommes d'argent qui sortent du Roïau-
 „ me. Peut-être même que la Balance de
 „ Mode en *Europe*, qui panche aujour-
 „ d'hui du côté de la *France*, inclineroit
 „ de notre côté à l'avenir, & qu'il seroit
 „ aussi naturel aux *François* de passer en
 „ *Angleterre*, pour y mettre la dernière
 „ main à leur Education, qu'il l'a été
 „ aux *Anglois* d'aller en *France* dans cette
 „ vue.

„ III. Au lieu que plusieurs Savans, qui
 „ auroient pu rendre de grands services au
 „ Public, ont employé de longues & pénib-
 „ les recherches, avec une profonde litte-
 „ rature, à nous expliquer & à décrire les
 „ Habillemens des Anciens sur quelques
 „ passages obscurs, ils seront délivrez à l'a-
 „ venir de cet embarras, & le monde ne
 „ gemira plus sous le poids de leurs gros

„ &

LE SPECTATEUR. XXI. Disc. 131

„ & inutiles Volumes. En effet notre Ma-
„ gasin sera une collection d'Archives,
„ qu'on pourra consulter pour l'intelligen-
„ ce de ces endroits obscurs, & l'on ne
„ s'en fiera plus aux Etymologies savantes,
„ qui pourroient insinuer à ceux qui vien-
„ dront après nous que le Vertugadin n'é-
„ toit en usage que parmi les Dames ver-
„ tueuses, & que le Falbala ne servoit
„ qu'à la Danse & au Bal.

„ IV. Puis que les Personnes fort âgées
„ critiquent d'ordinaire l'extravagance des
„ Modes qui regnent à la fin de nos jours,
„ & qu'elles grondent leurs Enfans de ce
„ qu'ils les suivent, on peut se flatter qu'el-
„ les reviendront de cette humeur chagri-
„ ne, lors qu'on pourra tirer de notre Ma-
„ gasin les Modes qui étoient en vogue
„ dans leur jeunesse, les produire pour no-
„ tre justification, & leur faire voir qu'il
„ n'en coûtoit pas moins, sous la Reine E-
„ LISABETH, pour blanchir & goderonner
„ une Fraise, qu'il en coûte aujourd'hui
„ pour nos Cravates ou pour nos Fichus.

„ Résolus d'avoir des égards tout extra-
„ ordinaires pour les Etrangers, & de les
„ animer à venir se perfectionner chez nous
„ dans une Science qui fait le talent propre
„ des beaux Messieurs, nous avertirons icelle
„ Public que l'inscription, qu'on doit pla-
„ cer sur le frontispice de notre Magasin, se-
„ ra conçue en termes d'une Langue avan-
„ te. Il y aura d'ailleurs un Tableau sur la
„ Porte, au milieu duquel on verra un Mi-

„ roir de Toilette & un Fauteuil. A l'un
 „ des côtez du Miroir, on représentera des
 „ Boîtes à mouches, des Pelotes & de pe-
 „ tites Bouteilles ; à l'autre, des Sachets à
 „ poudre, des Houpes, des Peignes & des
 „ Broses : Au delà de ces Objets, on dé-
 „ couvrira des Epées, dont les bouts seront
 „ cachez, avec de beaux Nœuds de Ruban
 „ d'or ; Aux deux côtez du Tableau, il
 „ y aura des Eventails à demi ouverts, l'un
 „ à la suite de l'autre, jusqu'à ce qu'ils se-
 „ rencontrent au sommet & qu'ils forment
 „ une espèce d'Arcade au-dessus de tout le
 „ reste : Enfin on mettra cette jolie Inscrip-
 „ tion au bas :

Adeste, & quotquot sunt, Veneres, Gratia,
Cupidines,

En vobis adsunt in promptu

Faces, Vincula, Spicula :

Hinc eligite, sumite, regite.

C'est-à-dire, „ Venez ici, tout ce qu'il-
 „ y a de Beutez, de Graces & d'Amours ;
 „ vous y trouverez des Flambeaux, des
 „ Liens & des Traits ; vous n'avez qu'à
 „ choisir, à les prendre & à gouverner le
 „ Monde.” Je suis &c.

A. B.

Je ne puis regarder le Projet de mon A-
 mi que comme un bon moien de mettre
 dans tout leur jour les Personnes ambitieu-
 ses.

ses de faire valoir le talent qu'elles ont pour les Bagatelles. Afin même de l'exécuter avec succès, je voudrois qu'il y eût des Directeurs de la Compagnie qu'on établiroit pour les Modes: mais leur choix me paroît de si grande importance, que je n'oserois en décider tout seul; ainsi mes Correspondans m'obligeroient beaucoup s'ils vouloient m'envoyer une Liste de ceux qu'ils jugent capables d'un si haut Emploi. Si chacun des principaux Caffez de la Ville me nommoit deux ou trois de tous les Orateurs, qu'on y admire, je leur promets de les inférer de bonne foi dans ma Liste. Mais je les avertirai ici qu'on doit préférer les vieux Damoiseaux, quoi qu'on les suive si peu aujourd'hui à l'égard de la maniere de se mettre; qu'il est d'une absolue nécessité de leur joindre tous ceux qui s'accommodent au tems, & qui, sans aucune persuasion, ou vûe d'intérêt, changent avec la foule, dans la seule crainte de n'être pas à la Mode. Tous ceux qui, d'une humeur trop facile & trop complaisante, s'abandonnent au Vice à contrecœur, & qui, faute de courage pour suivre leurs propres lumieres, se laissent conduire à des Guides qu'ils desaprouvent, tous ceux-là, dis-je, sont capables de ce bel Emploi. Ceux qui ont de la repugnance à vieillir, ou qui feroient tout ce qui est opposé au cours & à l'ordre des choses, pour s'attacher à la Mode, ont aussi droit d'y aspirer. En un mot, ceux qui, sans aucun mérite apparent, devien-

134 LE SPECTATEUR XXII. Disc.

nent esclaves de la Mode, ne peuvent qu'avoir des talens cachez, qui brilleroient peut-être s'ils étoient élevez à un tel Poste; il faut donc qu'on y ait égard dans la Liste qu'on dressera. Enfin toute Personne qui aura la bonté de m'envoyer une Liste de Gens de ce Caractère, ou de tout autre qui en approche, est priée de vouloir me l'expédier d'aujourd'hui en quinze, & je leur en ferai fort redevable. Au reste, il est bon d'avertir le Public que la Place du Medecin de la Compagnie, qui doit avoir inspection sur les Modes, est déjà retenue en faveur d'un Sujet très-digne, & qui a toutes les qualitez requisez.

T.

XXII. DISCOURS.

— — — Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis:
Concubitu prohibere vago: dare jura maritis.
HOR. A. P. vl. 396.

Dans les premiers âges on ne connoissoit d'autre sagesse que celle qui enseignoit à distinguer le Bien public de celui des particuliers, à ne pas confondre le profane avec le sacré, à défendre la communauté des Femmes, à prescrire des Régles aux gens mariéz.

Des agré-
mens qui
se trou-
vent &

IL y a une infinité de Maris qui m'écrivent pour se plaindre de la vanité, de l'orgueil.

gueil, & sur tout de la mauvaise humeur de leurs Femmes. Je ne sai comment cela va, mais il me semble entrevoir dans leurs Lettres, qu'ils font eux-mêmes la cause de leurs chagrins; & je n'ai presque jamais vu aucun Mariage malheureux, que l'Epoux n'ait contribué à le rendre tel, soit manque de prudence ou de retenue. Il est certain que nous faisons d'ordinaire l'Amour en des termes & avec des sentimens, si éloignés de la Nature, qu'ils sont en partie tragiques & en partie Romanesques. De là vient qu'on s'imagine de goûter dans le Mariage des plaisirs qui ne s'y trouvent pas; qu'on regarde la Personne aimée comme une source intarissable de joie & de bonheur, qu'on ne la croit point sujette à la bizarrerie, aux infirmités de l'âge, à l'impatience, à la tristesse, ou aux maladies, & que les foibles attachés à la Nature Humaine font souvent tout son crime.

Dans tous les états de la Vie, en particulier dans son Domestique & dans le Mariage, on doit être disposé à se faire un plaisir de tout, & à se contenter de ce qui s'y trouve. Pour acquérir cette disposition, il n'y a qu'à considérer les choses dans leur juste point de vue, telles que la Nature les a formées, & non pas telles que notre Imagination ou nos Cupidités les souhaiteroient. Celui donc qui ne prend une jeune Femme que dans l'esperance de goûter tous les jours de nouvelles douceurs se trouve bien éloigné de son compte; sa Passion n'est pas plu-

que l'on
doit cher-
cher dans
le MA-
RIAGE.

plûtôt satisfaite, qu'elle se ralentit: il ne découvre plus dans son Epouse les charmes & le mérite qu'il y voïoit d'abord: Il tombe dans l'indifférence, le degoût, le chagrin & le defespoir. Mais celui qui joint la Raison à la Passion, qui regarde l'Objet qu'il aime comme exposé a toutes les infirmités de la Nature Humaine, soit à l'égard du Corps ou de l'Esprit, & capable de lui attirer de nouveaux soucis, en lui procurant de nouvelles relations; celui là, dis-je, ne peut que s'accommoder à son état & aux circonstances où il se trouve. Il est propre à devenir le Pere, l'Ami, l'Avocat ou le Tuteur de ceux qui ne sont pas encore au Monde, & il est sensible à tous les devoirs qui resultent du Mariage. Un tel Homme peut avoir pitié des Enfans qui crient; mais il n'en gronde pas; & lors qu'il les entend courir au-dessus de sa Chambre, il est plus satisfait de leur joie, qu'il n'est détourné par leur bruit. J'ai ouï dire à Mr. JUSTINIEN, qu'occupé dans son Cabinet, à débrouiller une Affaire des plus épineuses, il croit que son attention redouble, lors qu'il entend ses Enfans, pour l'amour desquels il n'épargne aucune travail, sauter & se divertir dans la Chambre voisine. D'un autre côté, Mr. PIAPAN ne sauroit mettre sa Perruque, ni ajuster sa Cravate devant le Miroir, à cause du bruit que font ces maudites Nourrices & ces piailleurs d'Enfans; il lâche quelque Ironie sur les plaisirs du Mariage; il monte en Carosse & s'enfuit au

Gaf.

Caffé, pour être à l'abri de tout ce tintamarre.

Suivant que le Mari a le cœur disposé, toutes les circonstances de sa vie lui donnent du chagrin ou du plaisir. Lors que son affection est bien placée, & qu'elle est soutenue par de justes égards au Devoir, à l'Honneur & à l'Amitié, que son état exige; il n'y a ni faveurs ni disgraces de la Fortune, qui ne lui procurent quelque plaisir inconnu à celui qui n'est pas marié.

Tout Homme qui aime son Epouse & ses Enfans, & qui tâche de faire le meilleur usage qu'il peut de sa tendresse, goûte du plaisir à l'occasion des choses les plus indifférentes, au lieu que celui qui n'a pas renoncé aux manieres du Monde, ni aux fausses Galanteries de la Ville, est chagrin & se dépite à la vûe de tout ce qui l'environne. Dans l'un & l'autre de ces deux cas, on ne sauroit jouer un plus sot personnage que celui d'entretenir ses Amis des douceurs ou des embarras de son Domestique. Hier même, sans chercher plus loin, un tendre Epoux me pria d'aller dîner chez lui: A notre arrivée au Logis, sa Femme nous raconta que leur petit Garçon, à l'ouïe de leur Pendule, qui venoit de sonner deux heures, avoit dit que son Papa se rendroit bientôt pour dîner. Pendant que le Pere extasié le tenoit entre ses bras, & qu'il ne cessoit de le baiser, la Mere m'apprit qu'il n'avoit alors que quatre ans accomplis. Ensuite ils se disputoient à qui l'auroit,

on.

on me le présenta, & l'on ne manqua point de repéter son observation sur l'heure du jour. Averti par leurs regards, qu'ils souhaiteroient de m'entendre dire quelque chose là dessus, je dis au Pere que la remarque de son petit Garçon étoit une preuve certaine qu'il seroit un jour un grand Historien & un fameux Chronologiste. Quoi qu'ils ne soient pas Bêtes, ni l'un ni l'autre, ils reçurent mon Compliment & ma Prédiction avec toute la reconnoissance possible. Je fus bien regalé à dîner, & mes Hôtes m'entretenrent de plusieurs autres Dits-notables de leur Héritier présomptif, qui n'auroient guères plu à un autre moins adonné que moi à réfléchir ; Mais accoutumé aux speculations, je ne pûs qu'admirer le bonheur de ceux à qui les moindres bagatelles procurent de grandes esperances, de la joie & des triomphes. D'un autre côté, j'ai connu un Sot d'un mauvais naturel, dont l'embonpoint faisoit presque tout le mérite, & qui, pour n'avoir pas cette heureuse disposition, traitoit tout le monde chez lui de Benêts & l'Innocens, de ce qu'ils racontotent des choses qui étoient au pié de la lettre au dessus de sa portée.

Malgré tout cela, je ne saurois nier qu'il ne se trouve des Femmes de si méchante humeur, qu'on doit être muni d'un fonds tout extraordinaire de patience & de Philosophie pour vivre avec elles. Lors que celles-ci rencontrent des Maris d'un esprit violent, qui n'ont ni Savoir ni Modération,

tion, elle risquent d'être souvent batues; mais * un de nos fameux Jurisconsultes croit que *ce Remede ne doit être employé qu'à l'extrémité*, pour me servir de ses propres termes. D'ailleurs, puis qu'il faut tirer quelque usage spirituel de toutes sortes d'afflictions, je conseillerois à ceux qui ont épousé des Femmes grondeuses de se former à la Vertu par l'exercice de la Patience dans leur domestique. Socrate, qui de l'aveu de tout le monde, est le Chef indubitable de la Secte, qu'on nomme les *bequetez de la Poule*, reconnoissoit devoir une grande partie de sa Vertu à l'exercice que sa Femme lui donnoit tous les jours. On peut recueillir de très-bonnes Leçons des sages Responses qu'il faisoit à ceux qui avoient moins de force d'Esprit que lui sur ce chapitre. Lors qu'un de ses Amis, indigné de la manière dont sa Femme en usoit à son égard, lui eut demandé, comment un Homme aussi bon que lui pouvoit vivre avec une Créature si violente? Il lui répondit, *Que ceux qui apprennent à se tenir fermes à cheval, s'accoutument à monter les Chevaux les plus fougueux, & qu'après en être venus à bout, ils ne craignent pas d'être desarçonnez lors qu'ils en montent d'autres moins retifs.* Il a dit plus d'une fois à l'un ou à l'autre, qui lui parloit du même sujet, *Mon cher Ami, vous êtes, redevable à XANTIPPE, de ce que je souffre si bien vos emportemens*
dans,

*-Nommé BRACON.

dans la Dispute. Il disoit aussi en pareille occasion, *Ma Poule glousse beaucoup, mais elle m'amène des Poulets : Ceux qui logent dans une Rue fort passante ne sont pas detournez par le bruit des Charrètes.* Je voudrois, s'il est possible, qu'un Homme de bon sens se contentât de celle qui lui est tombée en partage, quand même ce seroit une Criailleuse, puis que, s'il ne peut la rendre meilleure, il peut lui-même en devenir meilleur.

Mais, au lieu de poursuivre mon dessein & de m'étendre sur les agrémens & sur les attraits de l'amour conjugal, je m'amuse à rapporter des faits qui tournent à son préjudice. Quoi qu'il en soit, je suis bien persuadé que tout ce qu'il y a d'agréable dans la Vie Humaine est assaisonné d'un nouveau relief dans l'état de Mariage. Celui qui aime sa Famille, & qui a quelque sujet de joie ne peut que la sentir redoubler lorsqu'il se dit à lui-même. *Quel bonheur ne sera-ce pas pour ma Femme & pour mes Enfans ?* D'un autre côté, s'il est exposé à quelque embarras ou à quelque peril, il peut s'en consoler, dans la pensée que sa Femme & ses Enfans en sont à l'abri. Il y a quelque chose dans cet état qui augmente les plaisirs, parce que d'autres y ont part ; & qui dissipe les chagrins, parce que d'autres en sont exemts. Tous ceux qui sont mariez & qui ne goûtent pas cette aimable douceur vivent dans une molle & fade indolence ; ou bien ils se voient obligez à toute heure d'en venir à des parol-

les

LE SPECTATEUR. XXIII. Disc. 141
 les aigres, à des reproches sanglans & à des
 querelles envenimées. En un mot, l'état
 de Mariage, accompagné ou privé de la ten-
 dresse mutuelle qui lui convient, est l'Em-
 blème le plus exact du Paradis ou de l'Enfer
 que nous puissions trouver dans cette Vie.

T.

XXIII. DISCOURS.

ut non
 Compositus melius cum *Bitbo Bacchius*. In jus
 Acres procurrunt, magnum spectaculum uter-
 que.

HOR. L. I. Sat. VII. 19.

*Nos deux Champions, aussi bien appariés que
 les Gladiateurs Bithus & Bacchius, entrent
 en Lice. Tous deux s'avancent dans la
 Sale avec un ardeur, qui attire l'atten-
 tion de tout le monde.*

C'Est un divertissement assez agréable de
 réfléchir sur les différentes idées que
 diverses Personnes ont de la même chose.
 Si des Hommes du Vulgaire estiment souvent
 certaines choses, que ceux d'un rang plus é-
 levé méprisent; il y a bien des choses que
 ceux-ci estiment, & dont les premiers ne
 font aucun cas. Par exemple, les Gens du
 Reflexi-
 ons sur le
 démêlé
 qu'il y eut
 à *Utrecht*
 en 1712.
 entre les
 Valets de
 Mr. le C.
 de RECH-
 TERENCE
 COM- & ceux de

Mr.
MESNA-
GER.

commun font fort étonnez d'entendre parler de ces Disputes solelnnelles qui arrivent entre les Grands sur les pointilles d'une Cérémonie publique, & de voir que des affaires de conséquence soient interrompues à l'occasion de ces formalitez, qu'ils regardent comme des bagatelles & des niaiseries. Je suis charmé de la décision d'un Portier, qu'on trouve dans une Pièce de Mr. SOUTHERN, & qui est fondée sur le chagrin d'une Dame vertueuse, qui avoit épousé un second Mari, pendant que le premier étoit encore en vie. Celui-ci, qu'on croioit mort, revenu chez lui après une longue absence, excite un noble embarras pour l'endroit tragique de la Pièce. La Nourrice & le Portier s'entretiennent des difficultez qu'il y auroit en pareil cas, ce dernier s' imagine qu'il seroit aisé d'y remédier, & il le décide par le vieux Proverbe, qui dit que *le premier Contractant doit reprendre sa Fument*. Il ne s'est rien passé de mes jours qui ait tant surpris & confondu la plupart de mes bons Compatriotes, que la Dispute survenue entre le Comte de RECHTEREN, & Mr. MESNAGER, qui occupe les plus habiles Politiques de diverses Nations, & qui tient même en suspens toutes les affaires de l'Europe.

Hier, à mon arrivée dans un de nos Caffez, je prêtai l'oreille à ce qui se disoit à la Table voisine, qui étoit environnée de Politiques d'un ordre inférieur, dont l'un, après avoir lu les Nouvelles avec beaucoup d'attention,

s'é.

s'énonça en ces termes : „ Je crains fort
 „ dit-il, que cette malheureuse rupture sur-
 „ venue à *Utrecht* entre quelques Valets de
 „ pié ne retarde la Paix de l'*Europe*. Dieu
 „ veuille que le Pape n'y jouë pas son rôle
 „ sous main ! Le saint Pere est très-habile à
 „ fomentier la Division, comme les pauvres
 „ Cantons *Suisses* viennent de l'éprouver à
 „ leurs dépens. Si les Domestiques de Mr....
 „ Comment l'appellez vous ? n'en veulent pas
 „ venir à un Accord amiable, je ne vois
 „ pas qu'on puisse terminer cette querelle
 „ sans une Guerre de Religion.

„ Pour moi, dit alors un Benêt qui étoit
 „ assis auprès de lui, si j'étois à la place du
 „ Roi de *France*, j'aurois honte de prendre
 „ le parti d'aucun de ces Valets, soit de
 „ l'un ou de l'autre côté : Ne voilà-t-il
 „ pas toutes les affaires de l'*Europe* acro-
 „ chées, parce qu'un Valet de Mr. MES-
 „ NAGER a eu la tête un peu meurtrie. Si le
 „ Comte de RECTRUM leur avoit donné
 „ d'abord de quoi boire *Chopine*, tout auroit
 „ été calmé & l'on n'en parleroit plus ; mais
 „ on dit que c'est un Homme qui a du
 „ sang aux ongles, & qui n'aime pas qu'on
 „ lui fasse la mouë.

Là-dessus un troisième, qui n'avoit pas
 „ encore ouvert la bouche, déclare, „ Qu'il
 „ étoit bien aise que les Plénipotentiaires de
 „ nos Princes Chrétiens examinaient à
 „ fond ce démêlé, puis que les Valets de
 „ pié n'avoient jamais porté l'effronterie si
 „ loin qu'aujourd'hui, & qu'il seroit charmé
 „ de

„ de les voir dégrader dans le Traité d'*Utrecht*, si cela se pouvoit sans aucun pré-judice aux affaires publiques.

Un quatrième, qui étoit assis à l'autre bout de la Table, & qui sembloit prendre à cœur les intérêts du Roi de *France*, leur dit, „ qu'ils n'avoient pas une juste idée de la chose, & que le Roi très-Chrétien ne ressentoit pas cet affront parce qu'on l'avoit fait aux Laquais de Mr. MESSNAGER; car, ajouta-t-il, dequoi lui servent ces Laquais? Mais c'est parce qu'on a insulté ses Sujets: Vous saurez donc qu'il paroîtroit bien étrange qu'un *François* eut le nez ensanglanté, & que son Monarque n'en prît aucune connoissance. Il est obligé en honneur à les défendre contre toutes sortes d'hostilités, & si les *Hollandois* poussent l'audace, à l'égard d'une Tête couronnée, jusqu'à donner des coups de poings ou de piez à quelqu'un de ceux qu'il portege, il est en droit d'en demander hautement la réparation.”

Cette distinction mit la Dispute sur un nouveau pié, & fut approuvée de la plupart des Auditeurs, jusqu'à ce qu'un petit Homme plein de feu, qui se déclara pour la Maison d'*Autriche*, traita cruellement le Roi de *France*, sur ce qu'il encourageoit ses Sujets à faire la mouë à leurs Supérieurs, & qu'il les déroboit ensuite à la punition dûë à leur insolence. Il ajouta que les *François* étoient si adonnez aux Grimaces, que,

que, si l'on n'en arrêtoit l'usage au Congrès d'*Utrecht*, il n'y auroit plus moyen d'aller en Ruë en tems de Paix, sur tout s'ils demeuroient maîtres des *Indes Occidentales*. Il soutint même avec beaucoup de chaleur que si les Alliez étoient de son avis, ils obligeroient le Roi de *France* à brûler ses Galeres, & à permettre l'exercice de la Religion Reformée dans ses Etats, avant qu'ils remissent leurs Epées dans le fourreau. Enfin il traita Mr. MESNAGER, d'Homme de néant & d'Etourdi.

La Dispute s'échauffoit de plus en plus, & je ne sai où elle auroit abouti, si un jeune Homme de vingt à vingt-deux ans, qui me parut avoir étudié en Droit, n'eut pris la Cause en main, & n'eut prononcé que le Comte de RECHTEREN & Mr. MESNAGER ne s'étoient pas bien conduits dans cette affaire. „ Mr. le Comte „ de RECHTEREN, dit-il, auroit dû dé- „ poser sous serment que ses Domestiques „ avoient été insultez les premiers par ceux „ de Mr. MESNAGER, & alors Mr. „ MESNAGER n'auroit pas manqué de „ lui rendre justice, soit en chassant les criminels de sa Maison, ou de toute autre „ maniere, qu'il auroit trouvé la plus convenable ; car, afin que vous le sachiez, „ si quelqu'un me fait la mouë, je ne dois „ pas lui casser les dents pour cela. D'ailleurs, „ à l'occasion de l'assaut livré, ou „ des coups donnez à ses Domestiques, Mr. „ MESNAGER auroit pû intenter un Pro-

„ cès à Mr. DE RECHTEREN; mais sur
 „ le pié où l'affaire est aujourd'hui, je
 „ crois que ces Messieurs devroient s'en
 „ rapporter à des Arbitres. ”.

J'entendis là-dessus bien d'autres décisions, qui ne valaient guère mieux que celle-là; & tout ce que j'en pûs conclurre fut, que la Question débattue ne surpassoit pas moins la capacité de ces honnêtes Raisonneurs que la mienne.

O.

XXIV. DISCOURS.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant.

LUCR. Lib. III. 20.

*Comme les Abeilles qui sucent toutes sortes
 de Fleurs dans les Bois.*

Refl-
 xions sur
 le DIS-
 COURS
 XXII.

LORS que j'ai publié quelque DISCOURS qui s'accorde avec le Goût général, & qui cause un plaisir extraordinaire, il ne manque jamais de m'attirer bon nombre de Lettres. Le XXII. où j'ai donné quelques avis à la Confrairie des *Bequetez de la Poule*, m'a déjà procuré divers Correspondans; & je n'en saurois deviner la raison, à moins que ce ne soit, parce qu'il est d'un usage universel, & sur tout d'une grande utilité pour les pauvres *Maris*. Un hon-

honnête Artisan, qui date sa Lettre de *Cbeapfide*, m'en remercie au nom de ses Confrères, qui se voient toutes les fois que leurs femmes veulent bien leur en donner la permission, & qui restent ensemble jusqu'à ce qu'elles trouvent à propos de les envoyer chercher. Il m'avertit d'ailleurs que mon Discours a été d'une merveilleuse consolation à tous les Membres de sa Coterie, & il me demande en grace de m'étendre un peu plus sur le chapitre de SOCRATE, & de les informer sous quel Règne il vivoit, s'il étoit Citoyen ou Courtisan, s'il enterra XANTIPPE, avec plusieurs autres particularitez; puis qu'à juger de lui par ses propos sententieux, il ne peut qu'avoir été bon Chrétien, & doué d'une grande sagesse. Un autre, qui se signe BENJAMIN DUPÉ, m'écrit, que marié à une Grondeuse impitoyable, il avoit tâché de la radoucir par toutes les voies légitimes, que j'ai spécifiées dans le même Discours, & qu'outré de colere il avoit souvent passé les bornes, comme BRACON le permet en pareil cas; mais qu'il étoit résolu de la supporter à l'avenir en *Stoïcien*, & de la regarder comme une Maîtresse qu'il nourrit pour lui enseigner la Philosophie. Un troisième qui se nomme FEUARDENT, approuve tout ce Discours, excepté les derniers mots, où je dis que l'état du Mariage est un Paradis ou un Enfer. Il lui en a coûté un sou pour m'écrire par la voie du *Penny-Post*, & m'avertir que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais

plûtôt, appuyé sur l'expérience qu'il en a faite lui-même, un état mitoyen, qui répond à l'idée qu'on nous donne du Purgatoire.

Le beau Sexe m'a honoré aussi de ses réflexions sur le même Discours. Une Dame, qui s'appelle EUTERPE, & qui paroît avoir de l'étude, me demande si je veux introduire la Loi *Salique* dans toutes les Familles, & d'où vient qu'il n'est pas à propos qu'une Femme, qui a de l'habileté & du savoir tienne le Gouvernail, lors que le Mari est foible & ignorant? Un autre d'un Caractère tout opposé, qui se donne le nom de XANTIPPE, m'avouë qu'elle suit l'exemple de cette Femme de SOCRATE; qu'elle est mariée à un Homme fort studieux, qui n'a nulle connoissance des affaires du Monde, qu'elle est ainsi obligée d'en prendre soin elle-même, & de l'animer de tems en tems, de peur qu'il ne se rouille, & qu'il ne se rende incapable de converser avec les Vivans.

Après ce petit Extrait de quelques-unes des Lettres que j'ai reçues à cette occasion j'en vais publier ici une toute entière.

MR. LE SPECTATEUR,

LETTRE
d'une Da-
me sur le
Caractère
de son E-
poux qui
étoit un
*Jean-
Joanne.*

„ Vous nous avez donné un Portrait.
„ fort naïf de cette sorte d'Epoux qu'on
„ nomme un *Bequeté de la Poule*; mais je
„ ne sâche pas que vous aïez rien dit de ce-
„ lui qui est d'un Caractère tout différent
„ & qu'on appelle, en divers endroits de
„ notre

„ notre Isle, un *Jean-Jeanne*. J'ai le mal-
 „ heur d'être unie, pour le reste de mes
 „ jours, avec un Homme de certe espèce,
 „ qui est au pié de la lettre plus Femme que
 „ je ne le suis. Il a été élevé sous les yeux
 „ d'une tendre Mere, qui ne le perdit pas
 „ de vûe, jusqu'à ce qu'elle en eut fait u-
 „ ne aussi bonne Ménagere qu'elle-même.
 „ A peine y avoit il deux ans qu'il étoit
 „ sorti des mains de sa Nourrice, qu'il
 „ pouvoit confire des Abricots & faire des
 „ Gelées. Il lui étoit défendu de s'expo-
 „ ser à l'air, de crainte qu'il ne s'enrheu-
 „ mât; lorsqu'il auroit dû être à la Chasse
 „ & courir après un Daim, il étoit aux co-
 „ ttez de sa Mere, pour apprendre à l'affai-
 „ sonner, ou à le mettre en pâte, & ba-
 „ dinoit à faire des Bateaux de papier avec
 „ ses Sœurs, dans un âge qui permet aux
 „ autres Gentilshommes de passer la Mer
 „ & de visiter les Païs étrangers. Il a la
 „ main la plus blanche que vous ayez vûe
 „ de vos jours, & il feuillette la Pâte
 „ mieux qu'aucune Femme de toute l'*Ang-
 „ gleterre*. Ces qualitez le rendent un
 „ miserable Epoux: Il est toujours dans
 „ la Cuisine, & il ne cesse de gronder a-
 „ vec la Cuisiniere. Il est mieux informé
 „ de ce qui regarde la Taille du Lait,
 „ que des Comptes du Receveur de ses
 „ rentes. Je suis indignée lors qu'il trou-
 „ ve à redire à quelque Plat qui n'est pas
 „ de son goût, & qu'il instruit ses Amis
 „ qui dînent avec lui de la meilleure Ma-

150 LE SPECTATEUR. XXIV. Dis.

„ rinâde qu'il y ait pour les Noix , ou de
„ la meilleure Sauce pour une Cuisse de
„ Venaïson. Malgré tout-cela, il est très-
„ bon Mari, & il ne m'a jamais grondée
„ qu'une seule fois en sa vie, à l'occasion
„ d'un Plat de Canards sauvages qui étoient
„ un peu trop rôtis; mais j'aimerois mieux
„ qu'il fût d'une humeur chagrine, & qu'il
„ me traitât rudement quelquefois, que de
„ le voir si effeminé, & se mêler de bien
„ des choses qui ne sont point du tout de
„ son ressort. Puis que vous nous avez
„ donné le Caractère d'une Femme qui
„ porte les Culotes, je vous prie de nous
„ dépeindre au naturel un Mari qui por-
„ te la Jupe. D'où vient, s'il vous plaît,
„ qu'un Caractère Feminin ne seroit pas
„ aussi ridicule dans un Homme que l'est
„ un Masculin dans notre Sexe? Je suis
„ &c.

Z.

XXV. DIS.

XXV. DISCOURS.

Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit: ————

HOR. A. P. Vers. 191.

*N'employez point le Ministère d'un Dieu, si
cet Expedient n'est nécessaire pour denouer
l'intrigue.*

ON ne sauroit jamais se rendre coupable d'un plus grand manque de Charité, que d'attribuer aux châtimens du Ciel les afflictions que les autres endurent. Celui qui se regarde comme l'Objet de la vengeance divine aggrave son mal, & ceux qui l'envient sous un si terrible aspect cessent d'avoir pour lui la compassion qui lui est due. Cette manie de tourner chaque Infortune en un Jugement du Ciel vient des fausses idées qu'on a de la Religion, qui produit, de sa nature, une bienveillance universelle pour tous les Hommes, & qui interprète le plus favorablement qu'il se peut tous les accidens qui leur arrivent. Ce n'est pas ainsi la Religion qui aigrit le Naturel d'un Homme, mais c'est son mauvais Naturel qui aigrit sa Religion: Ceux qui sont d'une humeur triste & mélancholique, ou envieuse & maligne, quelque genre de vie qu'ils mènent, découvrent la trempe naturelle de

Contre les JUGE-
MENS tem-
meraires
sur les
biens & les
maux qui
arrivent
aux Hom-
mes.

G 4 leur

leur Esprit dans toutes leurs pensées, leurs paroles & leurs actions. De même que les Vins les plus délicats ont souvent quelque goût du terroir où ils croissent, ainsi les meilleures pensées doivent souvent quelque chose de particulier à la tournure de l'Esprit qui les produit. Lors que la Sottise ou la Superstition se joignent à ce mauvais Naturel, il n'est pas au pouvoir de la Religion même d'empêcher que la Personne, qui est de cette humeur, ne paroisse, d'un Caractère absurde & ridicule.

Une vieille Fille, dont je chacherai le Nom sous celui de * NEMESIS, est une des plus expertes que j'aie vû de ma vie à découvrir les Jugemens de Dieu. Elle peut vous dire quel peché reduisit en cendres la Maison d'un tel, ou renversa tous ses Greniers. Si vous lui parlez d'une jeune Dame, qui a eu le malheur de voir flétrir sa beauté par la petite Verole, il lui échappe un profond soupir, & elle vous dit, que, lorsque cette Dame avoit un beau visage, elle se regardoit toujours dans le Miroir. Si vous lui annoncez quelque bonne Fortune arrivée à une Demoiselle de sa connoissance, elle souhaite qu'elle puisse prospérer entre ses mains; quoi que sa Mere en ait usé cruellement avec une de ces Nièces.

Ses

* C'étoit la Déesse de la Vengeance chez les Grecs. Ce mot Grec signifie aussi *Indignation* & même une Indignation accompagnée d'envie.

Ses reflexions roulent d'ordinaire sur des Personnes qui avoient de grands biens ; mais qui n'en ont presque pas joui , à cause de quelque défaut qui se trouvoit dans leur conduite , ou dans celle de leurs Peres. Elle peut vous donner la raison pourquoi un tel mourut sans Enfans ; pourquoi un tel autre fut enlevé à la fleur de son âge : pourquoi une telle fut malheureuse dans le Mariage qu'elle contracta ; pourquoi un tel se cassa la jambe dans un certain endroit du Pais , de la Ville ou de la Maison , & pourquoi un autre fut tué d'un coup de Sabre , plutôt que d'un coup d'Epée ou de quelque Arme différente. Elle a un Crime pour chaque Malheur qui peut arriver à quelqu'une de ses Connoissances , & lors qu'elle entend parler d'un Vol ou d'un Meurtre , elle insiste plus sur la vie dereglée de la Personne souffrante , que sur l'attentat du Voleur ou de l'Assassin. En un mot , elle est si bonne Chrétienne , que tout ce qui lui arrive à elle-même est une Epreuve , & que tout ce qui arrive à son prochain est un Jugement du Ciel.

La seule description de ce Foible , dans la Vie ordinaire , suffit pour le tourner en ridicule ; mais lors qu'il paroît sous la pompe & la dignité du Stile , il est très-capable d'amuser & d'effrayer l'Esprit du Lecteur. HERODOTE & PLUTARQUE font souvent intervenir les Jugemens du Ciel aussi mal à propos que la Sibylle , dont je viens de parler ; quoi que la maniere dont

ils les énoncent attire du respect & de la vénération au Foible même. Il est vrai que la plupart des Historiens, soit Chétiens ou Païens, ont donné dans cette idée superstitieuse, & qu'ils ont parlé des mauvais succès, des malheurs imprevis, ou des accidens funestes, comme s'ils avoient été admis dans les secrets de la Providence, & qu'ils eussent connu tous les ressorts cachez qu'elle emploie à gouverner le Monde, ou pénétré dans toutes ses vûes. On croiroit en particulier que plusieurs de nos Historiens ont eu diverses Revelations de cette nature. Nos anciens Moines ne souffrent presque jamais qu'aucun de leurs Princes finisse en paix ses jours, s'il avoit tâché de diminuer le pouvoir & les richesses que l'Eglise possédoit en ce tems-là. Les Heritiers légitimes de GUILLAUME le Conquerant sont presque tous punis dans le quartier de la *nouvelle Forêt*, où il avoit détruit les Eglises & les Monasteres. En un mot, lisez la Chronique d'un Auteur de cette trempe, & il vous semblera que vous avez sous les yeux une Histoire des Rois d'*Israël* ou de *Juda*, dont les Historiens étoient actuellement inspirez, & sur qui Dieu, par un effet tout particulier de sa Providence, repandoit ses Jugemens ou ses Benedictions, suivant qu'ils favorisoient l'Idolâtrie ou son véritable Culte.

Cette maniere de juger des malheurs d'autrui ne me paroît pas seulement opposée à la Charité à l'égard de celui qui les souffre, mais

mais très-présumtueuse à l'égard de la Divinité qui les permet. Si la Vertu est souvent infortunée dans ce Monde, & si le Vice y triomphe, c'est une preuve convaincante d'une Vie à venir; puis que cela repugne à la nature d'un Etre tout bon & tout sage; à moins qu'on ne suppose que cette distribution indifférente des biens & des maux, qui sert à exécuter ici bas les desseins de la Providence, sera rectifiée avec usure dans une autre Vie. Il ne faut donc pas attendre que le feu tombe toujours du Ciel sur les Coupables, ni que l'Eternel, lors qu'on voit le Crime triomphant ou la Vertu opprimée en certaines Personnes, arme son bras & l'emploie pour la défense de l'un ou de l'autre. Il suffit qu'il y ait un jour déterminé, auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

La temerité qu'il y a de prétendre que les Malheurs temporels sont des Jugemens du Ciel, qui servent à punir certains Crimes, ne peut qu'être sensible par ces deux Considérations. L'une est qu'à parler en général, il n'y a point de Calamité ni d'Affliction, qu'on suppose être envoyée à un méchant Homme comme un Jugement du Ciel, qui n'arrive quelquefois aux Personnes vertueuses & d'une Piété reconnue. Lors que l'Athée DIAGORE étoit sur un des Vaisseaux *Atheniens*, il s'éleva une furieuse Tempête; qui obligea les Matelots de lui dire que c'étoit une juste punition du Ciel

contre eux, de ce qu'ils avoient pris à bord un Homme aussi impie que lui. **DIAGORE** les pria de tourner les yeux sur les autres Vaisseaux de la Flote qui se trouvoient dans le même cas, & leur demanda si **DIAGORE** étoit à bord de chacun de ces Vaisseaux. Nous sommes tous en butte aux mêmes Calamitez, & sujets aux mêmes Accidens; & lors que nous voyons quelqu'un de notre Espèce gemir sous le poids de quelque Affliction particuliere, nous devrions penser qu'elle vient plutôt du sort attaché à la Nature Humaine, que de l'état criminel de celui qui la souffre.

L'autre Considération, qui doit reprimer nos jugemens temeraires à cet égard, roule sur ce qu'il nous est impossible de savoir ce qu'il faut nommer des Calamitez ou des Benedictions. Combien d'Accidens n'y a-t-il pas, qu'on a pris pour des Malheurs, & qui ont tourné à l'avantage & au profit de ceux à qui ils sont arrivés? Combien de mauvais succès n'y a-t-il pas eu, qui, par leurs suites, ont prevenu la ruine d'un Homme? Si l'on pouvoit découvrir les effets de chaque chose, il nous seroit permis de prononcer hardiment sur ce qu'on doit appeller Bonheur ou Malheur, Benediction ou Malediction; mais vouloir décider sur ce que l'on ne voit qu'en partie, & dont l'on n'observe que les bords, c'est une temerité & une folie insupportable. L'aventure de **BITON** & de **CLÉONIS**, si célèbre dans le Paganisme, qu'elle est citée par tous les

an-

LE SPECTATEUR. XXV. Disc. 157
anciens Auteurs Grecs & Latins, qui ont écrit sur l'immortalité de l'Ame, peut nous fournir ici une très-bonne Leçon. Ces deux Freres, Fils d'une Dame qui étoit Prêtresse de J U N O N, traînerent le Char de leur Mere au Temple de cette Déesse dans une occasion solennelle, & en l'absence de ceux à qui cette fonction appartenoit. La Mere eut une si grande joie à la vûe de leur Amitié filiale, qu'elle pria la Déesse de leur accorder le plus beau Don qu'elle pût faire aux Hommes. Là-dessus l'un & l'autre furent saisis d'un profond sommeil, & le lendemain matin on les trouva morts dans le Temple. Cette Avanture n'auroit pas manqué de passer pour un Jugement du Ciel, si elle fut arrivée après un acte de desobéissance, & il n'y a nul doute que les Historiens, qui nous en auroient parlé, ne l'eussent dépeinte sous cette idée.

Q.

XXVI. DISCOURS.

—— — Nam cūm prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere
ludit,

Quicquid luce fuit, tenebris agit. ——

PETRON. Satyr. C. 104.

* *Lors qu'un profond sommeil nous ferme
la paupière,
L'esprit, se trouvant libre, agit sans la
matière,
Il retrace dans l'ombre à notre Entende-
ment,
Les objets qu'à nos Sens présente la lumière.*

Reflexions sur
la nature
de l'ÂME
à l'occa-
sion des
Rêves.

Quoi qu'il y ait divers Auteurs, qui
ont écrit sur les Songes, ils les ont
presque tous regardés comme des Ré-
vélations de ce qui est arrivé en certains Païs
fort éloignés du nôtre, ou comme des Pré-
sages de ce qui doit arriver dans la suite.

Je les vais considérer ici sous une toute au-
tre vûe, en ce qu'ils peuvent nous donner
quelque idée de l'excellence de nos Âmes,
& nous insinuer qu'elles sont indépendantes
de la matière.

En premier lieu, nos Rêves nous four-
nissent de bonnes preuves de l'Activité qui
est

* Voyez Tome II. p. 45. du PETRONE *Latin & François*, suivant le M. S. copié à Belgrade en 1688.
nouy. Edition in 8. 1709.

est naturelle à l'Ame, & qu'il n'est pas au pouvoir du Sommeil d'éteindre ou de ralentir. Lors qu'on est las & accablé par la fatigue du jour, cette Partie agissante de nous-mêmes est toujours occupée & infatigable. Lors que les Organes des Sens manquent du repos qu'il leur faut, & que le Corps n'est plus en état d'agir de concert avec cette Substance spirituelle à laquelle il est uni, l'Ame déploie toutes ses Facultez, & continue dans l'action jusqu'à ce que son Associé soit de nouveau en état de lui faire compagnie. On diroit que les Réves servent de relâche & de passe-tems à l'Ame, lorsqu'elle est débarrassée du soin de sa Machine, & qu'elle en a disposé entre les bras du Sommeil.

En deuxième lieu, les Réves prouvent l'agilité & la perfection des Facultez de l'Ame, lors qu'elles sont dégagées du Corps. L'Ame est embarrassée & retenue dans ses opérations, lors qu'elle agit de concert avec un Associé qui est si pesant & si lourd dans ses mouvemens. Mais dans les Réves elle acquiert une vivacité & une allégresse étonnante. Ceux qui sont lents à parler font de beaux discours sur le champ, & ils s'expriment avec facilité en des Langues dont ils n'ont presque aucune teinture. Les Personnes graves abondent en Palsanteries, & les Stupides en Reparties & en Pointes d'Esprit. Quoi qu'il n'y ait rien de si pénible à l'Esprit que l'Invention, il opere avec une si grande activité dans les Réves, que

que nous ne sentons pas même qu'il soit occupé. Par exemple, nous avons tous rêvé quelquefois sans doute, que nous lisions des Papiers, des Livres ou des Lettres; auquel cas l'Invention est si prompte, que l'Esprit en est la Dupe, & qu'il prend son Ouvrage pour celui d'un autre.

Je citerai à cette occasion un passage du Livre intitulé *Religio Medici*, où l'ingenieux Auteur rend compte de ses pensées lors qu'il révoit ou qu'il étoit éveillé. * Dans le Sommeil, dit-il, nous nous surpassons, en quelque maniere, nous-mêmes. & il semble que le Corps n'est pas plutôt endormi, que l'Ame s'éveille. Si le Sommeil lie nos Sens & les tient engourdis, on peut dire qu'il délie & met en liberté la Raison; puis que nos Idées durant la Veille n'approchent pas de la vivacité de nos Imaginations durant le Sommeil. L'Ascendant de ma Nativité étoit le Signe aqueux du Scorpion: Je suis né à l'Heure Planetaire de Saturne, & je crois tenir quelque chose du naturel froid qu'on attribue à cette Planete: Je ne suis point du tout facétieux, ni disposé à la joie & la gaieté des bonnes Compagnies; malgré tout cela, je puis composer, dans un Rêve, une Comédie entière, la voir jouer moi-même, en sentir les traits piquans, & si bien éclater de rire, que je m'éveille en sursaut. Si ma Mémoire étoit aussi fidèle que

ma

* Voyez page 222, &c. de la Traduction Latine de cet Ouvrage, dont l'Original est écrit en Anglois. Il est cité dans le II. Vol. du SPECTATEUR. p. 304.

ma Raison est alors feconde, je n'étudierois jamais que dans mes Rêves, & je prendrois ce tems-là pour mes exercices de Piété; mais la Mémoire, en ce qu'elle a de plus grossier ou de machinal, a si peu de prise alors sur les idées abstraites de l'Entendement, qu'elle oublie l'Intrigue de la Pièce & le fil de la Narration, dont elle ne rapporte à l'Esprit, quand on est éveillé, que des lambeaux & des traits confus... C'est ainsi qu'on voit quelquefois des Gens, à l'heure de la Mort, parler & raisonner beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, parce que l'Âme, sur le point d'être détachée des liens du Corps, agit plus selon sa nature, & pense alors d'une manière qui est au dessus de l'Humanité.

On peut observer en troisième lieu que les Passions affectent l'Esprit avec plus de force durant le Sommeil que pendant la Veille. C'est aussi alors que la Joie & le Chagrin donnent les sensations de plaisir ou de douleur plus vives qu'en tout autre tems. De même la Piété qui s'élève dans l'Esprit comme l'excellent Auteur que je viens de citer l'insinue, s'enflame d'une façon toute particulière, & devient plus ardente quand le Corps est plongé dans le Sommeil. L'Expérience de chacun l'instruira là-dessus, quoi qu'il soit très-probable que ceci varie selon la différence du temperament. Je finirai cet Article par deux Problémens, dont je laisse la solution à mes Lecteurs. 1. Supposé qu'un Homme fût toujours heureux dans ses Rêves, & malheureux

reux quand il veille, & que sa Vie fût également partagée entre ces deux états, savoir, s'il seroit plus heureux que malheureux, ou tout au contraire ? 2. Supposé qu'un Homme se crût Roi quand il dort, & un Mendiant lors qu'il veille, & qu'il eût les mêmes idées, sans aucune interruption, la nuit & le jour, savoir, s'il seroit au pié de la lettre un Roi ou un Mendiant, ou plutôt s'il ne seroit pas l'un & l'autre ?

Il y a une autre Circonstance, qui nous donne, ce me semble, une fort haute idée de la nature de l'Ame, à l'égard de ce qui se passe dans les Rêves, je veux dire ce nombre infini & cette grande variété d'idées qui s'y élèvent alors. Si cet Être actif & qui veille toujours n'étoit sensible en ce tems-là qu'à sa propre existence, dans quelle affreuse & cruelle solitude ne se trouveroit-il pas aux heures du Sommeil ? Si l'Ame sentoît qu'elle est seule quand le Corps est endormi, de la même manière qu'elle y est sensible dans la veille, que le Temps lui paroît long & ennuyeux, comme il lui arrive souvent lors qu'elle songe &,, qu'elle se croit dans une pareille solitude obligée à faire un long voyage sans la moindre compagnie !

* semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam !

Mais

* VIRGIL. *Æneid.* IV. 466.

¶ Mais je n'ai fait cette observation qu'en passant. Mon but principal est de remarquer cette merveilleuse Faculté de l'Ame qui la met en état de produire de quoi s'entretenir dans ces occasions. Elle converse avec une infinité d'Etres qui lui doivent leur origine, & se représente dix mille Scènes qu'elle a inventées. Elle est elle-même le Théâtre, les Acteurs & le Spectateur. Ceci me rappelle dans l'Esprit une Pensée qui me plaît infiniment, & que PLUTARQUE attribue à HERACLITE, je veux dire *Que tous les Hommes qui veillent font dans le même Monde; mais que chacun d'eux, lors qu'il est endormi, se trouve dans un nouveau Monde de sa façon.* L'Homme qui veille est dans le Monde naturel, & celui qui dort se retire dans un Monde artificiel qui lui est particulier. Il me semble que ceci nous insinue quelque grandeur naturelle de l'Ame, qu'il est plus aisé d'admirer que d'expliquer.

Je ne dois pas ômettre ici un Argument pour l'excellence de l'Ame, que j'ai vu cité comme pris de TERTULLIEN, & qui est fondé sur le pouvoir, qu'elle a de prédire l'avenir par les Songes. Tous ceux qui reçoivent l'Ecriture sainte, ou qui ont le moindre petit grain de Foi historique ne sauroient douter qu'il n'y ait eu plusieurs de ces Prédications, puis qu'il s'en trouve une infinité d'Exemples dans les Auteurs, anciens & modernes, sacrez & profanes. Si ces Présages obscurs,

scurs, si ces Visions de la nuit viennent de quelque faculté cachée de l'Ame, pendant qu'elle est ainsi abstraite de la matiere, ou de quelque communication avec l'Etre suprême, ou de quelque operation d'Esprits inferieurs, c'est ce qui a causé une grande Dispute entre les Savans ; mais le Fait m'a toujours paru incontestable, & il a été regardé comme tel par les plus habiles Ecrivains, qu'on n'a jamais soupçonné de Superstition ou d'Enthousiasme.

Je ne pretends pas que l'Ame, dans ces Exemples, soit entierement dégagée du Corps: il suffit qu'elle ne soit pas si enfoncée dans la matiere, ni si embarrassée dans ses operations, avec le mouvement du sang & des esprits animaux, comme lors qu'elle anime la Machine durant la veille. Dans le Sommeil, l'union avec le Corps est assez affoiblie pour donner plus de jeu à l'Esprit. L'Ame semble alors ramassée en elle-même, & recouvrer le ressort qui est rompu ou du moins affoibli, lorsqu'elle opere de concert avec le Corps.

Si les Reflexions que je viens de faire ne sont pas des Preuves, elles sont du moins de fortes Probabilitez, non seulement de l'excellence de l'Esprit Humain, mais aussi de son indépendance à l'égard du Corps; & si elles ne démontrent pas, du moins elles confirment ces deux grands Articles, qui sont d'ailleurs établis par quantité d'autres raisons qui ne souffrent point de réplique.

O.

XXVII. DIS.

XXVIII. DISCOURS.

——— Βαρυππίρνο μέγα σόιος Ω'ναυοίς.

HOM. Iliad. Φ. vers. 195.

La violence des vagues de l'Océan profond.

MONSIEUR,

„ **A** la lecture de votre * Essai sur les Plaisirs de l'Imagination, j'ai vu Sur la
 „ que la *Grandeur* est une des trois sources Grandeur,
 „ que vous en alléguez. C'est ce qui m'a qui est
 „ decouvert la raison pourquoi, de tous une des
 „ les Objets qui me sont tombez sous les sources
 „ yeux, il n'y en a point qui frappe tant mon des Plai-
 „ Imagination que la vûe de la Mer ou de sirs de
 „ l'Océan. Je ne saurois voir le mouve- l'IMAGI-
 „ ment de ce prodigieux amas d'eaux, mé- NATION.
 „ me dans un Calme, sans un plaisir ac-
 „ compagné de surprise; mais lors qu'elles
 „ sont agitées par une Tempête, & que
 „ l'Horison n'offre de tous côtez que des
 „ flots écumans & des Montagnes liquides,
 „ je ne saurois décrire l'agréable horreur
 „ que cet Objet excite dans mon Esprit.
 „ L'Océan agité est, si je ne me trompe,
 „ le plus grand Objet, qu'un Homme, qui
 „ s'y trouve dessus, puisse voir en mouve-
 „ ment, & qui, par une suite nécessaire,
 „ donne à son Imagination le plaisir le plus

„ IC-

* Voyez Tome IV. p. 247, &c.

„ relevé qui puisse naître de la grandeur.
 „ J'avouë qu'il m'est impossible de regarder
 „ cette vaste étendue de matiere fluide,
 „ sans penser à la main qui l'a versée, &
 „ qui a creusé des abîmes capables de la
 „ recevoir. Un tel Objet me fait venir dans
 „ l'Esprit l'idée d'un Être tout-puissant,
 „ & me prouve son existence d'une manie-
 „ re aussi convaincante qu'une Démonstra-
 „ tion métaphysique. L'Imagination vient
 „ au secours de l'Entendement, & par la
 „ grandeur de l'Objet sensible, elle y pro-
 „ duit l'idée d'un Être qui n'est renfermé
 „ ni par le Tems ni par l'Espace.

„ Plusieurs Voïages, que j'ai faits par
 „ Mer, m'ont exposé à bien des Tempêtes,
 „ qui m'ont souvent rappellé dans la mémoire
 „ les Descriptions que les anciens Poëtes
 „ en donnent. LONGIN approuve sur tout
 „ une de ces Descriptions qui se trouve dans
 „ HOMERE, parce que le Poëte ne s'y est
 „ pas amusé à certaines petites circonstan-
 „ ces, que des Auteurs d'un genie inferieur,
 „ qu'il nomme, avoient relevées en pareil
 „ cas, & qu'il y a ramassé toutes celles qui
 „ sont les plus propres à épouvanter l'Ima-
 „ gination, & qui arrivent aussi dans le fort
 „ d'une Tempête. C'est pour cela même
 „ que je préfère le Description, que le Psal-
 „ miste nous a donnée, d'un Vaisseau battu
 „ de l'Orage, à toute autre, que j'aie lû de
 „ ma vie; * *Ceux qui descendent*, dit-il, *sur*
 „ *Mer*:

* Ps. CVII. dans la Version ordinaire des Réfor-
mez,

„ Mer dans les Navires, & qui travaillent
 „ au milieu des grandes eaux, ont vû les au-
 „ vres du Seigneur & ses merveilles dans la
 „ profondeur des abîmes. Il a commandé, &
 „ aussi-tôt il s'est levé un Vent qui a amené
 „ la tempête, & les flots de la Mer se sont
 „ élevez. Ils montoient jusqu'au Ciel, & des-
 „ cendoient jusqu'au fond des abîmes : leur a-
 „ me tomboit en défaillance à la vûe de tant
 „ de maux. Ils étoient troublez & agitez
 „ comme un Homme qui est yvre ; & leur
 „ prudence étoit toute renversée. Ils crièrent
 „ au Seigneur du milieu de leur affliction, &
 „ il les tira de l'extrémité où ils se trouvoient.
 „ Il changea cette tempête en un Vent doux ; &
 „ les flots de la Mer se calmèrent. Ils se re-
 „ jouïrent de ce que les flots s'étoient calmez ;
 „ & il les conduisit jusqu'au Port où ils vou-
 „ loient arriver.

„ Je ne saurois m'empêcher de dire à
 „ cette occasion que le Système du Psalmi-
 „ ste est bien plus consolant & plus raison-
 „ nable que celui du Paganisme, qui se
 „ trouve dans VIRGILE & les autres Poë-
 „ tes, où une de leurs Divinitez excite un
 „ Orage, qu'une autre vient calmer. Si
 „ nous n'avions égard qu'au sublime de cet-
 „ te Pièce, quelle idée plus noble & plus
 „ relevée peut-on se former de l'Etre su-
 „ prême, qui confond & qui doméle ain-
 „ si les Elemens, qui trouble & qui calme
 „ ainsi la Nature ? „ Les

mez, & CVI. dans celle de Mr. de SACI, que l'on
 a suivie, vers. 23-29.

„ Les grands Peintres ne s'amusent pas
 „ seulement aux Païssages des Jardins, des
 „ Bois & des Prairies; mais ils emploient
 „ souvent leurs pinceaux à nous tracer des
 „ Tempêtes & la Mer agitée: Je voudrois
 „ que vous suivissiez leur Exemple. Si ce
 „ léger Craïon peut trouver place dans vos
 „ Ecrits, je l'accompagnerai de la nouvelle
 „ Traduction en Vers du Pseume, que j'ai
 „ déjà cité, ou du moins d'une partie, c'est
 „ à-dire depuis le Verset 23. jusques au 36.
 „ inclusivement.

† Il en est qui s'exposent
 Sur les flots inconstans;
 Qui dans leurs projets osent
 Braver l'Onde & les Vents.

C'est alors qu'au milieu
 Des vagues perilleuses,
 Ils peuvent voir de Dieu
 Les Oeuvres merveilleuses.

S'il appelle l'Orage,
 Il vient, trouble les airs;
 Son indomptable rage
 Bouleverse les Mers.

Il les élève en monts;
 Jusqu'au Ciel élancée
 L'Onde aux gouffres profonds
 Tombe plus courroucée.

L'on

* Voyez *Essai d'une nouvelle Traduction des Psaumes, en Vers.* Par Mr. TEROND, Ed. de la Haye 1712.

LE SPECTATEUR. XXVII. Disc. 169

L'on tourne, l'on chancelle,
Comme on fait dans le vin;
La peur devient mortelle,
L'art du Pilote est vain.

Ces pauvres malheureux,
Prêts de périr, s'écrient,
Dieu repond à leurs vœux,
Aussi-tôt qu'ils le prient.

Il parle à la Tempête,
La tanse, & d'un seul mot
La fait taire & l'arrête,
Et rend le calme au flot.

Sur leur front rassuré
L'Allegresse vient luire;
Jusqu'au port désiré,
Dieu daigne les conduire.

Que jamais ils n'oublient
De si rares bienfaits;
Qu'en tous lieux ils publient
La gloire de ses faits.

Qu'ardens à célébrer
Ses bontez nompareilles,
Ils fassent admirer
Aux plus grands ses merveilles!

Sa main tarit la source
Des plus profondes eaux,
Et seche dans leur course
Les rapides ruisseaux.

Il punit les méchants ;
Leurs riantes vallées ,
Et leurs fertiles champs
Sont terres desolées.

Des ruisseaux , des rivières ,
Sa main conduit le cours ;
Les deserts , les bruières
Reçoivent leur secours.

C'est pour des indigens ,
Qu'il reud ces lieux fertiles ;
Et leurs bras indigens
Y bâtissent des Villes.

O.

XXVIII. DISCOURS.

Hen, quis te casus dejectam conjugé tanto
Excipit? aut quæ digna satis fortuna revisit?
VIRG. Æneid. III. 317.

*Helas ! quel cruel accident vous a privée
d'un si cher Epoux ? ou quel bonheur vous
est survenu , qui soit digne de vous , &
qui puisse vous dedamner d'une si gran-
de perte ?*

Recit d'une triste
Avanture, arrivée
sous
IL m'arrive souvent de courir d'un Livre
à un autre pour me remplir l'Esprit de
quantité d'idées , & me disposer à mes oc-
cu-

cupations journalieres. Après avoir em- CHAR-
ploié une heure à cet exercice, il en reste LES le
toujours quelque chose qui sert à nourrir *Hardi Duc*
l'Imagination. Les Livres qui me plaisent *de Bour-*
le mieux sont les Histoires, fondées sur *gogne.*
une bonne Autorité. L'Esprit de l'Hom-
me aime naturellement la Justice, & lors
que nous lisons une Histoire, où le Crimi-
nel, indigne de la moindre compassion, est
puni à la fin, l'Ame goûte un certain plaisir
à voir sa droiture vangée de l'insulte que le
Crime y fait. C'est ce qu'on sentira mieux
par le recit d'un triste Evenement, que par
toutes mes reflexions générales.

„ Lors que CHARLES, Duc de Bour-
„ gogne, surnommé le *Hardi*, possédoit de
„ vastes Domaines, engloutis aujourd'hui
„ par le pouvoir exorbitant de la *France*, il
„ combla de faveurs & de bien CLAU-
„ DE RHYNSAULT, qui étoit *Allemand*,
„ & qui l'avoit servi dans ses Guerres con-
„ tre les insultes de ses Voisins. Une gran-
„ de partie de la *Zélande* étoit alors sujette
„ au Duc, Prince d'une bonté & d'une Ju-
„ stice tout-à fait singuliere. RHYNSAULT,
„ qui n'avoit d'autre talent que son Coura-
„ ge, fut assez dissimulé pour en imposer
„ à son Maître, qui le regardoit comme
„ une Personne d'honneur & d'une fidélité à
„ toute épreuve, sans avoir aucun défaut
„ qui l'empêchât d'observer les règles de la
„ Justice. Son Altesse, prevenue de cette
„ maniere en sa faveur, lui donna le Gou-
„ vernement de sa Capitale de *Zélande*, qui

„ vint alors à vaquer. A peine RHYN-
 „ SAULT fut pourvu de cet Emploi, qu'il
 „ jetta les yeux sur SAPPHIRA, Femme
 „ d'une grande beauté, & qui étoit mariée
 „ à un riche Marchand de la Ville, nom-
 „ mé PAUL DANVELT. Outre la
 „ forte inclination qu'il avoit pour les
 „ Femmes, il ne manquoit pas d'adres-
 „ se pour s'insinuer dans leur Esprit. Il
 „ connoissoit le plaisir qu'il y a de pos-
 „ séder le cœur d'une Belle; mais il igno-
 „ roit absolument les bienséances, les dou-
 „ ceurs & les délicatesses qui accompa-
 „ gnent une honnête Passion dans les A-
 „ mes bien-nées. Avec tout cela, il avoit
 „ assez de monde, pour entendre le Lan-
 „ gage qui réussit d'ordinaire auprès des
 „ plus foibles du beau Sexe, & il savoit
 „ exprimer de la bouche une Passion qu'il
 „ ne sentoit pas dans le cœur. Il étoit
 „ du nombre de ces esprits brutaux, qui
 „ peuvent trouver du goût à violer l'In-
 „ nocence & la Beauté, sans avoir un grain
 „ de pitié ou de tendresse pour l'Objet qui
 „ les charme. L'ingratitude est un Vice
 „ inséparable de l'Homme lascif; & la
 „ jouissance d'une Femme lorsqu'on ne
 „ cherche qu'à satisfaire une Passion dont
 „ on se trouvoit incommodé, est toujours
 „ suivie du dégoût & de l'aversion. RHYN-
 „ SAULT, résolu de venir à bout de son
 „ dessein, mit tout en œuvre pour s'in-
 „ troduire chez la Femme de DANVELT;
 „ mais instruite de son Caractère & de ses
 „ vûes,

„ vûes, elle n'oublia rien pour éviter le
 „ piège qu'il lui tendoit. Convaincu qu'il
 „ ne réussiroit jamais par les voies ordina-
 „ res, il emprisonna le Mari, sous ombre
 „ qu'il entretenoit correspondance avec les
 „ Ennemis du Prince, & qu'il s'étoit en-
 „ gagé à leur livrer la Ville. Le succès re-
 „ pondit à son attente: Le jour avant ce-
 „ lui qu'on avoit fixé pour l'exécution du
 „ prétendu Criminel, la Femme du mal-
 „ heureux DANVELT parut dans la Sale du
 „ Gouverneur, où abattue à ses piez, elle
 „ lui embrassa les genoux & implora sa cle-
 „ mence. RHYNSAULT, pour cacher le
 „ plaisir qu'il sentoit à la voir, prit un air
 „ severe, & lui ordonna, avec une autori-
 „ té affectée, de se lever & de le suivre
 „ dans son Cabinet; après lui avoir deman-
 „ dé si elle connoissoit le Caractère d'une
 „ Lettre qu'il tira de sa poche, & dit à hau-
 „ te voix, *Si vous voulez rendre service à*
 „ *votre Mari, il faut que vous m'instrui-*
 „ *siez, sans aucuu deguisement, de tout ce*
 „ *que vous savez de cette Conspiration, &*
 „ *que vous me nommiez ses Complices; puis*
 „ *que tout le monde est persuadé qu'il vous*
 „ *aime trop pour vous avoir rien caché là-*
 „ *dessus.* Il ne fut pas plutôt arrivé dans
 „ son Cabinet que tous ses Domestiques
 „ s'en éloignerent, & qu'il manda la De-
 „ moiselle, pour lui donner audience. A-
 „ lors il prit un air doux & affable, il de-
 „ vint Suppliant lui-même, & la railloit d'u-
 „ ne affliction, dont il lui étoit si facile de

„ se délivrer. Persuadée de son mauvais
 „ dessein, elle tâcha de l'en détourner par
 „ de vives raisons, &, les yeux baignez de
 „ larmes, le conjura d'avoir égard à l'in-
 „ nocence de son Mari. L'Impudicité, de
 „ même que l'Ambition, s'empare de tou-
 „ tes les facultez de l'Esprit & du Corps,
 „ & les engage à la servir. Les pleurs de
 „ la Demoiselle, l'amertume de son ame,
 „ la jonction de ses mains & la véhémence
 „ de son discours lui donnoient autant de
 „ différentes attitudes, qui relevoient les
 „ traits de sa beauté, & enflamoient de plus
 „ en plus les desirs criminels du Gouver-
 „ neur. Cette unique Passion avoit étouffé
 „ en lui tout principe d'Humanité; ainsi il
 „ lui déclara en termes formels, qu'il se
 „ croiroit malheureux jusqu'à-ce qu'il l'eût
 „ possédée, qu'elle ne pouvoit racheter la
 „ vie de son Mari qu'à ce prix-là, & qu'el-
 „ le devoit se déterminer à prononcer la
 „ Sentence de Vie ou de Mort, entre ce
 „ moment & le lendemain à midi. Après
 „ ce cruel avis, lors qu'il la vit assez émue
 „ & dans un état propre à insinuer aux
 „ yeux du Vulgaire que leur entretien avoit
 „ roulé sur tout autre chose, il appella ses
 „ Gens pour la conduire à la Porte. Acca-
 „ blée de douleur, elle se rendit à la Pri-
 „ son, où elle découvrit à son Mari tout
 „ ce qui venoit de se passer, & le rude
 „ combat qu'elle avoit soutenu entré sa
 „ tendresse pour lui & la fidélité qu'elle
 „ devoit à sa couche. L'Epoux, honteux
 „ d'a-

„ d'avouer ce que la crainte lui sugge-
 „ roit à l'approche de la Mort, laissa écha-
 „ per quelques mots, qui lui foisoient en-
 „ tendre qu'il ne la croiroit pas deshono-
 „ rée par une action où il étoit bien per-
 „ suadé que sa volonté n'auroit aucune part.
 „ Avec cette permission indirecte de lui
 „ sauver la vie, qu'il n'avoit pas le coura-
 „ ge d'abandonner pour maintenir son hon-
 „ neur, elle prit congé de lui.

„ Le lendemain matin l'infortunée SAP-
 „ PHIRA alla trouver le Gouverneur, &
 „ conduite dans un Appartement écarté,
 „ se remit à sa discretion, RHYNSAULT
 „ loua ses charmes, se flatta d'avoir un com-
 „ merce libre avec elle dans la suite, & lui
 „ dit, d'un air gai & plein de transports a-
 „ moureux, d'aller retirer son Mari de la
 „ Prison: *Mais; ajouta-t-il, mon aimable*
 „ *Beauté ne doit pas être fâchée si j'ai pris*
 „ *des mesures, afin qu'à l'avenir il ne soit*
 „ *pas un obstacle à nos Rendez-vous.* Ces
 „ derniers mots lui présagerent le triste sort
 „ de son Mari, qu'elle trouva executé par
 „ ordre du Gouverneur, lors qu'elle se fut
 „ rendue à la Prison.

„ SAPPHIRA, qui avoit toujours paru
 „ couverte de larmes, & qui n'avoit fait
 „ que gemir durant cette rude épreuve, ne
 „ poussa ni plainte ni soupir à la vue d'un si
 „ cruel spectacle, qui la rendit immobile
 „ sous le poids de sa douleur. Après qu'el-
 „ le se fut retirée à son Logis, & qu'elle
 „ eut imploré le secours de celui qui van-

176 LE SPECTATEUR. XXVIII. Disc.

„ ge tôt ou tard l'Innocence opprimée, elle
 „ resolut d'aller trouver le Duc en secret.
 „ La beauté de sa Personne & cet air respec-
 „ table que donne l'Affliction, qui neglige
 „ en même-tems les formalitez, lui en ren-
 „ dirent l'accès facile. Arrivée en sa pre-
 „ sence, elle s'énonça en ces termes: *Voi-*
 „ *ci, grand Prince, une Malheureuse, qui*
 „ *est lasse de vivre, quoi qu'elle ait vécu*
 „ *jusques ici dans l'Innocence & dans la pra-*
 „ *tique de ses devoirs. Vous ne sauriez re-*
 „ *medier à ses Infortunes; mais vous pouvez*
 „ *les vanger. Si la protection des Malheu-*
 „ *reux & la punition des Coupables est une*
 „ *tâche digne d'un grand Prince, j'offre au*
 „ *Duc de Bourgogne un ample sujet de sou-*
 „ *tenir sa haute reputation, & de laver l'in-*
 „ *famie repandue sur la mienne.*

„ Elle n'eut pas plutôt achevé ce Dis-
 „ cours, qu'elle remit au Duc un Memoire
 „ qui contenoit le recit de sa triste Avantu-
 „ re. Il le lut avec tous les mouvemens
 „ que l'Indignation & la Pitié peuvent ex-
 „ citer dans un Prince jaloux de son honneur
 „ par rapport à la conduite de ses Officiers,
 „ & qui aime la prosperité de ses Sujets.

„ RHYNSAULT fut donc mandé à la
 „ Cour, & confronté avec SAPPHIRA,
 „ en présence de quelques-uns des Mem-
 „ bres du Conseil, & du Prince lui-même,
 „ qui lui demanda, s'il connoissoit cette De-
 „ moiselle? Dès que RHYNSAULT pût re-
 „ venir de sa surprise, il dit au Duc qu'il
 „ l'épouserait, si Son Altesse vouloit bien

„ re-

LE SPECTATEUR. XXIX. Disc. 177

„ regarder cette démarche comme une ju-
 „ ste reparation de son Crime. Le Duc en
 „ parut content, & fit d'abord célébrer le
 „ Mariage. Il dit ensuite au Gouverneur
 „ *Vous en êtes venu jusque-là, forcé par mon*
 „ *Autorité; mais je ne croirai jamais que*
 „ *vous ayez de la tendresse pour elle, à moins*
 „ *que vous ne lui fassiez une Donation de tout*
 „ *votre Bien, pour en jouir après votre mort.*
 „ Aussitôt que ces deux Actes furent ex-
 „ pediez, le Duc, qui en fut le témoin,
 „ se tourna vers la Demoiselle, & lu dit,
 „ *Il ne me reste plus à présent qu'à vous met-*
 „ *tre en possession du Bien que votre Mari a*
 „ *eu la bonté de vous donner; & là dessus*
 „ il commanda que RHYNSAUT fut inces-
 „ samment executé.

T

XXIX. DISCOURS.

*Ægritudinem laudare, unam rem maxime
 detestabilem, quorum est tandem Philoso-
 phorum?*

CIC. Tusc. Quæst. L. IV. c. 25

*Quels sont donc ces Philosophes qui louent la
 Tristesse & le Chagrin, une des choses les
 plus détestables qu'il y ait au monde?*

IL y a un Siecle ou environ que tous ceux
 qui vouloient passer pour religieux en Au-
 gla-
 La Tris-
 tesse & le
 Chagrin
 ne sont

pas de
l'essence
de la PIE-
TE' qui
inspire
toujours
la bonne
Humeur.

glettre & suivre la Mode qui étoit alors en-
vogue, devoient affecter un air aussi dévot
qu'il étoit possible, & s'abstenir de toutes les
apparences de joie & de plaisanterie, qu'on
regardoit comme un marque certaine de
reprobation & d'un Esprit charnel. L'Hôm-
me saint, attaqué d'ordinaire du mal de Rate
& d'une profonde mélancholie, avoit l'air
riste & abattu. * Un de nos plus habiles E-
crivains, qui a été un des plus beaux Orne-
mens du Monde savant, m'a diverti plus
d'une fois par le recit d'une aventure qui lui
étoit arrivée dans sa jeunesse. Sorti tout frai-
chement de l'École, farci de *Crec* & de *La-
tin*, il se voïoit en état d'aller étudier à l'U-
niversité. Ses Parens même jugerent à pro-
pos qu'il y allât tenter fortune à une Ele-
ction qui devoit se faire dans un College,
dont un fameux Ministre Indépendant é-
toit le Chef. Il se rendit ainsi auprès de
ce Docteur, pour en être examiné, suivant
la coutûme. Il fut reçu à la Porte par un
Valet, fidèle Disciple de cette sombre Ge-
nération alors à la Mode, qui le conduisit,
avec un grand silence & un air fort sérieux,
à travers une longue Galerie obscurcie en
plein midi & qui n'étoit éclairée que d'u-
ne simple Chandelle. Après une courte sta-
tion dans cet endroit lugubre, il fut mené
dans une Chambre tendue de noir, où il
s'entretint quelque tems de ses propres pen-
sées

* Jene sais si l'Auteur ne voudroit point parler de
Mr. LOCKE, qui mourut le 28 d'Octobre, (vieux
style) 1704.

fées à la clarté d'une Bougie , jusqu'à ce qu'enfin le Principal sorti d'une Chambre interieure parut avec une demi-douzaine de Bonnets de nuit sur la tête , & une sainte horreur sur le visage. Frappé de ce spectacle , le jeune Homme trembla depuis la tête jusqu'au piez ; mais sa crainte fut bien redoublée , lors qu'au lieu de s'entendre interroger sur les Humanitez , il se vit examiné sur les progrès qu'il avoit fait dans la Grace. Son *Latin* & son *Grec* ne lui servoient de rien ; il falloit qu'il rendît compte de l'état de son Ame , à quelle occasion il s'étoit converti ; dans quel jour du Mois & à quelle heure du jour cela étoit arrivé ; de quelle maniere il avoit poussé cet Ouvrage , & en quel tems il l'avoit consommé ? Tout l'Examen fut recapitulé & se reduisit à cette seule Question savoir *S'il étoit bien préparé pour mourir ?* Elevé chez des Parens sages , qui lui avoient donné d'autres Principes , il fut si effrayé à la vûe de cette solennité , & sur-tout à l'ouïe de la dernière demande , qu'après être sorti de cette Maison de deuil , on ne pût jamais l'engager à subir un second Examen , incapable d'essuyer les terreurs.

Quoi que ce dehors affecté d'une Dévotion extraordinaire soit presque banni de chez nous , il y a bien des Gens , qui , par une tristesse naturelle , de fausses idées qu'ils ont de la Pieté , ou la foiblesse de leur Esprit , se plaisent à mener une vie desagréable , & s'abandonent au Chagrin & à la

Mélancholie. Des craintes superstitieuses & des scurupules mal fondez les privent des plaisirs de la Conversation, & de tous les agrémens de la Société qui ne sont pas moins innocens que dignes de recherche; comme si la Joie n'étoit que pour les reprouvez, & que la Gaïeté de l'Esprit dût être interdite à ceux-là seuls qui y ont le plus de droit.

SOMBRIEU est un de ces Misanthropes. Il se croit obligé en conscience d'être pâle, triste & mélancholique. Il s'imagine qu'un sublt éclat de rire est une violation du Vœu fait à son Bâtême. Une Raillerie innocente l'émeut autant qu'un Blasphême. Parlez-lui d'un Homme qui vient d'obtenir quelque Titre d'honneur, il leve les mains & les yeux au Ciel; si vous lui décrivez une Cerémonie publique, il secoue la tête; si vous lui montrez un Equipage leste, il se félicite de ce qu'il n'en a point. Tous les petits ornemens de la Vie ne sont que Pompe & que Vanité. La joie est une Folie & les traits d'Esprit tendent à la Profanation. Il se scandalise de ce que la Jeunesse est pleine d'ardeur, & de ce que les Enfans aiment le badinage. Il assiste au Festin d'un Bâtême, ou à des Nôces, comme à la Cerémonie d'un Enterrement; il soupire à la fin d'un Conte agréable, & la dévotion le saisit lors que le reste de la Compagnie est en traint de s'égaïer. Après tout, SOMBRIEU a de la pieté, & sa conduite n'auroit pas été malséante, s'il eût

LE SPECTATEUR. XXIX. Disc. 183
eût vécu durant les grandes Persecutions de
l'Eglise Chrétienne.

D'ailleurs je ne voudrois pas taxer d'Hypocrisie les Personnes de ce Caractère, comme on le fait trop souvent, puis qu'il faudroit connoître les secrets des cœurs pour attribuer ce Vice à un autre, s'il n'y en a des preuves qui reviennent à une Demonstration. D'un autre côté, l'on voit tant de Personnes d'une mérite distingué entraînées par une longue habitude à s'affliger de cette maniere, qu'elles sont plutôt dignes de compassion que de nos reproches. Je souhaiterois, avec tout cela, qu'elles voulussent bien examiner, si une telle conduite n'éloigne pas les Hommes d'une Vie sainte & religieuse, puis qu'ils se la représentent alors comme un état peu sociable, qui étouffe la Joie & le Plaisir, qui obscurcit toute la face de la Nature, & qui leur ôte même le goût de leur propre Existence.

J'ai déjà fait voir †, dans quelques-uns de mes Discours que la Pieté contribue beaucoup à la bonne humeur & que cette disposition d'esprit, dans une Personne vertueuse, est non seulement la plus aimable, mais la plus digne de nos Eloges. En un mot, ceux qui nous donnent de la Pieté une idée si triste & si mélancholique ressemblent aux Espions, que Moïse envoïa pour decouvrir la Terre de promesse & qui, par leur mauvais rapport, décou-

H 7

rage-

† Voyez Tome IV. p. 127-132.

182 LE SPECTATEUR. XXIX. Disc.

gerent le Peuple d'y entrer. Mais ceux qui nous font voir la Joie, la Gaiete & la bonne Humeur, qui naissent de cet heureux état, ressemblent aux Espions qui rapportent des Grapes de Raisin & des Fruits délicieux, pour animer le Peuple à la conquête du charmant Païs qui les produisoit.

Un célèbre Auteur Païen a écrit un Discours, pour montrer que l'Athée, qui nie l'existence d'un Dieu, le deshonne moins que celui qui apres avoir admis son existence, le suppose cruel & terrible. *Pour moi, ajoute-t-il, j'aimerois mieux qu'on dit à mon égard, que PLUTARQUE n'a jamais été, que si l'on disoit que PLUTARQUE étoit d'un mauvais naturel, capricieux ou indumian.*

Si nous en croïons nos Logicins, l'Homme est distingué de tous les autres Animaux, par la faculté qu'il a de rire. Son Esprit est capable de joie, & il y est naturellement disposé. La Vertue ne doit pas être employée à detruire les Affections de l'Esprit, mais à les regler. Elle peut moderer & restreindre la joie, mais elle n'a pas été destinée à la bannir du cœur de l'Homme. La Pieté retrecit le Cercle de nos Plaisirs; mais elle y souffre assez d'étendue pour s'y égarer, & pour y être à son aise. La contemplation de l'Etre suprême & la pratique des Vertus Chrétiennes tendent si peu à bannir la Joie du cœur, qu'elles en sont les sources intarissables. En un mot, une Pieté solide rejouit & tranquillise l'Ame : il est vrai qu'elle

LE SPECTATEUR. XXX. Disc. 183.
 qu'elle exerce toute sorte de conduite légère, toute sorte de joie vaine & déréglée; mais en échange elle produit une sérénité continuelle, un enjouement qui n'est jamais interrompu, un desir habituel de plaire à tout le monde, & une satisfaction que rien ne peut nous ravir.

O.

XXX. DISCOURS.

Duris ut ilex tonsa bipennibus
 Nigræ feraci frondis in Algido,
 Per damna, per cædes, ab ipso
 Ducit opes animumque ferro.

HOR. L. IV. Ode IV. 57.

Semblable à un Cèdre, que l'on taille à coups de hache, dans les épaisses Forêts du Mont Algide, elle met à profit ses pertes, & tire de ses plaies mêmes une nouvelle vigueur.

ENCAË par ma Profession à examiner toutes sortes de Personnes, il n'y en a point que j'observe avec tant de plaisir que celles qui ont quelque chose de singulier ou de nouveau dans leur Caractère & leur genre de vie. C'est pour cela même que je me suis amusé souvent à speculer

Reflexi-
 ons sur les
 Juifs.

sur la race des *Juifs*, dont j'ai trouvé grand nombre dans la plupart des Villes considérables où j'ai été durant le cours de mes Voyages. Dispersez dans tous les Païs du Monde où il y a quelque Commerce, ils sont devenus les Instrumens par le moyen desquels les Nations les plus éloignées conversent les unes avec les autres, & presque tout le Genre Humain est lié ensemble dans une correspondance universelle. Il en est d'eux comme des Chevilles & des Clous qu'on emploie dans un grand Edifice, & qui sont d'une absolue nécessité pour en joindre toutes les parties, quoi que leur valeur intrinsèque soit fort peu de chose.

Pour éviter les Lieux communs sur leur chapitre, je les envisagerai sous trois différentes vûes; 1. à l'égard de leur Nombre, 2. à l'égard de leur Dispersión; & 3. à l'égard de leur attachement à la Loi *Mosaïque*. Je tâcherai de faire voir ensuite quelles sont les Causes, naturelles ou surnaturelles, qu'on peut alléguer de ces trois Evénemens si dignes de remarque.

1. Il y a bien des Gens qui croient que les *Juifs* sont aujourd'hui en aussi grand nombre qu'ils l'étoient autrefois dans le Païs de *Canaan*.

Cela ne peut que surprendre, si l'on pense au terrible carnage qui s'en fit sous quelques-uns des Empereurs *Romains*, & que les Historiens font monter à plusieurs Centaines de mille Hommes tous dans une seule

LE SPECTATEUR. XXX. Disc. 185
seule Guerre, sans parler d'une infinité de
Massacres & de Persecutions qu'ils ont es-
suiées en *Turquie*, & dans tous les Etats
Chrétiens du Monde. Leurs Rabins, pour
représenter un si cruel dégat, nous disent,
suivant leur maniere hyperbolique de s'ex-
primer, qu'il y eut tant de sang versé de
la Nation sainte, qu'ils s'en forma des Tor-
rens, qui entrainerent plus d'une Lieue en
Mer des Rochers qui avoient trois cens piez
de circonference.

2. La seconde chose digne de remarque
dans ce Peuple est leur Dispersion. Il y en
a de prodigieux Essains dans tout l'Orient,
& il s'en trouve dans les Provinces les plus
reculées de la *Cbine*: Ils sont repandus en-
tre la plupart des Nations de l'*Europe* & de
l'*Afrique*, & l'on en voit plusieurs Famil-
les dans les *Indes* Occidentales, pour ne
rien dire de ces Peuplades qui habitent sur
les frontieres du Païs où a regné le PRE-
TE-JEAN, & dans les parties interieures
de l'*Amerique*, si nous devons ajouter foi
à leurs propres Ecrivains.

3. Leur ferme attachement à la Loi de
MOÏSE n'est pas moins remarquable que
leur grand nombre & leur Dispersion, si
l'on observe sur tout qu'ils ont été persecu-
tez & méprisez dans tous les Païs du Mon-
de. Cela paroît encore plus digne d'admi-
ration, si l'on a égard à leurs fréquentes A-
postasies, lors qu'ils vivoient sous leurs
Rois, dans le Païs de *Canaan* & à la vûe
de leur Temple.

Si

Si nous examinons ensuite quelles peuvent être les Causes naturelles de ces trois Particularitez qui regardent les seuls *Juifs* je ne saurois attribuer leur grand nombre qu'à leur travail assidu, à leur abstinence, à leur exemption de porter les armes, & sur tout à l'ardeur, qu'ils ont pour le Mariage; puis qu'ils regardent le Célibat comme un état maudit, & qu'ils se marient avant l'âge de vingt ans, dans l'esperance que le *Messie* sortira de leurs reins.

Leur Dispersion n'est pas si difficile à expliquer. Accoutumez au desordre & aux seditions, pendant que *Jerusalem* subsistoit, avec son Temple, ils furent souvent chassés de leur ancien Païs: ils ne l'ont pas été moins de fois des autres, où ils s'étoient habitez; ce qui ne peut que les avoir dispersés au long & au large, réduits à chercher leur vie par tout, où ils pouvoient la gagner. D'ailleurs, ils courent les Mers & les Terres pour le trafic, & presque par tout ils sont déclarez incapables de jouir d'aucun Bien fonds ou d'aucun Emploi; ce qui les met hors d'état de fixer leur demeure dans quelque Coin du Monde.

Cette Dispersion n'auroit pas manqué, selon toutes les apparences, de ruiner leur Culte religieux, s'il ne s'étoit maintenu par la force de ses Loix: Car ils sont obligés de vivre tous en un Corps, &, autant qu'il est possible, dans la même Enceinte, de se marier entre eux, & de ne manger point de chair que des Bêtes, dont ils ont répandu

pandu le sang, ou qui ne soit préparée à leur maniere. C'est ce qui les empêche de s'entretenir à table avec les autres Nations, & de jouir du plus agréable commerce de la Vie, &, par conséquent, c'est ce qui les prive des motifs les plus naturels d'embrasser le Christianisme.

Enfin, si l'on cherche les raisons que la Providence peut avoir eues à tous ces égards, on trouvera que la Multitude innombrable des *Juifs*, leur Dispersion, & leur attachement à leur Culte ont fourni à tous les Siècles & à toutes les Nations du Monde les Preuves les plus convaincantes de la Foi Chrétienne, non seulement en ce que ces trois Particularitez ont été prédites d'eux; mais aussi en ce qu'ils sont eux-mêmes les Dépositaires de ces Prédications & de toutes les autres Propheties qui tendent à les confondre. Leur Multitude nous fournit une assez grande nuée de Témoins, qui confirment la vérité de l'ancienne Alliance. Leur Attachement à leur Culte met ce Témoignage au dessus de toute exception. Si tout le Corps des *Juifs* avoit embrassé le Christianisme, nous aurions pû croire que toutes les Propheties du Vieux Testament, qui se rapportent à la venue & à l'histoire de notre bien-heureux Sauveur, avoient été forgées par les Chrétiens; & nous les aurions regardées, de même que les Prédications des *Sibylles*, comme faites après
les

188 LE SPECTATEUR. XXXI. Disc.
les Evenemens qu'elles prétendoient nous
révéler.

T.

XXXI. DISCOURS

— — — Sed gratum unicum,
Quem pariter uti his decuit aut etiam amplius,
Quod illa ætas magis ad hæc utenda idonea est.
TERT. Heaut. Act. I. Sc. I. 79.

*Mon fils unique, qui devoit avoir part à
tout cela autant ou même plus que moi,
étant d'un âge à faire plus de dépense.*

Mr. le SPECTATEUR,

Défauts

de cer

tains PE-

RES qui

aiment les

plaisirs,

& qui ne

veulent

pas que

leurs Fils

en pren-

nent au-

cun.

„ CEUX d'entre les Anciens, qui ont
„ été les plus exacts à remarquer le
„ genie & le temperament des Hommes,
„ par l'examen des différentes inclinations
„ qui regnent durant tout le cours de la
„ Vie, ont permis certains desirs & certai-
„ nes passions à chaque Age, suivant les
„ circonstances, la maniere de vivre & la
„ fortune de chacun. De là vient qu'ils é-
„ toient si faciles à pardonner les excès
„ où l'on pouvoit donner à tous ces égards:
„ Ils avoient une tendre indulgence pour la
„ legareté des Enfans ; ils supportoient
„ avec bonté l'ardeur & l'enjoûement de la
„ bouil-

„ bouillante Jeunesse; ils moderoient avec
„ prudence l'ambition & l'impatience de
„ l'Age viril, & ils attribuoient charita-
„ blement l'avarice des Vieillards à leur
„ manque de goût pour toute autre chose.
„ De pereilles Condescendances n'étoient
„ pas moins avantageuses à la Société civi-
„ le qu'obligeantes à l'égard des Particu-
„ liers; puis qu'en maintenant la bienséance
„ & la regularité dans tout le cours de la
„ Vie, ils soutenoient la dignité de la Na-
„ ture Humaine, qui souffre le plus de vio-
„ lence quand l'ordre des choses est ren-
„ versé, & qui n'est jamais si avilie, ni si
„ ridicule, que lors que la Vieillesse tâche
„ de s'orner de cette pompe extérieure &
„ de cet éclat qui ne servent qu'à relever
„ la fleur de la Jeunesse.

„ Je me suis engagé insensiblement dans
„ ces reflexions à la vûe de PAULIN, que
„ je viens de rencontrer : Il est dans son
„ année climacterique, & malgré tout cela,
„ il se met de la dernière magnificence,
„ il a un Equipage des plus lestes, & il
„ s'abandonne à toutes sortes de plaisirs,
„ pendant que son Fils unique est privé des
„ recreations les plus innocentes de la
„ Vie, & que, pour dissiper son chagrin,
„ il se promene souvent dans le Parc de St.
„ James, accompagné d'un vieux Dome-
„ stique de son Pere, qui lui sert d'Ami
„ & de Directeur.

„ Il faut qu'un Homme ne reflexisse
„ point du tout, & que ce soit un prodige
„ d'in-

„ d'inadvertence, si lors qu'il ne peut re-
 „ noncer lui-même aux plaisirs de la Vie,
 „ pour lesquels il n'a presque aucun goût
 „ & que la foiblesse de l'age lui rend in-
 „ sipides, il ne voit pas que son Fils, re-
 „ duit à vaincre les passions qui l'animent,
 „ a une tâche bien plus difficile à remplir,
 „ Il me semble donc qu'il seroit de la pru-
 „ dence de ne refuser aucun divertissement
 „ honnête à un jeune Homme, eu égard à
 „ son patrimoine & au rang qu'il doit tenir
 „ dans le Monde. J'ai observé plus d'une
 „ fois que de jeunes Gens de qualité qui
 „ s'abandonnent à quelque excès en revien-
 „ nent par un principe d'honneur attaché à
 „ leur naissance, & pour sauver leur repu-
 „ tation: C'est ainsi le premier pas qui les
 „ conduit à Vertu. Il y'en a plusieurs qui
 „ se sont endettez jusqu'aux oreilles, qui
 „ sont devenus des Libertins ou des Fi-
 „ loux, par cela seul qu'on les tenoit trop
 „ à l'étroit. Le Pere qui accorde à son
 „ Fils une dépense proportionnée à son é-
 „ tat évite le dernier de ces maux; qui pas-
 „ se dans le Monde pour le plus grand des
 „ deux. Mais un tout autre usage a si bien
 „ prévalu, que j'en ai vu quelques uns leur
 „ refuser ce qui étoit d'une absolue néces-
 „ sité pour leur donner une Education con-
 „ venable à leur état.

„ Le Pauvre ANTONIN est un tri-
 „ ste Exemple de cette mauvaise condui-
 „ te. Il ne manquoit pas de talents na-
 „ turels; mais son Pere étoit un Fat, qui
 „ se

LE SPECTATEUR. XXXII. Disc. 197

„ se piquoit de Galanterie à un si haut point,
 „ qu'il ne pouvoit souffrir la vûe de ce Fils
 „ qui avançoit en âge, & qui sembloit le
 „ chasser de la compagnie du beau monde,
 „ ni même entendre parler de lui en sa
 „ présence. J'ai souvent cru que ce Pere
 „ se faisoit un plaisir secret de s'imaginer
 „ qu'après sa mort, on se rappelleroit son
 „ idée, & qu'on loueroit ses manières no-
 „ bles & généreuses, lors qu'on viendrait
 „ à les comparer à la rusticité & à l'igno-
 „ rance de son Successeur. Il est certain
 „ qu'un Homme peut être si rempli d'a-
 „ mour propre, qu'il n'a aucun égard qu'à
 „ lui-même, & qu'il oublie jusqu'à ses En-
 „ fans. Vous pouvez donner plus d'éten-
 „ due à ce vaste sujet, & me croire &c.

T. P.

XXXII. DISCOURS.

* Οὗτός ἐστι γαλιώτης γέρον,
 MENAND. Fragm. ex Eunuchis.

*Ce Vieillard est aussi couvert de taches qu'un
 petit Lézard.*

UNE faveur accordée à propos fait
 presque autant d'honneur à celui qui

Caractère
 d'un Gé-
 neral An-

* Voyez p. 70. de l'Edition de Mr. LE CLERC,
 à Amsterdam 1709.

Mais, d'un
 Ministre
 d'Etat
 Portugais
 & du Pape
 LEON X.

l'accorde qu'à celui qui la reçoit. Il est vrai
 que les éloges, qu'on donne au Patron,
 l'emportent d'ordinaire sur ceux de l'autre,
 parce qu'il est toujours environné d'une
 foule d'indignes Prétendans, & qu'il ne
 trouve guères de Personnes de mérite, en-
 vers lesquelles il puisse exercer son humeur
 généreuse & bienfaisante. La principale
 qualité d'un Homme qui est en charge &
 qui gouverne les autres est la Justice. Je
 me souviens d'avoir entendu dire à un vieux
 Gentilhomme, qui m'entretenoit de nos
 Guerres civiles, qu'il y avoit un Général,
 qui, avec cette seule qualité, sans avoir au-
 cun autre talent qui le distinguât du Com-
 mun, étoit si cheri & si respecté, que tous
 les Officiers le prenoient pour l'Arbitre de
 leurs différens; qu'ils renonçoient à toutes
 leurs animosités, aussitôt qu'il leur ordon-
 noit d'être bons Amis; & qu'ils se soumet-
 toient, sans repugnance, à ses décisions
 fût-ce au dam de la Partie lésée, sans at-
 tendre que le Conseil de guerre en jugeât.
 Il avoit pour Maxime de garder une Liste
 exacte de leurs Commissions, de congédier
 du Service tous ceux qui s'en acquitoient
 mal, & d'avancer les autres suivant l'ordre
 du tems, ou leur ancienneté. Ses Amis
 particuliers s'attachoient à lui sans aucune
 vûe d'intérêt, puisque cette liaison ne l'en-
 gageoit point à les préférer, quoi qu'elle
 servît à leur donner de la réputation. De
 cette manière un coup d'œil favorable,
 un salut, un sourire, ou s'il tendoit la main

à quelqu'un, tout cela étoit aussi-bien reçu que ce que des Ames vulgaires auroient trouvé plus solide. Les affaires s'expédioient fort vite chez lui, & comme il n'avoit qu'à rendre justice à chacun, il n'étoit jamais fatigué de la requête importune d'un Client assidu, qui demandât un Emploi, destiné à un autre quoi qu'absent. Lors qu'il y avoit quelque Officier d'un mérite extraordinaire, il prioit le Roi de l'employer à la Cour, ou quelque autre part, jusqu'à ce qu'il y eut une Place vacante à l'Armée, où il pût l'élever à son tour. Il avoit d'ailleurs un secret merveilleux pour se délivrer de ceux qui n'étoient bons qu'à *faire alte*, comme il s'exprimoit. Il mettoit dans ce rang-là tous ceux qui, contents de n'avoir aucun Vice à se reprocher, n'avoient point d'ardeur pour la belle Gloire. Il les adressoit au Roi, qui leur donnoit des Emplois, où la diligence & la bonne foi les plus communes suffisoient pour s'acquitter de leur devoir. S'il en venoit à une Bataille, il n'y avoit point d'endroit foible dans le Corps où il se trouvoit, puis que tous les Soldats avoient autant de soin de sa Personne, & autant d'honneur à perdre que lui-même. Chaque Officier pouvoit répondre de ce qui se passoit là où il étoit, & la présence du Général n'étoit jamais nécessaire qu'à l'endroit où il s'étoit d'abord posté, à moins qu'il ne survînt quelque accident imprévu par les efforts extraordinaires de l'Ennemi; quoi qu'il n'arrivât jamais par la faute de

ses Troupes. Il est certain que le desordre augmente dans le Monde à proportion qu'il y a des Personnes indignes qui occupent les Emplois.

En effet, on peut dire que la plupart des maux qui arrivent à la Société viennent de ce que les Grands distribuent leurs faveurs sans aucun discernement, plutôt par caprice que par raison. Tout ce que les Personnes modestes & vertueuses peuvent faire, pour obtenir des choses qui sont d'une absolue nécessité pour le service du Public, c'est de trouver le foible de quelque Grand, & de s'y accommoder. Sous le regne de DON SEBASTIEN, Roi de *Portugal*, ou bientôt après, le premier Ministre n'admettoit personne qui n'eût l'air d'une profonde sagesse & d'une gravité toute extraordinaire. Pour donner des marques plus sensibles de l'une & de l'autre, la manie alloit si loin à cet égard, que tous les Courtisans, qui se rendoient à son lever, devoient être munis d'une paire de Lunettes sur le nez, attachées avec un ruban noir autour de la tête, & qu'aucun n'y étoit admis sans cette parure. Un Officier qui servoit dans l'Artillerie, honnête Homme, mais un peu brusque & qui ne connoissoit pas l'air du bureau, ne pût jamais obtenir audience, ni même l'entrée du Logis jusqu'à ce qu'ennuyé de tous les refus du Portier, il s'avisa de paroitre en Habit fort obscur, avec un grand sérieux & deux paires de Lunettes sur le nez. Alors toutes les portes s'ouvrirent, & il fut conduit,

LE SPECTATEUR. XXXII. Disc. 195
duit, en grande cérémonie, d'une Cham-
bre à l'autre jusques au Cabinet du Mini-
stre d'Etat. Arrivé en sa présence, il lui dit
qu'il étoit un tel Officier de l'Artillerie,
qu'il n'avoit aucun mauvais dessein dans le
personnage qu'il jouoit, & qu'il avoit pris
cet expédient pour l'avertir qu'on avoit be-
soin de Bronettes & de Pioches. Le tour
ne déplut pas au Ministre, qui en sourit du
bout des lèvres, & l'honnête Officier fut re-
conduit hors de la Maison avec le même
Cérémonial.

Le Pape LÉON X. aimoit sur toutes
choses à voir des Fous, des Bizarres, des
Sots & des Bouffons, quoi que d'ailleurs il
eût du bon sens & un goût exquis pour les
belles Lettres. Je ne sai si c'étoit par un
principe de vanité qu'il se plaisoit avec des
Hommes d'un génie inférieur au sien, ou
par quelque autre motif; mais il pouffoit la
marotte si loin à cet égard, que tout son
plaisir consistoit à trouver de nouveaux
Fous, à les mettre en jeu, & à faire éclat-
ter tout leur ridicule. Cependant un Prê-
tre, qui étoit de ses anciens Amis, vêtu
d'une manière décente & conforme à son é-
tat, ne pût jamais obtenir la permission de
le voir, jusqu'à ce que réduit à sortir de
Rome, il y retourna, quelque tems après,
dans un Equipage si grotesque, soit à l'é-
gard de ses propres habits, ou de ceux de
ses Domestiques, que tous les Courtisane-
se disputoient à qui auroit le bonheur de
l'introduire auprès de sa Sainteté. Le Pa-

pe lui-même se flattoit, à l'ouïe de sa venue, d'un plaisir d'autant plus doux, que ce nouveau Bizarre prétendoit avoir des choses de la dernière importance à lui communiquer, & qu'il ne pouvoit reveler qu'à lui seul. Il n'y avoit rien qu'on pût refuser à un Homme de cette trempe; mais dès qu'ils furent ensemble, il se decouvrit & lui parla en ces termes:

„ Ne soyez pas surpris, très.saint Pere,
 „ de ce qu'au lieu d'un Sot & d'un Ridi-
 „ cule, dont vous comptiez de vous mo-
 „ quer, vous voyez un ancien Ami, qui
 „ a trouvé cet expedient pour vous abor-
 „ der & vous avertir de votre propre Folie.
 „ Y a t-il rien qui puisse mieux vous con-
 „ vaincre de la maniere indignee dont vous
 „ traitez le Genre Humain, que ce embar-
 „ ras même a quel j'ai été réduit pour vous
 „ entretenir? C'est un degré de Folie que
 „ de se plaire à la voir dans les autres; &
 „ c'est la plus grande de toutes les insolen-
 „ ces que de se rejouir des malheurs attrai-
 „ chez à la Nature Humaine. C'est une
 „ Humilité crimimelle, dans une Personne
 „ aussi habille que Votre Sainteté de croire
 „ que vous ne sauriez primer que dans la
 „ compagnie des petits Esprits, des Bour-
 „ rus, des Sots & des Boufons. Si Votre
 „ Sainteté veut se divertir en Homme rai-
 „ sonnable, ils'en offre une belle occasion;
 „ vous n'avez qu'à vous débarrasser de tous
 „ ces Impertinens que vous avez favorisez
 „ jusques-ici, les dépouiller de toutes les
 ri-

„ richesses & de tous les Honneurs, dont
 „ vous les avez comblez, & les distribuer
 „ aux Humbles, aux Vertueux & aux Dé-
 „ bonnaires. Si elle n'est pas sensible aux
 „ intérêts de la Religion & de la Vertu, je
 „ la supplie avec tout cela, de prendre gar-
 „ de que, pour sa propre sûreté, il n'est
 „ pas de la prudence de pousser le badinage
 „ si loin. Quand on voit le Pape de si bel-
 „ le humeur, il est à craindre que les Peu-
 „ ples ne se moquent enfin de plusieurs cho-
 „ ses, qu'ils avoient toujours regardées avec
 „ une extrême veneration. S'ils s'accou-
 „ tument une fois à rire de nos Cérémo-
 „ nies, ils traiteront de bagatelles tout ce
 „ qui se passe lors que Votre Sainteté célé-
 „ bre la Messe in *Pontificalibus*, qu'elle prend
 „ tantôt un Bonnet, & tantôt un autre, à
 „ la lecture de certains mots, qu'elle chan-
 „ ge de Pantoufles, qu'on lui apporte son
 „ Bâton, au milieu d'une priere, & qu'on
 „ lui ôte une Chasuble pour le revêtir d'u-
 „ ne autre. Comptez, Saint Pere, que,
 „ cela posé, on ne croira pas à l'avenir qu'u-
 „ ne tête en soit plus sage pour être chau-
 „ ve, & que les Ignorans eux-mêmes di-
 „ ront que l'action d'aller nud-piez ne sert
 „ de rien pour gagner le Paradis. Le Bon-
 „ net rouge & le Capuce risquent de tom-
 „ ber dans la même disgrâce; & le Vulgai-
 „ re nous soutiendra que nous n'avons point
 „ d'autorité sur eux, si elle ne doit sa force
 „ à nos preuves & à la Sainteté de nos
 „ mœurs.

XXXIII. DISCOURS.

----- nimis uncis
Naribus indulgens. -----

PARR. Sat. L. Verf. 40.

Vous poussez la raillerie trop loin.

IL y a plus de six Mois que mon Ami Mr. HONYCOMB m'avoit dit qu'il mourroit d'envie d'écrire un Discours de la nature des miens & de l'insérer dans mon Ouvrage ; Mais je n'ai reçu sa Lettre que ce matin, & je vais la donner au Public, après y avoir corrigé quelques petites fautes d'Orthographe.

Mon cher SPECTATEUR,

Sur l'Amitié conjugale des Hommes & des Femmes.

„ Il y a deux ou trois jours que je me
„ trouvai dans une Compagnie fort agréa-
„ ble, où il y avoit de Jeunes Gens de l'un
„ & l'autre sexe. On y parla de quel-
„ ques-uns de vos Discours, qui rou-
„ lent sur l'Amitié conjugale, & l'on y
„ disputa pour savoir, si le nombre des
„ méchans Maris ne l'emporte pas sur ce-
„ lui des mechantes Femmes. Un Gen-
„ tilhomme, qui servoit d'Avocat aux Da-
„ mes, en prit occasion de nous dire ce qui
„ s'étoit passé à un fameux Siège en Alle-
„ ma-

„ *magne*, & que j'ai lû depuis dans mon
 „ *Dictionnaire Historique*, à peu près en ces
 „ mots: * Lors que l'Empereur CONRAD
 „ III. assiegea GUELPHÉ Duc de *Bavie-*
 „ *re* dans *Hensberg*, & que cette Ville fut
 „ sur le point de se rendre, les Femmes,
 „ qu'il y avoit, supplierent l'Empereur
 „ qu'il leur permît d'en sortir avec ce qu'el-
 „ les pourroient emporter. Sa Majesté
 „ Impériale, qui crut que leur charge n'a-
 „ boutiroit pas à grand' chose, y donna
 „ les mains; mais elle fut bien surprise de
 „ voir que chacune en sortit avec son Ma-
 „ ri sur le dos. L'Empereur ému, à la
 „ vue de ce spectacle, en versa des lar-
 „ mes, & après avoir comblé d'éloges la
 „ tendresse de ces Femmes, il pardonna à
 „ leurs Maris, & reçut même le Duc dans
 „ ses bonnes grâces.

„ A l'ouïe de cette Avanture, les Da-
 „ mes nous demanderent, d'un air triom-
 „ phant, Si nous croïons en conscience
 „ qu'il y eut aucune Ville dans la *Grande-*
 „ *Bretagne* dont les Hommes, en pareil
 „ cas, se voulussent charger de leurs Fem-
 „ mes; ou plutôt, s'ils ne seroient pas bien
 „ aises de trouver une si bonne occasion
 „ pour s'en débarrasser? Là-dessus mon A-
 „ mi GAILLARD, qui s'érigea en Ora-
 „ teur de notre Sexe, répondit qu'ils se-
 „ roient très blâmables, s'ils ne rendoient

I 4

„ pas

* MORERY appelle ce Duc Henri le Superbe de
 la Ville, *Hensberg*. D'ailleurs il rapporte la chose
 un peu différemment

„ pas un tel service aux Femmes, puis sur
 „ tout que leur force seroit plus grande, &
 „ leur fardeau plus léger. Vous savez
 „ que les Soirées commencent à être lon-
 „ gues: Nous avons déjà passé une partie
 „ de celle-ci à des entretiens de cette natu-
 „ re, lors que nous en vinmes à cet ancien
 „ & louable Jeu, qu'on appelle des Que-
 „ stions & des Commandemens. Je n'eus
 „ pas plû-tôt l'Autorité Roïale en main,
 „ que j'enjoignis à toutes les Dames, sous
 „ peine d'encourir mon indignation, de
 „ nous dire de bonne foi, ce que chacune
 „ d'elles auroit emporté & cru de plus gran-
 „ de valeur, si elles se fussent trouvées
 „ dans cette Ville assiégée, & qu'on leur
 „ eût accordé la même grace qu'aux Fem-
 „ mes qui y étoient? Ma Demande fut sui-
 „ vie de plusieurs Reponses enjouées, qui
 „ servirent à nous divertir jusqu'à ce qu'on
 „ se retirât. Mais j'eus la tête si pleine de
 „ toutes ces idées, qu'il en resulta le Ré-
 „ ve suivant presque aussi-tôt que je fus
 „ endormi.

„ Il me sembla donc que je voïois une
 „ de nos Villes, que je ne nommerai pas
 „ pour certaines raisons, investie de tous
 „ côtez par une grande Armée, & reduite
 „ si à l'étroit, que les Habitans furent obli-
 „ gez de capituler. Mais ils ne pûrent ja-
 „ mais obtenir d'autres termes que ceux
 „ que l'Empereur CONRAD avoit accor-
 „ dez à la Ville de *Hensberg*, c'est-à-dire
 „ que les Femmes mariées en sortiroient
 „ avec

„ avec tout ce qu'elles pourroient empor-
 „ ter. On ouvrit aussitôt les Portes de la Vil-
 „ le, & l'on vit paroître une rangée de Fem-
 „ mes, qui se suivoient les unes après les
 „ autres, & qui chanceloient sous le poids
 „ de leur fardeau. Curieux d'examiner ce
 „ qu'elles portoient, je me plaçai, dans le
 „ Camp des Ennemis, sur une Eminence
 „ destinée au Rendez-vous général. La
 „ première, qui vint s'y délasser, avoit un
 „ grand Sac sur les épaules, qu'elle mit à
 „ terre avec beaucoup de soin, & qu'elle
 „ ne manqua pas d'ouvrir au plus vite; mais
 „ lors que je croïois en voir sortir son
 „ Epoux, je ne le trouvai rempli que de
 „ Porcelaine de la Chine. La seconde pa-
 „ rut d'une maniere plus décente avec un
 „ jeune Homme bien-fait sur le dos: Je
 „ ne pûs m'empêcher d'abord de louer sa
 „ tendresse conjugale; mais je fus bien éton-
 „ né d'apprendre qu'elle avoit laissé le bon
 „ Homme au Logis, & qu'elle avoit porté
 „ son Galand. Je vis la troisième à quel-
 „ que distance, avec un petit Museau fron-
 „ cé, qui lorgnoit par dessus son épaule, &
 „ que je prenois pour celui de son Mari,
 „ jusqu'à ce qu'à son arrivée Je l'entendis
 „ nommer sa Friponne, qui se trouva en
 „ effet sa chere Guénon. La quatrième
 „ portoit un gros Ballot de Cartes, & la
 „ cinquième un Chien de *Boulogne*, son pe-
 „ tit *Cupidon*, qui l'embarassoit moins que
 „ n'auroit fait son Epoux, qui étoit un peu
 „ lourd. La sixième étoit la Femme d'un
 „ ri-

„ riche Usurier, chargée d'un Sac plein
 „ d'Or ; elle nous dit que son Epoux étoit
 „ fort âgé ; que suivant le cours de la Na-
 „ ture, il ne vivroit pas long tems, & que,
 „ pour lui donner des preuves de sa ten-
 „ dresse, elle avoit bien voulu sauver ce
 „ que le pauvre Homme aimoit plus que sa
 „ Vie. La septième nous aborda avec son
 „ Fils aîné sur le dos, qui étoit le plus
 „ grand Débauché, à ce que l'on nous dit,
 „ qu'il y eût dans toute la Ville ; mais si
 „ chère de sa Mere, qu'elle avoit abandon-
 „ né son Epoux, avec plusieurs Filles &
 „ Garçons d'un très-bon naturel, pour l'a-
 „ mour de ce malheureux.

„ Je ne finirois pas si je m'arrêtois à
 „ décrire toutes les Femmes qui m'appar-
 „ rurent dans cette étrange Vision, avec
 „ leurs différentes attitudes & leur équippa-
 „ ge. Tout le terrain, autour de moi, fut
 „ couvert de Paquets de Rubans, de Bro-
 „ cards, d'Etoffes brodées, & de mille autres
 „ Galanteries, qui auroient suffi pour rem-
 „ plir toutes les Boutiques d'une Ruë. Une
 „ de ces Femmes, dont le Mari n'étoit pas
 „ des plus pesans, le portoit sur les épaules
 „ avec un gros Paquet de Dentelle de
 „ Flandres sous le bras ; mais surchargée
 „ de ce double fardeau & incapable de les
 „ sauver l'un & l'autre, elle se débarras-
 „ sa du bon Homme & conserva le Paquet.
 „ En un mot, je ne trouvai qu'un seul Mari
 „ entre tout cet amas de Bagage ; c'étoit un
 „ Savetier vigoureux, qui talonna sa Fem-

„ me

LE SPECTATEUR. XXXIII Disc. 203.

„ me tout le tems qu'il fut sur son dos, &
„ qui avoit à peine, à ce que l'on nous dit,
„ passé un jour de sa vie, sans lui donner la
„ Discipline avec son tire pié.

„ Pour le dernier de mes Articles, je
„ vous dirai mon cher Ami, une plaisante
„ imagination qui me vint dans ce Rêve.
„ Je crus voir une douzaine de Femmes
„ occupées à sauver un Homme! Je ne pûs
„ discerner d'abord qui c'étoit, mais à leur
„ approche je découvris la brieveté de vo-
„ tre Museau. D'ailleurs toutes ces Fem-
„ mes declarerent que c'étoit à cause de
„ vos Ouvrages, & non pas de votre Per-
„ sonne, qu'elles vous sauvoient, & à con-
„ dition que vous continueriez le SPECTA-
„ TEUR. Si vous croiez que ce Rêve y
„ puisse être admis, il est bien à votre ser-
„ vice, de même que celui qui sera tou-
„ te sa vie, soit qu'il veille, ou qu'il dor-
„ me, &c.

GUILL. HONYCOMB.

Les Dames verront, par cette Lettre,
que mon Ami *Honycomb* est tel que je l'ai
souvent représenté, je veux dire un de ces
Hommes d'esprit & de ces agréables Dé-
bauchez à la vieille mode, qui s'exerce
à railler sur le Mariage, & qui a tenté
plus d'une fois en vain d'y parvenir lui-
même. Avec tout cela je ne saurois con-
gedier sa Lettre sans observer que le trait
d'Histoire, sur lequel il l'a bâtie, fait hor-

204 LE SPECTATEUR. XXXIV. Disc.
neur au Sexe, & qu'il n'a pû l'attaquer sans
avoir recours au Songe & à la Fîction,

O.

XXXIV. DISCOURS.

————— Huc natas adjice septem,
Et totidem juvenes, & mox generosque nu-
rusque;

Quærite nunc, habeat quam nostra superbia
causam.

OVID. Metam. L. VI. Vers. 182.

*Ajoutez-y sept Filles & autant de Garçons,
ensuite les Gendres & les belles-Filles: De-
mandez après cela, quel est le sujet de no-
tre gloire.*

MONSIEUR,

Le Bon-
heur du
MARIA-
GE à
deux é-
gards par-
ticuliers.

„ VOUS êtes si bien versé dans l'Histoi-
„ re & la Vie de SOCRATE, que
„ vous avez lû sans doute qu'il discourut
„ un jour, avec tant de succès & de force,
„ sur les agrémens de l'Amour conjugal,
„ que tous les jeunes Hommes, qui étoient
„ de ses Auditeurs, résolurent de se marier
„ à la première occasion, & que tous les
„ Hommes mariez prirent aussitôt la poste
„ pour aller rejoindre leurs Femmes. Je
„ ne doute pas que vos DISCOURS, où

„ VOUS

vous avez tracé de si agréables peintures
 du Mariage n'ayent produit à cet égard
 un très-bon effet en *Angleterre*. Nous
 vous sommes obligez du moins, de ce
 que vous avez banni la fotte & imperti-
 nenté coùtume qui regnoit depuis long
 tems & qui engageoit les prétendus beaux
 Esprits de la Ville à se moquer de leurs
 Peres & de leurs Meres, & à les tourner
 en ridicule. Pour moi, je suis né d'un
 légitime Mariage, & je suis fort aise que
 tout le monde le sâche: C'est pour cette
 raison-là même, entre plusieurs autres,
 que je me croirois le plus sot de tous les
 Hommes, si je m'avisois de soutenir que
 le Cocuage est inseparable du Mariage
 ou d'emploier les termes de *Mari* & d'*E-*
pouse comme des termes injurieux. Je
 vais même plus loin, Monsieur, & j'a-
 vouë, à la face de toute la terre, que
 je suis marié; J'ai d'ailleurs assez d'es-
 fronterie pour n'avoir pas honte de ce
 que j'ai fait.

Entre les divers plaisirs qui accompa-
 nent cet état, & que vous avez décrits
 dans quelques-uns de vos *DISCOURS*,
 il y en a deux que vous n'avez pas rele-
 vez, & dont ceux qui traitent le même
 sujet ne prennent guère connoissance.
 Vous aurez bien observé, dans vos Mé-
 ditations sur la Nature Humaine, qu'il
 n'y a rien de si agréable à l'Esprit de
 l'Homme que le Pouvoir ou la Domina-
 tion, & c'est ce dont je me crois ample-

ment pourvu, en qualité de Pere de Famille. Je suis toujours occupé à donner des ordres, à prescrire certains devoirs, à entendre les plaintes des uns & des autres, à administrer la Justice, à distribuer des recompenses & des châtimens; & pour me servir des termes du Centenier de l'Evangile, * je dis à l'un: allez là, il y va; & à l'autre: venez ici, & il y vient; & à mon esclave, faites cela, & il le fait. En un mot, je regarde ma Famille comme une Souveraineté Patriarchale, dont je suis en même tems le Roi & le Prêtre. Tous les grands Gouvernemens ne sont autre chose qu'un amas de ces petites Roïautez particuliers, & c'est pour cela que j'envisage les Maîtres de Famille comme de petits Lieutenans de Gouverneur, qui président sur les differens petits Corps & les divers Pelotons de leurs Compatriotes. Si d'un côté je trouve un plaisir sensible à regir mon Domestique, de l'autre, je me crois non seulement plus utile à la Societé, mais aussi plus illustre & plus heureux qu'aucun jeune Homme en Angleterre, de mon rang & de condition, qui n'est pas marié.

Il y a un autre bien qui resulte du Mariage, que j'ai obtenu, je veux dire le plaisir d'avoir nombre d'Enfans. Je ne puis que les regarder comme une grande benediction du Ciel. Lors que j'ai mon

LE SPECTATEUR. XXXIV. Disc. 207

„ petit troupeau sous les yeux, je me re-
 „ jouis d'avoir fait cette addition à mon Es-
 „ pèce, à ma patrie & à ma Religion, ou
 „ d'avoir produit un tel nombre de Creatu-
 „ res raisonnables, d'Habitans & de Chré-
 „ tiens. Je me plais à me voir ainsi perpet-
 „ tué, & puis qu'aucune Production n'est
 „ comparable à celle d'une Créature Hu-
 „ maine, je tire plus de Vanité d'avoir con-
 „ tribué à dix de ces glorieuses Productions,
 „ que si j'avois bâti cent Pyramides à mes
 „ frais & dépens, ou publié autant de Vo-
 „ lumes remplis de tout l'Esprit & de tout
 „ le Savoir du monde. Quel relief l'Ecri-
 „ ture sainte ne donne-t-elle pas à HAN-
 „ DON, un des Juges d'Israël, lorsqu'elle
 „ dit * *qu'il avoit quarante Fils & trente*
 „ *petits-Fils, qui montoient sur soixante-dix*
 „ *Anons*, suivant la magnificence des Pays
 „ Orientaux? De quelle joie le cœur de
 „ ce bon Vieillard ne devoit-il pas être in-
 „ ondé, lors qu'il voyoit une si belle pro-
 „ cession de ses descendans, & une si nom-
 „ breuse Cavalcade sortie de ses reins. Pour
 „ moi, je goûte un plaisir tout extraordi-
 „ naire dans ma Sale, lors que je passe en
 „ revue une demi-douzaine de mes petits
 „ Garçons montez à cheval sur des Can-
 „ nes, & autant de petites Filles qui s'a-
 „ musent à instruire leurs Poupées; lors
 „ qu'il y a de l'émulation entre eux, &
 „ qu'ils tâchent de faire quelque chose pour
 „ obtenir mes bonnes grâces & mon appro-
 „ ba-

* Juges, XII. 14.

„ bation. Je ne saurois douter que celui qui
 „ m'a béni d'une si nombreuse lign  e ne
 „ me fournisse les moïens de pourvoir à
 „ leur subsistance; & qu'il ne seconde les
 „ efforts que j'y emploie. Il y a d'ailleurs
 „ un soin que je puis accorder à tous, c'est-
 „    dire de les élever dans la crainte de
 „ Dieu. Je croi que le Chevalier FRAN-
 „   OIS BACON a observé que, dans une
 „ famille où il y a plusieurs Enfans, l'ainé
 „ est souvent g  t   par l'esperance d'un He-
 „ ritage considerable, & le plus jeune, par-
 „ ce qu'il est le Favori du Pere & de la
 „ Mere; mais que l'un ou l'autre de ceux
 „ du milieu, qu'on n'a jamais flatté, s'  le-
 „ ve dans le monde & surpasse tous les au-
 „ tres. Quoi qu'il en soit, il est de mon
 „ devoir d'inspirer à tous mes Enfans la
 „ même industrie & les mêmes principes
 „ d'honneur. Par-là j'ai sujet d'esperer que
 „ l'un ou l'autre de mes Garçons se pouf-
 „ s  ra dans le monde, soit à l'Armée, ou
 „ sur la Flote, ou dans le Négoce, ou
 „ dans quelqu'une des trois savantes profes-
 „ sions; Du moins je suis convaincu, par
 „ une longue Experience & des observa-
 „ tions r        es, malgré le paradoxe qu'y
 „ trouvent la plûpart de ceux avec qui je
 „ converse, qu'un Homme qui a plusieurs
 „ Enfans & qui leur donne une bonne Edu-
 „ cation établira mieux sa Famille dans le
 „ Monde & pour plus long-tems, que ce-
 „ lui qui n'a qu'un seul Garçon, quoi qu'il
 „ lui laisse tout son bien. C'est pour cela
 „ que

„ que je me divertis quelquefois à trouver
 „ un Général, un Amiral, ou un Echevin
 „ de *Londres*, un Théologien, un Medec-
 „ cin, ou un Avocat, entre mes petits Gar-
 „ çons, quoi qu'ils portent encore la Ro-
 „ be. D'un autre côté, à la vûe des airs
 „ maternels qui paroissent dans mes petites
 „ Filles quand elles badinent avec leurs
 „ Poupées, je me flatte que leurs Maris &
 „ leurs Enfans seront heureux d'avoir de
 „ telles Femmes & de telles Meres.

„ Si vous êtes Pere, vous ne trouverez
 „ pas cette Lettre tout-à fait ridicule; mais
 „ si vous êtes jeune Homme, vous n'en-
 „ tendrez pas ce qu'elle veut dire, & vous
 „ la jetterez peut-être au feu. Quelque
 „ sort que vous lui destiniez, soyez per-
 „ suadé qu'elle vient de celui qui est avec
 „ sincérité, &c.

O.

• PHILOGAME.

☞ Ce mot Grec signifie celui qui aime le Mariage.

XXXV. DISCOURS.

Non habeo denique naufi Marsum Augurem,
 Non vicanos Haruspices, non de Circo Astro-
 logos,
 Non Ifiacos Conjectores, non Interpretes som-
 nium:
 Non enim sunt ii aut scientia, aut arte Divini,
 Sed superstitiosi Vates, impudentesque Ha-
 rioli,
 Aut inertes, aut infani, aut quibus egestas
 imperat:
 Qui sui quaestus causa fictas fuscitant senten-
 tias,
 Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant
 viam;
 Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam
 petunt,
 De divitiis deducant drachmam, reddant ce-
 tera.

ENNIUS, *Telamone*, ap. CICERO. Lib. I.
 de Divinat. c. 58

* *Enfin, je ne fais nul cas, ni des Augures
 du Pays des Marses, ni des Haruspices de
 Village, ni des Astrologues du Cirque, ni
 des Prêtres d'Isis, qui se donnent pour Dé-
 vins, ni des Interprètes des Songes; car
 tous*

* J'ai suivi la Traduction de Mr. l'Abbé REG-
 NIER DESMARAIS.

tous ces gens là n'ont ni art ni connoissance qui puissent les éclairer sur rien. Ce sont des ignorans, des fainéans & des fous que la misère gourmande : Ils ne savent par où aller, & ils veulent montrer le chemin à tout le monde. Ils promettent des monts d'or, & en même tems ils demandent une drame. Qu'ils le prennent par avance sur les richesses qu'ils promettent & qu'ils fassent avoir le reste.

Ceux qui soutiennent que les Hommes seroient plus misérables que les Bêtes, si leurs Espérances se bornoient à cette Vie, observent, entre autres choses, que les Brutes ne sentent que le mal présent, au lieu que les Hommes s'affligent par le souvenir du passé, & par la crainte de l'avenir. Cette crainte est si naturelle à nos Esprits, que, si l'on supputoit, à la fin de nos jours, tous nos chagrins & toutes nos inquietudes, il se trouveroit en général que nous avons plus souffert par l'appréhension des maux qui ne sont jamais arrivez, que par le sentiment de ceux que nous avons essuiez. On peut ajouter à cela, qu'entre les maux qui nous arrivent, il y en a plusieurs qui paroissent plus terribles de loin que de près.

Cette impatience naturelle de connoître l'avenir, & de savoir ce qui nous arrivera dans la suite, a été l'origine de quantité d'Arts & d'Inventions ridicules. Quelques-uns fondent leurs prédictions sur les Signes de la main, ou les traits du visage ; d'autres

Contre les Er-
reurs des
Supersti-
tieux, &
en parti-
culier
contre les
Interpre-
tations
des SON-
GES.

sur les signes que la Nature a imprimez en quelque endroit du corps, ou sur la maniere dont on écrit : Quelques-uns lisent la bonne ou la mauvaise fortune des Hommes dans les Astres, comme d'autres l'ont cherchée dans les entrailles des Bêtes, ou dans le vol des Oiseaux. Les meilleurs Esprits ont été plus ou moins sensibles à ces craintes chimeriques & à ces présages de l'avenir, fondez sur l'examen des opérations les plus communes de la Nature. Y a-t-il rien de plus surprenant que de voir CICERON, qui brilloit plus qu'aucun autre dans le Barreau & dans le Senat de la République *Romaine*, & qui d'ailleurs occupé à écrire dans son Cabinet éclipsoit tout les Philosophes de l'Antiquité, y a-t-il rien, dis-je, de plus surprenant que de le voir, dans le College des Augures, observer, avec une attention religieuse, de quelle maniere les Poulets bequetoient les grains de blé qu'on leur donnoit ?

Quoi que ces extravagances ne soient plus admises aujourd'hui par les Philosophes & les Savans, il y a une infinité de Personnes foibles & ignorantes qui en sont encore les esclaves. Entre les gens du commun, on voit cent & cent diverses manieres de prédire l'avenir, qui sont trop frivoles pour en donner le détail ; ils font mille observations sur les Jours, les Nombres, les Sons & les Figures, qu'ils regardent comme autant de Présages & de Pronostics. En un mot, tout fournit des Oracles au Superstitieux :

LE SPECTATEUR. XXXV. Disc. 213
jeux : A peine trouve-t-il une Paille, ou
un morceau de Fer rouillé sur son chemin,
par un simple effet du Hazard.

On ne sauroit concevoir jusqu'où va le
nombre des Sorciers, des Devins & des
Bohemiennes, qui sont répandus dans les
Provinces, les Villes & les Bourgs de la
Grande Bretagne, sans parler de ceux qui
se mêlent de dire l'horoscope; & des Astro-
logues, qui vivent fort à leur aise de la Cu-
riosité de plusieurs Habitans de *Londres* &
de *Westminster*.

Entre toutes les prétendues manieres de
Divination, il n'y en a point qui amuse tant
que celle qui est fondée sur les Songes. Il
est vrai que, dans * un de mes derniers
Discours, j'ai observé qu'en des Cas fort
extraordinaires, Dieu a prédit quelquefois
l'avenir à certaines Personnes durant leur
sommeil; mais, puis que mon but est ici
de combattre les Erreurs populaires, je
dois m'attacher à faire voir la sottise & le
ridicule de ces Superstitieux, qui, dans le
train le plus commun de la Vie, s'appuient
sur des choses d'une nature aussi frivole,
chimerique & incertaine que les Rêves.
Pour y bien réussir, je n'ai qu'à publier la
Lettre suivante, écrite d'un Quartier de la
Ville, qui a toujours été la demeure de quel-
que célèbre Pronostiqueur, & où, de tems
immémorial, tous ceux qui ont perdu l'Es-
prit, ont accoutumé de se rendre pour
ob-

* C'est le XXVI. de ce Volume.

314 LE SPECTATEUR. XXXV. Disc.
obtenir leur guérison ou être informez de
l'avenir.

Au * Moor-Fields le 4. d'Octobre 1712.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Apes avoir examiné long-tems s'il ne
„ manque aucun Métier dans cette grande
„ Ville & parcouru tous les Ordres & tout
„ tes les Professions, je n'y trouve point
„ d'Onirocritique, ou, pour le dire en
„ François, d'Interprète des Songes. Fau-
„ te d'une Personne si utile, il y a quantité
„ d'honnêtes gens fort embarrassés à cet é-
„ gard, qui rêvent d'en bout de l'année à
„ l'autre, sans en être plus avancés pour
„ cela. Je me flatte d'avoir toutes les qua-
„ litez requises pour cet emploi, puisque
„ j'ai étudié à la Chandelle toutes les Rè-
„ gles qu'on a données d'un si bel Art.
„ Mon grand-Oncle du côté de ma Fem-
„ me étoit un Montagnard d'Ecosse, qui avoit
„ voit la seconde yûe, c'est-à-dire qui pre-
„ voit l'avenir par certaines visions qu'il
„ avoit en plein jour, ou durant la veille.
„ J'ai quatre doigts & deux pouces à une
„ Main, & je suis né dans la plus longue
„ nuit de toute l'Année. Mon Nom de Ba-
„ ptême & mon Surnom commencent & fi-
„ nissent par les mêmes lettres. Je loge au
„ Moor-

* C'est une Place dans la Ville de Londres, où sont
les petites Maisons; qu'on appelle Bedlam ou Bethlehem.

„ *Moor-Fields* dans une Maison, où, depuis cinquante ans, il y a toujours eu quelque fameux Dévin.

„ Si vous aviez fréquenté, autant que moi, les Femmes de la Ville, vous sauriez qu'il y en a plusieurs qui, tous les jours du monde, à la vûe ou à l'ouïe de quelque chose d'inopiné, s'écrient, *Voilà mon Songe accompli*; & qui ne peuvent s'aller coucher en repos le lendemain, jusqu'à ce qu'il soit arrivé quelque chose qui leur serve à expliquer les Visions de la nuit précédente. Il y en a d'autres qui s'affligent de ce qu'elles ne peuvent rattraper les circonstances d'un Rêve, dont elles étoient fort émues pendant qu'il duroit. En un mot, il y en a plusieurs qui ne pensent le jour qu'à ce qu'elles ont rêvé la nuit. En faveur donc de ceux de mes Compatriotes, soit Hommes ou Femmes, qui ont quelque curiosité à cet égard, je leur dirai en premier lieu quel a été le sujet de leurs Rêves quoi qu'ils s'imaginent de ne rêver jamais. En deuxième lieu, à l'ouïe d'une seule circonstance d'un Rêve, je le développerai tout entier, & enfin je leur déclarerai nettement la bonne ou la mauvaise Fortune que leurs Rêves présagent. S'ils ne leur annoncent quelque chose de bon, je ne demanderai rien pour ma peine; mais aussi je ne doute pas que ceux qui me consultent ne soient assez raisonnables pour m'allouer une juste portion de quel-

„ que

„ que bel Heritage, Profit ou Emolument
 „ que je leur découvrirai de cette maniere,
 „ Je n'exige pas la moindre chose des Pau-
 „ vres, si ce n'est que leurs Noms soient
 „ inserez dans mes Avertissemens publics
 „ pour certifier la vérité de mes Interpré-
 „ tations. A l'égard des Personnes de qua-
 „ lité ou autres qui se trouvent indisposées,
 „ & qui ne veulent pas comparoitre elles
 „ mêmes, elles n'ont qu'à m'envoyer de
 „ leur Urine, dont la seule vûe me suffit
 „ pour expliquer leurs Songes. J'ai un jour
 „ fixe dans la semaine pour les Amans; &
 „ j'interprète en gros pour toutes les Fem-
 „ mes qui ont soixante ans passez, sur le
 „ pié d'un demi Ecu par semaine, avec le
 „ surplus ordinaire en cas qu'elles aient
 „ quelque bonne fortune. Enfin j'ai diver-
 „ ses Chambres garnies, que je loue à un
 „ prix raisonnable, pour ceux qui n'ont
 „ pas la commodité de rêver à leur aise
 „ chez eux. D'ailleurs, je ne suis pas muet

O. : TITUS * TROPHONIUS

* C'est le Nom d'un fameux Devin de l'Antiquité
 que les Patiens disoient être fils d'APOLLON, & qui
 rendoit des Oracles.

XXXVI. DISCOURS.

Candida perpetuo residet, Concordia, lecto,
 Tamque pari semper sit Venus æqua jugo.
 Diligat illa senem quondam : Sed & ipsa ma-
 rito,
 Tunc quoque cùm fuerit, non videatur
 anus.

MART. Lib. IV. Epig. XIII.

*Que la douce Concorde regne toujours dans
 leur Lit nuptial ! Que la Déesse VENUS
 soit toujours favorable à un si heureux Cou-
 ple ! Que l'Epouse aime toujours son Mari,
 lors même qu'il sera vieux, & qu'elle ne
 paroisse jamais vieille à son Epoux, quand
 elle sera fort avancée en âge !*

L'ESSAI qui suit vient du même Au-
 teur, à qui le Public est redevable de
 quelques excellens Discours, qui sont
 marquez au bas de la lettre. X.

„ J'ai lû quelque part une Fable qui sup-
 „ pose que le *Bien* est le Pere del' *Amour*.
 „ Il est certain qu'on doit être à l'abri de la
 „ crainte des besoins & de la pauvreté, a-
 „ vant qu'on puisse rechercher toutes les
 „ douceurs & tous les agrémens de cette
 „ Passion. Malgré tout cela, nous voions
 „ un nombre infini de gens mariez qui n'y
 Tome V. K „ sont

Refle-
 xions sur
 le MA-
 RIAGE a-
 vec le
 Portrait
 d'ERAS-
 TE & de
 LÆTI-
 TIA, de
 BLONDI-
 NE & de
 PIM-
 PAN,

„ font pas sensibles, au milieu de toute l'a-
 „ bondance où ils vivent.

„ Pour rendre un Mariage heureux, il
 „ n'est pas que les Humeurs des Par-
 „ ties intéressées quadrent ensemble: J'en
 „ pourrois allegner cent Couples, qui
 „ n'ont pas le moindre sentiment d'Amour
 „ l'un pour l'autre, quoi qu'ils soient d'u-
 „ ne humeur si ressemblante, que s'ils n'é-
 „ toient pas déjà mariez, tout le monde les
 „ destineroit à former cette union.

„ L'esprit de l'Amour à quelque cho-
 „ se de si fin & de si délicat, qu'il se dissi-
 „ pe souvent & s'envole, par quelques pe-
 „ tites accidens, auxquels les Personnes ne-
 „ gligentes & impolies ne font jamais at-
 „ tention, jusqu'à ce qu'il n'y a plus moyen
 „ de le recouvrer.

„ Rien n'a plus contribué à le bannir de
 „ l'état du Mariage, qu'une trop grande
 „ familiarité & la violation des règles de
 „ la Bienséance. Quoi que j'en puisse don-
 „ ner des Exemples à divers égards, je ne
 „ m'arrêterai qu'à celui de la Parure. Les
 „ beaux Messieurs & les Belles de la Ville,
 „ qui ne s'ajustent que dans la vue de s'atträ-
 „ per les uns les autres, croient n'avoir plus
 „ besoin de cet appas dès que le succès a
 „ répondu à leur attente. Mais outre la
 „ mal-propreté, qui n'est alors que trop
 „ commune, il y a plusieurs autres défauts,
 „ que je ne me souviens pas d'avoir vû rele-
 „ ver que dans une de nos Comédies moder-
 „ nes, où, sur ce qu'une Femme de Cham-
 „ bre

„ bre *Françoise* veut se deshabiller & s'habiller en presence de l'Amant, qui est le Heros de la Pièce, & sur ce qu'elle dit à sa Maîtresse que cela étoit fort ordinaire en *France*, la Dame lui repond qu'elle n'avoit jamais entendu parler de cette Mode, & qu'elle est une *Angloise* assez impolie, pour ne vouloir jamais apprendre à s'habiller en presence de son Epoux.

„ Il y a quelque chose de si grossier dans la conduite de certaines Femmes, qu'elles perdent l'amitié de leurs Maris pour des fautes, dont un Homme, qui est d'un bon naturel, ou bien élevé, ne fait comment les avertir. Je crains même que les Dames ne soient en général plus coupables à cet égard que les Hommes, & que, dans les premiers épanchemens de leurs amours, elles ne trouvent un goût si doux & si agréable, qu'elles s'imaginent enfin qu'il est presque impossible de s'en lasser.

„ Il faut tant de délicatesse & de prudence pour entretenir l'amitié après le Mariage, & pour rendre la conversation toujours vive & agréable au bout de vingt ou trente ans, que je ne vois rien qui puisse mieux y contribuer, qu'un sérieux effort de se plaire l'un à l'autre, & qu'un bon sens supérieur de la part du Mari. J'appelle ici un Homme de bon sens celui qui entend les affaires du Monde & qui a quelque étude.

„ Une Femme regle beaucoup l'estime
K 2 „ quel-

„ qu'elle a pour un Homme sur la figure
 „ qu'il fait dans le Monde, & sur le Cara-
 „ ctère qu'on lui donne entre ses Amis. Puis-
 „ que le Savoir est le principal avantage
 „ que nous aïons sur les Femmes, il me
 „ semble qu'un Homme riche est aussi in-
 „ excusable de n'avoir point étudié, qu'un
 „ ne Femme qui ne fait pas de quelle ma-
 „ nière elle doit se comporter dans les occa-
 „ sions les plus ordinaires de la vie. C'est
 „ ce qui éloigne les deux Sexes l'un de
 „ l'autre : une Femme est chagrine & sur-
 „ prise de ne trouver rien de plus dans
 „ la conversation d'un Homme que dans
 „ le commun babil de son propre Sexe.

„ Quelque petit engagement au moins
 „ dans les affaires sert nonseulement à
 „ mettre les talens d'un Homme dans tout
 „ leur jour, & à lui prescrire un Rôle, dont
 „ une Femme ne peut guère bien se mêler ;
 „ mais il lui fournit de fréquentes occa-
 „ sions pour ces petites absences, qui, mal-
 „ gré toute l'inquietude apparente qu'elles
 „ peuvent causer, sont au bout du compte
 „ quelques-uns des meilleurs remèdes qu'il
 „ y ait pour entretenir l'Amitié & le Dé-
 „ sir.

„ Les Femmes sont si bien convaincues
 „ qu'elles n'ont rien qui mérite de leur at-
 „ tacher l'Homme tout entier, & de les
 „ rendre l'unique objet de ses travaux,
 „ qu'elles méprisent souverainement celui
 „ qui, pour me servir de leur expression fa-
 „ vorite, est toujours pendu à leur ceinture.

„ * LÆ-

LE SPECTATEUR. XXXVI. Disc. 221

„ * LÆTITIA est jolie, modeste, plei-
 „ ne detendresse, & ne manque pas de bon
 „ sens; elle est mariée à † ERASTE, qui
 „ est dans un Emploi civil, & qui a du
 „ goût pour les belles Lettres. Dans tou-
 „ tes les Maisons qu'elle frequente, elle a
 „ le plaisir d'entendre louer quelque action
 „ généreuse de son Epoux, ou quelque bon
 „ Mot qu'il a dit. Depuis leur mariage,
 „ ERASTE se met d'une maniere plus ga-
 „ lanté qu'il ne faisoit auparavant, & dans
 „ toutes les Visites où il se trouve avec
 „ LÆTITIA, il n'a pas moins de com-
 „ plaisance pour elle que pour toutes les
 „ autres Dames. Je l'ai vû relever son E-
 „ vantail, qu'elle avoit laissé tomber, avec
 „ toute l'ardeur & la civilité d'un Amant.
 „ Lors qu'ils vont prendre l'air ensemble,
 „ il ne pense qu'à cultiver les talens de son
 „ Epouse, & à la faveur d'un tour d'es-
 „ pris, qui lui est particulier, il lui fait en-
 „ trevoir bien des choses, dont elle n'avoit
 „ aucune idée. Ravie de cette nouvelle Scè-
 „ ne qui se developpe à ses yeux, LÆTI-
 „ TIA ne se plait qu'à la compagnie de cet
 „ Homme qui lui donne de si agréables in-
 „ structions. De là vient non seulement
 „ qu'elle a de jour en jour plus de ten-
 „ dresse pour lui, mais qu'elle est infini-
 „ ment plus contente d'elle-même. Dans
 „ tout ce qu'elle dit ou observe, ERASTE
 „ trouve une certaine justesse ou une cer-

K 3

„ tai-

* Ce mot Latin signifie *joie, allégresse.*

† Ce mot Grec signifie *Amant, ou Ami.*

„ taine beauté, dont elle ne s'étoit pas ap-
 „ perçue: de sorte que, par son moyen,
 „ elle découvre en elle-même cent bon-
 „ nes qualitez, qu'elle n'avoit jamais cru
 „ posséder. Il est d'ailleurs d'une com-
 „ plaisance la plus ingénieuse du monde,
 „ & , par des insinuations fort éloignées,
 „ il a le secret de lui faire dire presque
 „ tout ce qu'il veut, qu'il reçoit toujours
 „ comme si cela venoit d'elle-même, &
 „ dont il lui attribue tout l'honneur.

„ ERASTE a un goût exquis pour la
 „ Peinture, & il mena l'autre jour son E-
 „ pouxe voir des Tableaux qui devoient se
 „ vendre en public. Je visite quelquefois
 „ cet heureux Couple, & je me trouvai
 „ chez eux la semaine dernière. Nous nous
 „ promenâmes dans la Galerie aux Peintu-
 „ res; avant diner; & ce fut alors qu'E-
 „ RASTE m'adressa la parole en ces termes:
 „ *J'ai employé depuis peu, me dit-il, quel-*
 „ *que argent à de nouvelles acquisitions: Voici*
 „ *vous cette Pièce de VENUS & d'ADONIS,*
 „ *je l'ai achetée sur le goût de LÆTITIA;*
 „ *elle m'a coûté soixante Guinées, & ce ma-*
 „ *tin l'on m'en a offert cent.* Je tournai d'a-
 „ bord les yeux vers LÆTITIA, & je vis
 „ la joie éclatter sur son visage, pendant
 „ qu'elle jetta, sur ERASTE, un regard le
 „ plus tendre & le plus animé que j'aie vu
 „ de ma vie.

„ BLONDINE a épousé PIMPAN;
 „ elle n'a pu résister à son Juste-au corps
 „ chamarré & à son magnifique Nœud d'E-
 „ pée;

„ pée; mais elle a la mortification de le
 „ voir méprisé de tous ceux qui ont quel-
 „ que mérite. PIMBAN n'a pas autre cho-
 „ se à faire après dîner, qu'à refoudre s'il
 „ rognera ses Ongles au Café de St. JA-
 „ MES, à celui de WHITE, ou chez lui.
 „ Depuis son mariage, il n'a rien dit à
 „ BLONDINE, qu'Elle ne pût avoir appris
 „ aussi bien de sa Femme de Chambre.
 „ Avec tout cela il a grand soin de maintenir
 „ l'insolente & maligne Autorité d'un E-
 „ poux. Quoi que ce soit qu'elle avance,
 „ il ne manque jamais de contredire, de la
 „ regaler d'un serment, par voie de Préfa-
 „ ce, & d'ajouter d'abord, *Il faut avouer,*
 „ *ma Tbere, que vous parlez le plus sotte-*
 „ *ment du monde*, BLONDINE avoit natu-
 „ rellement le cœur aussi disposé à la ten-
 „ dresse conjugale, que le peut être celui
 „ de LATITIA; mais, comme il n'y a
 „ guère plus d'Amitié, après qu'on a
 „ perdu l'estime, on auroit de la peine à
 „ décider aujourd'hui, si l'infortunée BLON-
 „ DINE hait ou méprise plus ce Fat, avec
 „ lequel elle est obligée de passer le reste
 „ de ses jours.

X.

XXXVII. DISCOURS.

Defendit numerus , junctaque umbone
phalanges.

Juv. Sat. II. 46.

*Ils se défendent par leur grand nombre &
par leurs Escadrons.*

Contre
les MEN-
SONGES
de Parti,
ou des
Whigs &
des Torys.

IL y a quelque chose de fort sublime, quoi
que très singulier, dans l'idée que P L A-
T O N nous donne de l'Etre suprême, lors
qu'il dit que *la Verité est son Corps, & la
Lumiere son Ombre.* Suivant cette Defini-
tion, il n'y a rien de plus opposé à sa natu-
re que l'Erreur & le Mensonge. Les Pla-
toniciens avoient une si juste idée de l'aver-
sion que Dieu a pour tout ce qui est faux
ou erroné, qu'ils croioient que la Verité
n'est pas moins nécessaire que la Vertu,
pour rendre une Ame capable de jouir du
Bonheur dans une autre Vie. C'est pour ce-
la même que, si d'un côté ils recomman-
doient les Devoirs de la Morale pour dispo-
ser la Volonté à rechercher ce Bonheur à
venir, de l'autre, ils prescrivoient diverses
Speculations & l'étude de certaines Sciences
pour rectifier l'Entendement. De là vient
que P L A T O N a nommé les Démonstrations
Mathématiques des Medecines qui purgent
l'Ame, en ce qu'elles sont les moyens les
plus

plus efficaces pour la delivrer de l'Erreur, & lui donner du goût pour la Verité, qui est la pâture naturelle de l'Entendement, comme la Vertu est la perfection & le bonheur de la Volonté.

Divers Auteurs ont fait voir en quoi consiste la malignité du Mensonge, & depeint au naturel l'atrocité de ce Crime. J'en examinerai ici une espèce, qu'on n'a guère approfondie, & qui regarde le Mensonge en faveur d'un Parti. Ce Vice regne aujourd'hui chez nous avec tant de licence, qu'un Homme, qui ne travaille pas à répandre un certain Systême de Mensonges, passe pour un Homme sans Principes & sans Religion. Les Caffez s'en nourrissent, la Presse en est suffoquée, & de célèbres Auteurs en vivent. Lors que des Amis sont ensemble à vider Bouteille, leur conversation en est si farcie, qu'un Mensonge de Parti est devenu un entretien aussi à la mode, que le peut être une jolie Chançon ou un Conte agréable: Il est vrai que la moitié de nos grands Causeurs perdroient le caquet, si cette source de leurs discours venoit à tarir. Avec tout cela, il résulte un avantage de cette abominable pratique: Je veux dire qu'on a si peu d'égard aujourd'hui aux apparences même de la Verité, que les Mensonges s'en vont en fumée, & qu'ils commencent à ne blesser personne. Lors qu'un Inconnu nous fait quelque récit, qui tourne au préjudice ou en faveur d'un Parti, nous examinons d'abord s'il est *Whig* ou *Tory*, & nous con-

clions de là que cet honnête Homme n'a d'autre chose en vûe que de suivre la Mode, ou de signaler son zèle, sans se mettre en peine de la Verité. On croit aujourd'hui qu'un Homme n'a pas le sens commun, s'il ajoute foi aux relations des Ecrivains de Parti: Ses Amis même secouent la tête à l'ouïe de son innocence, & ils ne s'en forment pas d'autre idée que celle d'un Instrument qui est mis en œuvre par des gens plus rusez que lui, ou d'un Simple bien intentionné. Lorsque la mode étoit de couvrir un Mensonge, & d'attendre une occasion extraordinaire pour le publier, alors il portoit coup, & il ne rendoit pas un petit service à la Faction qui le mettoit en usage; mais aujourd'hui chacun est sur ses gardes, & l'artifice a été employé trop souvent pour pouvoir réussir.

Je me suis étonné bien des fois de voir que des Hommes de probité, qui auroient honte de dire quelque chose de faux pour leur propre intérêt, adoptent si vite un Mensonge qui est avancé par leur Faction, quoiqu'ils le reconnoissent pour tel. Comment est-il possible que des Gens, qui ont des principes de Vertu dans tout ce qui les regarde eux-mêmes, deviennent des Menteurs insignes lors qu'il s'agit de leur Parti? Si l'on examine la chose de près, on verra qu'il y a trois raisons de cette conduite; mais on s'appercevra en même tems qu'elles sont insuffisantes pour justifier une pratique si criminelle.

En

En premier lieu les Hommes se flattent que la turpitude d'un Mensonge, & par conséquent sa punition, peut être fort diminuée, si ce n'est pas même tout-à-fait abolie, par le grand nombre de ceux qui s'en rendent coupables. Quoi que le poids d'un Mensonge fût trop pesant pour les épaules d'un seul, ils s'imaginent qu'il devient plus léger, lorsqu'il est distribué entre plusieurs. Mais ils se trompent beaucoup à cet égard ; sur quelque foule de gens que le Crime se repande, il se multiplie plutôt qu'il ne se partage. Chacun est criminel à proportion de l'offense qu'il commet, & non pas du nombre de ceux qui y tombent avec lui. Le Crime & la peine qu'il mérite sont un fardeau tout aussi pesant sur la tête de chaque Individu d'une foule coupable, qu'ils le seroient sur chaque Particulier, qui n'auroit pas un seul complice. En un mot, il en est du Crime à cet égard comme de la Matière, qu'on peut diviser à l'infini, mais dont chaque portion a toute l'essence de la Matière, & renferme autant de parties qu'en avoit le tout avant qu'on le divisât.

En deuxième lieu, quoi que le nombre de ceux qui débitent un Mensonge ne les exempte pas du Crime, il peut, dit-on, les garantir de la honte qui en revient. Elle se perd & s'évanouit en quelque manière, lors qu'elle est partagée entre plusieurs milliers ; de même qu'une Goute de la teinture la plus noire s'éclipse & dispaeroit quand elle est mêlée & confondue dans une grande

quantité d'eau : La teinture y reste toujours, mais on ne sauroit la découvrir. Il n'y a nul doute que ce ne soit un puissant motif pour animer ceux qui péchent en faveur d'un Parti, & qui n'évitent pas tant le Crime parce qu'il fait brèche à leur Vertu, que parce qu'il met en danger leur Réputation. Pour montrer la foiblesse de ce vain raisonnement, qui pallie le Crime sans le bannir, il suffit d'observer que tout Homme qui se laisse entraîner par-là se déclare d'abord un infame Hypocrite, qu'il préfère les apparences de la Vertu à sa réalité, & qu'il n'agit point suivant les lumières de sa Conscience, ni suivant les principes de l'Honneur & de la Religion.

Le troisième & le dernier grand Motif qui engage les Hommes à divulguer une Erreur populaire, ou, comme je l'ai déjà intitulée, un Mensonge de Parti, quoi qu'ils soient convaincus de sa fausseté, c'est l'envie de rendre service à une Cause que chaque Parti est en droit de regarder comme la meilleure. La foiblesse de ce Principe a été si souvent démontrée, & l'on en est si bien persuadé en général, qu'un Homme qui l'adopte ne peut qu'avoir renoncé à tous les Principes de la Religion naturelle ou du Christianisme. S'il est permis de travailler à ce que chacun nomme l'intérêt de sa Patrie par les Calomnies les plus noires & les Mensonges les plus crians, il n'y a point de Nation au Monde qui ait tant de bons Patriotes que la nôtre. Lors qu'on veut

en-

LE SPECTATEUR. XXXVII. Disf. 229

engager POMPEE à ne mettre pas en Mer, dans une Tempête, où il risquoit sa vie, il répondit, *Il est nécessaire que je parte, mais il n'est pas nécessaire que je vive.* Chacun de nous devoit se dire, dans le même esprit: Il est de mon devoir de n'avancer aucun Mensonge, quoi qu'il ne soit pas de mon devoir de posséder un tel ou un tel Emploi. Un des anciens Peres de l'Eglise a porté le scrupule si loin à cet égard, qu'il a déclaré qu'il ne voudroit pas dire un Mensonge, quand il compteroit de gagner le Paradis par-là; ou, s'il vous plaît d'adoucir un peu cette Expression, qu'il ne voudroit pas dire un Mensonge pour tous les biens du Monde, puis qu'il hazarderoit de perdre beaucoup plus qu'il ne pourroit gagner.

O.

XXXVIII. DISCOURS.

Quis non invenit, turbat quod amaret, in illa

OVID. Art. Amat. L. I. 175.

Qui est ce qui, dans cette grande foule, n'a pas trouvé un Objet digne de son amour?

Mon cher SPECTATEUR,

„ PUIS que * ma dernière Lettre a été LET-
„ bien reçue du Public, j'ai dessein de TRE de

K 7

„ COR M. Henry-
comb sur

* Voyez le XXXIII. DISC.

Le chapi-
tre des
FEM-
MES.

continuer ma Correspondance avec vous
sur ces charmantes & maudites Créatures
les Femmes. Vous savez que ma princi-
pale étude, qui ne va pas fort loin, les
regarde: Je n'ai jamais jeté les yeux sur
un Livre que pour l'amour d'elles. J'ai
trouvé même en dernier lieu deux traits
d'Histoire; & qui sont admirables pour un
Spectateur; & qui ne manqueront pas de
plaire beaucoup, s'ils viennent à passer
par vos mains. J'ai lu le premier par ha-
zard dans un Livre Anglois intitulé HÉ-
RODOTE, qui étoit sur une Fenêtre
de mon Ami FEU-ARDENT, un ma-
tin que je lui rendis visite. Il s'ouvrit
heureusement à l'endroit que je vais vous
rapporter. Il nous dit que c'étoit la mo-
de en Perse d'y avoir tous les ans, plu-
sieurs Foires, où l'on exposoit en vente
toutes les Filles qui étoient nubiles. Les
Hommes qui avoient besoin de Femmes
s'y rendoient: Chacune étoit cédée au
plus haut Encherisseur, & l'argent qui
provenoit de leur Vente s'employoit à
l'usage que vous apprendrez dans la suite.
De cette manière les plus riches avoient
le choix de tout, & enlevoient les plus
grandes Beautés. Les autres se distri-
buoient entre les Pauvres, & ceux qui
n'avoient pas les moyens de passer une
Belle. Plusieurs de ces derniers épou-
soient les Agréables, sans qu'il leur en
coûtât un sou; à moins que quelqu'un ne
s'avisât d'en offrir quelque chose, & alors

ce-

„ celui qui en offroit le plus l'emportoit.
 „ Mais il faut que vous sachiez, mon Ami,
 „ qu'en *Perse*, de même que chez nous il
 „ y avoit autant de Laides que de Belles
 „ ou d'Agréables, & qu'ainsi, après que
 „ les Magistrats s'étoient défaits d'une bon-
 „ ne partie, il leur en restoit encore quan-
 „ tité sur les bras. Pour s'en débarrasser,
 „ ils donnoient aux Laides l'argent qu'ils
 „ avoient reçu de la vente des Belles: de
 „ sorte qu'un pauvre Homme, qui n'avoit
 „ pas de quoi obtenir une Beauté, se
 „ voyoit réduit à épouser une Femme riche;
 „ & notez; s'il vous plaît, qu'on accor-
 „ doit toujours la meilleure Dot à la plus
 „ Laide. Mon Auteur ajoute que tout Ma-
 „ ri pauvre étoit obligé de bien vivre avec
 „ sa Femme, ou, en cas qu'il se repentît
 „ de son marché, de la rendre avec la Dot
 „ à la Foire suivante.
 „ Je ferois à cette occasion que
 „ vous voulussiez établir en idée une pa-
 „ reille Foire dans la *Grande Bretagne*.
 „ Qu'il seroit divertissant de vous y voir
 „ associer des Dames de qualité avec des
 „ Porteurs de Chaise & des Sauxiers, ou
 „ nous dépeindre des Seigneurs & des Cor-
 „ dons bleus ravis de conduire par la main
 „ en grande cérémonie des Filles de nos
 „ petits Marchands & de nos Fermiers!
 „ Quoi qu'à vous dire le vrai, eu égard à
 „ l'amour des richesses, qui domine plus
 „ dans notre Île qu'il ne regnoit en *Perse*,
 „ je craindrois beaucoup qu'il n'y eût quel-
 „ ques

432 LE SPECTATEUR. XXXVIII. Disc.

„ ques-uns de nos Seigneurs les plus di-
 „ stinguez qui choisiroient les meilleurs
 „ Partis, & qui disputeroient entre eux à
 „ qui emporteroit la plus riche de toutes
 „ nos Laides; & qu'au contraire nos Beau-
 „ tez les plus célèbres ne fussent achetées
 „ par des Heritiers extravagans, des
 „ Joueurs, ou des Prodiges. Quelles jolies
 „ reflexions ne feriez-vous pas sur la bonne
 „ Politique des *Persans*, qui avoient soin,
 „ par ces Mariages, d'embellir les princi-
 „ paux de l'Etat, & de rendre les Person-
 „ nes de ceux qui gouvernoient les plus a-
 „ gréables? Mais vous êtes un Ecrivain si
 „ habile & si judicieux, que je vous en
 „ laisse l'exécution.

„ Le second trait d'Histoire que je vous
 „ ai promis, se trouve aussi dans un Livre.
 „ Il y est dit qu'un Général des *Tartares*
 „ après avoir mis le siege devant une Ville
 „ forte de la *Cbine*, & l'avoir emportée
 „ d'assaut, voulut exposer en vente toutes
 „ les Femmes qu'il y avoit. Dans cette
 „ vûe, il examina bien leur juste valeur, &
 „ les fit mettre chacune dans un Sac, avec
 „ le prix marqué dessus. Les Châlans s'y
 „ rendirent en foule de toutes parts, quoi
 „ qu'obligez d'acheter *Chat en poche*, com-
 „ me dit le Proverbe. Il y en eut un, en-
 „ tre autres, qui amorcé par le haut prix
 „ d'un des Sacs le marchanda, l'obtint &
 „ l'emporta sur les épaules. Arrivé sur un
 „ Pont, à moitié chemin de son Logis, il
 „ voulut se reposer & voir en même tems

LE SPECTATEUR. XXXVIII. Disc. 233

„ sa belle acquisition : A l'ouverture du Sac
„ une petite Vieille montra le nez dont
„ il eut un tel dépit , qu'il l'alloit jeter dans
„ la Riviere. Mais la bonne Dame sup-
„ plia d'attendre au moins qu'elle l'eût in-
„ struit de sa Famille. Il apprit alors qu'el-
„ le étoit Sœur d'un grand *Mandarin*, qui
„ ne manqueroit pas d'enrichir son Beau-
„ frere, des qu'il le connoitroit. Là-des-
„ sus il renferma son Sac , qu'il emporta
„ chez lui , & il eut une excellente Femme,
„ qui lui prouca toutes les richesses qu'el-
„ le lui avoit fait espérer du côté de son
„ Frere.

„ Si j'étois disposé à rêver une seconde
„ fois , il me semble que , sur ce Plan , je
„ pourrois former un Songe assez agréable.
„ Je suppose donc que toutes les Femmes
„ & Filles , qui sont à marier dans *Londres*
„ & *Westminster* , sont mises dans des Sacs ,
„ avec l'étiquette du prix sur chacun , &
„ portées au Marché public. . Le premier
„ Sac vendu est évalué cinq mille Pièces ;
„ A son ouverture , on y trouve une bra-
„ ve Ménagere , d'un air fort gracieux ;
„ l'Acquereur , charmé de ses bonnes quali-
„ tez , la passe aussitôt , avec le plus grand
„ plaisir du monde. Le second Sac qu'on
„ ouvre n'est taxé qu'à cinq cens Pièces ,
„ quoi qu'il renferme une Beauté célèbre.
„ On s'étonne de la voir reduite à un si bas
„ prix ; mais l'on nous dit qu'elle auroit
„ valu dix mille Pièces , & que ce grand
„ rabais vient de ce qu'elle est une Gron-
„ deu-

„ deuse impitoiable. Je trouverois ensuite
 „ quelque jolie Demoiselle , modeste & dis-
 „ crete, qui seroit la fleur de tout le Mar-
 „ ché, & peut-être que je découvrois u-
 „ ne demi-douzaine de jeunes Folâtres,
 „ empaquetées ensemble dans le même Sac,
 „ à cent Livres Sterling chacune. La Pru-
 „ de & la Coquette seroient évaluées au
 „ même prix, quoi que la premiere fût de
 „ meilleur débit. Je m'imagine qu'un Ré-
 „ ve de ce tour-là seroit de votre gour,
 „ parce que vous y trouveriez quelque Mo-
 „ ralité, pour m'exprimer, avec vous, en
 „ Philosophe. Mais quelque idée que vous
 „ en puissiez avoir dispensez-vous, s'il vous
 „ plait, d'honorer cette Lettre de la même
 „ Apologie pedantesque, dont vous avez
 „ regalé ma précédente. Les Femmes ai-
 „ ment un Homme vif & enjoué, & ne se
 „ choquent jamais des railleries qui leur
 „ viennent d'un de leurs Admirateurs de
 „ profession. Je les piquote toujours & je
 „ suis toujours bien avec elles. Tout à vous

O.

HONEYCOMB.

XXXIX. DISCOURS.

Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sotus; hic & mare transit;
Et longum nato Scriptori prorogat ævum.
HOR. A. P. vers. 344.

Un Ouvrage, qui plait & qui instruit en même tems, enrichit sûrement ses Libraires, est recherché même au-delà des mers & porte la gloire de son Auteur de siècle en siècle.

IL n'y a rien que nous recevions avec plus de repugnance que les Avis. Celui qui nous les donne nous paroît choquer notre Discernement, & nous traiter comme des Enfans ou des Imbécilles. Nous prenons l'instruction pour une Censure tacite, & le Zèle qu'on nous témoigne en cette occasion pour une démarche présomptueuse ou impertinente. Il faut avouer que celui qui nous donne ses avis exerce, à cet égard, quelque supériorité sur nous, & qu'il trouve, lors qu'il vient à nous comparer avec lui-même, que nous manquons ou de conduite ou de bon sens. C'est pour cela qu'on ne voit rien de si difficile que l'art de rendre ses avis agréables, que tous les Auteurs, anciens & modernes, se sont distingués les uns des autres, suivant qu'ils ont excellé dans cet Art. Que n'a-t-on pas mis en usage

L'usage de la FA-
BLE, est le meilleur moyen qu'il y ait pour donner des Avis & des Instructions aux autres, sans qu'ils les prennent en mauvaise part.

sage pour adoucir l'amertume de cette Po-
tion ? Les uns nous insinuent leurs Pré-
ceptes dans les termes les mieux choisis ; les
autres y emploient la cadence des Vers la
plus harmonieuse, les Pointes d'Esprit, les
Maximes, Sentences & les Proverbes.

Mais, entre toutes les différentes manie-
res de communiquer ses avis, je trouve que
la plus délicate, & celle qui Plait davan-
tage à tout le monde, est la Fable, sous
quelque forme qu'elle paroisse. En effet,
si l'on examine de près cette voie d'instruire
ou de corriger, on verra qu'elle surpasse
toutes les autres, parce qu'elle est moins
choquante, & moins exposée aux soupçons
que je viens de marquer.

Nous en tomberons d'accord, si l'on ob-
serve, en premier lieu, que dans la lecture
d'une Fable, l'Ecrivain nous laisse croire
que nous sommes nos propres Conseillers.
Nous le lisons pour l'amour des jolis Con-
tes qu'il nous fait, & nous regardons ses
Préceptes comme des conséquences que
nous en tirons nous-mêmes, plutôt que
comme des Instructions qu'il nous donne.
La Morale qu'il y a s'insinue impercepti-
blement ; nous y sommes enseignés, & nous
devenons plus sages & meilleurs sans y pren-
dre garde ; En un mot, on est si bien leur-
ré par cette méthode, qu'on croit être son
Directeur, pendant qu'on suit les lumières
d'un autre, & qu'ainsi l'on n'apperçoit pas
ce qu'il y a de plus désagréable dans les A-
vis qu'on reçoit.

En

LE SPECTATEUR. XXXIX. Disc. 237

En deuxième lieu ; si l'on réfléchit sur la Nature Humaine, on verra que l'Esprit n'est jamais si content, que lors qu'il s'exerce d'une certaine manière qui lui donne quelque idée de sa capacité & de ses perfections. Cet orgueil & ce désir ambitieux, qui est naturel à l'Âme, trouve bien son compte dans la lecture d'une Fable ; parce que, dans ces sortes de Pièces, un Lecteur fait, pour ainsi dire, la moitié de l'ouvrage ; Chaque chose lui paroît être une de ses découvertes ; il y est toujours occupé à faire l'application des Caractères & des Circonstances, & l'on peut soutenir à cet égard qu'il lit & qu'il compose en même tems. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en pareil cas, lors que l'Esprit est ainsi plein de lui-même, & charmé de ses propres découvertes, il se plaise beaucoup à la lecture de ce qui lui en fournit l'occasion. De là vient que * l'ABSALON & ACHITOPHEL a été un des Poèmes les plus populaires qui ait jamais paru en Anglois. Il est vrai que la poésie est très-belle ; mais le fût-elle encore davantage, il n'auroit pas eu le même succès, si le Plan ne donnoit occasion au Lecteur d'exercer son propre génie.

Cette voie indirecte de donner des avis est si innocente, que les Hommes les plus sages de l'Antiquité, comme on le peut voir dans l'Histoire, ont souvent employé la Fable pour donner quelque conseil à leurs Monarques. Chacun peut s'en rappeler divers

* Le fameux DRYDEN en est l'Auteur.

vers Exemples ; mais il y en a un fort joli dans un Conte *Perſan*, que je n'estime pas moins pour cette petite extravagance Orientale qui s'y trouve mêlée.

L'Auteur nous dit que le Saltan MAHMOUD, par ſes guerres continuelles au dehors, & ſa tyrannie au-dedans, avoit preſque dépeuplé ſes Etats, où l'on ne voïoit que ruïne & miſère. Son Viſir, ſoit que ce fût un Bourru ou un Enthouſiaſte (ce que l'Ecrivain ne marque pas) prétendoit avoir appris d'un certain Dervis à entendre le langage des Oïſeaux ; en forte qu'il n'y en avoit aucun qui pût ouvrir le bec, ſans que le Viſir entendît d'abord ce qu'il vouloit dire. Un ſoir que l'Empereur & lui revenoient de la Châſſe, ils virent deux Hiboux perchez ſur un Arbre qu'il y avoit auprès d'une vieille muraille qui s'élevoit au milieu d'un grand amas de ruïnes. Le Sultan ſe mit à dire là-deſſus, *Je voudrois bien ſavoir ce que ces deux Hiboux ſe diſent l'un à l'autre ; prêtez bien l'oreille à leurs diſcours, & rendez m'en un fidèle compte.* Le Viſir s'approcha donc de l'Arbre, avec un air fort attentif, & à ſon retour il dit au Sultan, *Sire, j'ai entendu une partie de leur converſation ; mais je n'oſe vous découvrir ſur quoi elle rouloit.* Le Sultan ne voulut pas ſe paſſer de ce cette reponſe, & l'obligea de lui répéter mot pour mot tout ce que les Hiboux avoient dit. *Puis que vous me l'ordonnez,* reprit alors le Viſir, *vous ſaurez que l'un de ces Hiboux a un Fils & l'autre*
une

LE SPECTATEUR. XXXIX. Disc. 239

une Fille, qu'ils parloient de les marier ensemble, & que le Pere du Fils disoit au Pere de la Fille, Mon Frere, je consens à ce Mariage, pourvu que vous donniez à votre Fille cinquante Villages ruinez pour sa Dot. Là-dessus le Pere de la Fille lui a repliqué. Au lieu de cinquante, je lui en donnerai cinq cens, si vous voulez. Qu'il plaise à Dieu d'accorder une longue vie au Sultan MAHMOUD ! Pendant qu'il regnera sur nous, nous ne manquerons jamais de Villages ruinez.

L'Histoire ajoute que le Sultan fut si touché de cette Fable, qu'il rebâtit les Villes & les Bourgs qu'on avoit détruit, & que depuis ce tems-là il eut toujours égard au bien de son Peuple.

Ceci me rappelle dans l'esprit un tour de Magie naturelle le plus impertinent que l'on puisse concevoir, quoi qu'il nous soit enseigné par un Philosophe aussi célèbre que DEMOCRITE, je veux dire que, si l'on fait un mélange du sang de certains Oiseaux, qu'il nomme, il en vient un Serpent, dont la chair est d'une vertu si merveilleuse, que tous ceux qui en mangent deviennent experts dans le langage des Oiseaux, & entendent tout ce qu'ils se disent les uns aux autres. Je laisse à décider à des Philosophes plus habiles que moi, si le Dervis, dont il est parlé ci-dessus, n'auroit pas mangé de la chair d'un tel Serpent.

Q.

XL. DIS.

XL. DISCOURS.

— — — afflata est numine quando
Jam propiore Del.

VIRG. *Æneid.* VI. 50.

*Quand elle est animée de l'Esprit divin, qui
la saisit alors.*

LA Lettre suivante m'est venue de la
part de cet excellent Ecclesiastique,
* dont j'ai parlé plus d'une fois, qui est un
des Membres de ma Coterie, & de ceux qui
m'assistent dans mes *Speculations*. Elle rou-
le sur quelques-unes des pensées qu'il a
eues dans cette longue Maladie, dont il est
attaqué, & qui sont d'un caractère fort se-
rieux. La Voici mot pour mot.

MONSIEUR,

Pensées
sur la Ma-
ladie, la
Mort & le
Jugement
dernier.

„ L'indisposition qui me travaille depuis
„ long tems, est enfin devenue si forte,
„ qu'il faut qu'elle termine bientôt mes-
„ jours, ou qu'elle se détruise elle-mê-
„ me. Vous pouvez aisément concevoir,
„ que, dans l'état où je me trouve, il n'y
„ a point de vos Discours que je lise
„ avec plus de plaisir que ceux qui roulent
„ sur la Pieté. Je voudrois de bon cœur
„ vous pouvoir fournir là-dessus, quelques
„ le-

* Voyez Tome I. p. 17.

„ legers craïons, afin que vous les missiez
 „ en œuvre. Si je pouvois énoncer, d'u-
 „ ne maniere un peu vive, plusieurs pen-
 „ sées très-serieuses, qui me sont venues
 „ dans l'Esprit durant cette longue Mala-
 „ die, je me flatte qu'elles ne seroient pas
 „ desagréables au Public.

„ Entre toutes les pensées qui s'elvent
 „ dans l'Esprit d'un Malade, qui a le tems
 „ & la volonté de considerer sa fin prochai-
 „ ne, il n'y en a point de plus naturelle que
 „ celle qui lui dicte que son Ame toute
 „ nuë & dépouillée du Corps va paroître
 „ devant son Créateur. Lors qu'un Hom-
 „ me est persuadé, qu'aussitôt que cette U-
 „ nion ne subsistera plus, il verra cet Etre
 „ suprême, quil contemple aujourd'hui
 „ de loin, & uniquement dans ses Ouvra-
 „ ges; ou pour me servir de termes plus
 „ philosophiques, lors que, par quelque
 „ faculté de l'Ame, il aura une idée plus
 „ distincte de la Divinité, & qu'il sera plus
 „ sensible à sa presence, que nous ne le som-
 „ mes aujourd'hui à celle de quelque Objet
 „ qui frappe nos yeux, il faut qu'un Homme
 „ soit plongé dans une indolence & une
 „ stupidité presque inconcevable, s'il n'est
 „ pas allarmé d'une telle pensée. Le Do-
 „ cteur SHERLOCK, dans son excellent
 „ Traité * *De la Mort*, nous a dépeint,
 Tome V. L „ sous

* Cet Ouvrage, & celui du même Auteur sur le
Jugement dernier, ont été traduits en François par feu
 Mr. MAZEL, & imprimez à Amsterdam chez H.
 DESBORDES en 1696. On les trouve l'un & l'autre

„ sous des couleurs bien, vives l'état de
 „ l'Ame qui vient à être séparée du Corps,
 „ à l'égard de ce Monde invisible qui nous
 „ environne de tous côtez, quoi que nous
 „ soïons incapables de le découvrir à tra-
 „ vers ce Monde grossier & materiel, qui
 „ est proportionné ici bas à nos Sens.

„ Voici de quelle maniere il s'exprime :

„ *Puis que la Mort, qui nous fait quitter*
 „ *ce Monde, n'est autre chose que la sépara-*
 „ *tion de nos Corps, elle nous enseigne que*
 „ *c'est la seule union avec nos Corps qui*
 „ *nous intercepte la vûe de l'autre Monde,*
 „ *qui n'est pas si éloigné de nous qu'on pour-*
 „ *roit bien se l'imaginer. A la vérité le Trône*
 „ *de Dieu est à une distance énorme de cette*
 „ *Terre, au-dessus du troisième Ciel, où cet*
 „ *Etre souverain déploie sa gloire à ces Esprits*
 „ *bienheureux qui l'environnent ; mais aussi-*
 „ *tot que nous sortons de ces Corps, nous en-*
 „ *trons dans un autre Monde, ou, pour mieux*
 „ *dire, puis que c'est toujours le même Ciel &*
 „ *la même Terre nous entrons dans un nouvel*
 „ *état de Vie. En effet vivre dans ces Corps,*
 „ *c'est vivre dans ce Monde, & vivre hors*
 „ *de*

tre chez P. HUMBERT, & les Freres WES-
 TEIN. D'ailleurs on peut voir dans le *Traité de la*
Mort à la p. 35. &c. § III. le passage, qui en est rap-
 porte ici & qu'on a mieux aimé traduire de nou-
 veau sur l'Original. Outre ces deux Ouvrages de
 Piété du Dr. SHERLOCK, il y en a un troisième,
 intitulé, *De l'Immortalité de l'Ame & de la Vie éter-*
nelle qui a été aussi traduit en François & imprimé
 chez P. HUMBERT en 1708. On le trouve chez
 les mêmes Libraires marquez ci-dessus.

„ de ces Corps, c'est passer dans un autre é-
 „ tat : Car pendant que nos Ames sont at-
 „ tachées à ces Corps, & qu'elles ne voient
 „ qu'à travers ces Organes matériels, il n'y
 „ a rien que de matériel qui puisse nous frap-
 „ per ; il n'y a rien, dis-je, qui ne soit mê-
 „ me grossier, qu'il peut réfléchir la lumie-
 „ re, & transmettre, avec elle, au fond de
 „ l'œil, la figure & les couleurs des Objets.
 „ Ainsi, quoique dans l'intérieur de ce Mon-
 „ de visible il y ait plus de magnificence, &
 „ de beautés qu'il n'en paroît au dehors, nous
 „ n'en appercevons rien du tout, à cause de
 „ cette Chair qui nous enveloppe & qui
 „ sépare ce Monde visible de l'invisible : Mais
 „ lors que nous venons à nous dépouillier de
 „ ces Corps, une nouvelle Scène de miracles
 „ étonnans se présente à notre vûe lors que
 „ ces Organes matériels viennent à dispa-
 „ roître, l'Ame avec sa pénétration natu-
 „ relle, voit ce qui lui étoit auparavant in-
 „ visible : Nous sommes alors dans l'autre
 „ Monde, lors que nous pouvons contempler
 „ ses Objets : C'est ainsi que S. PAUL nous
 „ dit, que * tant que nous habitons dans
 „ ce Corps, nous sommes éloginez du
 „ Seigneur ; mais qu'après être sortis de ce
 „ Corps, nous demeurons avec le Sei-
 „ gneur Il me semble que cela suffit pour
 „ nous guérir de notre attachement à ces
 „ Corps, à moins que nous ne croïions qu'il
 „ vaut mieux être enfermez dans une Pri-

L 2

„ son,

„ son, & regarder toute notre vie à travers
 „ une Grille, qui ne nous laisse entrevoir qu'u-
 „ ne Perspective fort bornée, & qui n'est pas
 „ même des plus charmantes, que d'être mis
 „ en liberté & de contempler à loisir tous les
 „ glorieux spectacles de l'Univers. Que ne
 „ donnerions-nous pas à présent pour jeter un
 „ coup d'œil sur ce Monde invisible, où le
 „ premier pas que nous ferons, au sortir de
 „ ces Corps, nous introduira ? C'est là où il
 „ y a des choses * que l'œil n'a point vues,
 „ que l'oreille n'a point ouïes, & qui ne
 „ sont jamais venues dans l'esprit de l'Hom-
 „ me : La Mort nous ouvre les yeux, nous
 „ étale une vaste Perspective, & nous offre
 „ un nouveau Monde environné de gloire, que
 „ nous ne saurions jamais voir, pendant que
 „ nous sommes enveloppez d'un voile de chair,
 „ dont nous ne devrions pas moins souhaiter
 „ d'être délivrez, que d'une Cataracte qui
 „ nous priveroit de la vue.

„ Comme un Homme qui réfléchit ne
 „ peut qu'être vivement touché de l'idée
 „ qu'il comparoitra un jour devant celui
 „ qu'aucun ne peut voir & vivre, il doit
 „ être beaucoup plus touché lors qu'il pen-
 „ se que cet Être infini examinera toutes
 „ les actions de sa vie passée, & qu'il le re-
 „ compensera ou le punira selon qu'il aura
 „ fait ou bien ou mal. Pour moi, je ne
 „ croi pas qu'il y ait aucun autre Système
 „ de Religion, que celui du Christianisme

„ qui

* 1. Corinth. II. 9.

LE SPECTATEUR. LX. Disc. 245.

„ qui soit capable de soutenir la Person-
 „ ne du monde la plus vertueuse sous le
 „ poids de cette pensée. Qu'un Homme
 „ soit aussi innocent qu'il vous plaira, qu'il
 „ ait porté la Vertu au plus haut degré de
 „ perfection, auquel on puisse atteindre dans
 „ cette Vie, il lui restera toujours tant de
 „ pechez secrets, tant de foiblesses huma-
 „ nes, tant de fautes d'ignorance, tant de
 „ passions & de préjugés, tant de paroles &
 „ de pensées mal conçues, en un mot, tant
 „ d'infirmité dans ses meilleures actions,
 „ que sans, le secours de l'Expiation
 „ que le Christianisme nous révèle, il lui
 „ seroit impossible d'être absous devant le
 „ Tribunal du souverain Juge, ou même
 „ *de subsister en sa présence.* Notre sainte Re-
 „ ligion nous fournit les seuls moyens qu'il
 „ y ait pour abolir nos Crimes, & rendre
 „ acceptable notre obéissance imparfaite.
 „ Il ya une excellente Pièce en *François*
 „ qui ne quadre pas mal à mon sujet, &
 „ que vous ferez peut être bien aise de re-
 „ voir ici. Elle est de feu Mr. DES BAR-
 „ REAUX, qui étoit un des plus beaux
 „ Genies & des plus grands Libertins qu'il
 „ y eut en *France*; mais qui se repentit, à
 „ la fin de ses jours, d'une manière écla-
 „ tante. D'ailleurs M. BAYLE nous dit
 „ que c'est une Pièce d'une grande beauté,
 „ & le célèbre Auteur de *la Rhétorique*,
 „ ou *l'Art de parler* * la cite comme

L 3

, un

* Voyez page 168 de la dernière Edition, fait à
Amsterdam chez la Veuve de P. MARREN en 1712.

246 LE SPECTATEUR XL. Disc.
„ un Sonnet *admirable*, La voici.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'é-
quité;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon im-
piété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du sup-
plice;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir, puis qu'il t'est glorieux:
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes
yeux:
Tonne, frappe, il est tems; rends moi guer-
re pour guerre:

Jadore en périssant la raison qui t'aigris;
Mais dessus quel endroit tombera ton ton-
nerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-
CHRIST.

„ Si ces pensées peuvent vous être de
„ quelque utilité, je vous prie de les met-
„ tre dans tout leur jour, & de me croire
„ avec sincérité, &c.

O.

XLI. DISCOURS.

Sed me Parnassi deferta per ardua dulcis
Raptat amor: juvat ire jugis, quâ nulla
priorum

Castaliam molli divertitur orbita clivo.

VIRG. Georg. III. 291.

*L'Amour m'entraîne jusqu'au sommet le plus
élevé & le plus solitaire du Parnasse : Je
me plais à m'y promener dans les lieux, où
nos Ancêtres n'ont jamais été, & qui con-
duisent, par une douce pente, à la Fontai-
ne Castalie.*

M. le SPECTATEUR,

„ JE me retirerai l'autre soir un peu plus
„ tard qu'à mon ordinaire, & je me trou-
„ vai si éveillé, que je pris VIRGILE,
„ pour me divertir, jusqu'à-ce que je sen-
„ tisse plus de disposition au sommeil. C'est
„ l'Auteur que je choisis toujours en pareil
„ cas; parce que, selon moi, il n'y en a
„ point qui écrive d'une manière si divine,
„ si harmonieuse, ni si égale, qui calme
„ l'Esprit & le dispose à une agréable mé-
„ lancholie; situation, que je préfère à tou-
„ te autre, pour la cloture de la Journée.
„ Je lus ces beaux traits, qu'on voit dans
„ ses *Géorgiques*, où il se déclare entière-
„ ment

„ ment dévoué au service des Muses, &
 „ si charmé de la Poësie, qu'il souhaitoit
 „ avec ardeur de se transporter dans les
 „ Bôcages sombres & les douces retraites
 „ du Mont *Hémus*. Je fermai le Livre, & je
 „ m'allai coucher. Ce que j'avois lû fit
 „ une si grande impression sur mon Es-
 „ prit, qu'il me sembla de voir accom-
 „ plir en ma Personne le souhait de Vir-
 „ GILE, & que j'en eus le Rêve suivant.

FICTION
 sur les
 difficul-
 tez qu'il
 y a de
 parvenir
 à la VER-
 TU &
 d'excel-
 ler dans
 la POE-
 SIE.

„ Transporté tout d'un coup dans les
 „ Plaines de la *Béotie*, j'aperçus le Mont
 „ *Parnasse* à l'extrémité de l'Horizon. Il
 „ me parut d'une si vaste étendue, que je
 „ me serois fatigué long-tems à chercher
 „ un sentier qui y menât tout droit, si je n'a-
 „ vois vû, à quelque distance, un Bôcage,
 „ qui me détermina d'abord à marcher de
 „ ce côté là, quoi que dans la Plaine, où
 „ il étoit situé, il n'y eût rien d'assez re-
 „ marquable pour fixer ma vûe. Lors que
 „ j'y fus arrivé, je le trouvai partagé en u-
 „ ne infinité de Promenades & d'Allées, qui
 „ s'élargissoient en divers endroits, où el-
 „ les formoient de beaux Cercles ou de
 „ grandes Ovaies, environnez d'ifs & de
 „ Cypres, entre lesquels on voïoit des Ni-
 „ ches & des Grottes couvertes de Lierre.
 „ On n'y entendoit aucun autre bruit que
 „ celui d'un doux Zephir, qui remuoit un
 „ peu les feuilles des Arbres, & tout y pa-
 „ roissoit enseveli dans un profond silence.
 „ Je fus charmé de la beauté de cette Solitu-
 „ de, & jamais de ma vie je n'avois pris
 „ tan.

„ tant de plaisir à être seul, & à m'entrete-
 „ nir de mes pensées. Dans cet heureux
 „ état, je me promenai d'un côté & d'au-
 „ tre, sans choix & sans dessein, jusqu'à ce
 „ qu'au bout d'une allée d'Arbres, je vis
 „ trois Dames assises sur un Banc de ga-
 „ zon, avec un Ruissseau qui couloit à leurs
 „ piez & qui formoit un doux murmure. Je
 „ les adorai comme les Divinitez tutelaires
 „ du Bois, & je m'arrêtai pour les exami-
 „ ner chacune en détail, Celle du milieu,
 „ qui se nommoit la SOLITUDE, avoit les
 „ bras croisez l'un sur l'autre, & paroif-
 „ soit plutôt pensive & tout-à-fait recueil-
 „ lie en elle-même, que chagrine ou affligée.
 „ La Déesse du SILENCE, avec un doigt
 „ sur la bouche, étoit à sa droite, & la
 „ CONTEMPLATION, qui avoit les yeux
 „ tournez vers le Ciel, étoit à sa gauche.
 „ Devant celle-ci paroissoit un Globe cé-
 „ leste, sur lequel on voïoit plusieurs Théo-
 „ rémes de Mathématique. Elle me pré-
 „ vint avec la plus grande affabilité du
 „ monde: *Ne craignez pas*, me dit-elle;
 „ *je sai quelle est votre intention, sans que*
 „ *vous ouvriez la bouche; vous souhaiteriez*
 „ *qu'on vous conduisît à la Montagne des*
 „ *Muses: C'est ici le seul chemin par lequel*
 „ *on y puisse aller, & il n'y a personne qui*
 „ *soit aussi souvent employée que moi, pour*
 „ *servir de Guide à ceux qui font ce voyage.*
 „ Après avoir parlé de la sorte, elle se le-
 „ va de sa place, & je m'abandonnai à sa
 „ conduite; mais à mesure que nous tra-

„ versions le Bois, je ne pûs m'empêcher
 „ de lui demander qui étoient ceux qu'on
 „ admettoit dans cette agréable Retraite.
 „ Assûrément, lui dis je, il n'y a rien qui
 „ puisse entrer ici que la Vertu & des Pen-
 „ sées vertueuses: Tout le Bois semble é-
 „ tre destiné à la reception & au bonheur
 „ de ceux qui ont suivi, pendant toute leur
 „ vie, les lumieres de la Conscience, & qui
 „ ont obéi aux ordres des Dieux. *Vous a-*
 „ *vez raison*, me dit-elle, *& soyez persua-*
 „ *dé que ce Lieu n'étoit d'abord destiné que-*
 „ *pour les Gens de bien: On n'y en admit*
 „ *pas d'autres sous le Regne de SATUR-*
 „ *NE; il n'y avoit que de saints Prêtres qui*
 „ *eussent droit d'y entrer; ceux qui avoient*
 „ *delivré leur Pays de l'oppression & de la*
 „ *tyrannie venoient s'y reposer de leurs tra-*
 „ *voux; & l'on n'y voyoit que des Philoso-*
 „ *phes que l'étude & l'amour de la Sageffe*
 „ *avoient rendus capables d'une Conversa-*
 „ *tion toute divine. Mais à présent ce Lieu*
 „ *n'est pas moins dangereux, qu'il étoit au-*
 „ *trefois à l'abri de tout péril: Le Vice a si*
 „ *bien appris à contre faire la Vertu, que sou-*
 „ *vent il yentre sous ce déguisement. Voyez-*
 „ *là, tout droit, vis à-vis de vous, la VAN-*
 „ *GEANCE, qui marche d'un pas grave &*
 „ *lent, revêue des Habits de l'HONNEUR.*
 „ *Tournez les yeux un peu à côté de celle-ci,*
 „ *& vous verrez l'AMBITION, qui se*
 „ *tient là debout toute seule; si vous lui de-*
 „ *mandez son Nom, elle vous répondra*
 „ *qu'elle est l'EMULATION ou la GLOI-*

LE SPECTATEUR *XLI. Disc. 251*

„ RE. Mais celle de toutes ces Indignes
 „ Créatures qui se glisse le plus souvent ici,
 „ malgré nous, est l'INCONTINENCE, qui
 „ occupe aujourd'hui la place d'un Dieu, au-
 „ quel ce Bécage étoit entrefois entièrement
 „ dévoué. L'AMOUR vertueux, suivi de
 „ l'HYMEN, & de toutes les GRACES
 „ qui l'accompagnent, a regné dans cet heu-
 „ reux séjour, une foule de Vertus lui ser-
 „ voient de Cortège, & il n'y avoit pas une
 „ seule Pensée desbônête qui osât prétendre
 „ à y être admise. Ob! que la scène a bien
 „ changé de face, & qu'elle est rarement re-
 „ nouvellée par le petit nombre de ceux qui
 „ méprisent les sordides richesses, & qui se
 „ croient dignes de la compagnie d'un Dieu si
 „ charmant!

„ La Déesse n'eut pas plutôt achevé son
 „ discours, que nous arrivâmes à l'extre-
 „ mité du Bois, où commençoit une Plai-
 „ ne qui se terminoit au pié de la Monta-
 „ gne. Je me tins ici plus que jamais au-
 „ près d'elle, parce que divers Phantômes
 „ me sollicitoient à les prendre pour Gui-
 „ des, & qu'ils s'offroient de me conduire
 „ au Mont des Muses par un chemin plus-
 „ court. La VANITE', qui avoit séduit
 „ une infinité de Personnes, que je vis ro-
 „ der ça & là au bas de la Montagne, m'im-
 „ porta plus que tous les autres. Je me
 „ détournai, avec indignation, de cette
 „ Troupe méprisable, & j'avertis la Déesse
 „ qui m'escortoit, que j'avois quelque es-
 „ perance de pouvoir monter une partie du

„ chemin ; mais que je craignois beaucoup
 „ de n'avoir pas assez de force pour attein-
 „ dre jusqu'à la plaine du sommet. Instruit
 „ de sa propre bouche qu'il étoit impos-
 „ sible de se tenir sur les côtez, & que, si
 „ je n'avançois vers le haut, je tomberois
 „ infailliblement jusques au bas, sans en
 „ pouvoir revenir, je résolu de n'épargner
 „ ni travail ni fatigue pour vaincre tous les
 „ obstacles ; tant je souhaitois avec ardeur
 „ le plaisir que j'espérois goûter à la fin de
 „ mon entreprise.

„ Il y avoit deux Sentiers qui condui-
 „ soient au sommet de la Montagne, &
 „ dont l'un étoit gardé par le Genie qui pré-
 „ sideoit sur le moment de notre naissance.
 „ D'ailleurs il avoit ordre d'examiner les
 „ différentes prétensions de ceux qui vou-
 „ loient passer par ce chemin-là, & de n'y ad-
 „ mettre que ceux que MËLPOMENE avoit
 „ regardé d'un oeil favorable lors qu'ils é-
 „ toient venus au Monde. L'autre Chemin
 „ étoit gardé par la DILIGENCE, à la-
 „ quelle s'adressoient plusieurs de ceux que
 „ le Genie n'avoit pas daigné recevoir ; mais
 „ elle étoit si lente à leur acorder leur de-
 „ mande & ils trouvoient ensuite le Che-
 „ min si pénible & si embarrassé que plu-
 „ sieurs, après y avoir marché quelque
 „ tems, aimoient mieux retourner en arriè-
 „ re, que de continuer leur route ; & qu'il y
 „ en avoit fort peu qui tinssent bon jusques
 „ à la fin. Outre ces deux Sentiers, qui con-
 „ duisoient chacun à part au sommet de la
 „ Mon-

„ Montagne, il y en avoit un troisiéme for-
 „ mé de ces deux-là, qui se joignoient à
 „ une petite distance de l'entrée. Celui-ci
 „ menoit tout droit au Trône d'APOL-
 „ LON le petit nombre de ceux qui avoient
 „ le bonheur de le découvrir. Je ne sai si
 „ j'aurois eu le front de me présenter à l'u-
 „ ne ou l'autre de ces deux Portes, si je
 „ n'avois vû qu'un Homme, qui avoit
 „ l'air d'un Passan, & qui étoit suivi d'une
 „ foule d'aimable Jeunesse de l'un & de
 „ l'autre Sexe, demandoit qu'on les admît
 „ tous sans exception. Sa vûe me fit sou-
 „ venir de ce Passan, dont on a mis la fi-
 „ gure dans une Carte, & qui servit de
 „ Guide au Prince EUGENE, lors qu'il
 „ passa les *Alpes*. Quoi qu'il en soit, il
 „ avoit quantité de Papiers à la main, &
 „ il en produisit plusieurs, qu'il dit tenir de
 „ si bonne part, qu'il ne doutoit pas qu'A-
 „ POLLON ne les reçut comme d'excel-
 „ lens Passeports, entre lesquels j'en crus
 „ voir quelques uns de mon écriture. Du
 „ reste toute la Bande y fut admise, & don-
 „ na, par sa présence, un nouvel éclat &
 „ de nouveaux plaisirs à cet heureux séjour.
 „ D'ailleurs cet honnête Homme ne cher-
 „ choit pas à y entrer lui-même; mais,
 „ comme une espèce de Forétier dans les
 „ Plaines d'un Bois, il servoit à guider les
 „ Passagers, qui, par leur mérite person-
 „ nel ou les instructions qu'il leur procu-
 „ roit, avoient les moïens de réussir dans
 „ ce pénible volage. Après l'avoir exami-

„ né fort attentivement, je vous avouërai
 „ de bonne foi, mon cher Monsieur, qu'à
 „ son air obligeant & modeste, je le pris
 „ pour vous-même. D'un autre côté, nous
 „ ne fumes pas plutôt entrez, qu'on nous
 „ aspergea, par trois fois, d'eau de la Fon-
 „ taine *Aganippe*, qui avoit la vertu de
 „ nous garantir de tous sortes de maux,
 „ à la reserve des traits de l'Envie, qui nous
 „ poursuivit jusques au bout de notre
 „ Course. Arrivez au sommet de la Mon-
 „ tagne, par le Sentier du milieu, nous ap-
 „ perçumes d'abord deux Figures, qui atti-
 „ rerent toute mon attention: L'une étoit
 „ une jeune Nymphé dans la fleur de son âge
 „ & de sa beauté, qui avoit des ailes aux é-
 „ paules & aux piez, & qui pouvoit se tran-
 „ sporter, en un instant, jusques aux Cli-
 „ mats les plus éloignez. Elle changeoit à
 „ toute heure d'Habits; on la voïoit quel-
 „ quefois mise de la maniere du monde la
 „ plus naturelle & la plus séante, & une au-
 „ tre fois elle paroïssoit avec les Habits les
 „ plus extravagans & les plus ridicules qu'on
 „ se puisse imaginer. Il y avoit auprès d'elle
 „ un Homme d'un âge mûr & d'un air
 „ fort grave, qui corrigeoit ses bizarreries,
 „ qu'il lui montrait dans un Miroir, & qui
 „ ne cessoit de jeter ses ornemens affectez
 „ & mal-séans au bas de la Montagne, où
 „ ils étoient ramassez avec soin par les Ha-
 „ bitans de la Plaine, qui se faisoient un
 „ honneur de s'en parer. Cette Nymphé
 „ étoit l'IMAGINATION, Fille de la Li-

„ BERTÉ, la plus belle de toutes les Nym-
 „ phes des Montagnes. Son Conseiller é-
 „ toit le JUEMENT, qui doit sa naissan-
 „ ce au TEMS, & qui est le seul Fils qu'il
 „ reconnoisse pour légitime. Au-milieu
 „ d'eux, il y avoit un jeune Garçon, nom-
 „ mé l'ESPRIT, auquel ils ont donné le
 „ jour, & qui étoit assis sur un Trône com-
 „ posé des Ouvrages des Auteurs les plus
 „ célèbres. Quoi que les Grecs & les Ro-
 „ mains en fissent le plus grand nombre,
 „ je ne pûs que sentir une secrete joie de
 „ voir que nos Compatriotes dominoient
 „ sur tous les autres.

„ En état d'examiner à loisir cet agréa-
 „ ble séjour, & plein d'une vigueur nouvel-
 „ le, il me sembla que je voyois tous les Ob-
 „ jets d'une manière plus intime & plus sa-
 „ tisfaisante, que je respirois un air plus pur,
 „ que j'étois sous un Ciel toujours serain,
 „ & que le Soleil y éclairoit sans aucune
 „ interruption. Les deux sommets de la
 „ Montagne s'élevoient de part & d'autre,
 „ & formoient, au milieu d'une rianté Val-
 „ lée, le séjour des Muses, & de ceux
 „ qui avoient produit des Ouvrages dignes
 „ de l'immortalité. APOLLON y étoit as-
 „ sis sur un Trône d'Or, couvert d'un
 „ vieux Laurier, qui étendoit ses branches
 „ & son ombre au dessus de sa tête. Son
 „ Carquois & son Arc étoient à ses pieds.
 „ Il tenoit sa Harpe à la main, pendant
 „ que les Muses, rangées autour de lui,
 „ célébroient, par des Hymnes, sa Victoi-
 „ re

„ re sur le Serpent PYTHON, & chantoient
 „ quelquefois les Amours de LEUCOTHOË
 „ & de DAPHNIS. Après elles, HOME-
 „ RE, VIRGILE & MILTON avoient
 „ leurs places. Il y avoit ensuite une fou-
 „ le d'Auteurs, entre lesquels je fus bien
 „ surpris de voir quelques *Lapons*, qui,
 „ malgré la grossièreté de leurs Habits, y
 „ avoient été reçus en dernier lieu. Je
 „ vis PINDARE se promener tout seul,
 „ sans que personne osât l'aborder, jusqu'à
 „ ce que * COWLEY se joignît a lui; mais
 „ fatigué à marcher sur ses traces, & pres-
 „ que mis hors d'haleine, il le quitta pour
 „ suivre HORACE & ANACREON, avec
 „ lesquels il me parut se plaire infiniment.
 „ Un peu plus loin je vis un autre grou-
 „ pe d'Auteurs, vers lesquels je m'avancai,
 „ & je trouvai que c'étoit SOCRATE, qui
 „ dictoit à XENOPHON & à l'Esprit de
 „ PLATON; mais le Poëte MUSÉE a-
 „ voit l'Auditoire le plus nombreux autour
 „ de lui. J'étois trop éloigné pour enten-
 „ dre ce qu'il disoit, ou reconnoître le vi-
 „ sage de ses Auditeurs, quoi qu'il me sem-
 „ bla d'y appercevoir VIRGILE, plein d'ad-
 „ miration à l'ouïe de ses paroles harmo-
 „ nieuses.
 „ Enfin, tout juste au bord du sommet,
 „ je vis BOCCALINI, qui expédioit des
 „ Lettres au bas de la Montagne pour
 „ in-

* Fameux Poëte *Anglois*; dont il est parlé en divers
 endroits des Volumes précédens.

LE SPECTATEUR. *XLI. Disc. 257*

„ instruire les Habitans de ce qui se pas-
„ soit sur le *Parnasse*; mais je m'appergus
„ qu'il les écrivoit à la derobée, sans l'a-
„ veu des Muses, & sans qu'APOLLON
„ les revst. Elevé à cette hauteur & envi-
„ ronné d'un Ciel toujours serain, je pou-
„ vois découvrir les inquietudes & les pei-
„ nes infinies que les Hommes se donnoient
„ en bas, pour se fraier un chemin à tra-
„ vers les labyrinthes de la Vie. Le sentier
„ de la Vertu me paroissoit vis-à-vis de cha-
„ cun d'eux; mais l'intérêt, ou quelque Es-
„ prit malin venoit les en éloigner à tout
„ moment. Ainsi je n'étois pas moins sensi-
„ ble à mon propre bonheur, que touché
„ de compassion à le vûe de leurs embar-
„ ras, dont ils n'avoient pas la force de
„ se délivrer. Ce contraste, si opposé au
„ calme que je goûtois, me reveilla en sur-
„ saut, & ne m'a laissé que l'esperance que
„ le recit de mon Songe ne vous déplatra,
„ pas.

T.

XLII. DISCOURS.

Heu pietas! heu prisca fides!

VIRG. *Æneid.* VI. 878.

Helas ! quel amour n'avoit-il pas pour la Patrie ! belas ! quelle franchise du vieux tems ne remarquoit-on pas dans toute sa conduite !

HIER au soir à notre Cotterie, nous reçûmes une triste nouvelle, qui nous affligea tous au dernier point. Je ne doute pas même que mes Lecteurs n'en soient touchés, lors qu'ils apprendront que le Chevalier ROGER DE COVERLY est mort. Il finit ses jours dans sa Maison à la Campagne, après avoir été malade quelques semaines. Le Chevalier ANDRÉ FRÉPORT eût une Lettre d'un de ses Correspondans de ces Quartiers-là, qui lui annonça que ce bon Vieillard s'étoit enrhumé aux Assises de sa Province, lorsqu'il y travailloit avec ardeur à obtenir l'effet d'une Requête, qu'il avoit dressée lui-même, & qui avoit eu tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Mais cette particularité vient d'un Juge de Paix *Whig*, qui étoit l'Ennemi & l'Antagoniste déclaré du Chevalier. J'ai des Lettres du Chapelain & du Capitaine SENTRY, qui n'en disent mot, quoi que remplies d'un détail, qui fait honneur à la me-
moi.

LE SPECTATEUR. XLII. Disc. 259
moire de ce bon Vieillard. - Mon Ami le
Sommelier, qui prit tant de soin de moi
l'Eté dernier lors que j'étois à la Maison
du défunt, m'en a écrit une dans la simplici-
té de son cœur. Il y a bien des Circon-
stances que les autres n'ont pas relevées, &
c'est aussi pour cela que j'en vais faire part
au Public, sans y rien ajouter ni diminuer.

Mon très-honoré MONSIEUR,

„ Sâchant que vous étiez le bon Ami de
„ mon vieux Maître, je n'ai pû m'empê-
„ cher de vous écrire la triste nouvelle de
„ sa Mort, qui a affligé tout le País, aussi
„ bien que ses pauvres Domestiques, qui
„ l'aimoient, à coup sûr, plus que leur pro-
„ pre vie. Je crains fort qu'il n'ait attrapé
„ son Mal aux dernières Assises de la Pro-
„ vince, où il voulut aller, pour faire rendre
„ justice à une pauvre Veuve, & à ses
„ Enfans, qu'un Gentilhomme du voisinage
„ opprimoit; car vous savez, Monsieur, que
„ mon bon Maître étoit toujours l'Ami du
„ Pauvre & de l'Orphelin. A son retour,
„ la première chose dont il se plaignit fut
„ qu'il n'avoit plus de goût pour le Bœuf
„ rôti n'ayant pu manger d'un Aloëau,
„ qu'on lui avoit servi à l'ordinaire, & vous
„ savez qu'il aimoit beaucoup cette pièce-
„ là. Depuis ce moment, il empira de jour
„ en jour, jusqu'à ce qu'il eût bon courage jus-
„ ques à la fin. Il est vrai qu'une fois nous
„ eumes grande espérance qu'il en revien-
„ droie,

„ droit à l'occasion d'une Civilité, que la
 „ Dame Veuve, qu'il avoit courtisée les
 „ quarante dernières années de sa Vie, lui
 „ envola faire; mais ce ne fut qu'une petite
 „ lueur qui précéda sa Mort. Il a légué à
 „ cette Dame, comme une marque de son
 „ Amour, un Collier de grosses Perles, &
 „ deux Bracelets d'argent enrichis de Jo-
 „ uaux, qui avoient appartenu à ma bonne
 „ vieille Maitresse la Mere de mon Cheva-
 „ lier. Il a légué au Chapelain le Hongre
 „ blanc, qui est si beau, & qu'il montoit lui-
 „ même quand il alloit à la Chasse, parce
 „ qu'il a cru qu'il en auroit grand soin, & il
 „ vous a laissé tous ses Livres. D'ailleurs
 „ il a donné au Chapelain une fort jolie
 „ Maison, avec de bonnes terres qui en
 „ dépendent. Le jour qu'il fit son Testa-
 „ ment, le froid étoit si rude, qu'il laissa
 „ pour Deuil à tous les Hommes de la Pa-
 „ roisse un Surtout de Frise, & à toutes
 „ les Femmes une Capote noire. Ce fut
 „ le plus triste spectacle du monde de le
 „ voir dire adieu à ses pauvres Domestiques,
 „ & nous louer tous de notre fidélité, pen-
 „ dant que nous pleurions à chaudes lar-
 „ mes, sans pouvoir ouvrir la bouche.
 „ Comme nous avons presque tous grison-
 „ né au service de notre cher Maître, il nous
 „ a laissé des Pensions, qui nous mettent
 „ en état de vivre fort à notre aise le re-
 „ ste de nos jours. Il a fait plusieurs au-
 „ tres Legs charitables, qui ne sont pas ve-
 „ nus jusques-ici à ma connoissance; mais

„ on soutient qu'il a laissé de l'argent pour
 „ bâtir un Clocher à l'Eglise; car on lui a
 „ entendu dire, il y a quelques tems, que,
 „ s'il vivoit encore deux années, l'Eglise
 „ de *Coverly* auroit un Clocher, Le Cha-
 „ pelain dit à tout le monde qu'il a fait u-
 „ ne très-belle fin, & il ne parle jamais de
 „ lui que les larmes aux yeux. Il a été in-
 „ humé, comme il l'avoit prescrit, avec
 „ ses Ancêtres de *COVERLY*, à la gauche
 „ de son Pere le Chevalier *ARTHUR*. Le
 „ Cercueil fut porté par six de ses Fer-
 „ miers & le Drap mortuaire par six des
 „ principaux Juges: Toute la Paroisse en
 „ Deuil & le cœur pénétré de douleur sui-
 „ voit le Corps, les Hommes avec leurs
 „ Surtouts de Frise, & les Femmes avec
 „ leurs Capotes. Le Capitaine *SENTRY*,
 „ Neveu de mon Maître, s'est mis en pos-
 „ session de tout le Bien. Lors que mon
 „ vieux Maître le vit un peu avant la Mort,
 „ il lui serra la main, lui souhaita de jouir
 „ en paix de son Heritage; & le pria d'en
 „ faire un bon usage, & de paier tous
 „ les Legs & les Dons charitables, qu'il
 „ laissoit, lui dit-il, comme des Redevan-
 „ ces fondées sur ses terres. Le Capitaine
 „ paroît fort civil, quoi qu'il ne dise pas
 „ grand' chose. Il fait bien des caresses à
 „ ceux que mon Maître aimoit, sans ou-
 „ blier le vieux Chien de la Maison, qui
 „ étoit le Favori de mon Maître, comme
 „ vous savez. Si vous aviez entendu les
 „ cris lamentables que cette pauvre Bête
 „ poussa

„ poussa le jour que mon Maître mourut;
 „ ils vous auroient percé le cœur. Il ne
 „ s'est plus soucié de rien depuis ce mo-
 „ ment, non plus que nous. Ce fut la
 „ plus triste journée pour les Pauvres qu'il
 „ y ait jamais eu dans la Providence de
 „ *Worcester*. C'est tout ce que peut vous
 „ dire &c.

EDOUARD POILBLANC.

P. S. „ Quelques semaines avant que
 „ mon Maître mourût, il exigea qu'un Li-
 „ vre, qui vous est adressé par la voie du
 „ Roulier, fut donné, de sa part, à Mr.
 „ le Chevalier FRÉPORT.

Cette Lettre du pauvre Sommelier, quoi-
 qu'écrite à sa manière, nous donna une si
 haute idée de notre bon Ami défunt, qu'à
 sa lecture, il n'y eut pas un seul Membre
 de la Cotterie qui ne versât des larmes. A
 l'ouverture du Livre que je remis au Che-
 valier FRÉPORT, il trouva que c'étoit
 un Recueil d'actes de Parlement. Il y a-
 voit, entre autres, l'Acte d'Uniformité,
 dont quelques endroits, marquez de la pro-
 pre main du défunt se rapportoient à deux
 ou trois Points, sur lesquels ils avoient dis-
 puté ensemble la dernière fois que Mr. DE
 COVERLY parut à la Cotterie. Le Che-
 valier FRÉPORT, qui, dans une autre
 occasion, auroit badiné là-dessus, à la vûe
 de l'écriture du bon Vieillard, ne pût re-
 tenir ses larmes, & mit le Livre dans sa po-
 che,

LE SPECTATEUR. XLIII. Disc. 263
che. Le Capitaine SENTRY m'avertit,
que son Oncle a laissé des Bagues & des
Habits de deuil pour tous les Membres de
la Société.

O.

XLIII. DISCOURS.

— Miserrum est alienæ incumbere famæ,
Ne collapsa ruant subductis tecta columnis.

Juv. Sat. VIII. 76.

*C'est un grand malheur de n'être appuyé que
sur le mérite d'autrui ! Les bâtimens sou-
tenus de colonnes tombent dès qu'on les a
retirées.*

DISTRAIT aujourd'hui par d'autres
occupations, il faut que j'entretien-
ne mes Lecteurs à la manière de ceux qui
entrent dans une nouvelle Maison, qui
regalent leurs Convives de ce qu'ils appor-
tent eux-mêmes. Le premier Plat que je
leur servirai est une Lettre que je viens de
recevoir tout fraîchement.

Mr. le SPECTATEUR,

„ C'est avec une douleur extrême que
„ j'ai appris la Mort de Mr. DE COVERLY LETTRE
„ & je m'intéresse de tout mon cœur à l'aff. sur quel-
ques Epî-
taphes.
„ si.

„ fiction que vous en témoignez. Il me
 „ semble que vous auriez dû noircir les
 „ bords de la Feuille volante où vous nous
 „ annoncez une si triste Nouvelle, & que
 „ l'Impression en auroit dû être en Cara-
 „ ctère *Gothique*. On s'attend à voir son E-
 „ pitaphe écrite de votre main, & que vous
 „ remplirez sa place, dans la Cotterie, d'un
 „ Membre aussi digne & aussi divertissant,
 „ s'il est possible d'en trouver un tel. Je ne
 „ doute pas que le Public ne vous recom-
 „ mande bien des gens qui aspireront à ce
 „ poste d'honneur.

„ Puis que nous en sommes sur le cha-
 „ pitre de la Mort, & que j'ai parlé d'une
 „ Epitaphe, je vous dirai, Monsieur, que
 „ j'ai découvert un Cimetière, où je croi
 „ que vous passeriez une après-midi, avec
 „ une grande satisfaction pour vous-même
 „ & pour le Public: il appartient à l'Eglise
 „ de *Stebon-Heatb*, qu'on appelle commu-
 „ nément *Stepny*. Je ne sai si les Habi-
 „ tans de cette Paroisse ont un genie tout
 „ singulier pour les Epitaphes, ou s'il y a
 „ quelque Poëte chez eux qui entreprenne
 „ cet Ouvrage en gros; mais il est certain
 „ qu'il y a plus d'Inscriptions remarqua-
 „ bles dans cet Endroit, que je n'en ai ja-
 „ mais vû aucune autre part, & je puis dire
 „ sans vanité qu'il n'y a point d'Homme en
 „ Angleterre qui s'entende mieux que moi
 „ en Pierres sépulcrales: Aussi ai-je fait u-
 „ ne bonne partie de mes études dans les
 „ Cimetieres. Qu'il me soit permis de vous
 „ en

„ envoie deux de ces Epitaphes , qui serviront d'Exemple pour toutes les autres.
 „ Elles sont écrites d'un stile bien différent;
 „ la premiere est d'un stile diffus & prolixé,
 „ la seconde d'un stile concis & serré. La premiere tient du simple & du pathétique; la seconde a quelque chose de léger , mais de vif & de nerveux. La premiere est conçue en ces termes :

Ci gît Thomas Sapper, Né dans la Nouvelle Angleterre, pourquoi est-il venu mourir à Londres ? Il fut le troisième Fils de huit que son pere Jean eut de sa Mere Marthe. Il possédoit déjà les bonnes graces de son Prince, quand la mort l'enleva à l'âge de vingt & trois ans, la petite verole le coucha au Tombeau, après en avoir fait autant neuf ans auparavant à sa Mere & à deux de ses freres. Ainsi le Pere reste seul à pleurer sa Femme & tous ses Enfans.

„ Voici l'autre Epitaphe :

Ci gît le Corps de PAUL ARNOUT
 Ouvrier en soie, & puis c'est tout.

„ Je ne saurois finir sans vous communiquer une autre Epitaphe courte, que j'ai vûe quelque part, quoi que je ne puisse pas me rappeler en quel endroit. La pensée en est serieuse , & , selon moi, la plus belle qu'on ait jamais employée en pareil cas. Vous savez, Monsieur,
 Tome V. M „ qu'il

„ qu'il est ordinaire, après qu'on nous a
 „ dit le Nom de la Personne inhumée, de
 „ s'attacher à son Eloge. Celle-ci, que la
 „ Personne intéressée fit elle même quel-
 „ que tems avant sa Mort, est d'un tour
 „ bien opposé.

*Hic jacet R. C. in expectatione diei su-
 premi. Qualis erat dies iste indicabit.*

C'est-à-dire, " Ici gît R. C. dans l'at-
 „ tente du dernier Jour, qui découvrira ce
 „ qu'il étoit." Je suis &c.

MONSIEUR,

L'É-
 TRE é-
 crite de
 Cambridge
 sur la
 Physio-
 nomie.

„ Après avoir relû dernièrement votre
 „ DISCOURS sur la Physionomie, je ne
 „ doute pas que, si vous veniez faire un
 „ tour dans cette ancienne Université, vous
 „ n'y pussiez recevoir de grandes lumières
 „ sur ce sujet; puis qu'il n'y a presque pas
 „ un jeune Etudiant qui ne donne des mar-
 „ ques certaines de son Humeur & de son
 „ Caractère suivant les règles de cet Art.
 „ Dans les Cours & dans les autres Villes,
 „ chacun fait violence à sa Mine, & tâche
 „ de paroître comme le reste du monde;
 „ mais la Jeunesse de ce Lieu, qui n'est pas
 „ encore formée par la Conversation & l'u-
 „ sage du beau monde, donne un mouve-
 „ ment libre & négligé à toutes ses allures.
 „ Vous avez si bien épluché tous les res-
 „ sorts de la Nature Humaine, que vous

* Voyez le LXVIII. du I. Tome.

„ savez mieux que moi , sans doute , qu'il y
 „ a une liaison fort intime entre l'Homme
 „ extérieur & l'intérieur , & que la moins
 „ pensée n'a pas plutôt commencé à
 „ s'élever dans l'Esprit , qu'il se fait une re-
 „ volution proportionnée au dehors , qu'un
 „ Adepté en Physionomie peut découvrir
 „ aisément. De là vient que la valeur in-
 „ trinsèque & le mérite d'un Fils de notre
 „ bonne Mere l'Université se manifeste par
 „ les traits de son Visage , la tournure de
 „ sa Personne , le mécanisme de ses Ha-
 „ bits , la disposition de ses Membres , sa dé-
 „ marche , son air , & par un nombre infini
 „ d'autres particularitez aussi remarqua-
 „ bles. Ceux qui sont experts dans cet Art
 „ profitent souvent des yeux d'un Homme ,
 „ pour connoître l'état de son cerveau ; l'e-
 „ xamen de son Nez leur sert à juger de ses
 „ Facultez intellectuelles ; une Oreille trop
 „ visible & impertinente passe chez eux
 „ pour une marque infallible de reproba-
 „ tion , & que celui qui en est le maître ne
 „ craint ni Dieu ni les Hommes. Suivant ce
 „ Système , un sourcil froncé , un regard
 „ morne & pesant , une démarche lente &
 „ compassée , avec les deux mains dans les
 „ poches de la Culote , designent un Esprit
 „ tourné du côté de la Logique , de la Mé-
 „ taphysique & des Mathématiques. C'est
 „ ainsi qu'une démarche irrégulière , qu'une
 „ Perruque chargée de poudre , dont l'un
 „ des coins est jetté sur l'épaule , qu'une
 „ Main dans le Gouffet , & l'autre qui bran-

„ dille d'un air negligé , avec une pincée
 „ de véritable Tabac de *Barcelonne* entre
 „ le pouce & le premier doigt , & une bon-
 „ ne quantité du même sur la lèvre supe-
 „ rieure , font le Type d'un Homme qui
 „ possède les belles Lettres. D'ailleurs , un
 „ pas grave , lent & cadencé marque un
 „ Esprit tourné au Poëme Heroïque & à
 „ la Politique ; un pas égal marque un Ge-
 „ nie qui est propre à l'Ode & à la Balla-
 „ de moderne ; & une Veste deboutonnée ,
 „ avec une Chemise de toile de *Hollan-*
 „ *de* qui éblouit les yeux des passans &
 „ qui morgue le froid , est le signe d'un
 „ panchant fatal pour l'Art militaire.

„ Je pourrois m'étendre beaucoup plus
 „ sur tous ces Articles ; mais je sai à qui
 „ j'écris , Si vous pouvez y gréfer quelque
 „ Discours à votre mode , ou les tourner
 „ à l'avantage des Personnes intéressées ,
 „ vous ferez une action digne du SPECTA-
 „ TEUR de la *Grande-Bretagne* , & vous
 „ obligerez en particulier &c.

XLIV. DISCOURS.

Inde hominum pecudumque genus, vitæque
volantum,

Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore
pontus.

VIRG. Æneid. VI. 728.

*De là sont venus les Hommes, les Bêtes à
quatre piez, les Oiseaux, & les Mon-
stres, que la Mer nourrit.*

Quoi qu'il y ait un plaisir extraordinai-
re à contempler le Monde matériel, je veux dire ce Système de Corps cé-
lestes que la Nature a formé, avec tant d'art, de la Matière insensible, & les différentes re-
lations que ces Corps ont les uns avec les au-
tres; il y a toujours, ce me semble, quelque
chose de plus étonnant & qui frappe davan-
tage dans la contemplation du Monde vital,
c'est-à-dire de tous ces Animaux, dont cha-
que Partie de l'Univers est ornée. Le Mon-
de matériel n'est que l'écorce de l'Univers: ME.
Le Monde vital en fournit les Habitans.

Si nous examinons ces Parties du Mon-
de matériel qui sont le plus près de nous, &
qui deviennent ainsi le sujet de nos observa-
tions & de nos recherches, il est surprenant
de penser au nombre infini d'Animaux
qu'elles renferment. Chaque partie de la

Observa-
tions sur
la structu-
re de l'U-
NIVERS,
& sur le
nombre
infini
d'Etres
qu'il y a
au-des-
sous & au-
dessus de
l'HOM-
ME.

Matiere est peuplée : Chaque Feuille verte nourrit un essain d'Habitans. A peine y a-t-il une seule Humeur dans le Corps de l'Homme, ou celui de tout autre Animal, où nos Microscopes ne découvrent des Millions de Créatures vivantes. La surface des Animaux est aussi remplie d'autres Animaux, qui servent à leur tour de base & de pâture à d'autres : Que dis-je ? Dans les Corps les plus solides, & dans le Marbre même, il y a des Cellules & des Cavitez qui fourmillent de ces Habitans, que leur petitesse dérobe à nos yeux. D'un autre côté, si nous envisageons certains Amas de la Nature & autres Corps plus lourds, nous voyons les Mers, les Lacs & les Rivières abonder en plusieurs Espèces de Créatures vivantes : Nous voyons les Montagnes & les Marais, les Déserts & les Bois, remplis d'Oiseaux & de Bêtes à quatre piez, & que chaque partie de la Matiere fournit les nécessitez & les commoditez de la vie à toutes les armées de ses Habitans.

† L'Auteur des *Entretiens sur la pluralité des Mondes* tire, de cette considération, un très-bon Argument pour faire voir que toutes les Planetes doivent être habitées. En effet, puis qu'aucune partie de la Matiere qui nous est connue ne demeure inutile ou déserte, il s'ensuit, par la même raison, ou du moins il est fort probable, que ces vastes Corps, qui roulent à une distance si éloignée de nous, sont remplis d'Etres
pro-

* MR. DE FONTENELLE.

LE SPECTATEUR. *XLIV. Disc. 271*
proportionnez aux Lieux & à l'état où ils
se trouvent.

L'Existence n'est un Bien que pour les
Etres douez de perception, & ne sert de
rien, pour ainsi dire, à la Matière inani-
mée, qu'en ce qu'elle est de quelque usage
aux Etres qui sentent leur existence. De-
là vient, suivant que nous le pouvons ob-
server à l'égard des Corps qui nous envi-
ronnent, que la Matière n'est faite que
pour être la base & le support des Animaux,
& qu'ils n'y en a pas plus de l'une, qu'il n'en
faut pour l'existence des autres.

La Bonté infinie est si communicative,
qu'elle se plaît à donner l'Existence à cha-
que degré d'Etre capable de perception. J'ai
souvent médité la-dessus avec tant de plaisir,
que je m'y étendrai volontiers, & que j'exa-
minerai cette partie de l'Echelle d'Etres
qui s'offre à notre connoissance.

Il y a quelques Créatures vivantes qui
s'élevent tout juste au dessus de la Matière
insensible. Telle est, par exemple, pour
n'en alleguer aucune autre, cette Espèce
de Poissons à Coquille, formée en Cône, qui
croît sur la superficie de certains Rochers,
& qui meurt aussi-tôt qu'on l'en sépare. Il
y a plusieurs autres Créatures qui ne sont
qu'à un degré au-dessus de celles-là, & qui
n'ont pour tous Sens que ceux de l'Atou-
chement & du Goût. On en voit d'au-
tres qui ont de plus celui de l'Oùte, d'au-
tres celui de l'Odorat, & d'autres celui
de la Vûe. On ne peut qu'admirer la

progression graduelle que fait le Monde vital à travers une infinie variété d'Espèces, avant qu'il arrive à une Créature complète & formée avec tous ses Sens. Entre celles-ci même, le différent degré de perfection, à l'égard des Sens, dont un Animal jouit au-dessus d'un autre, va si loin, que, malgré le même nom que le Sens porte en divers Animaux, on le croiroit presque d'une autre nature. Si nous observons ensuite leurs perfections internes, leur Ruse & leur Sagacité, ou ce qu'on appelle en général leur Instinct, nous trouverons qu'elles s'élèvent de même imperceptiblement les unes au-dessus des autres, selon la diversité des Animaux qui les possèdent. Cette Progression dans la Nature est si fort graduelle, que la plus parfaite Créature d'une Espèce inférieure approche beaucoup de la plus imparfaite de celle qui est immédiatement au-dessus.

J'ai déjà insinué que la Bonté transcendante de l'Etre suprême, qui a soin de tous ses Ouvrages, paroît manifestement en ce qu'il n'y a presque point de Matière, de celle qui nous est connue, qui ne soit remplie de Créatures vivantes; mais elle n'éclatte pas moins dans leur diversité que dans leur multitude. S'il n'avoit fait qu'une Espèce d'Animaux, aucune des autres n'auroit joui du bonheur de l'Existence; & c'est pour cela même, que, dans la Création, il a réduit en Espèce chaque degré de Vie, chaque capacité d'Etre. Tout l'Entre-deux qu'il y a, depuis une Plante jusqu'à un Homme, est

LE SPECTATEUR. XLIV. Disc. 273.

est rempli de diverses sortes de Créatures, qui s'élevent les unes au dessus des autres, par une gradation si aisée & si douce, que les passages & les petits détours d'une Espèce à une autre sont presque insensibles. Ce Vuide, où ce Milieu, est si bien ménagé, qu'à peine y a-t-il un degré de Perception qui ne se manifeste dans quelque partie du Monde vital. Est-ce la Bonté ou la Sagesse du Maître de l'Univers, qui éclatte le plus dans cette conduite ?

Outre les conséquences que j'ai tirées de ces Observations, il y en a une qui s'en déduit fort naturellement. Si l'Echelle des Etres s'élève par une progression si reguliere jusques à l'Homme, nous avons droit de supposer qu'elle monte, par les mêmes degrez, entre les Etres qui sont d'une Nature supérieur à la sienne, puis qu'il y a infiniment plus d'espace pour divers degrez de perfection, entre l'Etre suprême & l'Homme, qu'il n'y en a entre l'Homme & le plus vil de tous les Insectes. Mr. LOCKE, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement Humain*, a conclu cette grande variété d'Etres supérieurs à nous, de la variété qu'il y a entre ceux qui nous sont inférieurs. J'en citerai le passage au long, après avoir observé, que, malgré l'espace infini qu'il y a entre l'Homme & son Créateur, il est impossible que ce Vuide soit jamais rempli, puis qu'il y aura toujours une distance infinie entre l'Etre créé le plus parfait & le Pouvoir qui l'a produit.

* Il me semble, dit Mr, LOCKE, qu'on peut conclurre probablement, de ce que dans tout le Monde visible & corporel nous ne remarquons aucun vuide, qu'il devoit y avoir plus d'Espèces de Créatures Intelligentes au-dessus de nous, qu'il n'y en a de sensibles & de matérielles au dessous. En effet, en commençant depuis nous jusques aux Créatures les plus viles, c'est une descente qui se fait par de fort petits degrez, & par une suite continuée de choses qui dans chaque éloignement, différent fort peu l'une de l'autre. Il y a des Poissons qui ont des ailes, & à qui l'Air n'est pas étranger. D'ailleurs il y a des Oiseaux qui habitent dans l'Eau, qui ont le sang froid comme les Poissons, & dont la chair leur ressemble si fort par le gout, qu'on permet aux scrupuleux d'en manger durant les jours maigres. Il y a des Animaux qui approchent si fort de l'Espèce des Oiseaux & des Bêtes à quatre piez, qu'ils tiennent le milieu entre-deux. Les Amphibies participent également des Animaux terrestres & des aquatiques. Les Veaux marins vivent sur la Terre & dans la Mer; & les Marsouins ont le sang chaud & les entrailles d'un Cochon, pour ne rien dire de ce qu'on rapporte des Sirenes ou des Hommes marins. Il y a des Bêtes qui semblent avoir autant de connoissance & de raison que quelques-uns de ces Animaux qu'on appelle Hommes; & il y a une si grande proximité en-

* Voyez pag. 354. Liv. III. Ch. VI §. 12. de la Traduction de M. COSSE. Sec. Edit. d'amst. 1729.

LE SPECTATEUR. XLIV. Disc. 275

entre les Animaux & les Végétaux, que, si vous prenez le plus imparfait de l'un & le plus parfait de l'autre, à peine remarquerez-vous aucune différence considérable entre eux. Ainsi, jusqu'à ce que nous arrivions aux plus basses & moins organisées parties de matière, nous trouverons par tout que les différentes Espèces sont liées ensemble & ne diffèrent que par des degrés presque insensibles. Et lors que nous considérons la puissance & la sagesse infinie de l'Auteur de toutes choses, nous avons sujet de penser que c'est une chose conforme à la somptueuse harmonie de l'Univers, & au grand dessein, aussi-bien qu'à la bonté infinie de ce souverain Architecte, que les différentes Espèces de Créatures s'élèvent aussi peu à peu, depuis nous, vers son infinie perfection, comme nous voyons qu'elles vont depuis nous en descendant par des degrés presque insensibles. Cela une fois admis comme probable, nous avons raison de nous persuader qu'il y a beaucoup plus d'Espèces de Créatures au-dessus de nous qu'il n'y en a au-dessous, parce que nous sommes beaucoup plus éloignés en degrés de perfection de l'Etre infini de DIEU, que du plus bas état de l'Etre, & de ce qui approche le plus du néant. Cependant nous n'avons aucune idée claire & distincte de toutes ces différentes Espèces.

Dans ce Système d'Etres créés, il n'y en a point de si merveilleux, ni qui soit aussi digne de notre attention particulière que l'Homme qui tient le milieu entre la

276 LE SPECTATEUR. XLV. Disc.

Nature Animale & l'Intellectuelle, le Monde visible & l'invisible, & qui est ce Chaînon, dans la Chaîne des Etres, qu'on a souvent nommé † *le lien de l'un & de l'autre Monde.* En un mot, celui qui d'un côté peut regarder l'Etre infiniment parfait comme son Pere, les Anges, les Archanges & les Esprits du plus haut rang comme ses Freres, peut de l'autre * dire à la Corruption; *tu es mon Pere, & aux Vers, vous êtes ma Mere & ma Sœur.*

O.

* Nexus utriusque Mundi.
* JOB XVII. 14.

XLV. DISCOURS.

Quis desiderio fit pudor, aut modus
Tam cari capitis ? — — — —
HOR. L. I. Ode XXV. 1.

Ne rougissons point de faire éclatter nos justes regrets.

Mr. le SPECTATEUR,

Lettre d'un bon MARI sur la mort de sa Femme. „ Vous avez témoigné une si juste estime pour l'état du Mariage, que c'est ce qui me fait hasarder à vous écrire cette Lettre, sans craindre de passer pour ridicule, & à vous avouer ingénuement, que „ quoi qu'il y ait déjà trois Mois que j'ai „ per-

„ perdu une Epouse très agréable, ma dou-
 „ leur est aussi nouvelle que le premier jour.
 „ Au milieu même de la compagnie, lors
 „ qu'il y a quelque circonstance qui me rap-
 „ pelle son souvenir, & que je me repre-
 „ sente ce qu'elle auroit dit ou fait en telle
 „ ou telle occasion, qu'il vous est plus ai-
 „ sé d'imaginer qu'à moi de vous dépein-
 „ dre, je m'attends à un tel point, que je
 „ suis obligé de me retirer & de donner un
 „ libre cours à mes soupirs & à mes lar-
 „ mes, avant que de pouvoir me tranquilliser.
 „ Je vous prie donc, mon cher Mon-
 „ sieur, de vouloir considérer le Veuvage
 „ des Hommes, & leur donner vos bons
 „ avis là-dessus le plutôt qu'il vous sera
 „ possible. Je ne doute pas que ceux qui en
 „ ont mal usé avec leurs Femmes, pendant
 „ qu'elles étoient en vie, ne traitent un pa-
 „ reil Discours d'insipide & de ridicule ;
 „ mais ceux qui ont eu des sentimens dignes
 „ de cet état, dont le nombre n'est pas si pe-
 „ tit qu'on le croit, ne manqueront pas, à la
 „ lecture de chaque endroit qui touchera
 „ leur plaie, de verser quelque larme de
 „ pitié ou de consolation. Il arrive du moins
 „ par un effet de la Providence & de la
 „ Bonté divine, que l'Affliction diminue à
 „ mesure qu'elle s'évente & qu'elle se dé-
 „ charge, & qu'il y a quelque chose qui
 „ nous console au milieu de nos pleurs ; ce
 „ qui peut venir, si je ne me trompe, du
 „ sentiment intérieur où l'on est que notre
 „ Affliction est légitime & qu'elle est fondée

278 LE SPECTATEUR. XLV. *Dis*

„ sur la Vertu. Ma douleur n'est pas à la
 „ verité si violente qu'elle l'étoit d'abord,
 „ & mon Esprit en est devenu plus calme
 „ & plus tranquille. On pourroit donner
 „ des Règles pour servir à la conduite des
 „ Hommes en pareil cas, & les amener à
 „ l'état où je me trouve, sans chagrin &
 „ sans inquietude, rempli de douceur, de
 „ bonté & de complaisance. Mais lors
 „ qu'abandonné tout seul à la reflexion, je
 „ me rappelle le triste souvenir de ma chere
 „ Femme, que je me représente son air
 „ consterné lors que j'étois en colere,
 „ son humeur affable lors que je lui paroiss-
 „ sois joëux, & la maniere tendre dont
 „ elle compatissoit à mes maux; je vous
 „ avoue que je suis inconsolable, & que mes
 „ yeux fondent en larmes comme si je ve-
 „ nois de la voir expirer. Dans ce cruel
 „ état, je suis interrompu par une jeune &
 „ charmante Créature, qui est ma Fille,
 „ le vrai Portrait de ce que sa Mere étoit le
 „ jour de ses Nôces. La pauvre Enfant tâ-
 „ che de me consoler, mais oserai-je vous
 „ dire que toute la consolation qu'elle me
 „ donne ne sert qu'à faire couler mes larmes
 „ plus aisément? Elle fait bien que sa pré-
 „ sence redouble ma douleur, quoi qu'elle
 „ me rejouisse d'un autre côté. Oh! vous
 „ autres Savans, dites-moi quel mot il y a
 „ pour exprimer un Mouvement de l'Âme
 „ qui n'a point eu de nom jusques-ici. Lors
 „ quelle se met à genoux, & qu'elle me
 „ supplie de modérer ma douleur, elle est

22. mon

„ mon Enfant ; lors que je la prens entre
 „ mes bras, & que je l'exhorte à n'insis-
 „ ter point là-dessus, elle est mon Epou-
 „ se, & la Consolatrice même dont je re-
 „ grette la perte. Je l'oblige à sortir de la
 „ Chambre, je pleure à chaudes larmes, &
 „ je crie à haute voix que j'ai perdu sa Me-
 „ re & que je la possède en sa Personne.
 „ Je souhaiterois, mon cher Monsieur,
 „ qu'il vous fût possible de sentir ces agréa-
 „ bles agitations, & de convaincre les Dé-
 „ bauchez de ce Monde qu'ils sont incapables
 „ de goûter le bonheur, dont les Per-
 „ sonnes vertueuses jouissent au milieu
 „ même de leurs disgraces.
 „ Souffrez d'ailleurs que je vous inter-
 „ rompe quelques momens de plus, & que
 „ je vous parle de la maniere dont ma
 „ Femme mourut. Elle prit congé de
 „ toute sa Famille, & endura la Vaine ap-
 „ plication de tous les Remedes qu'on lui
 „ fit avec la plus grande patience du mon-
 „ de. Lors que le Medecin lui eut annon-
 „ cé qu'elle ne devoit plus compter sur la
 „ Vie, elle pria, du mieux, qu'elle pût, tous
 „ ceux qui étoient dans la Chambre de se
 „ retirer, à la reserve de moi seul. Ensui-
 „ te elle me dit, qu'elle étoit resignée à la
 „ volonté de Dieu, & que je savois aussi
 „ bien qu'elle tout ce qui regardoit nos af-
 „ faires temporelles; mais qu'elle avoit sou-
 „ haité d'être seule avec moi, pour me reti-
 „ dre, sans aucune interruption, ses der-
 „ niers devoirs, en présence de Dieu, &

„ me remercier de toutes mes bontez à son
 „ égard. Elle ajouta qu'elle esperoit qu'à
 „ l'article de ma Mort je sentirois la même
 „ consolation pour ma bienveillance
 „ envers elle , qu'elle goûtoit pour s'être
 „ acquitée de son devoir envers moi avec
 „ tout l'honneur & toute la fidélité possibles.

„ Je me retiens ici & je ne veux pas vous
 „ dire que cette générosité me déchira le
 „ cœur. Au lieu des reproches que j'en
 „ devois attendre, pour m'être emporté
 „ quelquefois contre elle, elle me remercie
 „ de toutes mes bontez. Quelle grandeur
 „ d'Ame ! Quel ménagement ! Et pouvoit-
 „ on jamais avoir trop de bonté pour une
 „ Femme de ce mérite ? Ce fut alors que
 „ tout ce que je lui avois dit en ma vie , que
 „ toutes les occasions de chagrin & de joie
 „ qu'il y avoit eu entre nous vinrent en
 „ foule s'emparer de mon Esprit ; & lors
 „ que bientôt après je vis les symtomes
 „ de la Mort se manifester sur ce cher Corps
 „ que j'avois embrassé tant de fois avec ar-
 „ deur ; lors que je vis ces aimables yeux
 „ se couvrir de nuages épais , & se fixer sur
 „ moi dans leur dernier effort, je ne me pos-
 „ sedai plus & je perdî toute patience. Elle
 „ expira entre mes bras , & dans le trouble
 „ qui m'agitoit, il me sembla que je voiois
 „ son sein s'élever encore. Il y avoit sans
 „ doute quelque petit reste de vie ; Je lui
 „ criai qu'elle venoit de me parler : Mais
 „ hélas ! un Vertige me saisit, tout me parut
 „ en

„ en mouvement autour de moi , & la meil-
 „ leure des Femmes ne subsistoit plus.
 „ L'Instruction qu'on peut tirer de ce
 „ recit , & que je vous prie de faire valoir ,
 „ est , Que , dans tous les Gens de bien ,
 „ il y a une certaine égalité d'Ame , qui
 „ éclate au milieu même de leurs afflictions ,
 „ & qui en diminue la violence. Quoi qu'ils
 „ soient exposez aux mêmes revers que les
 „ autres Hommes , le sentiment qu'ils ont
 „ de leur Vertu en affoiblit le coup , & l'u-
 „ tilité qu'ils reçoivent alors de celle-ci ne
 „ sert qu'à lui donner plus de vigueur. Je
 „ voulois vous engager à nous fournir des
 „ Règles pour vaincre ces afflictions ; mais
 „ il me semble qu'il vaudroit mieux nous
 „ enseigner la pratique de la Vertu , qui seu-
 „ le nous rend capables de les soutenir.
 „ Vous autres , Gens de Lettres , avez
 „ ce qu'on appelle un goût fin & délicat
 „ pour bien juger de tout ce qui est dit ou
 „ fait à propos : Il y a quelque chose de
 „ cette nature profondément gravé dans
 „ l'Ame de tout honnête-Homme , qui a
 „ de la candeur & de l'intégrité. Il a un
 „ souverain mépris pour tout ce qui est
 „ faux , vicieux , ou indigne , quand tout
 „ le monde l'approuveroit. D'ailleurs il est
 „ très-sensible aux plaisirs & aux souffran-
 „ ces qui lui conviennent , lors que son de-
 „ voir l'y engage. Ne paroître point affligé
 „ lorsque la Bienfiance & l'Amitié le de-
 „ mandent , est plutôt , selon moi , la marque
 „ d'un Stupide , que de ne sentir pas la beau-
 „ té

282 LE SPECTATEUR. XLV. Disc.

„ té de quelque endroit de VIRGILE ,
„ Vous n'avez pas observé jusques-ici , Mr.
„ le SPECTATEUR, que les Hommes bien
„ faits & polis d'aujourd'hui se piquent d'être
„ insensibles, & de n'avoir presque aucune
„ Humanité. Celui qui est toujours
„ prêt à tuer son ennemi passe pour un
„ brave, mais celui qui regrette la Femme
„ qu'il a perdue & qu'il cheroissoit n'est
„ pas dans le même degré de reputation.
„ Quel nombre infini de bonnes & de solides
„ pensées ne nous communiqueriez-vous pas,
„ si vous réfléchissiez sur les Personnes
„ qui sont les plus capables de la tristesse,
„ dont je viens de vous parler ? J'ose
„ même avancer qu'après en avoir fait
„ un sérieux examen, vous trouvez que
„ ce sont les plus braves & les plus sages
„ qu'il y ait au Monde. Je suis &c.

F. L.

T.

XLVI. DISCOURS.

Vera rediv facies, affimulata perit

PETR. Satyr. Cap. 80.

* Chacun quitte son personnage,
Et banniffant la feinte, il reprend son vi-
sage.

Mr. le SPECTATEUR,

IL y a bien des années que je fouteins ^{Sur les}
hautement, qu'il y a très-peu de gens ^{faux rap-}
qui puiſſent voir ou entendre, c'eſt-à-di- ^{ports qui}
re qui puiſſent rapporter au juſte ce qu'ilſ ^{le débi-}
ont vû ou entendu, ſoit par incapacité ^{ent en-}
naturelle ou par préjugé; deux Cauſes ^{différens}
dont l'une ou l'autre ſuffit pour mettre ^{Partis.}
preſque tout Homme qui vous parle hors
d'état de vous repréſenter les choſes com-
me il devroit. De-là vient que j'ai reſo-
lu de ne rien croire de tout ce qu'on me
dit, & que j'ai le dernier mépris pour les
Hommes qui aiment à narrer. Je les ap-
pelle auſſi des *Raconteurs de Faits*, quoi
que, ſelon mes idées, ils paſſent toute
leur vie à n'en rapporter aucun.
Lors que le Prince EUGÈNE étoit ici,
il n'y eut pas moyen d'avoir une descrip-
tion

* Voir Tome I. pag. 327. de PETRONE Latin,
& François, ſuivant le MS. trouvé à Belgrade en 1687.
nouy. Edit. in 8. 1709.

„ tion exacte de sa taille ni de sa figure,
 „ jusqu'à ce que vous, Mr. le SPECTA-
 „ TEUR, en eussiez rendu compte au pu-
 „ blic. Quand on veut rapporter ce qu'un
 „ autre a dit, on doit prendre garde que
 „ la force de l'expression consiste plus dans
 „ l'air du visage, le ton de la voix, ou le
 „ geste, que dans les paroles mêmes: Cel-
 „ les-ci repetées d'une tout autre maniere
 „ par ceux qui ne savent pas bien discerner
 „ les choses ont un sens très-différent de ce
 „ lui qu'elles avoient d'abord. J'avoué que
 „ cette Observation m'a valu beaucoup, &
 „ que j'en ai tiré un gros profit. Aussitôt
 „ que j'entendois quelqu'un narrer un Fait
 „ avec chaleur, & l'appuyer sur de grandes
 „ Autoritez, je ne manquois jamais de ga-
 „ ger tout ce qu'on vouloit que cela n'é-
 „ toit pas. A la verité, je ne fixois pas la ma-
 „ niere dont la chose étoit arrivée; mais
 „ comme une chose peut arriver de cent dif-
 „ férentes manieres, outre celle qui subsi-
 „ ste déjà, il y avoit quatre vingt dix-neuf
 „ contre un que je gagnerois. Ce n'est pas
 „ tout, j'avois si bien trouvé le secret d'é-
 „ chauffer mon Homme dans le fort de sa
 „ Narration, que je l'engageois insensible-
 „ ment à y jeter du Merveilleux, &, s'il
 „ avoit quelque vivacité, il alloit ensuite
 „ de lui-même jusques à l'impossible. Au
 „ reste c'est toujours ici le moment favora-
 „ ble auquel on doit fixer la Gageure. Mais
 „ il y faut proceder avec une délicatesse
 „ extrême & une grande circonspection,
 „ puis

„ puisque sans cela on pourroit en venir à
 „ une Dispute, qu'il faudroit vider, suivant
 „ l'ancien usage, à la pointe de l'Epée. J'ai
 „ été fort heureux dans mes paris, & j'en
 „ ai même gagné quelques-uns à ceux qui
 „ se piquent d'avoir de très-bonnes Corres-
 „ pondances, & à qui il en coûte bien cher
 „ pour être mal-informez de ce qui se pas-
 „ se plutôt que le reste du monde.

„ Après avoir gagné une bonne Somme
 „ en m'opposant aux bruits publics, je suis
 „ parvenu à un si haut degré d'inattention,
 „ sur tout pour ce qui regarde les rapports
 „ des différens Partis, que, lors qu'on me
 „ croit le plus occupé à les entendre, je ne
 „ fais pas un seul mot de ce qu'on dit, &
 „ que je m'entretiens de mes propres pen-
 „ sées, avec le plus grand calme du mon-
 „ de, soit qu'elles roulent sur quelque cho-
 „ se de sérieux, ou de divertissant. Cette
 „ inattention m'est devenue nécessaire à cau-
 „ se d'un Acte de Parlement passé en der-
 „ nier lieu, qui met tous ceux qui men-
 „ tent en faveur de nos Partis à l'abri de
 „ passer leurs Gageures, & qui rend ainsi
 „ tout-à-fait inutile la peine qu'on auroit
 „ de les écouter. Cependant la Civilité ob-
 „ lige un honnête Homme de jouer le rô-
 „ le d'une Personne fort attentive, dont la
 „ véritable posture, dans les Caffez, con-
 „ siste, si je ne me trompe, à s'accouder
 „ sur une Table, & à se presser bien la
 „ poitrine contre le bord; puis que votre

„ at-

„ attention est d'autant plus gracieuse,
 „ qu'elle vous donne plus de peine, & que
 „ le Discoureur s'imagine que vous y êtes
 „ insensible par le plaisir que vous prenez
 „ à l'entendre.

„ FRAPEFORT a causé bien des qué-
 „ relles & des brouilleries mal à propos;
 „ & je vis l'autre jour un Homme, dans
 „ un Caffé, qui voulut m'en rendre compte,
 „ parce, disoit-il, qu'il y avoit été présent.
 „ Mais, par cela même, je ne crus pas
 „ qu'il s'en pût acquitter; parce qu'il me pa-
 „ rut du nombre de ceux qui ne savent pas
 „ faire usage de leurs yeux ni de leurs o-
 „ reilles, qui voient & qui entendent tout
 „ à rebours. Quoi qu'il en soit, je l'écou-
 „ tai avec la même ardeur, que SHAKES-
 „ PEAR attribue à un Forgeron dans qua-
 „ tre Vers, dont voici le Sens.

*Je vis l'autre jour en passant un Forgeron,
 qui, le marteau à la main, & Bouche ou-
 verte, avaloit le merveilleux recit d'un Tail-
 leur fanfaron.*

„ J'avouë que les Déclamateurs des Caf-
 „ fez ne causent plus chez moi la même
 „ surprise qu'ils y excitoient autrefois, per-
 „ suadé qu'ils ont leurs vûes, & qu'ils s'at-
 „ tendent à être recompensez de leur criail-
 „ lerie. Quoi qu'il en soit, il y a deux
 „ sortes de ces menteurs. Les uns ont
 „ un grand fonds d'impudence & une
 „ Mé-

„ Memoire fort heureuse; les autres joi-
 „ gnent à ces qualitez de la pénétration &
 „ un stile douxereux & coulant. Ceux-ci
 „ n'ont que certains Chefs généraux, sur
 „ lesquels ils poussent l'Eloquence aussi
 „ loin qu'ils la peuvent porter, & je les
 „ nomme *Embellisseurs*. Les autres ne font
 „ que repeter ce qu'ils ont ouï dire, avec
 „ toute l'exaëtitude qu'on peut attendre de
 „ leur genie & de leur zèle, & je les nom-
 „ me *Répétiteurs*. Il y a quelques années
 „ que nous avions ici un Gaillard, qui, le
 „ matin à huit heures, débitoit un Men-
 „ songe à *Charings-Cross*, & qui le pour-
 „ suivoit ensuite dans tous les Quartiers de
 „ la Ville jusques à huit heures du soir.
 „ Alors il se rendoit à une Cotterie de ses
 „ Amis, qu'il divertissoit par le recit de la
 „ maniere dont on l'avoit critiqué au Caf-
 „ fé de GUILLAUME dans le *Covent Gar-*
 „ *den*, du danger que l'on y avoit trouvé
 „ au Caffé de CHILD, & des conséquen-
 „ ces que l'on en tiroit pour les Fonds
 „ publics à celui de JONATHAN. J'ai eu
 „ l'honneur de poursuivre quelquefois,
 „ avec cet Eveillé, un de ses Mensonges,
 „ & j'ai été présent lors qu'on lui en a dé-
 „ peint l'Auteur à lui-même, tantôt com-
 „ me grand ou petit, tantôt comme noir
 „ ou blanc, tantôt comme un honnête
 „ Homme ou un Bélitre, suivant que le
 „ rapport se trouvoit conforme ou opposé
 „ au goût de ceux qui nous en parloient.

„ Ce-

288 LE SPECTATEUR. XLVI. Disc.

„ Cela me fait souvenir de ce que j'ai
 „ ouï dire à un de nos ingénieux Ecrivains
 „ de Nouvelles. Lors qu'on le venoit
 „ prier d'insérer un Avertissement, au bas
 „ de sa Gazette, sur un Apprenti qui avoit
 „ déserté son Maître, ou sur une Femme
 „ qui avoit abandonné son Mari, il exhor-
 „ toit le Rapporteur à se calmer un peu,
 „ avant que de lui dicter la description de
 „ la Personne fugitive, convaincu qu'ani-
 „ mé de colere, il la dépeindroit si mal;
 „ qu'il seroit impossible de la trouver jamais
 „ à la vûe d'un tel Portrait. Je pourrois
 „ vous insinuer plusieurs Remarques de la
 „ même nature, qui serviroient à connoître
 „ l'esprit & le genie de tous les Partis; mais
 „ je laisse à votre sagacité le choix de per-
 „ fectionner ou de négliger cette Specula-
 „ tion. Je suis &c.

T

XLVII. DIS.

XLVII. DISCOURS.

Nuncaugur Appollo,
Nunc Lyciæ sortes, nunc & Jove missus ab ipso
Interpres Divûm fert horrida jussa per auras.
Scilicet is Superis labor est, ea curâ quietos
Sollicitat

VIRG. *Æneid.* L. IV. 376.

Tantôt c'est Apollon qui vous l'ordonne, tantôt ce sont les Oracles de Lycie, tantôt c'est le Messager des Dieux, que Jupiter vous envoie, & qui traverse les airs, pour vous annoncer des ordres si cruels. Comme si les Dieux se mettoient fort en peine de vous, & que le soin de vos affaires leur causât la moindre inquiétude.

JE me plais infiniment à découvrir quel-
que beau Genie qui s'éleve entre mes
Compatriotes. C'est pour cela que j'ai lû, avec un plaisir extrême, le *Recueil*, ou le *Mélange de diverses Pièces* que l'ingenieux Mr. POPE vient de publier, où il y en a plusieurs excellentes de sa façon. J'ai goûté le même plaisir à la lecture d'un Poème, qui vient de paroître, *sur l'esperance d'une Paix prochaine*, & je me flatte qu'il obtiendra la juste recompense qu'il merite de ses Approbateurs. J'ai été charmé sur-tout de voir que l'Auteur ne s'amuse pas aux Fa-
Tome V. N bles

Contre
les Au-
teurs
Chrétien-
ens, qui
mèlent,
dans leur
Poésie,
les Fables
& les Di-
vinités
du Paganisme.

bles tirées du Paganisme, & que, s'il en touche quelque chose, ce n'est que par une simple allusion.

Il y a quantité de nos Auteurs modernes, dont tout le savoir ne s'étend pas d'ordinaire au delà des *Métamorphoses* d'OVIDE, qui sont incapables de célébrer les actions d'un Heros sans y mêler des traits d'un jeune Ecolier. Si vous lisez un Poëme sur une belle Femme, écrit par un Auteur de cet ordre, vous verrez qu'il roule plutôt sur VENUS ou sur HELENE, que sur la Personne intéressée. J'ai entendu élever jusques aux nues une Pièce écrite en Vers sur une fameux Heros; mais lors que j'ai demandé à son Admirateur qu'il m'en recitât quelques beaux endroits, il m'a répété une Harangue d'APOLLON, ou une Description de POLYPHEME. Lors que, dans une autre Pièce, j'ai cherché les actions du Heros, qui en est le sujet, j'y ai trouvé les exploits de quelque Dieu de Riviere, où j'ai été contraint de suivre, d'un bout à l'autre, les emportemens & les violences d'une Furie. Quand nous sommes au Collège, il faut que nous apprenions le Système de la Théologie païenne, & il nous est permis d'enrichir un Sujet de quelque Divinité du Paganisme, ou d'en faire la pointe d'une Epigramme; mais lors qu'on veut écrire le Panegyrique d'une Personne illustre, tout doit être marqué au coin de la Verité, & il seroit du dernier ridicule d'avoir recours aux JUPITERS ou aux JUNONS

Il n'y a point de belle Pensée qui ne soit juste, ni de Pensée qui puisse être juste si elle n'est fondée sur la vérité, ou du moins sur ce qui est admis pour tel.

Dans les Poèmes écrits en stile burlesque l'usage de la Mythologie Païenne est non seulement excusable, mais gracieux; parce que l'Auteur ne cherche qu'à divertir, & qu'il y réussit, lors qu'il accommode la pompe de l'Histoire fabuleuse des Païens à un Sujet bas, & que d'ailleurs il turlupine les Modernes qui emploient ce Jargon. Si quelqu'un croit qu'il est d'une absolue nécessité d'admettre ces Légendes du Paganisme dans nos Pièces serieuses, afin de leur donner un tour plus poétique, il n'a qu'à lire avec attention les Pastorales de Mr, PHILIPS. On auroit cru qu'il étoit impossible qu'un tel Poème se pût soutenir sans le secours des Faunes & des Satyres, des Nymphes des Eaux & des Bois, & de toute la troupe des Dieux Champtères. Mais nous voyons qu'il a donné plus de force & une beauté plus naturelle à ce genre de Poësie; lors qu'à ces Fables surannées il a substitué les idées superstitieuses qui regnent parmi nos Bergers.

HOMERE & VIRGILE pouvoient relever la gloire de leurs Heros en mêlant leurs exploits avec les actions des Dieux; mais si un Auteur Chrétien recevoit le Systeme du Paganisme, s'il traitoit le Prince EUGENE de Favori de MARS, ou s'il établissoit une fidèle correspondance entre

BELLONE & le Maréchal de VILLARS , ce seroit une grande puerilité , & une faute impardonnable à un Poëte qui auroit plus de quinze ans. Un Genie qui ne sait pas décrire des réalitez , ni les mettre dans tout leur jour manque d'élevation , & c'est ce qui l'oblige de recourir a la vaine pompe de ces Fables usées : De là vient aussi qu'un Homme qui peut faire une jolie description d'APOLLON ou de BACCHUS , n'a pas l'art de tracer le Caractère d'aucun de ses Contemporains.

Pour remedier donc à une pratique si absurde & si ridicule , en qualité d'Inspecteur & de Censeur général de la *Grande-bretagne* , je vais publier l'Edit suivant.

„ D'AUTANT que , selon toutes les ap-
 „ parences , on traitera bientôt d'une Paix
 „ générale , que nous sommes informez d'ail-
 „ leurs qu'il y a diverses Personnes spirituel-
 „ les qui ont dessein d'employer leur veine
 „ poëtique à célébrer un si heureux éve-
 „ nement , & que nous voulons prevenir
 „ autant qu'en nous est , cette grande ef-
 „ fusion de Galimathias qui est fort à crain-
 „ dre en perrille rencontre , Nous enjo-
 „ gnons expressément à tout Homme qui
 „ écrira sur le sujet en question de se souvenir
 „ qu'il est Chrétien , & qu'il ne doit pas sacri-
 „ fier son Catéchisme à sa Poësie. Pour cet
 „ effet , j'exige de lui en premier lieu , qu'il
 „ composera lui-même ses Vers , sans at-
 „ tendre qu'APOLLON lui en inspire aucun ,
 „ & sans invoquer aucune des Muses. Je lui
 „ de

„ défens auffi pofitivement d'envoïer MER-
 „ CURE avec quelque message ou quelque
 „ dépêche qui regarde la Paix, & je ne souff-
 „ rirai point que MINERVE prenne la for-
 „ me d'aucun des Plenipotentiaires em-
 „ ploïez à ce grand Ouvrage. D'ailleurs,
 „ je ne permettrai pas que les Destinées
 „ aient eu aucune part à la mort de tant de
 „ milliers d'Hommes qui ont été tuez dans
 „ cette Guerre; puis qu'il eft facile d'en
 „ rendre compte par le Syftème Chrétien
 „ de la Poudre à Canon & des Balles. C'eft
 „ pourquoi je ne veux point abfolument
 „ que le Destin fe mêle de couper le fil de
 „ la Vie Humaine fous quelque pretexte
 „ que ce puiſſe être, à moins que ce ne ſoit
 „ en faveur de la Rime. Et d'autant que
 „ nous avons grand fujet de craindre que
 „ NEPTUNE aura bien de l'ouvrage fur
 „ les bras dans les divers Poëmes qui ſont
 „ déjà fans doute fur, l'Enculume, je m'op-
 „ poſe à ſon entrée, ſi ce n'eſt dans une
 „ Métaphore, une Comparaiſon, ou quel-
 „ que courte Alluſion, & qu'en ce cas là
 „ même il ne ſoit admis qu'avec la plus
 „ grande circonſpection du monde. J'or-
 „ donne la même choſe à l'égard de tous
 „ ſes Confreres, & j'ai reſolu de condam-
 „ ner au feu tout Poëme où JUPITER eſt
 „ introduit la foudre à la main, où il ton-
 „ ne, ou exerce aucun autre acte d'une
 „ Autorité qui ne lui appartient pas: En un
 „ mot, j'en bannis tout Agent du Paganif-
 „ me, & toute relation d'aucun Fait qu'on

„ ne sauroit croire en bonne conscience.
 „ Bien entendu toujours qu'aucun de ces
 „ reglemens ne s'étendra à plusieurs de nos
 „ Poëtes Femeles, qui resteront en pleine
 „ possession de leurs Dieux & de leurs Déef-
 „ ses, comme si cet Edit n'avoit jamais été
 „ publié.

O.

XLVIII. DISCOURS.

Nos populo damus.

Non destionons ceci à l'usage du Peuple.

Sur les
 REVES
 faits à
 plaisir.

LA premiere fois qu'il me vint dans l'esprit de publier des Songes & des Rêves, je resolus de n'en donner aucun qui ne fût de mon invention. Mais divers Songeurs laborieux, qui ne le savoient pas, m'ont communiqué depuis long tems quantité de Pièces de cette nature, que j'ai supprimées jusques-ici, pour mettre à couvert leur reputation & la mienne. Si j'avois publié toutes celles qui me sont tombées entre les mains, tout mon Livre n'auroit presque formé qu'un Recueil de Visions. A la verité quelques-uns de mes Correspondans ont eu la modestie de me faire des excuses sur ce qu'ils étoient incapables de mieux rêver. J'ai, par exemple, entre mes Papiers, le Rêve d'un jeune Homme, qui n'a pas encore quinze ans; j'en ai un autre d'une Personne de qualité, & un troisième in-

LE SPECTATEUR. XLVIII. Disc. 295
 titulé, *le Rêve des Dames*. D'ailleurs, tout
 le monde fait que, dans ces sortes de Piè-
 ces & les autres de la même nature, il faut
 toujours avoir quelque indulgence pour
 l'Age, la Condition & le Sexe de ceux qui
 les composent, Du reste, afin de prévenir
 cette inondation de Rêves, dont on m'ac-
 cable tous les jours, je donnerai à tous ces
 Songeurs l'Avis d'EPICTETE, qui l'a ex-
 primé d'une manière fort simple & fort
 concise en ces mots: * *Ne racontez jamais,*
dit-il, vos Rêves; car quoi que vous puissiez
trouver du plaisir à les reciter, un autre ne
se plaira pas à les entendre. Avec tout ce-
 la, j'en ai publié deux ou trois en dernier
 lieu, qui ne sont pas indignes de la curio-
 sité du Public, & que j'ai reconnu n'être
 pas de ma façon. J'en ajouterai ici un au-
 tre, qui m'est venu d'*Ecosse*, écrit par un
 Homme qui se déclare natif de ce Pais-là
 & qui pourroit bien être du nombre de ceux
 qui ont la seconde vûe, c'est-à-dire, de ces
 Gens qui ont des Visions, durant la veille
 & les yeux ouverts, qui leur annoncent l'a-
 N 4 ve-

* Il semble que l'Auteur Anglois a cité ce passage de
 memoire, ou qu'il en a détourné un peu le sens pour
 l'accommoder à son sujet. Du moins, dans l'*Enchiri-
 dion* ou la *Philosophie* d'EPICETTE, je ne trouve
 qu'un seul endroit qui y ait quelque rapport, & qui
 est conçu en ces termes: *Quand vous serez en Compagnie,*
ne vous étendez jamais sur vos belles actions, ni sur les
dangers que vous avez courus. Il ne faut pas que vous
croyez que les autres aient autant de plaisir à vous enten-
tendre parler, comme vous avez de joie à les en entretenir.
 Voyez p. 121. Sect. 53. de l'Edition impr. à Rouen en
 1667.

296 LE SPECTATEUR. XLVIII. Disc.
venir. En effet j'y trouve quelque chose de
l'Esprit de * JEAN BUNYAN ; mais il y a
d'ailleurs un certain Sublime , que cet E-
crivain n'a jamais eu dont il étoit incapa-
ble. Aussi je ne doute pas qu'il ne soit du
goût de la plupart de mes Lecteurs du
Commun , & qu'il ne serve à exercer l'Ima-
gination de ceux qui penetrent au-delà de
l'écorce. Enfin je les avertis les uns & les
autres que c'est le dernier Rêve que je pu-
blierais de toute l'année. Le voici :

MONSIEUR,

L'ET-
TRE

écrite de
Glasgow
le 29. de
Septembre
1712, &
qui con-
tient un
REVE
allégori-
que.

„ Dimanche dernier après-midi je fus à
„ l'Eglise de ma Paroisse, où j'entendis un
„ excellent Sermon sur ce qu'il n'y a rien
„ de plus raisonnable que la Vertu , ni de
„ plus extravagant que le Vice. Le Prédi-
„ cateur nous fit voir, entre autres choses,
„ que , lors que le Diable nous tente, il sup-
„ pose toujours que nous sommes des En-
„ ragez ou des Innocens, ou qu'il veut nous
„ ren-

* C'étoit un Chaudronnier de *Londres* , qui s'est
rendu célèbre par divers petits Ouvrages qu'il a
publiez, tant en Vers qu'en Prose , & dont le prin-
cipal est intitulé *The Pilgrim s' Progress from this*
World to that which is to come: &c. C'est-à-dire, *Le*
Voyage du Pelerin pour aller de ce Monde à l'autre de-
taillé sous la fiction d'une Rêve, où l'on voit la manie-
re dont il se met en chemin , les dangers qu'il y court ,
& son heureuse arrivée au Pays désiré. Ce Livre est un
in 12. de 200. pages sans la Preface, ou l'Apologie
de l'Auteur pour son Livre qui en contient 8. & qui
est écrite en Vers. Il en fit lui même une onzième
Edition augmentée qui parut à *Londres* en 1688.

„ rendre tels ; & que , dans tout autre Cas
 „ qui seroit aussi contraire à nos intérêts ,
 „ nous ne souffririons jamais qu'on nous en
 „ imposât d'une manière si lourde. Je trou-
 „ vai ses Preuves si judicieuses & si con-
 „ vaincantes , qu'elles firent une grande
 „ impression sur ma mémoire , & que le
 „ soir couché dans mon Lit , je méditai
 „ là-dessus avec un plaisir incroyable , jus-
 „ qu'à ce que le sommeil s'empara de mes
 „ yeux ; & que mon Imagination occupée
 „ de cet Objet en forma le Rêve suivant.
 „ Il me sembla qu'éveillé d'un profond
 „ sommeil , sans pouvoir bien me rappel-
 „ ler le tems auquel je m'étois endormi ,
 „ j'entrois dans une vaste Plaine , où il y
 „ avoit une infinité de Gens qui couroient
 „ çà & là à travers plusieurs sentiers batus ,
 „ dont quelques-uns alloient en droite li-
 „ gne ; mais dont la plupart formoient une
 „ espèce de Labyrinthe ; quoi qu'il me pa-
 „ rût ensuite que tous ceux-ci aboutissoient
 „ au même endroit : en sorte que plu-
 „ sieurs de ces Voïageurs qui sembloient
 „ tenir des routes opposées se rencontroient
 „ à la fin vis à-vis les uns des autres , au
 „ grand étonnement de la plupart d'entre
 „ eux.

„ Au milieu de la Plaine il y avoit une
 „ grande Source , qu'on nommoit la Fon-
 „ taine de l'*Amour propre* : Il en sortoit deux
 „ petits Ruisseaux , dont l'un couloit vers
 „ l'Est & l'autre à l'Ouest : Les eaux du
 „ premier , qu'on appelloit le Ruisseau de la

„ *Sageſſe céleſte*, étoient d'une clarté ſur-
 „ prenante, & d'un effet encore plus éton-
 „ nant; celles de l'autre, qui ſe nommoit
 „ le Ruiſſeau de la *Sageſſe mondaine*, étoient
 „ ſales & bourbeuſes, quoi que dans une
 „ agitation violente & continuelle; ce qui
 „ empêchoit les Voſageurs, dont je parle-
 „ rai bientôt, de prendre garde au limon
 „ qu'elles charrioient; elles avoient auſſi la
 „ vertu d'étourdir ceux qui en bûvoient
 „ d'une telle manière, qu'ils ſe meprenoient
 „ à l'égard de tous les Objets qui frappoient
 „ leurs yeux. Du reſte ces deux petits Ruiſ-
 „ ſeaux ſe partageoient, tout auprès de leur
 „ ſource, en autant d'autres, qu'il y avoit
 „ de Sentiers droits & tortus, à côté des-
 „ quels ils 'couroient juſques au bout de
 „ leurs différentes iſſues.

„ Je vis pluſieurs Perſonnes qui ſortoient
 „ de tems en tems de ces Sentiers, pour ſe
 „ rafraichir & boire de l'eau de ces rigoles,
 „ qui leur donnoit de la force & du coura-
 „ ge & les diſpoſoit à ſe bien acquitter de ce
 „ qu'ils entreprenoient. A l'extrémité des
 „ Sentiers droits, qui aboutiſſoient tous à
 „ un ſeul point, j'apperçus une grande Co-
 „ lonne, toute de Diamant, auſſi brillan-
 „ te que le Soleil, & dont les raſons avoient
 „ une certaine vertu attractive, qui enga-
 „ geoit tous ceux qui ſ'en approchoient, &
 „ qui avoient déjà fait une bonne partie de
 „ leur voſage, à tourner leur vûe de ce côté-
 „ là, à marcher d'un pas ferme & conſtant
 „ dans le bon chemin, & à ſ'en former une

„ ha-

„ habitude, qui leur tenoit lieu de recom-
 „ pense.

„ Au bout des Sentiers tortus il y avoit
 „ une grande Colonne noire, du milieu de
 „ laquelle on voïoit sortir une longue traî-
 „ née de flammes, qui s'élevoient au dessus
 „ des Nues, & qui éclairoient toute la Plai-
 „ ne: Cette lumiere étoit même quelquefois
 „ si puissante, qu'elle obscurcissoit les raisons
 „ de l'autre Colonne: Ce n'est pas que cel-
 „ le-ci eût rien perdu de son éclat naturel;
 „ mais les Voïageurs qui abandonnoient par
 „ hasard les Sentiers droits ne la voïoient
 „ plus que de côté, & se trouvoient enve-
 „ loppés dans les fumées de la noire, dont
 „ la chaleur un peu brûlante les obligeoit à
 „ regagner au-plûtôt leur propre Climat.

„ La Colonne noire me parut environ-
 „ née d'une infinité de grands Monstres
 „ hideux, qui jettoient sans cesse des Fi-
 „ lets vers les Sentiers tortus, où ils attra-
 „ poient quelquefois ceux des Voïageurs
 „ qui s'y trouvoient, & lors qu'ils les a-
 „ voient pris, ils les faisoient voler par-
 „ dessus les murailles dans les Flammes de
 „ la Colonne, d'où il n'y avoit plus moyen
 „ de revenir.

„ Ces Monstres jettoient aussi quelque-
 „ fois leurs Filets vers les Sentiers droits
 „ pour tâcher de surprendre ceux qui s'en-
 „ écarteroient, dont la vue s'affoiblissoit lors
 „ qu'ils négligeoient de boire souvent de
 „ l'eau pure de leurs rigoles, & qui par-là
 „ venoient à s'égarer. Quoi qu'alors ils

300 LE SPECTATEUR. XLVIII. *Dist.*

„ n'évitassent le piège qu'on leur rendoit
„ qu'avec beaucoup de peine, il me fut im-
„ possible d'être informé si quelqu'un de
„ ceux qui avoient temoigné du zèle à mar-
„ cher dans les bons Sentiers avoit jamais
„ eu ce malheur.

„ Attentif à examiner un si étrange spe-
„ ctacle, j'en fus interrompu par une trou-
„ pe de Voyageurs qui couroient dans les
„ Chemins tortus. A leur approche, ils
„ m'exhorterent à les suivre; ils se mirent
„ d'abord à chanter & à danser, me pri-
„ rent par la main, & m'entraînérent mal-
„ gré moi. Après les avoir suivis long-tems,
„ je fus bien étonné de ne voir plus la Co-
„ lomne noire & embrasée; je regardai de
„ tous côtez sans rien découvrir; ce qui
„ me fit soupçonner que tout ce que j'avois
„ vû n'étoit qu'un Rêve; mais il me vint
„ alors dans l'esprit, que, si j'avois cru
„ voir ce qui n'étoit pas, je pouvois aussi-
„ bien me faire illusion à present & ne
„ voir pas ce qui existoit réellement. Je
„ me confirmai dans cette pensée par l'ef-
„ fet que l'eau de la *Sagesse mondaine* fit
„ sur moi; car je n'en eus pas plutôt ava-
„ lé tant soit peu pour la seconde fois, que
„ ma tête en fût toute troublée, ce qui
„ m'obligea de m'arrêter tout d'un coup,
„ dans la crainte qu'il n'y eût quelque char-
„ me, ou quelque sorcellerie. Occupé à
„ réfléchir sur ce que je devois faire, &
„ à qui je pourrois m'adresser dans cet é-
„ tat, j'apperçus, à quelque distance de

22 moi,

„ moi, un Homme, qui me faisoit signe-
 „ de la tête & des mains d'aller vers lui.
 „ Je lui criai que *je ne savois pas le che-*
 „ *min*. Là-dessus il me dit à haute voix de
 „ sortir au plutôt du sentier où j'étois, puis
 „ que, si j'y demeuroid un moment de
 „ plus, je risquois d'être pris dans un Fi-
 „ let qui pendoit sur ma tête & qui étoit
 „ prêt à m'enlacer; que d'ailleurs il s'éton-
 „ noit que je fusse assez aveuglé, ou as-
 „ sez étourdi, pour ne voir pas le danger
 „ qui me menacoit, & qu'aussitôt que je
 „ ferois hors du mauvais chemin, il vien-
 „ droit me joindre pour me conduire en-
 „ lieu de sûreté. Je lui obéis sans repli-
 „ que, & alors il m'apporta, dans le creux
 „ de sa main, un peu d'eau de la *Sagesse*
 „ *Céleste*, qui me fut très-salutaire & qui
 „ me décilla si bien les yeux, que je revis
 „ distinctement la grande Colonne brûlan-
 „ te; mais la vûe du Filet, que j'aper-
 „ çus si près de moi, me remplit d'une tel-
 „ le frayeur, que je m'enfuis aussi loin qu'il
 „ me fut possible tout d'une haleine, sans
 „ regarder en arriere.

„ Ensuite mon Libérateur m'adressa la
 „ parole en ces mots: *Vous êtes échappé*
 „ *par le plus grand miracle du monde; l'eau*
 „ *que vous buviez a la vertu d'enforceler*
 „ *tous ceux qui en goutent, & de là vient*
 „ *que vous n'avez pas été saisi d'horreur à*
 „ *la vûe de toutes les disgraces & de la mi-*
 „ *sere de ce Lieu, puis qu'outre cette bande*
 „ *d'Aveugles & de Fous, avec qui vous é-*

352 LE SPECTATEUR. XLVIII. Disc.

„ tiez, vous pouvez remarquer plusieurs au-
 „ tres, qui sont enforcelez d'une maniere dif-
 „ férente, mais qui n'est pas moins dangereu-
 „ reuse. Regardez un peu de ce côté là;
 „ voïez cette foule de Passagers; ils ne boiront
 „ pas de cette eau traîtresse: ils n'ont pas
 „ encore perdu de la vûe la Tour enflammée;
 „ ils la voient lors qu'ils y portent les yeux;
 „ mais voïez-les marcher de côté, avec les
 „ yeux fixez vers la terre; vous diriez qu'ils
 „ sont fous, & qu'ils vont se jeter la tête
 „ baissée dans le Filet sans craindre le péril
 „ qui les menace. Leur Volonté est si dépra-
 „ vée, & leur Cœur si charmé des plaisirs
 „ de ce maudit Lieu, que, plutôt que de s'en
 „ priver, ils basardent tout, & s'exposent à
 „ toutes les miseres qui les environnent. Voïez
 „ cette autre Bande; quand ceux, qui la com-
 „ posent, ne boiroient pas de l'Eau empoison-
 „ née, ils prennent une route qui ne peut que
 „ les égarer: Voïez comment ils choisissent les
 „ Sentiers les plus écartez; De là vient qu'ils
 „ tournent souvent le dos à la Colonne noire,
 „ & qu'ils n'apperçoivent quelquefois la Co-
 „ lonne lumineuse que de côté, qui ne leur
 „ darde alors que de foibles raïons. Ces Fous
 „ se contentent de ce Crépuscule, sans se met-
 „ tre en peine s'il y en a d'autres qui tirent
 „ plus d'avantage qu'eux de son influence &
 „ de sa lumière. Le Chemin où ils courent
 „ est celui qu'on nomme de la Superstition ou
 „ des Inventions Humaines: Ils n'ont aucun
 „ égard aux Loix ni aux Régles que le Pays
 „ où ils sont leur prescrit, & ils s'en for-
 „ gent

LE SPECTATEUR. XLIX. Disc. 309.

„ gent d'autres à leur guise, qu'ils se flattent
 „ leur pouvoir être du même secours.
 „ Il me fit voir plusieurs autres sortes de
 „ Fous, dont la seule vûe me dégoûta de
 „ ce Lieu. Enfin il me conduisit aux Sen-
 „ tiers droits, où je trouvai un véritable &
 „ solide plaisir, qui dura pendant toute la
 „ route, jusqu'à ce que nous arrivâmes vis-
 „ à-vis de la Colonne brillante. Alors ma
 „ joie s'accrût à un tel point, qu'incapable
 „ de la soutenir je m'éveillai en sursaut,
 „ bien mortifié de voir éclipser tout d'un
 „ coup une si agréable Apparition.

XLIX. DISCOURS.

Ὅδ' εἰς τὸ σᾶσθαι ἐκ' ἀρετῇ τ' ἄγων ἔσται,
 Ζηλωτὲς ἀνθρώποισιν

EURIP. Oedip. vers. 17.

*L'Amour qui conduit à la Casteté & à la
 Vertu est digne de la recherche des Hommes.*

JE m'informe, de tems en tems, du suc- Nouvel-
 cès que mes DISCOURS ont dans la les Refle-
 Ville, & j'ai appris avec plaisir que ceux xions sur
 en particulier qui roulent sur le Mariage y l'état du
 ont été bien reçus. En effet, un de mes MARIA-
 Amis, qui est Membre du Collège des Do- GE.
 cteurs en Droit Civil, m'avertit qu'en der-
 nier lieu il s'y est expédié plus de Licences
 pour les Mariages qu'à l'ordinaire. J'apprens
 aussi qu'il y a divers jeunes & beaux Mes-
 sieurs qui ont résolu d'embrasser la premie-

re bonne occasion qui se présentera pour devenir Chefs de Familles. L'un deux m'écrit qu'il est sur le point de s'engager dans cet heureux état, pourvu que je le cautionne, comme je le fais ici, qu'un Homme peut se montrer en bonne Compagnie, après qu'il est marié, & qu'il ne doit pas avoir honte de marquer de la tendresse à une Femme, qui s'est mise en sa puissance pour le reste de ses jours.

J'ai reçu d'autres Lettres sur le même sujet, qui m'accusent de chercher à faire une Revolution dans le Monde Galant, & à bannir de la Société une bonne partie du feu, de l'esprit, de la vivacité, des traits fatiriques & facétieux qui regnoient dans le dernier siècle. Ce n'est pas tout, elles se plaignent de ce qu'à l'avenir un jeune Homme n'aura plus honte d'avoir changé d'état & qu'il ne sera plus déconcerté par les railleries de ses Amis, ni contraint d'avouer qu'il s'est marié uniquement pour jouir du Bien d'une riche Heritiere, ou de supposer qu'il la maltraite, pour ne s'attirer pas le ridicule Nom de tendre Epoux.

S'il m'est permis de dire ma pensée à l'égard d'une infinité d'Ecrits qui étoient autrefois en vogue parmi nous, & qui passoient pour enjouez, spirituels & galants, ils sont tels, qu'on seroit presque tenté de croire qu'il y avoit une Conspiration entre les beaux Esprits de ce tems-là pour bannir toute Naissance légitime de notre Isle. L'état du Mariage seroit de But ordinaire à
toute

LE SPECTATEUR. XLIX. *Disc.* 305
toute sorte de Boufons & de Comédiens, de même qu'à tous les Barbouilleurs de Satires & de Libelles, qui s'exerçoient à y lancer leurs traits; & il n'y avoit point d'agréable Cotterie, qui n'en fît une espèce de jouët & d'amusement. Ces Critiques badins & de bonne humeur avoient décidé entre eux que le titre de *Sober Man*, c'est-à-dire, d'*Homme sage & modeste*, ne signifieroit qu'un *Sot* ou un *Hebété*. Ce fut à-peu près vers le même tems, si je ne me trompe, que le mot *Good-nature*, qui est d'une si grande emphase dans notre Langue, qu'on ne sauroit guère bien l'exprimer dans une autre, & qui signifie un *bon Naturel*, *doux*, *humain*, &c. que ce mot-là, dis-je, commença à devenir suspect, & qu'il risqua d'être employé pour signifier tout le contraire, je veux dire *Bêtise*.

Le but que je me suis proposé, dans tous mes Ecrits, a été de rétablir, autant qu'il m'étoit possible, les justes idées des choses. Je l'ai essayé déjà sur l'Article du Mariage; plusieurs de mes Discours ont roulé là-dessus, & j'y vais ajouter ici quelques Nouvelles Observations.

Il semble que nos Gentilshommes bienfaits & polis ne trouvent rien de plus indispensable, ni qui leur donne plus de relief, dans le beau monde, que d'être amoureux. *Un Chevalier errant*, dit le célèbre *Don Quichote*, *sans Maîtresse est comme un Arbre sans feuilles*; & parmi nous, un Homme à la mode, qui ne soupire pas auprès de quel-

quelque Belle, pourroit aussi bien se flatter d'être mis de pié en cap, sans avoir sa Perruque sur la tête. Nous avons une infinité d'Amoureux en Prose: Tous nos Versificateurs sont Amans de profession; & à peine y a-t-il un seul Poëte, bon ou mauvais, qui n'ait quelque DULCINÉE, feinte ou réelle, pour exercer sa Veine.

Si l'Amour donne quelque plaisir délicat, l'Amitié conjugale en doit procurer sans doute de plus vifs, de plus rafinez & de plus longue durée. Il n'y a point de Comparaison entre l'envie ridicule d'attirer les yeux des Dames, dont vous ne devenez l'Esclave que pour vous amuser, ou perdre le tems, & dont vous ne connoissez peut-être que les seuls traits du visage; & un effort regulier & sincere de vous rendre estimable, en qualité d'Ami & d'Amant, à celle que vous avez choisie pour vous servir de fidèle Compagne le reste de vos jours. L'un est la source de mille fadaïses, d'artifices impertinens, de mensonges & peut-être de cruauté; ou tout au plus il ne s'élève qu'à une espèce d'Education qu'on reçoit dans une Ecole de Danse, & qui donne à la Personne un air plus dégagé. L'autre est la racine d'un grand nombre de Vertus solides & de Qualitez agréables; elle cultive l'Esprit, & sert en même tems à polir les manieres. La Passion qu'on a pour une Maîtresse, lors même que la plus grande sincerité se met de la partie, ressemble trop à l'ardeur de la Fièvre, mais celle qu'on a pour une Femme

LE SPECTATEUR. XLIX. *Disc.* 307
me ressemble à la chaleur naturelle.

Il m'est venu souvent dans l'Esprit que, si les Lettres écrites à des Femmes, par des Maris d'un bon naturel, étoient comparées avec celles que des Galans écrivent à leurs Maîtresses, les premières, malgré l'inégalité du Stile, l'emporteroient de beaucoup sur les autres. L'Amitié, la Tendresse & la Constance, exprimées d'une manière simple, ont plus d'éloquence noble & naturelle, que tous les Transports amoureux, les Eloges extravagans & les viles Adorations d'un Esclave. Si nous étions admis à fouiller dans le Cabinet de la belle NARCISSE, parmi les tas des Lettres qu'elle a reçues de ses différens Admirateurs, & qu'elle y garde toutes avec le même soin, combien n'y en trouverions-nous pas dont la lecture souleveroit le cœur de tout autre que de celle qui s'y voit flattée ? Mais que le sage BENEVOLE, dont la Conversation avec ses Amis est si pleine de bon sens & de gaieté, écriroit bien d'un autre stile à sa Femme, qui est le digne Objet de toute sa tendresse ! En public & en particulier, dans toutes les occasions de la Vie, il paroît orné de toutes les bonnes qualitez qui forment l'honnête Homme. Hors de chez lui, il est estimé & respecté de tout le monde, on l'adore dans sa maison & il y jouit d'un bonheur tranquille. La satisfaction qu'il y goute produit en lui une complaisance, qui se tourne en Habitude, qui éclate sur son visage, donne de la vivacité à
son

son esprit, & assaisonne toute sa Conversation. Ceux-là même qui le connoissent, sans l'avoir jamais vu dans son Domestique, ont part aux douces influences de l'heureux état où il s'y trouve : Du moins, s'il est le plus fidèle de tous les Amis & d'un entretien si agréable, on le doit en grande partie à ce qu'il est le meilleur & le plus aimé de tous les Maris.

Il y a un plaisir très-sensible à voir de si beaux Exemples de la Vie domestique. Lors que deux Personnes qui ont l'Esprit & le cœur bien-fait sont non seulement unies par les mêmes intérêts & les mêmes affections ; mais aussi par leur goût pour les mêmes qualitez, les mêmes plaisirs & les mêmes divertissemens, il semble que le bonheur du Lien conjugal ne puisse jamais s'élever plus haut. *PLINE* le jeune, un des Hommes les plus sages, & des Écrivains les plus polis qu'il y eût dans le Siècle où il vivoit, nous a laissé, dans sa Lettre à *HISPULA*, Tante de sa Femme, une des plus agréables Pièces en ce genre que j'aie lu de ma vie. Je vais en donner ici la traduction, qui servira de clôture à mon Discours ; & je ne doute pas que mes Lecteurs ne conviennent avec moi que l'Amitié conjugale y est dépeinte d'une manière si naïve & si délicate, qu'elle paroît telle que je l'ai représentée, c'est-à-dire un Ornement aussi bien qu'une Vertu.

PLINE à HISPULLA.

• „ Persuadé que vous êtes d'un très-bon
 „ naturel; que vous aimiez autant votre
 „ Frere qu'il vous aimoit; que sa Fille n'a
 „ pas seulement trouvé en vous une amitié
 „ de Tante, mais toute la tendresse du Pe-
 „ re qu'elle a perdu; je vais vous dire des
 „ choses qui vous plairont infiniment. Vo-
 „ tre Niece ne degenerate point. Chaque jour
 „ elle se montre digne de son Pere, digne
 „ de son Ayeul, digne de vous. Elle a
 „ beaucoup d'esprit, beaucoup de retenue,
 „ beaucoup de tendresse pour moi, marque
 „ d'une Vertu bien pure. D'ailleurs elle
 „ aime les Lettres, & c'est l'envie de me
 „ plaire qui a tourné ses inclinations de ce
 „ côté-là. Elle a continuellement mes Ou-
 „ vrages entre les mains, elle ne cesse de
 „ les lire, elle les apprend par cœur. Vous
 „ ne pouvez vous imaginer, ni son inqui-
 „ tude avant que je plaide, ni sa joie lors
 „ que j'ai plaidé. Elle charge toujours quel-
 „ qu'un de venir en diligence lui apprendre,
 „ quels applaudissemens j'ai reçus, quel suc-
 „ cès a eu la Cause. S'il m'arrive de lire
 „ quelque Pièce en public, elle fait se mé-
 „ nager une place, où derriere un rideau
 „ elle écoute avidement les louanges que
 „ l'on me donne. Elle chante mes Vers:
 „ & instruite par l'Amour seul, le plus ex-
 „ „ cel-

* Cette Lettre est la XIX. du IV. Livre. Je me
 fais servi de la Traduction de Mr. de SACL.

310 LE SPECTATEUR. XLIX. *Disc.*

„ cellent de tous les maîtres , elle fait redi-
„ re à sa Lyre , ce qu'exprime sa voix. J'ai
„ donc raison de me promettre que le tems
„ ne fera que cimenter de plus en plus no-
„ tre union. Car elle n'aime en moi ni la
„ jeunesse ni la figure , qui deperissent cha-
„ que jour ; mais la gloire qui ne perit ja-
„ mais. Eh que pouvois-je attendre autre
„ chose d'une personne élevée sous vos
„ yeux , formée par vos leçons , qui n'a rien
„ pris que de vertueux & d'honnête dans
„ votre commerce , & dont les éloges per-
„ petuels qu'elle vous entendoit faire de
„ moi , ont fait naître l'amour ? Vos senti-
„ mens pour ma Mere que vous respectiez
„ comme la vôtre , & la part que vous pre-
„ niez à mon éducation , vous ont accou-
„ tumée à me vanter dès ma plus tendre
„ enfance ; & dès lors à promettre de moi ,
„ tout ce que ma Femme s'en imagine au-
„ jourd'hui. Nous vous remercions à l'en-
„ vi. Moi , de ce qu'elle est ma Femme ;
„ elle , de ce que je suis son Mari : tous
„ deux , de ce que vous avez uni deux per-
„ sonnes faites l'une pour l'autre. Adieu,

L. DIS.

L. DISCOURS.

Singula quæque locum teneant fortita decen-
ter.

HOR. A. P. vers. 92.

*Il faut que chacun tienne le rang qui lui est
écchu en partage & qui lui convient.*

A l'ouïe de plusieurs Disputes qu'il y a Sur le
euës en dernier lieu sur le rang & la rang que
préséance, je me suis amusé à faire quelques tiennent
observations sur ce qui se passe dans le les AU-
Monde savant à l'égard de ce Point capital. TEURS &
Par le Monde savant, j'entens en général ceux qui
tous ceux qui se mêlent, en quelque ma- ont quel-
niere que ce puisse être des Ouvrages de que rela-
Litterature, soit qu'ils les écrivent eux-mê- tion avec
mes, qu'ils les impriment, ou qu'ils les re- le Monde
citent. Pour commencer par les Ecrivains, savant.
j'ai observé que dans toutes les Societez &
les Compagnies, l'Auteur d'un *in Folio* se met
au-dessus de l'Auteur d'un *in Quarto*; que
l'Auteur d'un *Quarto* se place au dessus de
celui d'un *Octavo*: & que les autres suivent
par degré jusques à l'Auteur d'un Livre
en *vingt-quatre*. Cette Distinction est si
bien observée, que, dans une Assemblée de
Savans, j'ai vu l'Ecrivain d'un *in Folio* se
mettre dans un Fauteuil, pendant que l'Au-
teur d'un *in-Douze*, par une juste déferen-
ce à sa qualité supérieure, n'osoit prendre
qu'un Tabouret. En un mot, les Auteurs
se

se placent en compagnie à peu près de la même manière qu'on range leurs Livres sur des Tablettes.

Le plus petit Auteur d'un Livre qui se met dans la poche a sous lui tous les Ecrivains de Brochures. A l'égard de ceux-ci, ils n'ont le pas que sur les Auteurs de Feuilles volantes, & sur toute la Confrérie de ceux qui publient leurs Ouvrages à certains jours fixes, ou tous les jours de la semaine. Pour les Auteurs de cette dernière Classe, je ne vois pas qu'ils aient réglé jusques ici le rang qu'ils doivent tenir entre eux.

En mon particulier, j'ai été si rigide à observer le Cérémonial qui prévaut dans le Monde savant, que je n'ai jamais eu l'audace de prendre le pas sur un Auteur de Brochures, jusqu'à ce que mes Feuilles volantes eussent formé deux Volumes *in Octavo*. Alors je dévançai non seulement tous ces Ecrivains, mais tout Auteur de la *Grande-Bretagne*, qui n'avoit publié qu'un *Octavo*. J'ai appris aussi de mon Libraire, que six *Octavos* ont toujours été regardez comme un juste équivalent d'un *in Folio*; ce que je remarque à dessein, parce que je ne voudrois pas que le Monde savant se scandalisât, si, après la publication d'une demi-douzaine de Volumes j'occupe la place qui m'est dûe en pareil cas. Lors que mes Forces dispersées seront ainsi réunies, & qu'elles formeront ensemble des Corps réguliers, je me flatte de faire assez bonne figure à leur tête.

Si

Si ces Reglemens, qui ont été reçus, de tems immémorial, dans la Republique des Lettres, furent d'abord établis pour encourager notre Manufacture de Papier, c'est ce que je laisse à la discussion des autres. Je remarquerai seulement ici que tous nos Libraires & Imprimeurs prennent le pas les uns sur les autres, suivant la différence du Merite spécifié ci-dessus, qu'ont les Auteurs auxquels ils appartiennent.

Je viens à l'Article de la preséance, que la sagesse de nos Loix a établie entre les trois savantes Professions. Il seroit inutile de parler ici du rang qu'on allouë, dans chacune de ces Facultez, aux Docteurs, qui ne s'élevent pas si haut que nos Chevaliers, mais qui sont un degré au-dessus de nos Ecuïers. Ceux-ci, qui forment un Corps d'Ignorens & sans étude, sont aussi mis tous ensemble dans la même Classe au-dessous des trois savantes Professions. Je destine cette remarque à plusieurs de nos Ecuïers Campagnards, dont la lecture ne va pas jusques à celle de * *L'Etat présent de l'Angleterre*, & qui usurpent souvent une preséance qui ne leur est pas dûe par les Loix de leur Païs. Leur manque de savoir, qui les a mis dans ce Poste, peut excuser en quelque maniere leur mauvaise conduite à cet égard, & nos Professeurs devroient leur pardonner lors qu'ils viennent à faillir sur cet

Tome V.

O

Ar.

* Ouvrage composé d'abord en *Anglois* par le Dr. CHAMBERLAYNE, & ensuite en *Anglois*, & en *François* par GUY MIECE.

Article, puis qu'ils sont dans un état d'ignorance, où qu'ils ne savent pas distinguer, comme on s'exprime d'ordinaire, leur main droite d'avec leur main gauche.

Il y a une autre Classe de Personnes qui sont au service & aux gages du Monde savant, qui se reglent en toute occasion par des Loix affectées à leurs Corps; je veux dire les Acteurs & les Actrices. Par exemple, c'est un Principe fixe & incontestable entre eux, qu'un Acteur de Tragedie a toujours le pas sur un Comédien; & tout le monde sait que le *Jean Potage*, qui nous fait rire, est toujours placé au-bout de la Table, & que, dans tout regal, il cede sans repugnance à la dignité du Brodequin. C'est aussi une Maxime du Théâtre, *Une fois Roi toujours Roi*. De-là vient qu'on trouveroit fort absurde que Mr. BULLOCK, malgré sa taille avantageuse & sa bonne mine, s'assît à la droite d'un Heros, quand même celui-ci n'auroit que cinq piez de haut. La même distinction est observée parmi les Actrices. Les Reines & les Heroïnes conservent leur rang en particulier, pendant que les Dames d'honneur & les Femmes de Chambre s'y tiennent dans le respect.

J'ajouterai seulement ici que, par la même raison, tous les Écrivains de Tragedie comptent que c'est leur droit d'être assis, servis, ou sapeés avant les Poètes Comiques. Pour ceux qui s'exercent dans la Tragi-Comédie, ils prennent d'ordinaire leur place entre les Auteurs de l'un ou de l'autre

l'autre côté. Les Poètes tragiques & les héroïques sont en dispute depuis long-tems sur la preséance. ARISTOTE donnoit le pas aux premiers ; mais Mr. DRYDEN & plusieurs autres n'ont jamais voulu se soumettre à cette décision. Les Ecrivains epique burlesque ont la même déference pour les Auteurs Heroïques, que les Poètes Comiques rendent à leurs mornes & graves Freres qui s'adonnent à la Tragedie.

Par ce petit Recueil de Loix, l'Ordre est conservé & la Distinction maintenue dans toute la Republique des Lettres.

O.

LI. DISCOURS.

Sic visum Veneri; cui placet impares
Formas, atque animos sub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.

HOR. L. I. Ode XXXII. 13.

*VENUS le veut ainsi, & je fait un plaisir
cruel de réunir sous un joug d'airain des
personnes, qui ne sauroient s'accorder.*

IL est assez ordinaire à ceux qui ont le Ceux qui
plus cURLUPINÉ le Mariage d'entrer à la fin se Mo-
dans la Confrerie qu'ils ont tournée en ri- quent du
dicule, & de voir leurs traits piquans re- MARIAGE
tomber sur leurs têtes. Je n'ai presque ja- y tom-
mais bent sou-
vent eux
même, &

se rendent
malheur-
eux.

mais connu un Ennemi des Femmes, qui, tôt ou tard, n'aft eu fujet de s'en repentir. Le Mariage, qui eft une Benediction pour un autre, devient à fon égard un veritable fupplice. Mr. CONGREVE, dans fa Comedie intitulée *Le vieux Garçon*, nous le reprefente, avec beaucoup d'efprit & d'enjouement, comme un Exemple de cet ordre. En un mot, ceux qui fe font le plus diftinguez par leurs railleries du beau Sexe en général en font fouverainement honorable par le choix d'une des plus indignes Créatures que l'on puiſſe trouver. L'*Hymen* fe plaît à la vengeance, & il exerce la Loi du talion fur ceux qui fe moquent de fes myſteres.

Mon Ami Mr. HONEYCOMB, qui s'égaïoit fi bien à draper les Femmes dans deux de ſes Lettres, † que j'ai communiquées en dernier lieu au Public, leur en a fait une ample reparation par le Mariage qu'il vient de contracter avec la Fille d'un de ſes Fermiers. Nous en eumes la nouvelle à notre Cotterie par la dernière Poſte, & notre Jurifconſulte du *Temple* veut à tout prix qu'il ait épouſé une jeune Laitiere: Mais, dans la Lettre qu'il m'a écrite là-deſſus, il donne à ſa démarche le plus beau tour qu'il lui eſt poſſible, & il nous infinue une idée plus avantageuſe de ſa Femme. J'avoué qu'à l'ouverture de ſa Lettre, lors que je vis l'épithete de *Mon illuſtre*

† Voyez le DISC. XXXII, & le XXXVIII,

illustre Ami, au lieu de celle de *Mon cher Spectateur*, dont il m'honoroit autrefois, & qu'il s'étoit signé au bas tout du long, je soupçonnai qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. En un mot, le gai, le bruiant, le vain Mr. HONEYCOMB, qui en avoit conté à tous les bons Partis de la Ville pendant l'espace de plus de trente années consecutives, & qui se vantoit d'avoir reçu des faveurs de quelques Dames qu'il n'avoit jamais vûes, Mr. HONEYCOMB, dis-je, s'est enfin marié à une simple Campagnarde du plus bas étage.

Sa Lettre nous offre le Portrait d'un Debauché converti. Le Caractère du sage & de l'honnête Epoux y est mêlé avec celui du Courtisan de la Ville, & il emprunte quelque relief de ces petits tours affectez qui ont souvent rendu la compagnie de mon Ami assez agréable. Voïons ce qu'il dit lui-même pour se justifier.

Mon illustre Ami,

„ Je ne doute pas que vous ne vous é-
 „ tonniez, avec mes autres Amis, de ce
 „ qu'après avoir passé trente années de sui-
 „ te au milieu de la fumée & des galante-
 „ ries de la Ville, je sois devenu tout d'un
 „ coup amoureux de la Vie champêtre. Si
 „ mon Chien de Receveur ne s'étoit enful
 „ sans regler ses Comptes, je serois enco-
 „ re plongé dans le desordre, & dans les

LETTRE
de M. HO-
NEYCOMB
sur son
Mariage.

„ brouillards qui s'élevent de votre Char-
 „ bon. Mais, depuis mon retour forcé à
 „ la Campagne, je m'y plais tant, que j'ai
 „ résolu d'y vivre & d'y mourir. J'arpen-
 „ te tous les jours mes terres, & peu s'en
 „ faut que je ne remplisse ma Lettre de Ze-
 „ phirs, de Bocages, de Fleurs, de Prai-
 „ ries & de Ruisseaux. La simplicité des
 „ mœurs, dont je vous ai entendu parler si
 „ souvent, & qui regne ici dans toute sa
 „ perfection, me charme au de-là de tout
 „ ce qu'on peut concevoir. Pour vous en
 „ donner un Exemple, je vous apprendrai,
 „ & par votre moyen à toute la Cotterie,
 „ que je me suis marié avec une Fille d'un de
 „ mes Fermiers. Elle est née d'honnêtes
 „ Gens, & quoi qu'elle n'ait point de Dot,
 „ elle est enrichie d'une grande Vertu. La
 „ douceur de son naturel, la simplicité de
 „ ses mœurs, la fraîcheur de son teint, la
 „ tournure aisée de sa taille & sa bonté-mê-
 „ me me charmoient toutes les fois que je
 „ la vois, & faisoient plus d'impression
 „ sur moi sous un Habit de Grisette, que
 „ la plus belle Femme de la Ville ou de
 „ la Cour vêtue de Bracad n'en avoit ja-
 „ mais fait. En un mot, elle est d'une
 „ trempe à me donner un bon Héritier;
 „ & si par son moyen je ne puis laisser à
 „ mes enfans ce qu'on appelle injustement
 „ les Dons de la Naissance, qui regar-
 „ dent les Titres d'honneur & un Parenta-
 „ ge noble, je me flatte de leur procurer
 „ les

„ les Dons les plus réels & les plus esti-
 „ mables de la Naissance, je veux dire des
 „ Corps robustes & vigoureux. Pour vos
 „ Femmes du grand monde & bien élevées,
 „ il seroit inutile de vous dire que je les
 „ connois. J'ai eu ma part dans leurs bon-
 „ nes grâces; mais rompons là-dessus. Je
 „ tâcherai de vivre à l'avenir en honnête
 „ Homme, & de me gouverner en bon Pe-
 „ re de Famille, je m'attirerai sans doute
 „ les railleries de la Ville, & l'on m'appli-
 „ quera la Chanson, *L'ennemi du Mariage*
 „ *enfin s'est marié*, mais je suis prêt à les
 „ soutenir. J'ai turlupiné les autres en mon
 „ tems. Pour vous dire le vrai, je vois
 „ une si grosse foule de jeunes Godelu-
 „ reaux & de petits Maîtres devenir à la
 „ mode, que mon Poste dans les ruelles
 „ des Dames n'étoit guère plus tenable.
 „ Ce n'est pas tout, une certaine roideur
 „ attaquoit mes membres, & me privoit de
 „ cet air gentil que j'avois eu autrefois.
 „ D'ailleurs, je ne vous ferai plus aujour-
 „ d'hui un mystère de mon âge; il y a plus
 „ de douze ans que j'en avois quarante-
 „ huit.

„ Au reste, puis que ma retraite à la
 „ Campagne laissera une place vacante dans
 „ la Cotterie, je souhaiterois que vous la
 „ remplissiez de mon Ami FEO-ARSENT;
 „ Il a un grand fond de vivacité, & il con-
 „ noit bien la Ville. Pour moi, j'emploierai
 „ tous mes efforts à vivre d'une manière
 „ convenable à mon état, en sage & pru-

320 LE SPECTATEUR. LII. Disc

„ dent Chef de Famille, en bon Mari, &
„ entendre Pere, si le cas y échet, & à
„ vous témoigner en toute occasion que
„ je suis,

Q.

„ Votre très-humble serviteur
„ & fidèle Ami,

GUILLAUME HONEYCOMB.

LII. DISCOURS.

Qui mare & terras variifque mundum.
Temperat horis.

Unde nec majus generatur ipso;
Nec viget quicquam simile, aut secundum,
HOR. L. I. Ode XII. 15.

*La Terre & la Mer sont soumises à ses vo-
lontez. C'est par sa providence qu'une in-
variable vicissitude de Saisons conserve l'U-
nivers. Aucun Dieu n'est au-dessus de lui,
& aucun d'eux ne peut se vanter de lui
être égal, non pas même d'en approcher.*

Sur l'idée
qu'on
doit
avoir de
DIEU.

SIMONIDE, interrogé par DENYS le
Tyran sur l'idée qu'on doit avoir de
Dieu, le pria de lui accorder un jour entier
pour y réfléchir. Après que ce jour fut ex-
piré, il lui en demanda deux; & ensuite, au
lieu de lui rendre réponse, il lui demandoit
toujours le double du tems pour y bien pen-
ser. Plus cet Homme aussi bon Poète que
Phil.

Philosophe, méditoit sur la nature de Dieu, plus il se voïoit engagé dans un labyrinthe, où il se perdoit, & dont il ne trouvoit point d'issue.

Si l'on examine l'idée que les Philosophes avoient de l'Être suprême, par les lumieres de la Raison, on verra qu'elle se reduit à ceci: Qu'il possède toutes les perfections d'un Être spirituel; Mais comme nous n'avons point d'idée de ces perfections, à moins qu'elles ne se découvrent dans nos Ames, nous joignons à chacune le titre d'infini, & ce qui est une Faculté dans l'Esprit de l'Homme devient un Attribut de la Divinité. Notre existence est bornée au tems & au lieu, l'Être suprême remplit tout de sa présence infinie, & habite dans l'Éternité. Nous jouissons de quelque pouvoir & d'une légère connoissance, l'Être suprême est tout-puissant & connoit toutes choses. En un mot, toutes les perfections de nos Ames réunies ensemble, avec le titre d'infini que nous y joignons par-dessus, forment l'idée que nous avons du souverain Monarque de l'Univers.

Quoi que tout Homme qui reflexit puisse avoir fait cette remarque, je produirai à cette occasion l'Autorité de M. LOCKE, qui s'exprime en ces termes: * *Si nous examinons, dit-il, l'Idée que nous avons de cet Être suprême & incompréhensible, nous trou-*

O 5

ve-

* Voyez son *Essai sur l'Entendement Humain*, traduit par Mr. COSPÉ: P. 241 §. 33. sec. Ed. d'Amst. 1723.

verons que nous l'acquerrons par la même voie, & que les Idées complexes que nous avons de DIEU & des Esprits purs, sont composées des Idées simples que nous recevons de la Reflexion. Par exemple, après avoir formé, par la considération de ce que nous éprouvons en nous-mêmes, les idées d'existence & de durée, de connoissance, de puissance, de plaisir, de bonheur, & de plusieurs autres qualitez & puissances, qu'il est plus avantageux d'avoir que de n'avoir pas, lors que nous voulons former l'idée la plus convenable à l'Etre suprême, qu'il nous est possible d'imaginer, nous étendons chacune de ces Idées par le moien de celle que nous avons de l'Infini, & joignant toutes ces Idées ensemble, nous formons notre Idée complexe de DIEU.

Il n'est pas impossible qu'il y ait une grande variété de Perfections spirituelles, outre celles qui se trouvent dans nos Ames, mais il est impossible que nous aïons l'idée d'aucune sorte de Perfection, à moins qu'il n'y en ait quelque petit raïon & quelque légère semence en nous mêmes. Il faudroit donc pousser la temerité jusques à l'excès, si nous décidions que tous les Attributs de l'Etre suprême se bornent à ceux que nous concevons dans son idée. On peut bien affirmer une chose, que, s'il y a quelque sorte de Perfection qui ne soit pas tracée dans nos Ames, elle appartient à la Nature Divine dans toute son étendue.

Plusieurs grands Philosophes ont cru que l'Ame séparée du Corps peut avoir de nouvelles

velles Facultez, qu'elle ne sauroit mettre en usage durant cette Vie; mais si ces Facultez ne repondent point à des Attributs de la Nature Divine qui nous sont inconnus, & qui nous fourniront dans la suite de nouveaux sujets de l'admirer & de le bénir, c'est ce que nous ignorons absolument. Nous devons acquiescer à ceci, comme je viens de le dire, que le souverain Maître de l'Univers jouit de toutes les Perfections possibles, soit à l'égard de l'espèce ou du degré, pour m'exprimer selon notre manière de concevoir les choses. J'ajouterai, qu'après avoir poussé notre Idée de l'Etre infini aussi haut que l'Esprit Humain est capable de s'élever, elle sera toujours infiniment au dessous de ce qu'il est en lui-même. *Se grandeur ne connoit point de bornes. La plus exaltée de ses Créatures ne peut la fonder, & il n'y a que lui seul qui se puisse comprendre.*

Les reflexions de JESUS FILS de SIRACH, envisagées sous cette vûe, sont très-justes & bien sublimes. † *Il a fait, dit-il, que tout tend à sa fin par un ordre stable, & sa parole regle toutes choses. Nous multiplierons les discours, & les paroles nous manqueront; mais l'abregé de tous ce qui se peut dire est qu'il est l'ame de tout. Que pouvons-nous dire pour relever sa gloire? Car le Tout-puissant est au-dessus de tout ses ouvrages. Le Seigneur est terrible, il est souverainement grand, &*

O 6

sa

* *Ecclesiastique*, Chap. XLIII. 25. 36. suivant la traduction de Mr. DE SACY.

sa puissance est merveilleuse. Portez la gloire du Seigneur le plus haut que vous pourrez, elle éclatera au dessus, (*Et sa magnificence ne peut être assez admirée.*) Vous, qui bénissez le Seigneur, relevez sa grandeur autant que vous pourrez, car il est au dessus de toutes louanges. En relevant sa grandeur, fortifiez-vous de plus en plus : car vous ne comprendrez jamais ce qu'il est. Qui le pourra voir & le représenter tel qu'il est ? Qui dira sa grandeur selon qu'elle est dès le commencement ? Beaucoup de ses ouvrages nous sont cachés qui sont plus grands que ceux que nous connoissons ; car nous n'en voyons qu'un petit nombre.

Je n'ai parlé jusques-ici de l'Etre suprême que suivant les lumières de la Raison & de la Philosophie. Si nous voulons approfondir toutes les merveilles de sa Miséricorde, il faut avoir recours à la Revelation, qui nous le représente, non seulement comme un Etre environné de gloire & d'une puissance infinie, mais comme plein de bonté & de justice dans ses Dispensations envers le Genre Humain. Ceci est à la portée de tout le monde, & quoi qu'on ne puisse trop méditer là-dessus, je me bornerai au respect & à l'adoration que toutes ses Créatures lui doivent. Pour nous en former une sainte habitude, nous devrions souvent le rappeler dans nos Esprits, & nous humilier, en sa présence, à la vue de notre indignité & de ses adorables perfections. Un tel res-
pect

peut gravé dans le cœur est une sorte de Prière continuelle, & fait partie du service raisonnable que l'Ame doit à celui qui l'a créée.

Cette Habitude étoufferoit en nous jusques aux moindres semences d'orgueil & de vaine gloire, qui s'élevent dans l'Esprit de ceux, dont les pensées roulent plutôt sur les avantages qu'ils ont au-dessus de leurs semblables, que sur la distance infinie qu'il y a entre eux & le souverain Modèle de toute perfection. Elle exciteroit d'ailleurs nos desirs & nos efforts pour nous unir à lui par tous les actes que la Religion & la Vertu nous prescrivent. En particulier cet Hommage constant que nous rendrions à l'Etre suprême banniroit du milieu de nous la malheureuse coutume qu'on y a d'employer son Nom à tort & à travers, & dans les occasions les plus frivoles..

Ceci me rappelle un excellent * Sermon prononcé aux funérailles d'un Gentilhomme qui faisoit honneur à sa Patrie, & qui a été un des plus actifs, aussi bien qu'un des plus heureux Observateurs des Ouvrages de la Nature qu'il y ait jamais eu dans notre

O 7

Ille

* Feu Mr. BURNET, Evêque de *Salisbury*, est l'Auteur de cette Oraison funèbre, & le Gentilhomme, qu'elle regarde, étoit le fameux M. ROBERT BOYLE. Voyez ce que Mr. RICOTIER en a dit dans l'Avertissement qu'il a mis à la tête de sa Traduction du Livre du Dr. CLARKE, intitulé, *De l'existence & des Attributs de Dieu*, &c. Impr. à Amsterdam chez J. F. BERNARD en 1717 & pour la seconde fois en 1727 avec des Corrections, & des augmentations. On le trouve aussi chez les WETSTEIN & SMITH, Voyez pag. XIV. XV. &c.

Me. Voici de quelle maniere le Prédicateur y parle de ce philosophe Chrétien.

„ Je n'ai connu personne de ma vie, dit-
 „ il, qui eût une si profonde vénération
 „ pour le souverain Monarque de l'Uni-
 „ vers. Il ne prononçoit jamais le Nom de
 „ Dieu, sans faire une petite pause dans
 „ son discours, & il étoit si exact à cet é-
 „ gard, qu'un de ses bons Amis, qui l'avoit
 „ fréquenté plus de vingt années de suite
 „ m'a dit qu'il ne se souvient pas de l'y a-
 „ voir jamais vu manquer une seule fois.

Tout le monde fait la vénération que les Juifs avoient pour un Nom, si grand, si saint & si admirable. Ils ne vouloient pas même souffrir qu'il entrât dans leurs Discours de piété. Que peut-on donc penser de ceux qui emploient un Nom si auguste & si redoutable au milieu de la Colere ou de la Joie, & lors qu'ils sont animez des Passions les plus impertinentes? Que dira-t-on de ceux qui l'admettent dans les Questions & les Asseverations les plus familières, dans les Discours & les Ouvrages les plus badins & les plus enjouez; pour ne rien dire de ceux qui le profanent par des Sermons Diaboliques & des Parjures abominables? Ce seroit insulter la Raison que de vouloir dépeindre l'horreur & l'infamie d'une telle pratique. Il suffit de la nommer, pour en convaincre tous ceux en qui les lumieres de la Nature ne sont pas absolument éteintes, & auxquels il reste encore quelque Principe de Religion.

O.
LIII. DIS.

LIII. DISCOURS.

Imò duas dabo inquit ille adolefcens, una si
parum est :

Et si duarum pœnitebit, inquit, addentur duæ.
PLAUT. Stich. Act IV. Sc. I. 44.

S'il n'en a pas assez d'une, dit ce jeune Homme, je lui en donnerai deux ; & si deux ne lui suffissent pas, j'y en ajouterai deux autres :

Mr. le SPECTATEUR,

„ VOUS nous avez donné de très bons LETTRE
„ DISCOURS sur cette cruelle & d'un jeune
„ dénaturée coûtume des Peres & des Me- ne Hom-
„ res, qui obligent leurs Enfans de se ma- me, qui
„ rier contre leur inclination. Sans une se plaint
„ plus longue préface, je vous exposerai ses Pères
„ mon Cas à cet égard, & je vous en laif- le veulent
„ serai le Juge. Mon Pere & ma Mere, mariera-
„ qui sont déjà avancez en âge, souhaite- avec toute
„ roient fort de me voir établi, comme ils qu'avec
„ parlent, moi qui suis leurs Fils aîné. Je la Mal-
„ ne le souhaite pas moins qu'eux ; mais le tresse.
„ malheur est que je dois m'établir à leur
„ fantaisie & non pas à la mienne. C'est
„ là-dessus qu'ils me tourmentent tous les
„ jours, parce que je n'ai pu aimer jusques-
„ ici, malgré moi & mes dents, une des
„ Filles d'un Gentilhomme de notre voisi-
„ nage, qui en a quatre, dont, par un ex-
„ cès de leur générosité, ils veulent bien
„ me donner le choix. JANOT, me dir
„ mon

„ mon Pere, *Mademoiselle CATO est une*
 „ *Fille de mérite.* Cela est vrai, Monsieur;
 „ mais elle est un peu trop agée pour moi.
 „ *Mon Fils elle n'en sera que d'autant plus*
 „ *discrete & bonne Ménagere.* Ensuite ma
 „ Mere vient à la charge, *Est-ce que Mlle.*
 „ *BABET n'est pas d'une grande beauté?*
 „ Oui, Madame; mais elle n'a point de
 „ Conversation, je ne lui trouve ni feu,
 „ ni agrement, ni esprit dans le Discours,
 „ non plus que dans la Mine. *J'en l'avoue,*
 „ *mon Fils; & c'est pour cela même qu'elle*
 „ *sera d'une humeur aisée, douce, obligeante*
 „ *& traitable.* Après avoir essuyé cet
 „ assaut, une vieille Tante, qui est du
 „ nombre de ces bonnes Femmes qui lisent
 „ des Comédies avec les Lunettes sur le
 „ nez, vient m'en livrer un autre. & me
 „ dire, *Mon neveu, que pensez-vous de la*
 „ *grande Mlle. DOROTHE'E?* Ce que
 „ j'en pense? Vraiment, je croi qu'elle est
 „ haute de six piez & deux pouces. Bon,
 „ voila, qui va bien, vous en raillerez tant
 „ qu'il vous plaira; mais une taille avan-
 „ tageuse donne un air noble & majestueux.
 „ Allons; laissez-moi faire, dit enfin une
 „ de mes Cousines qui demeure dans la
 „ Maison, je lui trouverai bien ce qu'il lui
 „ faut: Vous ne pensez pas à la jolie Mlle.
 „ FANCHON Qu'en dites vous, mon
 „ cher Cousin! Elle ne peut que vous plaire.
 „ Ah! ma chere Cousine, je suis votre
 „ tres humble serviteur; il lui manque tout
 „ juste ce que sa Soeur aînée a de trop.

Fort.

32 Fort bien replique-t-elle, Monsieur le dé-
 33 licat ! Vous n'avez que vingt-deux ans pas-
 34 sez, & , dans six Mois, Madlle FAN-
 35 CHON entrera dans sa treizième : de sor-
 36 te qu'elle peut apprendre tout ce que l'on
 37 voudra. D'ailleurs elle sera si obéissante ;
 38 peut-être qu'elle pleurera de tems en tems ;
 39 mais elle ne sera jamais en colere. C'est
 40 ainsi que l'on dispose de moi dans une
 41 affaire, où je suis plus intéressé que per-
 42 sonne. Lors même qu'il m'arrive de
 43 parler avec éloge de quelque jeune De-
 44 moiselle, on ne manque pas de me di-
 45 re d'abord que l'une ou l'autre de ces
 46 quatre Sœurs a les mêmes bonnes qua-
 47 litez. Vous voyez, par ce petit échan-
 48 tillon, Mr. le SPECTATEUR, que
 49 je dois mener une vie bien agréable.
 50 Quoi qu'il en soit, je vous avouerai de
 51 bonne foi, qu'il y a déjà trois ans pas-
 52 sez que je suis éperdûment amoureux
 53 d'une jeune Demoiselle, que je nom-
 54 merai, s'il vous plait, LA MIRABEL.
 55 Je l'ai souvent proposée à mon Pere
 56 & à ma Mere avec tout le respect d'un
 57 Fils obéissant ; mais avec toute l'impä-
 58 tience d'un Homme qui est charmé de
 59 l'Objet qu'il aime. Je vous prie, Mon-
 60 sieur, de penser à ces trois Années. Quel-
 61 les inquiétudes accablantes ne dois-je pas
 62 avoir essuïé ? A quel triste & déplorable
 63 état n'ai-je pas été réduit durant un espa-
 64 ce de trois longues Années accomplies ;
 65 Ah ! c'est-là ce qui me desole. L'air, l'esprit
 66 &

330 LE SPECTATEUR. *LIII. Disc.*

„ & l'humeur de LA MIRABEL surpas-
 „ sent tout ce que l'Imagination la plus
 „ vive & la plus délicate en peut conce-
 „ voir ; & quoi que vous passiez pour un
 „ Juge très-expert de la Beauté, de la
 „ Vertu & de la Politesse, entre tous les
 „ Caractères de vos Dames illustres ; il n'y
 „ en a pas un seul qui soit préférable au
 „ sien. En un mot, on ne peut lui repro-
 „ cher qu'une double injustice, si tant est
 „ qu'elle en puisse commettre quelqu'une
 „ à mon égard ; je veux dire qu'elle n'est pas
 „ moins aveugle pour mes défauts, que
 „ pour ses bonnes qualitez. Je suis &c.

TRISTANT LE FERU.

Mr. le SPECTATEUR,

• LETTRE „ Lors que vous avez censuré nos jeu-
 d'une jeu- „ nes Etourdis qui se piquent de faire les
 ne De- „ Cochers dans la Ville & à la Campagne,
 moiselle „ je souhaiterois que vous eussiez employé
 engagée „ quelques uns de ces momens à examiner
 dans un „ ce qui se passe dans l'intérieur de ces Voi-
 Coche pu- „ tures. Je sai bien que j'ai souffert ma bon-
 blic avec „ ne part de l'insolence & de la brutalité
 des info- „ de quelques-uns de ces Messieurs, avec
 lens qui „ qui je me suis trouvée en dernier lieu
 ne lui di- „ dans un Coche qui alloit d'*Essex* à *Lon-*
 rent que „ *dres*. Je ne doute pas même qu'après
 des ob- „ avoir entendu ma Relation, vous ne con-
 scenitez, „ veniez avec moi qu'il y en a plusieurs de
 „ ceux qui se disent Gentilshommes qui ne
 „ de-

LE SPECTATEUR. *LIII. Disc. 33^e*

„ devroient jamais avoir d'autre place que
„ celle du Cocher. Elevée des mon en-
„ fance dans la Modestie & dans la Ver-
„ tu, je n'ai rien oublié, quoi qu'assez jeu-
„ ne, pour maintenir ce Caractère ; mais
„ Lundi dernier il y eut huit jours que je
„ revins par malheur en Ville. Je ne fus
„ pas plutôt dans le Carrosse, que deux In-
„ connus, habillez en Gentilshommes,
„ m'attaquerent de la maniere du monde la
„ plus indigne & m'e tinrent des discours si
„ abominables, que je n'oserois vous les re-
„ péter, qu'ainsi je n'aurois pas dû enten-
„ dre. Il n'y avoit que la brieveté du voïage
„ qui pût me consoler. Imaginez-vous,
„ Monsieur, quelle persecution ce doit être
„ pour un Caractère chaste & vertueux, &
„ afin que vous puissiez traiter ce Sujet d'u-
„ ne maniere aussi vive qu'il le demande, re-
„ présentez-vous votre Femme ou votre
„ Fille, si vous avez l'une ou l'autre, en pa-
„ reil cas, & jugez du châtiment que mérite-
„ roient de tels Dragons. L'un d'eux, qui se
„ disoit Capitaine, ne nous entretint durant
„ toute la route, que de Questions fades &
„ ridicules, ou de Chansons obscènes. Pré-
„ te à crever de dépit & de honte, je blâ-
„ mois la Nature de ce qu'elle ne nous a-
„ voit pas accordé les moïens de fermer
„ nos Oreilles aussi aisément que nos yeux.
„ Mais n'étoit-ce pas une espèce d'Enléve-
„ ment ? Pour quoi faut-il qu'il y ait des
„ Complices à cet égard plutôt que dans le
„ Meurtre ? Pourquoi est ce que toute Per-
„ son-

„ sonne qui insulte la Chasteté ne souffri-
 „ roit pas la mort ? Je suis bien persuadée
 „ que ces Diables incarnez la méritoient
 „ avec justice. Pouvez vous trouver une
 „ plus belle occasion pour signaler votre
 „ zèle ? Si vous ne l'embrassez pas avec ar-
 „ deur, sâchez que je ne lirai plus vos
 „ Discours. Est-ce que tout Impertinent
 „ aura le privilege de me tourmenter dans
 „ un Coche, où je paie ma place aussi bien
 „ que lui ? Regardez-nous s'il vous plait,
 „ reduites à ce cruel état, comme le Sexe
 „ le plus foible, qui n'a rien pour se dé-
 „ fendre, & je croi qu'il n'est pas moins
 „ indigne d'un Gentilhomme d'appeller une
 „ Femme en Duel, que de dire des obscé-
 „ nitez en sa présence, sur tout lors qu'elle
 „ ne peut se retirer.

„ Permettez-moi de vous raconter ici u-
 „ ne Avanture, que vous tournerez, s'il
 „ vous plait, à votre maniere, afin qu'elle
 „ puisse mieux soutenir la vûe du Public
 „ J'ai connu un Gentilhomme, qui avoit
 „ très-bonne opinion des Officiers de l'Ar-
 „ mée, & qui un jour en invita dix ou
 „ douze à souper chez lui. Il pria en mê-
 „ me tems deux-ou trois de ses Amis, qui
 „ étoient fort prevenus contre les Gens de
 „ cette Profession, qui censuroient beau-
 „ coup leurs mauvaises mœurs. Un des
 „ principaux Officiers y amena deux jeu-
 „ nes Capitaines de son Régiment, qui ve-
 „ noient de prendre le parti des Armes, &
 „ qui ne furent pas plutôt à table, qu'ils se
 „ „ mirent

„ mirent à boire des Santez infames, & à te-
 „ nir les discours les plus impudiques. Leur
 „ Hôte, aussi confus qu'il se peut, & cha-
 „ grin de voir l'embarras de ses Amis, pria
 „ la Compagnie de ne trouver pas mauvais
 „ qu'il leur apprit une Avanture arrivée à
 „ un Homme illustre, a un certain Mr.
 „ LOCKE, dont vous parlez souvent vous-
 „ même. * Ce Philosophe, leur dit-il, fut
 „ prié un jour à dîner avec les Seigneurs
 „ HALLIFAX, ANGLESEY & SHAFTSBURY,
 „ trois des plus beaux Genies qu'il y eut
 „ alors en *Angleterre*. Aussitôt après le re-
 „ pas, on se mit à jouer aux Cartes, & à
 „ se livrer aux différentes passions que le
 „ bon & le mauvais succès ont accoutumé
 „ de produire dans le Jeu. Mr. LOCKE,
 „ ennuié de voir un pareil exercice, se
 „ retira vers une Fenêtre, où il s'amusa
 „ quelque tems à écrire sur une Feuille de
 „ papier. Mylord ANGLESEY, qui s'en
 „ apperçut à la fin, lui demanda ce qu'il é-
 „ crivoit: Mylord, lui répondit Mr. Loc-
 „ KE, *le plaisir & l'avantage que je me*
 „ *flattois de trouver aujourd'hui dans la con-*
 „ *versation des plus grands Hommes du fie-*
 „ *cle m'a presque empêché de fermer l'œil de*
 „ *toute la nuit passée, & je viens d'écrire ce*
 „ *qui c'est dit depuis une heure ou deux.* Sen-
 „ sibles à cette raillerie, ils furent bien ai-
 „ ses de composer avec lui & de jetter leurs
 Cartes

* Voyez de quelle maniere M. LE CLERC a rap-
 porté ce fait *Bibliothèque choise*, Tome IV. page 357.

„ Cartes dans le feu, s'il y abandonnoit son
 „ petit Recueil; & là-dessus ils lierent une
 „ Conversation digne de leurs talens. Vous
 „ ne devineriez peut-être pas, si je ne vous
 „ le disois, que ce Recit, approuvé des Of-
 „ ficiers superieurs, eut une telle influence
 „ sur les deux jeunes Capitaines que, cou-
 „ verts de honte & de confusion, ils se reti-
 „ rerent d'abord. Du reste s'il vous paroît
 „ trop long, & qu'il soit de votre goût,
 „ vous n'avez qu'à l'abreger, ou en faire
 „ tout ce qu'il vous plaira, mais il me sem-
 „ ble qu'il renferme une bonne Moralité.
 „ „ Ce n'est pas tout, Monsieur; j'ai
 „ ouï dire que vous êtes aussi habile Ma-
 „ chiniste que célèbre Spectateur. Je vous
 „ prie donc très-humblement de vouloir
 „ inventer quelque sorte de Cadenat, &
 „ d'accorder un plein-Pouvoir, signé de
 „ votre main & cacheté de votre Seau, à
 „ toutes les Personnes modestes, soit Hom-
 „ mes ou Femmes, de l'appliquer à la bou-
 „ che de tous les Impertinens de l'ordre
 „ de ceux dont je viens de vous entrete-
 „ nir. Je souhaiterois d'ailleurs que vous
 „ publiassiez un Edit, par lequel il fut en-
 „ joint à toute personne modeste, qui ne
 „ voudroit pas perdre contenance, de ne
 „ pas se hasarder, après un certain jour
 „ fixe, à voyager sans avoir un de ces
 „ Cadenats dans la poche. Il me semble
 „ qu'un de vos Discours en peu se-
 „ vere là-dessus pourroit bien tenir lieu
 „ d'un pareil Cadenat; mais il faudroit

EN

LE SPECTATEUR. LIV. Dist. 335

en marquer le prix au bas 2. f. , avec le
Nom du Libraire, qu'il débiteroit, & y
donner pour Avis que lors qu'une Per-
sonne se rendra coupable d'un tel Crime,
la Partie lésée aura droit de lui produire
cette Pièce, & d'en faire la lecture à hau-
te voix devant toute la Compagnie. Le
Criminel seroit bien endurci, s'il pou-
voit résister à une telle reprimande, & si
elle ne suffit pas vous n'avez qu'à or-
donner toute autre punition que vous ju-
gerez convenable. Je suis &c.

T. MAR. CHASTELAIN.

VIL. DISCOURS.

Rarus enim fermè sensus communis in illa
Fortunâ. —————

Juv. Sat VIII. 73.

*Il est fort rare qu'on conserve le Sens com-
mun dans une si haute fortune.*

Mr. le SPECTATEUR,

JE n'ai que dix-neuf ans, je suis Fille
unique d'un Pere & d'une Mere fort
riches, & l'on m'a traitée jusques ici a-
vec une indulgence qui n'a pas trop fa-
vorisé mon Education. J'ai peut être
une envie extraordinaire d'apprendre ce qui
est

LETTERE
de Mlle
RICHE
sur la sot-
te com-
plaisance
qu'on a

pour les
Filles de
qualité &
en parti-
lier pour
les belles
& les ric-
hes.

est convenable à mon Sexe & à ma Qua-
lité ; mais la dispute à mon égard, d'auf-
si loin que je puis me souvenir, a tou-
jours été de savoir s'il étoit à propos,
que l'Enfant fût ou ne fût pas telle cho-
se ? Si telle ou telle nourriture étoit la
plus saine pour la jeune Demoiselle ? Ce
mets ne valoit rien pour ma taille, cet
autre pour mon teint, & ce troisième
pour mes yeux. J'ose vous dire, sans
aucune exagération, que, depuis l'âge de
dix ans, je ne sache pas avoir jamais
touché la Terre avec mes pieds : Un
Carrosse ou une Chaise à Porteurs ont
toujours servi à me faire passer d'un
lieu à un autre. Tous ceux qui se mé-
loient de m'instruire pronnoient par tout
les jolies choses que je disois, & la ma-
nière sensée dont je m'étois conduite en
telle & telle occasion. Voilà quel a été
mon sort jusqu'à l'âge de quinze ans, &
depuis cet âge, on n'en a pas mieux usé
à mon égard, quoi qu'on ait pris un
autre tour. Je suis devenue si terrible,
ne vous en déplaise, que tout Homme
qui me parle risque de perdre sa liberté. Il
y en a plusieurs qui ont de l'esprit & du
savoir qui se rendent chez nous, & lors
que je me trouve en si bonne Compag-
nie, je me plais à leur faire diverses
Questions ; mais, au lieu de m'y répon-
dre, on me dit je ne fais quoi sur mes
yeux brillans. Il semble, Monsieur,
qu'on ait inventé un Langage exprès
pour

„ pour entretenir les Femmes; & il n'y
 „ a que le petit nombre de ceux qui ont
 „ véritablement ce qu'on doit appeler u-
 „ ne bonne Education, & que je n'en trou-
 „ ve guère en mon chemin, qui nous puis-
 „ sent parler sans flatter notre Sexe. En-
 „ tre la plupart de ceux qui se qualifient
 „ Gentilshommes, il m'est impossible d'ou-
 „ vrir la bouche sur aucun sujet, sans ex-
 „ citer l'un ou l'autre à me dire, *Oh! un*
 „ *tel Gentilhomme, qui est si bien tourné,*
 „ *doit savoir à fond tout ce que vous deman-*
 „ *dez; il n'y a personne qui ne se fasse un*
 „ *vrai plaisir de vous instruire là-dessus.* En
 „ un mot, je suis d'une si grande beauté,
 „ que je rue tous ceux qui m'approchent,
 „ si habile, que je n'ai besoin d'aucune
 „ instruction; & si bien élevée, qu'on me
 „ traite comme une Innocente, puis qu'on
 „ ne daigne pas me répondre sur le pié
 „ d'Amie, ou de simple Connoissance.
 „ Ayez la bonté, Monsieur, d'avoir égard
 „ au déplorable état où nous autres Beau-
 „ tez & riches Partis nous voyons exposées,
 „ & de ne permettre pas qu'on nous fasse
 „ tourner la cervelle par des flatteries in-
 „ dignes.

„ J'ai une Femme de Chambre qui est
 „ adonnée à ce malheureux métier, & qui
 „ l'exerce avec beaucoup d'art. Je me di-
 „ versifiois d'abord de certaines absurditez
 „ dont elle accompagnoit tous ses éloges.
 „ Elle me disoit quelquefois, suivant le sti-
 „ le de sa Province, qu'il n'y avoit person-

ne qui ne reconnoît que sa jeune Dame
 étoit émaillée du plus beau rouge & du
 plus beau blanc que l'on puisse voir au
 monde. Elle ajoutoit une autre fois que
 j'avois tout l'air d'une certaine B A B E T
 Donson de son Village, qui fut cause
 que le Meunier se pendit, & qu'ensuite
 il hanta un Champ, où ils avoient accou-
 tumé de se promener ensemble. Avec
 tout cela, cette fine Mouche peut faire
 tomber des Lettres sous mes yeux, glis-
 ser un Billet dans l'un de mes Gands,
 & me soutenir en face qu'elle ne fait rien
 de tout ce manège. Depuis mes plus
 tendres années jusques à ce jour, je ne
 sache pas que personne en ait jamais usé
 envers moi comme il auroit dû; & si je
 ne m'étois appliquée à la lecture de quel-
 ques bons Livres qui me plaisent, il ne
 me resteroit pas aujourd'hui une étincelle
 de Sens commun. Ne seroit il pas digne
 de vous de fixer des règles pour nous di-
 riger en tel cas, & d'avertir le Public que
 nous autres Belles attendons, aussi bien
 que les autres, qu'on nous reponde clai-
 rement & avec franchise? Pourquoi faut-
 il, Monsieur, que je sois déroutée dans
 toutes mes actions, parce que j'ai bon air
 & le teint beau, & que je suis dans la
 fleur de ma jeunesse? Pourquoi faut-il
 qu'on me donne de fausses idées du Bien
 & du Mal, par cela seul que je possè-
 de les avantages de la Beauté & de la
 Fortune, comme si c'étoit un Crime?

En

LE SPECTATEUR. *LIV. Disc. 339*

„ En vérité, Monsieur, l'hommage ridicu-
„ le que nous rendent les Personnes dont je
„ viens de vous parler, joint au peu de som-
„ qu'on prend de notre Education, ne peut
„ que nous exposer à l'Ignorance & à l'Or-
„ gueuil, si ce n'est pas même au Vice. Je
„ soumets très-humblement à vos sages
„ réflexions tout ce que vous venez de
„ lire, & je suis, &c.

CHARLOTE RICHE.

Mr. le SPECTATEUR,

„ J'étois un riche Epicier de la Ville, &
„ aussi heureux que diligent ; mais je n'étois
„ pas marié, & vous savez qu'il y a des
„ Femmes. J'aurois bien souhaité qu'une
„ en particulier, qui venoit à ma Bouti-
„ que, voulût être la mienne, mais je crai-
„ gnois qu'elle n'y consentiroit jamais. Ce-
„ pendant, pour réussir à lui faire ma Cour,
„ je lui vendois à meilleur marché que je
„ n'achettois dans l'esperance d'acheter à
„ meilleur marché que je ne vendois. Vous
„ ne devez pas douter qu'elle ne revînt sou-
„ vent elle-même, qu'elle ne me procurât
„ plusieurs Chalandes au prix que je lui don-
„ nois mes Dentrées, & qu'elle ne crût me
„ rendre un bon office. Vous ne douterez
„ pas non-plus que ce ne fût-là un mer-
„ veilleux Négoce, & qui ne dût bien m'en-
„ richir. En un mot, j'étois sur le point
„ de faire banqueroute, lors que je lui dé-
„

LET-
TRES d'un
Epicier
amou-
reux.

„ clarai mon Amour , & qu'elle me re-
 „ pondit qu'elle étoit mariée. Il me ref-
 „ toit alors tout juste dequoi ne pas mou-
 „ rir de faim , & je compte aujourd'hui
 „ de retablir ma fortune par la perte de
 „ tous ces Chaland. Je suis &c.

JEREMIE ACTIONNAIRE.

Mr. le SPECTATEUR,

LET-
 TRE
 d'une
 Idole de
 Caffé sur
 un Avo-
 cat qui
 lui en
 contoit.

„ Je suis du nombre de ces Idoles *, dont
 „ il vous a plu de parler dans un de vos
 „ Discours , & j'ai ma Niche dans le
 „ Reduit d'un Caffé. Il seroit inutile de
 „ vous dire les égards que je dois avoir.
 „ pour nos Chaland, & les importunitéz
 „ que j'en souffre. Mais il y en a un sur
 „ tout qui me serre d'aussi près que les
 „ François serroient Bouchain. Sa gravi-
 „ té le rend fort circonspect , & il fait ses
 „ approches avec toute la regularité d'un ha-
 „ bile Ingenieur. Vous ne devez pas dou-
 „ ter de son Eloquence , puis qu'il est A-
 „ vocat , & comme il n'a guère occasion
 „ de l'employer à *Westminster* , il en a d'au-
 „ tant plus pour m'en regaler moi-même.
 „ Que peut donc faire une pauvre Créa-
 „ ture fragile ? Je suis bien disposée a me
 „ rendre ; mais il voudroit que ce fût à dis-
 „ cretion , & moi je voudrois que ce fût
 „ avec discretion. D'ailleurs , pendant que
 „ nous parlémentons ainsi l'un & l'autre ,

„ nous

* Voyez Tome I. pag. 447.

„ nous négligeons nos intérêts reciproques.
 „ A mesure que son attaque se renforce,
 „ mon Thé s'affoiblit ; & lors qu'il s'amuse
 „ à plaider à mon Barreau, il n'y a per-
 „ sonne qui le vienne consulter que des mi-
 „ serables qui le paient d'un grand-merci.
 „ Conseillez-lui, mon cher Monsieur, de
 „ n'insister pas sur de rudes conditions,
 „ & de ne pas contredire, par ses desirs
 „ dereglez, l'heureuse physionomie de son
 „ visage. Si nous étions d'accord, nous
 „ pourrions nous fixer à quelque chose,
 „ aussitôt que nous aurions déterminé
 „ quel parti nous seroit le plus avantageux,
 „ ou de consulter à la Maison, ou de te-
 „ nir Caffé, ou de plaider à *Westminster*.
 „ Je suis &c.

T. LUCINDE PARLEMENTIER.

LV. DISCOURS.

Spem longam refecis ; — — — — —

HOR. L. I. Ode XI 7,

*Renoncez à des esperances qui s'étendent trop
 loin.*

J'AI déjà traité dans un de mes DIS-
 COURS *, de l'Esperance en général ;
 celui ci roulera sur l'Esperance vaine & ri-
 dicule à l'égard des Biens temporels, qui est

Reflec-
 xions sur
 les vaines
 ESPE-
 RANCES
 des Hom-
 mes à l'é-

P 3

* C'est dans le XVI. de ce Vol.

gard des
Biens
tempo-
rels.

une source inépuisable de chagrin & de calamitez dans la Vie humaine.

HORACE inculque souvent ce Precepte, Que nous ne devons former ici bas aucune Esperance trop vaste, ni pour une trop longue durée. La brieveté & l'incertitude de la Vie rend une telle Esperance vaine & déraisonnable. Le Tombeau est caché entre nous & l'Objet après lequel nous courons: Si un Homme vit assez longtemps pour jouir d'un Bien qu'il souhaite avec ardeur, il y en a dix mille qui sont fauchez au milieu de leur poursuite.

Il arrive encore malheureusement, qu'une Esperance ne meurt pas plutôt en nous, qu'une autre lui succède & s'élève à sa place. Nous nous imaginons que nous serions heureux & contents si nous pouvions obtenir tels ou tels avantages; mais soit à cause de leur vuide, ou de l'inquietude naturelle de nos Esprits, nous ne sommes pas plutôt arrivés à ce but, que nous étendons nos esperances à une autre. Nous trouvons toujours de nouvelles Scènes & d'agréables Perspectives au delà de celles qui nous paroissent de loin & qui terminoient d'abord notre vûe.

Les Conséquences qui naissent de ces Reflexions se reduisent à celles-ci, que nous devons prendre garde que nos Esperances n'aillent pas trop loin; que nous devons bien connoître les Objets où elles tendent, pour savoir s'ils sont d'une telle nature qu'ils puissent raisonnablement nous procurer le fruit

fruit que nous attendons de leur jouissance, & s'ils sont tels que nous soions presque sûrs de les obtenir, en cas que notre vie s'étende jusques là. Si nous espérons des choses trop éloignées par rapport à la brièveté de nos jours, il peut arriver que la Mort nous enlèvera au milieu de notre course après elles. Si nous espérons des choses, dont nous n'avons pas bien examiné la valeur, notre mortification sera plus grande que le plaisir qui nous reviendra de leur jouissance. Si nous espérons ce qui n'est pas en notre pouvoir d'obtenir, nous agissons & nous pensons en vain, & nous rendons la Vie un Songe plus réel encere qu'elle n'est en effet.

La plupart des malheurs & des infortunes de la Vie doivent leur origine au peu de soin qu'on a d'examiner l'un ou l'autre de ces Articles. Ce sont les Ecueils où les Amans fougueux échouent tous les jours, & sur lesquels le Banqueroutier, le Politique, le Chimiste & l'Homme à Projets ont fait naufrage dans tous les siècles. Ceux qui ont l'Imagination vive & l'Esprit ambitieux négligent d'ordinaire les Biens de la Fortune qui sont à leur portée, & courent après quelque chose qui brille de loin à leur vue; ils renoncent à un Bonheur solide & réel, pour ce qui est éclatant & chimérique; en un mot ils méprisent un Bien qu'ils peuvent acquérir pour un autre qui sera toujours hors de leur portée. L'Espérance bâte ses Projets sur une longue Vie; elle court après

certain Points fixes & imaginaires de Bonheur; elle embrasse des impossibilités; & par ce moyen elle plonge souvent les Hommes dans la Misère, la Ruine & la Honte.

Ce que je viens de dire peut servir de Moralité à un Conte *Arabe*, que Mr. GALLAND a traduit en *François* avec plusieurs autres. Il y a une simplicité si naturelle, quoi qu'extravagante, que je ne doute pas que mes Lecteurs n'y trouvent autant de plaisir que j'y en ai trouvé moi-même, & que, s'ils viennent à réfléchir sur les agréables Chimères dont l'Espérance les a quelquefois repus, ils ne se croient Cousins germains du Verrier *Persan*.

„ * ALNASCHAR, à ce que nous dit
 „ le Conte, fut un vrai paresseux durant la
 „ vie de son Pere; Mais, à sa mort, il
 „ n'en eut pas plutôt hérité de cent Drach-
 „ mes d'argent, qu'il les employa en Ver-
 „ res, en Bouteilles, & autres Pièces de
 „ Verrierie, qu'il acheta d'un Marchand en
 „ gros. Il mit le tout dans un Panier à
 „ jour, & loua une fort petite Boutique,
 „ où il s'assit, le Panier devant lui & le
 „ dos appuyé contre le mur, en attendant
 „ qu'on vînt acheter de sa marchandise.
 „ Dans cette attitude, les yeux attachés sur
 „ son Panier, il se mit à rêver, & dans sa
 „ Réverie il prononça les paroles suivantes
 „ assez haut pour être entendu d'un Tail-
 „ leur

* Voyez *Les mille & une Nuits*, Contes Arabes, &c. Tome V. pag. 80. &c. Edit. de la Haye en 1706. &c. se trouve à Amsterdam chez les Westlein & Smith.

„ leur qu'il avoit pour Voisin : Ce Pa-
 „ nier dit-il, me coûte cent Drachmes, &
 „ c'est tout ce qui j'ai au monde. J'en fe-
 „ rai bien deux cens Drachmes à le ven-
 „ dre en détail, & de ces deux cens Drach-
 „ mes, que j'emploierai encore en Verreries,
 „ j'en ferai quatre cens. A continuer ainsi,
 „ j'amasserai à la longue quatre mille Drach-
 „ mes. De quatre mille Drachmes, j'irai
 „ aisément jusqu'à huit mille. Quand j'en
 „ aurai dix mille, j'abandonnerai aussi-tôt
 „ la Verreire pour me faire Jouaillier. Je
 „ ferai commerce de Diamans, de Perles &
 „ de toute sorte de Pierreries. Possédant
 „ alors des richesses à souhait, j'achetterai
 „ une belle Maison, de grandes Terres, des
 „ Esclaves, des Eunuques, des Chevaux ;
 „ je ferai bonne chere & du bruit dans le
 „ monde. Je ferai venir chez moi tout ce
 „ qui se trouvera dans la Ville de Joueurs
 „ d'Instrumens, de Danseurs & de Danscu-
 „ ses. J'en n'en demeurerai pas-là, & j'amaf-
 „ serai, s'il plait à Dieu, jusqu'à cent
 „ mille Drachmes. Lors que je me verrai
 „ riche de cent mille Drachmes, je m'esti-
 „ merai autant qu'un Prince, & j'envoie-
 „ rai demander en mariage la fille du Grand
 „ Visir, en faisant représenter à ce Ministre
 „ que j'aurai entendu dire des merveilles de
 „ la beauté, de la sagesse, de l'esprit & de
 „ toutes les autres qualitez de sa fille, &
 „ enfin que je lui donnerai mille Pièces d'or
 „ pour la premiere nuit de nos noces. Si le
 „ Visir étoit assez mal-bonneté pour me refu-

3.6 LE SPECTATEUR. LV. Disc.

„ ser sa fille, ce qui ne sauroit arriver: j'i-
 „ rois l'enlever à sa barbe, & l'amenerois
 „ malgré lui chez moi.
 „ D'abord que j'aurai épousé la fille du
 „ Grand Visir, je lui achèterai dix Bun-
 „ quer noirs des plus jeunes & des mieux
 „ faits. Je m'habillerai comme un Prince;
 „ & monté sur un beau Cheval, qui aura
 „ une selle de fin or, avec une bourse d'étoffe
 „ d'or relevée de Diamans & de Perles;
 „ j'irai par la Ville accompagné d'Esclaves
 „ devant & derrière moi, & me rendrai à
 „ l'Hotel du Visir aux yeux des grands &
 „ des petits, qui me feront de profondes
 „ reverences. En descendant chez le Vi-
 „ sir au pié de son Esclavier, je monterai
 „ au milieu de mes gens rangez en deux
 „ files à droit & à gauche; & le Grand
 „ Visir, en me recevant comme son Gen-
 „ dre, me cèdera sa place & se mettra
 „ au-dessous de moi pour me faire plus
 „ d'honneur. Si cela arrive, comme je l'es-
 „ pere, deux de mes gens auront chacun
 „ une Bourse de mille pieces d'or que je leur
 „ aurai fait apporter. J'en prendrai une,
 „ & la lui présentant: Voilà, lui dirai-je,
 „ les mille pieces d'or que j'ai promises
 „ pour la première nuit de mon mari-
 „ age, & lui offrant l'autre: Tenez, a-
 „ jouterai-je, je vous en donne encore au-
 „ tant, pour vous marquer que je suis hom-
 „ me de parole, & que je donne plus que
 „ je ne promets. Après une action com-
 „ me celle là, on ne parlera dans le mon-
 „ de

22 de que de ma générosité.
 23 Je reviendrai chez moi avec la même
 23 pompe. Ma Femme m'envoiera quelque
 23 Officier pour me complimenter sur la vi-
 23 site que j'aurai faite au Vistr son père;
 23 j'honorerai l'Officier d'une belle Robe;
 23 & le renvoiera avec un riche présent.
 23 Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne
 23 l'accepterai pas, & je congédierai le por-
 23 teur. Je ne permettrai pas qu'elle sor-
 23 te de son Appartement pour quelque cause
 23 que ce soit, que je n'en sois averti; &
 23 quand je voudrai bien y entrer, ce sera
 23 d'une manière qui lui imprimera du res-
 23 pect pour moi. Lors que je me retirerai
 23 le soir avec elle, je serai assis à la place
 23 d'honneur, où j'affecterai un air grave sans
 23 tourner la tête à droit ou à gauche. Je
 23 parlerai peu; & pendant que ma Femme,
 23 belle comme la pleine Lune, demeurera
 23 debout devant moi avec tous ses atours, je
 23 ne ferai pas semblant de la voir. Les Fem-
 23 mes, qui seront autour d'elle, me diront:
 23 Notre cher Seigneur & Maître, voilà vot-
 23 re Epouse, votre humble Servante de-
 23 vant vous: elle attend que vous la carés-
 23 siez, & elle est bien mortifiée de ce que
 23 vous ne daignez pas seulement la regar-
 23 der. Elle est fatiguée d'être si long tems
 23 debout; dites-lui au moins de s'asseoir.
 23 Mais je serai inexorable à leurs prières:
 23 je lui tournerai le dos toute la nuit, & je
 23 ne lui dirai pas un seul mot. Le lende-
 23 main elle ne manquera pas de se plaindre

348 LE SPECTATEUR. LV. Disc.

„ de mes airs méprisans & de mon orgueil
 „ à sa Mere, & j'en aurai la joie au cœur.
 „ Sa Mere viendra me trouver, me baisera
 „ les mains avec respect, & me dira: Sei-
 „ gneur, je vous supplie de ne pas dédai-
 „ gner de regarder ma Fille & de vous ap-
 „ procher d'elle. Je vous assure qu'elle ne
 „ cherche qu'à vous plaire, & qu'elle vous
 „ aime de toute son ame. Mais ma Belle-Me-
 „ re aura beau parler, je ne lui répondrai pas
 „ une syllabe, & je demeurerai ferme dans
 „ ma gravité. Alors mon Epouse me pre-
 „ sentera un Verre de vin, & me dira les
 „ larmes aux yeux; Mon Cœur, ma che-
 „ re Ame, mon aimable Seigneur, je vous
 „ conjure, par les faveurs dont le Ciel vous
 „ comble, de me faire la grace de recevoir
 „ ce Verré de vin de la main de votre très-
 „ humble servante. Je me garderai bien de
 „ la regarder encore & de lui répondre. Mon
 „ charmant Epoux, continuera-t elle, en
 „ redoublant ses pleurs & en m'approchant le
 „ Verre de la bouche, je ne cesserai pas que
 „ je n'aie obtenu que vous buviez. Alors,
 „ fatigué de ses prieres, je lui lancerai un
 „ regard terrible, & lui donnerai un bon
 „ soufflet sur la joue, en la repoussant du pied
 „ si vigoureusement, qu'elle irai tomber bien
 „ loin au-delà du Sofa.

„ ALNASCHAR étoit tellement absor-
 „ bé dans ces Visions chimeriques, qu'il
 „ représenta l'action avec son pied, comme
 „ si elle eût été réelle; & par malheur il
 „ en frappa si rudement son Panier plein de
 „ Ver

LE SPECTATEUR. LVI. Dfs. 349.

„ Verrerie, qu'il le jeta du haut de sa
„ Boutique dans la Rue, de maniere que
„ toute cette Verreie, qui étoit le fonde-
„ ment de sa grandeur, fut brisée en mille
„ morceaux.

O.

*TYPHON SUDOUEST.

* C'est un mot Grec qui signifie un Orage subit & violent, & dont les Levantins se servent encore aujourd'hui, en termes de Marine. On l'appelle en François *Tourbillon, Grain de Vent, ou dragon de Vent.*

LVI. DISCOURS.

O verre Phrygiæ, neque enim Phryges! —
VIRG. *Æneid.* IX. 617.

O vous, qui êtes plutôt de véritables Phrygiennes que des Phrygiens!

J'ETOIS l'autre jour dans la Boutique de mon Libraire, lors qu'une jolie Demoiselle, qui paroissoit avoir environ dix-huit ans; y descendit de son Carosse, passa tout auprès de moi, & lui fit signe de s'avancer jusques au bout de son Comptoir, où elle lui dit quelque chose à l'oreille d'un air fort attentif, & lui donna en même tems une Lettre: Ensuite elle appuya le bout de son Eventail sur la main du Libraire, acheva de lui dire ce qu'elle vouloit & se retira. J'observai qu'elle rougissoit au milieu de son

352 LE SPECTATEUR. LVI. Disc.

„ égards qu'il est intuié d'en relever le prix
 „ par la satisfaction que ces Maîtres Nou-
 „ eurs auront de voir leur Ouvrage mêlé
 „ dans une Frange avec celui d'une belle
 „ Dame, pour laquelle & avec laquelle
 „ ils l'auront fait. En vérité Mr. le S P E C-
 „ T A T E U R, je suis ravie d'avoir trouvé
 „ quelque chose à la portée de ces Mes-
 „ sieurs ; puis qu'il seroit fort triste qu'une
 „ si grande Partie du Roïaume demeurât
 „ en friche & les bras croisez. Je ne vous
 „ retiendrai pas plus longtems, & je me
 „ borne à vous dire que je suis toujours du
 „ nombre de celles qui lisent vos Feuilles
 „ volantes & qui vous admirent le plus.

C. B.

„ P. S. Le plutôt qu'on mettra ces beaux
 „ Messieurs en œuvre ne fera que le mieux ;
 „ puis qu'il y a quantité de belles Franges
 „ commencées qui n'attendent qu'un nou-
 „ veau renfort de mains.

L'autre Pièce dont je regalerai mes Le-
 cturs, contient la Description d'une espèce
 d'Hommes, que je ne sâche pas d'avoir
 envisagez, quoi qu'assez communs dans le
 Monde, dans le même point de vûe, où ils
 sont placez dans la Lettre suivante.

Mr. le S P E C T A T E U R,

LET-
TRE sur
les Hom-
mes

„ Vous avez si bien raisonné en dernier
 „ lieu sur l'Amour conjugal, qu'il n'y a
 „ nul

„ nul doute que vous ne découragiez, dans
 „ les démarches qui précèdent cette Union qui ser-
vent de
Chausse-piéd
aux Da-
mes.
 „ toute pratique qui a plutôt en vûe l'Inté-
 „ rêt fordidé que le véritable Bonheur.
 „ D'un autre côté, il ne se peut que vous
 „ n'ayez observé que la plupart de nos jeu-
 „ nes & jolies Demoiselles se piquent de
 „ suivre l'exemple des Dames les plus gra-
 „ ves, & de retenir à leur service, par
 „ quelque petit encouragement, un aussi
 „ grand nombre qu'elles peuvent d'Adora-
 „ teurs inutiles & surnuméraires, qu'elles
 „ emploient comme des Appeaux, & qu'el-
 „ les nomment d'ordinaire des *Chausse-piez*.
 „ Ceux-ci ne doivent jamais savoir à quel
 „ point elles se chauffent; mais lors qu'elles
 „ trouvent Chaussure à leur pié, & qu'il
 „ s'offre un Bon Parti, ils servent à l'ani-
 „ mer & à le piquer au Jeu, jusqu'à ce
 „ qu'il soit arrivé au point qu'il faut. Ce
 „ n'est pas tout, Madame DESMARIZIE-
 „ RES, cette grave Matrone, croit qu'il
 „ est très convenable que toute Famille sa-
 „ ge & prudente ait plusieurs de ces Outils
 „ autour de la Maison, pour s'en servir
 „ au besoin, & que tout Galand doit pro-
 „ duire un Certificat de sa qualité de Chaus-
 „ se-pié, avant que d'être admis pour
 „ Chaussure. Une certaine Dame, que je
 „ pourrois nommer s'il le falloit, a présente-
 „ ment à son service plus de Chausse-piez de
 „ toutes les tailles, de tous les Païs, & de
 „ toutes les couleurs, qu'elle n'a jamais eu
 „ de Souliers neufs en sa Vie. J'ai connu une
 „ Fem-

„ Femme, qui, après s'être servie d'un
 „ Chauffe-pié bien des années de suite, & a-
 „ voir vû qu'il ne réussissoit pas dans cet em-
 „ ploi, le convertit enfin en Soulier. Je se-
 „ rois fort trompé, ou votre bon Ami Mr.
 „ HONEYCOMB étoit un vieux Chauffe-pié de
 „ rebut, avant qu'il se mariât en dernier
 „ lieu. Pour moi, je vous déclare ingena-
 „ mert que j'ai été un véritable Chauffe-
 „ pié depuis plus de vingt années, dont j'ai
 „ passé plus de cinq à servir ma première
 „ Maîtresse, avant qu'elle trouvât Chauf-
 „ fure qui lui convînt. J'avouë d'ailleurs
 „ que, malgré la foule de ses Courtisans,
 „ je me crus toujours le meilleur Soulier
 „ de sa Boutique, & que je ne découvris
 „ ma destinée qu'un Mois avant son Ma-
 „ riage. Ce revers, qui faillit à me causer
 „ la mort, me rendit si soupçonneux, que,
 „ sur quelques manieres un peu desobli-
 „ geantes de ma seconde Maîtresse, je lui
 „ dis qu'elle me prenoit sans doute pour
 „ son Chauffe-pié. Là-dessus, ma chere
 „ Climène, qui étoit une franche Coquette
 „ de son naturel, me répondit que j'étois
 „ un Hypochondriaque, & que je pourrois
 „ aussi bien m'imaginer être un Oeuf ou un
 „ Pot de terre. Mais fort peu de tems a-
 „ près elle me fit connoître que je ne m'é-
 „ tois pas trompé à cet égard. Je vous en-
 „ nuiferois, mon cher Monsieur, si je vous
 „ racontois la Vie d'un malheureux Chauf-
 „ se-pié, & si je vous donnois le triste &
 „ long récit de mes propres souffrances.

„ J'aime

J'aime donc mieux vous exhorter à une
 entreprise qui me paroît digne de votre
 Poste, je veux dire à décider en quels Cas
 il peut être permis à une Dame de se ser-
 vir, avec honneur, d'un Chaussé pié, &
 si une Fille qui est au-dessous de vingt-
 cinq ans, ou une Veuve qui n'a pas été
 trois années dans cet état, peut avoir un
 tel privilege; comme aussi à résoudre tou-
 tes les autres difficultez qui vous vien-
 dront naturellement dans l'Esprit sur un
 Article de cette importance. Je suis &c.

O.

LVII. DISCOURS.

* *Tū yāg xal yīvas ieriv.* ———
 ARAT. in Phœnom, vers. 5.

Car c'est de lui que nous tirons notre origine.

Mr. le SPECTATEUR,

Il est fort à propos qu'en certaines oc- De la Na-
 casions extraordinaires de la vie, on ture Hu-
 fasse souvenir les Grands & les Person- maine, &
 nes d'un rang distingué, de leur naissan- de l'Im-
 ce illustre & de ce qu'elle exige d'eux; mortalité
 de l'Ame.
 afin

* Voyez ces mots citez par S. PAUL dans les *1^{re}*
des Apôt. Chap. XVII. 28.

356 LE SPECTATEUR. LVII. Disc.

„ afin que cette idée les éloigne de tout ce
 „ qui est bas, lâche ou criminel, & les a-
 „ nime à des actions louables. C'est ainfi
 „ que la Noblesse devient un principe de
 „ Vertu, & qu'elle produit le Mérite,
 „ dont elle a été d'abord la recompense.
 „ C'est pour cela même, si je ne me
 „ trompe, que, dans quelques-uns de vos
 „ DISCOURS, vous avez défendu *la di-*
 „ *gnité de la Nature Humaine.* Mais vous
 „ savez bien que tout le monde n'est pas
 „ d'accord là-dessus, puis qu'il y a des Au-
 „ teurs qui en ont une tout autre idée, &
 „ que l'on a écrit des Livres, en forme de
 „ Maxime, pour montrer * *la fausseté des*
 „ *Vertus Humaines.* Il semble que ces re-
 „ flexions tiennent presque toujours de
 „ l'humeur & du caractère de ceux qui les
 „ font. Les Politiques attribuent les plus
 „ belles actions des Hommes à l'artifice &
 „ à la ruse: D'autres, chagrins & desolés
 „ d'avoir essuyé mille rébusades, ou mauvais
 „ traitemens, prennent les vapeurs de leurs
 „ Rate pour les lumières de la Philosophie:
 „ Ceux qui sont plongés dans le Vice, &
 „ qui ne sauroient se distinguer par quel-
 „ que bon endroit, cherchent à ruiner
 „ jusques aux apparences du vrai Mérite,
 „ qui semble leur reprocher le desordre où
 „ ils vivent: Enfin les Esprits satiriques en-
 „ veniment tout, & nous le dépeignent
 „ avec les couleurs les plus noires. De
 „ tou-

* C'est le titre d'un Ouvrage, composé par Mr.
 ESPRIT.

LE SPECTATEUR. LVII. Disc. 357

„ toutes ces différentes mains, nous avons
„ des Portraits de la Nature Humaine qui
„ ressemblent à ceux que les *Italiens* appel-
„ lent *Caracaturas*, dont l'art consiste à y
„ laisser, au milieu des proportions dislo-
„ quées & des traits chargez, quelque res-
„ semblance qui distingue la Personne; mais
„ d'une telle maniere que la Beauté la plus
„ agréable y paroît le Monstre le plus af-
„ freux.

„ On peut dire que c'est manquer de
„ bonne foi de mettre ainsi à niveau les
„ plus honnêtes Gens avec les plus infâmes
„ & de vouloir dégrader toute l'Espèce
„ pour les fautes des Particuliers. C'est le
„ moyen d'empêcher non seulement qu'on
„ ait bonne opinion des autres, mais qu'on
„ ait pour soi-même ce respect; qui est le
„ grand préservatif de l'Innocence, & l'a-
„ me de la Vertu.

„ J'avouë qu'il y a dans l'Homme un
„ mélange étonnant de Beauté & de Lai-
„ deur, de Sagesse & de Folie, de Vertu
„ & de Vice: Un pareil contraste se voit
„ dans un nombre infini de Personnes, &
„ chaque Individu est, à certains égards, ou
„ en certaines occasions, si opposé à lui-
„ même, que l'Homme paroît la plus in-
„ constante & la plus déréglée Créature de
„ l'Univers. Ainsi la Question, en fait
„ de Morale sur la dignité de la Nature
„ Humaine, ressemble, du premier coup
„ d'œil, à une de ces Questions épineu-
„ ses de la Physique, ou les Argumens de
„ l'un

„ l'un & de l'autre côté paroissent être d'une
 „ égale force. Mais, pour avoir une juste
 „ idée là-dessus, j'emprunterai ici une ex-
 „ cellente Reflexion de Mr. de PASCAL,
 „ qui met la chose dans tout son jour.
 „ * *Il est dangereux, dit-il, de trop faire*
 „ *voir à l'Homme combien il est égal aux*
 „ *Bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est*
 „ *encore dangereux de lui faire trop voir sa*
 „ *grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus*
 „ *dangereux de lui laisser ignorer l'une & l'autre.*
 „ *Mais il est très-avantageux de lui*
 „ *représenter l'une & l'autre.* Quelques
 „ imperfections qu'il y ait dans notre Na-
 „ ture, la Religion & la Vertu servent à
 „ les corriger, autant qu'il est possible dans
 „ l'état où nous sommes. D'ailleurs, ce
 „ n'est pas un petit encouragement pour
 „ des Ames bien nées de penser, que nous
 „ en ferons tout-à-fait délivrez à la sortie
 „ de ces Corps mortels. Cette maniere so-
 „ lemnelle & sublime, dont les Juifs sa-
 „ luoient leurs Rois, en ces termes, † *O*
 „ *Roi, vis éternellement !* peut être adres-
 „ sée au plus chetif & au plus méprisé de
 „ tous les Hommes, malgré toutes les ca-
 „ lamitez & les disgraces dont il est envi-
 „ ronné. Quiconque croit l'immortalité de
 „ l'Ame n'a pas besoin d'une meilleure preu-
 „ ve de la dignité de sa Nature, ni d'un
 „ plus fort motif pour l'engager à la pra-
 „ tique de la Vertu.

„ Cet.

* Voyez les *Pensées* Chap. XXIII. 5. 7.

† *DAnt.* II. 4. Sc.

„ Certe Reflexion me conduit naturelle-
 „ ment à un Sujet que * j'ai touché dans
 „ une de mes Lettres precedentes, & je ne
 „ puis que goûter un vrai plaisir à me rap-
 „ peller ce que CICERON a dit là-dessus
 „ dans la clôture de son Livre intitulé, *De*
 „ *la Vielleſſe*. Tous ceux qui ont lu cet
 „ Ouvrage ſe peuvent ſouvenir que le
 „ vieux CATON y eſt représenté comme ce-
 „ lui qui parle, ou qui enſeigne, & que SCR-
 „ IPION & LELIUS y jouënt le rôle de ſes Diſ-
 „ ciples, ou de ſes Auditeurs. Du bord de
 „ la ſoſſe, où il avoit déjà un pié, ce vé-
 „ nérable Perſonnage ſe transporte, pour
 „ ainſi dire, dans une Vie à venir, & s'éleve-
 „ à la contemplation de cette partie immor-
 „ telle de lui-même, & à celle de ſon exi-
 „ ſtence après la Mort. Enfin, † puis que
 „ vous avez publié quelques Argumens
 „ pour l'immortalité de l'Ame, tirez des
 „ lumieres de la Raiſon & de celles du
 „ Chriſtianiſme, je croi que vos Lecteurs
 „ ne ſeront pas fâchez de voir briller cette
 „ grande Verité dans les Ecrits de l'Orat-
 „ teur Romain.

„ § Quant à l'origine éternelle des Ames ;
 „ dit CATON, je ne voi pas qu'on en puiſſe
 „ douter, ſ'il eſt vrai que les Hommes
 „ viennent au Monde munis d'un grand
 „ nombre de connoiſſances. Or une grande
 „ maſ-

* Voyez le V. DISC. du III. Tome.

† Voyez le XVIII. DISC. du I. Tome.

§ Voyez la Traduction de Mr. DU BOIS de l'Académie Française, p. 107, 116. Seconde Edition de Paris en 1698.

„ marque que cela est ainsi, c'est la facilité
 „ & la promptitude avec laquelle les En-
 „ fans apprennent des Arts très difficiles, &
 „ où il y a une infinité de choses à compren-
 „ dre: ce qui donne lieu de croire qu'elles
 „ ne leur sont pas nouvelles, & qu'en les
 „ leur apprenant, on ne fait que leur en rap-
 „ peller la mémoire. C'est ce que nous ap-
 „ prend notre bon Ami PLATON.

„ Je puis ajouter, à ce que je viens de
 „ dire; le discours que le premier CYRUS
 „ fit à ses Enfans sur le point de mourir, &
 „ qui est rapporté par XENOPHON, Gar-
 „ dez-vous bien de croire, mes chers En-
 „ fans, leur dit-il, que je ne sois plus rien,
 „ ou que je ne sois nulle part, quand je
 „ vous aurai quitez. Car dans le tems mê-
 „ me que j'étois avec vous, vous ne voi-
 „ tiez point mon Esprit; mais ce que vous
 „ me vieiez faire vous faisoit penser qu'il
 „ y en avoit un dans mon Corps. Ne dou-
 „ tez donc point que cet Esprit ne subsiste,
 „ après même qu'il en sera séparé; quoi-
 „ qu'il ne se manifeste plus par aucune a-
 „ ction. Car rendroit-on aux grands Hom-
 „ mes les honneurs qu'on leur rend après
 „ leur mort, si leur Esprit étoit sans aucu-
 „ ne action qui pût en faire durer la me-
 „ moire. Pour moi, je n'ai jamais pû me
 „ persuader, que nos Esprits ne vivent
 „ qu'autant qu'ils sont dans nos Corps, &
 „ qu'ils meurent quand ils en sortent; ni
 „ qu'ils demeurent dépourvus d'intelligen-
 „ ce & de sagesse, lors qu'ils sont dégagés
 „ d'un

„ d'un Corps qui n'a par lui-même ni sens
 „ ni raison. Je croi au contraire que , quand
 „ l'Esprit dégagé de la matiere se trouve
 „ dans toute la pureté & toute la simplici-
 „ té de sa nature c'est alors qu'il a le plus
 „ de lumiere & de sagesse. A la mort , on
 „ voit ce que deviennent les parties dont nos
 „ Corps sont composez ; & elles retournent
 „ d'où elles ont été tirées. Mais l'Esprit ,
 „ qui est d'une autre nature , ne se voit , ni
 „ quand il est dans le Corps , ni quand il en
 „ sort. Rien n'est plus semblable à la Mort
 „ que le Sommeil. Or c'est pendant le
 „ sommeil que l'Esprit fait le mieux voir
 „ qu'il est quelque chose de divin. Car c'est
 „ alors qu'étant moins occupé du Corps , il
 „ perce dans l'avenir , & y découvre une
 „ infinité de choses. Que fera - ce donc
 „ quand il en sera entièrement dégagé ? Ce-
 „ la étant donc ainsi , il est de votre devoir
 „ de m'honorer comme un Dieu après ma
 „ mort. Mais quand l'esprit mourroit a-
 „ vec le Corps , toujours le respect que vous
 „ devez aux Dieux , qui gouvernent l'U-
 „ nivers , & qui le tiennent dans un si
 „ bel ordre , devoit-il vous obliger de
 „ conserver des sentimens de tendresse &
 „ de veneration pour ma memoire.

„ *Voilà ce que disoit CIRUS sur le point*
 „ *de mourir. Mais , si vous le voulez bien ,*
 „ *revenons de chez les Etrangers à ce que*
 „ *nous trouvons parmi nous. Jamais on ne*
 „ *me persuadera , mon cher SCIPION , que*
 „ *ni votre Pere , PAUL EMILE , ni vos*
 „ *Tome V. Q „ deux*

„ deux ayeuls , PAUL & SCIPION l'A-
 „ fricain, ni le Pere de celui ci, ni son On-
 „ cele, ni tant d'autres grands Hommes, dont
 „ il n'est pas besoin de faire le dénombre-
 „ ment, eussent entrepris tant de grandes
 „ choses; dont la posterité conserveroit la me-
 „ moire, s'ils n'eussent vu clairement, que
 „ l'avenir même le plus éloigné ne les regar-
 „ doit pas moins que le present. Et pour ne
 „ vanter aussi à mon tour, selon la coutume
 „ des Vieillards, croiez-vous que j'eusse tra-
 „ vaillé jour & nuit comme j'ai fait, & à
 „ la Guerre & dans l'interieur de la Répu-
 „ blique, si la gloire de mes travaux eût du
 „ finir avec ma vie? N'aurois je pas sans com-
 „ paraison mieux fait de la passer dans le
 „ repos, sans m'embarrasser d'aucune sorte
 „ d'affaire? Mais mon Ame, s'élevant en
 „ quelque sorte au-dessus du tems que j'a-
 „ vois à vivre, a toujours porté ses vûes jus-
 „ qu'à la posterité; & j'ai toujours compté
 „ que ce seroit après la fin de cette vie mor-
 „ telle que je serois le plus vivans. C'est
 „ ainsi que tous les grands Hommes comp-
 „ tent; & si l'Ame n'étoit immortelle, ils
 „ ne feroient pas tant d'efforts pour arriver
 „ à l'immortalité.

„ Mais de plus, d'où vient que les plus
 „ sages sont ceux qui prennent la mort le
 „ plus en gré; & que plus on est dépourvu
 „ de sagesse, plus on est fâché de mourir?
 „ N'est-ce pas que plus l'Esprit a d'étendue
 „ & de lumiere, plus il voit clairement que
 „ la mort n'est qu'un passage à quelque cho-

„ Je de meilleur, & que moins il en a, moins
 „ il le voit? Pour moi, je brûle d'ardeur de
 „ me rejoindre à vos Petes, pour qui j'ai eu
 „ tant d'amour & de veneration; & non
 „ seulement à ces grands Hommes que j'ai
 „ connus; mais à ceux même dont j'ai enten-
 „ du parler, & dont j'ai lu ou écrit moi-même
 „ les actions. Je vais donc vers eux avec
 „ tant de joie, qu'on auroit peine à me rete-
 „ nir & on ne me feroit pas plaisir de me
 „ refondre, comme PELIAS, pour me renou-
 „ veller & me faire recommencer à vivre. --
 „ O beureux jour, que celui où je sortirai de
 „ cette foule impure & corrompue, pour me
 „ rejoindre à cette divine & beureuse troupe
 „ de grandes Ames, qui ont quitté la Terre
 „ avant moi! J'y trouverai, non seulement
 „ ces grands Hommes dont j'ai parlé; mais
 „ encore mon cher CATON, que je puis dire
 „ avoir été un des meilleurs Hommes, du meil-
 „ leur naturel & des plus fidèles à ses devoirs
 „ qu'on ait jamais vus. J'ai mis son corps
 „ sur le bucher, au lieu qu'il auroit dû met-
 „ tre le mien. Mais son Ame ne m'a point
 „ quitté; & sans me perdre de vue, il n'a fait
 „ que me devancer dans un Pays où il voyoit
 „ que je le rejoindrois bientôt. Si j'ai soutenu
 „ la perte d'un tel Fils avec quelque ferme-
 „ té, ce n'est pas que je n'en fusse touché jus-
 „ qu'au vif; mais je me suis consolé par la
 „ pensée que nous n'étoient pas separez pour
 „ long-tems.
 „ Je suis &c.

LVIII. DISCOURS.

Et sibi præferri se gaudet. — — — — —

OVID. Metam. L. II. 434.

Il se réjouit de voir qu'on le préfère à lui-même.

Defense
du SPEC-
TATER
contre les
Criti-
ques.

LORS que je me suis trouvé en Compagnie, où l'on a parlé de mes Feuilles volantes, j'ai goûté un plaisir extrême à voir que ceux qui cherchent à blâmer le SPECTATEUR avouënt que certaines Lettres, qu'il a publiées, sont aussi bonnes, ou meilleures qu'aucune de ses Pièces. Là-dessus on cite plusieurs de ces Lettres fort enjouées, que les uns attribuent au SPECTATEUR lui-même, & d'autres à ses Correspondans. * Telles sont celles du Valetudinaire de l'Inspecteur sur les Enseignes de Londres, du Maître pour l'exercice de l'Évantail, sur la Jupe de baleine, sur NICOLAS HART le Dormeur périodique, de Mr. le Chevalier ENVILLE, & quantité d'autres de la même nature. Comme il n'y a rien que j'aime tant que de mortifier les Esprits envieux & malins, pour bien assener mon coup, je dois les avertir qu'ils m'ont souvent loué sans y prendre garde, & qu'ils

* Voyez Tome I. p. 119. & 138. Tome II. p. 60. & 179. & 348. Tome III. p. 327.

LE SPECTATEUR. LVIII. Disc. 365
qu'ils ont approuvé mes Ecrits lors qu'ils s'i-
maginoient d'y trouver à redire. J'ai enten-
du plusieurs de ces infortunez Genies dé-
montrer d'une maniere invincible, que j'é-
tois incapable de composer une Lettre, que
j'avois écrite le jour precedent. J'en ai mê-
me entendu quelques uns lâcher des expres-
sions ambigues & insinuer à la Compagnie
qu'ils m'avoient fait l'honneur de m'écrire
eux-mêmes telle ou telle Lettre en particu-
lier, qui étoit alors sur le tapis & dont on
parloit avec éloge. Ces impitoiables Criti-
ques apprehendent tant de m'attribuer ce qui
ne m'appartient pas, qu'ils ne veulent pas dé-
cider si * le Lion, le Sanglier & les Pots
de Fleurs de la Comédie ne m'ont point
écrit les Lettres qui me sont venues sous
leurs Noms. J'avertirai donc ces Mes-
sieurs que j'eme plais souvent à debiter mes
pensées sous le Nom emprunté de quelqu'un
de mes Correspondans ou le Personnage
feint de quelque Anonyme, & cela pour les
raisons suivantes : En premier lieu, par un
trait de politique, semblable à celle de ceux
qui ne veulent se dire les Autres d'une
Raillerie qu'après l'avoir hasardée sous le
nom d'un autre. En deuxième lieu, parce
que je voudrois arracher quelques louanges
de ceux qui n'applaudissent jamais à quoi que
ce soit, dont l'Auteur est connu & certain.
En troisième lieu, parce que cela m'a four-
ni l'occasion de varier les Caractères infini-

Q 3

ment

* Il en est parlé dans quelques DISCOURS, que
l'on n'a pas jugé à propos de traduire.

ment plus, que si j'avois toujours soutenu mon rôle de SPECTATEUR. En quatrième lieu, parce que ma Dignité en auroit souffert, si j'avois publié sous mon Nom toutes ces Pièces badines que j'ai attribuées à d'autres. En cinquième & dernier lieu, parce que ces Lettres amènent plus naturellement les Reflexions qui viennent ensuite, & qui leur servent de clôture.

Il y a d'autres Envieux qui m'ont aussi fait un honneur tout particulier, quoi que sans dessein. Ceux-ci veulent à tout prix que j'aie traduit ou emprunté plusieurs de mes pensées de Livres qui sont écrits en d'autres Langues. J'ai ouï dire qu'un certain Gentilhomme, plus renommé pour sa belle Bibliothèque que pour son Savoir, l'a soutenu plus d'une fois en Compagnie. Mais quand il accuseroit juste, je suis persuadé qu'il n'en fait rien par lui-même; & s'il a voit lû les Livres qu'il a ramassés, il trouveroit que son Accusation est très-mal fondée. Les véritables Savans me justifieront là dessus, & j'ai été si éloigné de pécher à cet égard, que j'ai poussé peut-être le scrupule trop loin en citant les Auteurs de certaines pensées, que j'aurois pû m'arroger sans faire aucun tort. Dans le fond ce reproche m'est honorable, & je dois plutôt m'en glorifier, que tâcher de le combattre.

Quelques-uns sont si acharnez à m'enlever le peu de réputation qui peut me revenir de ces DISCOURS, qu'ils attribuent
quel-

quelques-uns des meilleurs à ces * Manuscrits imaginaires, d'où j'ai prétendu les avoir tirez. D'autres attaquent là-dessus ma bonne foi plutôt que mon Esprit, & de-là vient que j'y suis plus sensible. Ils soutiennent qu'un Auteur est coupable de Mensonge ou de Fausseté, lors qu'il cite au Public des Manuscrits qu'il n'a jamais vûs, ou qu'il lui dépeint des Scènes qui n'ont jamais subsisté que dans son idée. Mais ces Messieurs devroient considérer qu'il n'y a ni Fable ni Parabole qui ne soit exposée à cette objection, & qu'on ne dût bannir de tous les Livres, si tant est qu'on ne puisse avancer que des Faits réels. D'ailleurs il me semble que, par la maniere dont je m'exprime dans ces endroits-là, tout Lecteur peut aisément distinguer les réalitez des fictions.

La Critique ne se borne pas ici. Les uns voudroient que mes Discours ne roulassent que sur des sujets divertissans, & les autres n'en peuvent souffrir aucun, à moins que leur but immédiat ne tende à l'avancement de la Religion & des Sciences. Qu'ils débattent la chose entre eux ; Pour moi, je ne m'en mêlerai point, puis que ma conduite est approuvée en partie de l'un ou de l'autre côté. Si j'étois sérieux, ou badin, mal-à-propos, je meriterois la Censure de mes Lecteurs ; ou s'il y avoit quelque chose dans mes Ecrits qui ne fût pour le moins innocent, ou si le gros n'en étoit destiné de bon-

Q 4

* Tels sont ceux, dont il est parlé Tome I. p 236, & 289, & 432. Tome II. p. 33. &c.

bonne foi à decourager le Vice & l'ignorance, & à soutenir les Interêts de la Vertu & du véritable Savoir, je serois plus rigide à me condamner moi-même que le Public n'est disposé à l'être. Quoi qu'il en soit, je prie mes Lecteurs de regarder chaque Discours comme un Traité à part, & independant de tout ce qui le precede ou qui le suit.

Pour conclusion, je vais donner ici une Lettre qui m'a été réellement envoyée, aussi bien que quelques unes de celles que j'ai publiées, & dont je suis fort redevable à ceux qui me les ont écrites.

MONSIEUR,

„ J'ai été ce matin dans une Compagnie
 „ de Personnes qui vous honnorent, & où
 „ nous avons lû avec un plaisir incroyable,
 „ les remarques de CICERON sur l'action
 „ de l'Orateur *accommodées au Théâtre
 „ Anglois; quoi que, pour vous le dire en
 „ passant, nous aïons senti un véritable
 „ chagrin d'y voir qu'un autre de vos Mem-
 „ bres vous abandonne. Le pauvre Mr. DE
 „ COVERLEY est mort, l'illustre Eccle-
 „ siastique se meurt. Le Capitaine SEN-
 „ TRY s'est mis en possession d'un bel He-
 „ ritage, Mr. HONEYCOMB s'est marié
 „ à

* C'est à cause de cela même qu'on n'a pas traduit le DISCOURS, où elles se trouvent, & où il y a divers passages citez de quelques Pièces Angloises.

LE SPECTATEUR. LVIII. Disc. 359

„ à la Fille d'un de ses Fermiers. & le Ju-
„ risconsulte du *Temple* se retire pour s'ap-
„ pliquer à ce qui regarde sa Profession.
„ Quelle sera enfin l'issue de tout ceci ?
„ Nous craignons fort que cela ne présa-
„ gerie de bon au Public. Si vous ne fi-
„ xez au plutôt un jour pour choisir de
„ nouveaux Membres, vous ne sauriez
„ nous ôter de l'esprit que nous allons
„ perdre le SPECTATEUR de la *Gran-*
„ *de-Bretagne*. J'ai ouï dire qu'un gros
„ Parti de nos Dames a résolu de vous
„ présenter une Requête là-dessus, & je
„ ne doute pas, si vous nous en donnez
„ le tems, que vous n'en receviez de tous
„ les Quartiers du Royaume, pour vous
„ prier de vouloir continuer un Ouvra-
„ ge si utile. Ayez la bonté de nous de-
„ livrer de cette inquiétude, & vous obli-
„ gerez par là tous vos Lecteurs; mais
„ d'une façon toute particulière celui qui
„ est &c.

O.

♦ PHILO-SPEC.

* C'est-à-dire, Celui qui aime le SPECTATEUR.

LIX. DISCOURS.

— — — — — facies non omnibus una
Nec diversa tamen — — — — —
OVID. Metam. L. II. 13.

*Tous n'ont pas la même figure, quoi qu'ils se
ressemblent à divers égards.*

La PRO-
VIDEN-
CE de
Dieu de-
montrée
dans la
forma-
tion du
Corps
Humain
& des au-
tres Ani-
maux.

Ceux d'entre les Anciens qui étoient experts dans l'Anatomie concluoient; de la fabrique externe & interne du Corps Humain, que c'étoit l'Ouvrage d'un Etre tout-sage & tout-puissant. A mesure que les Hommes devinrent plus habiles à cet égard, leurs découvertes leur donnerent de nouvelles occasions d'admirer la Providence dans la formation de cette Machine. GALIEN en fut si frappé, qu'à la vûe de cette admirable structure, il ne pût s'empêcher de reconnoître le doigt du souverain Monarque de l'Univers. Il est vrai qu'il y avoit bien des parties, dont les anciens Anato- mistes ignoroient le véritable usage; mais comme ils voïoient que la plupart de celles qu'ils examinoient étoient ajustées à leurs différentes fonctions avec un art merveil- leux, ils ne doutoient pas que celles, dont ils ne pouvoient déterminer les usages, ne fussent construites avec la même sagesse pour leurs fins respectives. Depuis qu'on a trouvé

trouvé-la circulation du sang, & que nos Anatomistes modernes ont fait plusieurs autres decouvertes de grande importance, nous voïons de nouveaux miracles dans la structure du Corps Humain, & nous appercevons, en plusieurs de ses parties, divers usages considerables qui étoient inconnus aux Anciens. En un mot, le Corps de l'Homme est un Sujet qui peut subir l'examen le plus rigoureux. Quoi que du premier coup d'œil, & sans en avoir qu'une connoissance très-superficielle, il paroisse formé avec toute la sagesse possible; plus on le recherche, plus on l'approfondit, & plus il augmente notre surprise & notre admiration. Ce que je viens de dire du Corps Humain peut s'appliquer au Corps de tous les Animaux, qui ont servi de matiere aux observations des Anatomistes.

Le Corps d'un Animal est un Objet proportionné à nos Sens. C'est un Système particulier de la Providence, renfermé dans des bornes fort étroites. L'Oeil le peut embrasser, &, par un examen réitéré, le contempler dans toutes ses parties. Si le Corps de toute la Terre, ou même de tout l'Univers, étoit assujetti de cette maniere à la recherche de nos Sens, & qu'il ne fut pas d'une trop vaste étendue pour la foiblesse de nos yeux & de nos mains, il n'y a nul doute qu'il ne nous parût aussi habilement construit que la fabrique de notre Corps. Nous verrions, dans toutes ses parties en gros & en détail, la même enchaîure & la même

dépendance, la même nécessité & le même usage, la même beauté & la même harmonie, que nous observons dans le Corps de chaque Animal.

Plus notre Raison a de l'étendue, & plus elle est capable de réfléchir sur les Objets immenses, plus elle découvre de traits de Sagesse & de Providence dans les Ouvrages de la Création. Un Chevalier NEWTON, qui est une des Merveilles de notre siècle, peut envisager tout un Sytème de Planetes; en examiner le poids, le nombre & la mesure; & en tirer autant de bonnes Démonstrations d'une Puissance & d'une Sagesse infinie, qu'un Esprit plus borné en peut recueillir du Sytème du Corps Humain.

Mais pour revenir à nos spéculations sur l'Anatomie, je considererai ici la structure du Corps des Animaux dans une certaine vûe, qui fait voir, selon moi, que celui qui les a formez est un Etre tout-puissant & tout sage, avec une évidence qui vaut celle de mille Démonstrations. Je croi que nous pouvons poser d'abord comme une Principe incontestable, que le Hazard ne peut jamais agir d'une maniere uniforme & constante. Si l'on jettoit toujours le même nombre avec dix mille Dez, ou si chaque Coup surpassoit toujours cinq fois le Nombre du coup precedent, ou qu'il fut toujours cent fois au dessous, qui ne s'imagineroit qu'il y a quelque Puissance invisible qui dirige le coup? C'est aussi la méthode que nous observons dans les Ouvrages de la Nature.

Cha-

Chaque sorte d'Animal est variée par différentes grosseurs, dont chaque est la base d'une différente Espèce. Qu'on parcoure toutes les sortes de Chiens ou de Lions, & l'on trouvera que la plupart des Ouvrages de la Nature sont publiez, s'il m'est permis de me servir de cette expression, en divers Formats, en grand & en petit Volume. Si nous jettons les yeux sur les Reptiles, ou sur les Animaux qui vivent dans l'Eau, nous y voyons les mêmes repetitions entre plusieurs Espèces, qui ne different guère les unes des autres que par la taille & la grosseur. La même Créature, qui paroît en grand, est copiée en diverses proportions, jusqu'à ce qu'elle se reduit en Miniature. Il ne seroit pas moins ennuyeux, qu'inutile pour ceux qui sont versez dans l'Histoire naturelle des Animaux, si je leur donnois ici des Exemples de cette conduite reguliere de la Providence. La magnifique Harmonie de l'Univers est telle, que nous y pouvons observer un nombre infini de *Consonances* qui roulent sur le même *Ton*. Je pourrois étendre cette idée jusques aux parties insensibles de la Nature, où l'on voit la Matière disposée en divers Systèmes *similaires*, soit qu'on examine les Etoiles & les Planetes, ou les Pierres, les Vegetaux & les autres Corps sublunaires. En un mot, Dieu a fait voir les richesses de sa bonté & de sa puissance, non seulement dans la production de plusieurs Espèces originales & primitives; mais aussi dans la multitude de

celles qui en descendent par degrés, & qui forment de nouvelles Espèces.

Portons cette pensée plus loin : Chaque Créature vivante, considérée en elle-même, a diverses parties fort compliquées, qui sont des Copies exactes de quelques autres de ses parties compliquées de la même manière. Un Oeil auroit suffi pour l'entretien & la conservation d'un Animal ; mais, afin d'améliorer son état, la Nature lui en a donné un autre, placé, avec une exactitude mathématique, dans la même situation avantageuse, & qui est à tous égards de la même grosseur & de la même texture. Le Hasard pourroit il être si exact & si uniforme dans ses opérations ? Quand un million de Deu jettez en l'air ameneroient deux fois de suite le même nombre, cela n'approcheroit pas de l'autre merveille. Mais lors que nous voyons cette ressemblance dans les Bras, les Mains & les Doigts ; lors que nous voyons qu'une moitié du Corps répond exactement à l'autre dans tous ces petits traits délicats, sans lesquels un Homme auroit très-bien pu subsister ; lors que nous voyons souvent une partie répétée cent fois dans le même Corps, quoi qu'elle soit composée d'un nombre infini de fibres entrelacées les unes avec les autres d'une manière étonnante, & que ces parties diffèrent entre elles pour la grosseur ou la petitesse, selon que l'exige l'endroit où elles se trouvent ; lors, dis-je, que nous voyons tout cela, il faut être bien aveugle pour n'y pas décou-

vir le doigt de Dieu. Ces parties doubles, sans lesquelles un Homme auroit pû subsister, quoique non pas si bien qu'avec elles, sont une démonstration évidente de la Sagesse infinie du Créateur; & cette grande conformité, qui est entre les vaisseaux multipliez du même Corps, prouve manifestement qu'ils ne sauroient être l'Ouvrage du Hasard. Cette Démonstration reçoit un nouveau degré de force, si nous l'appliquons à chaque Animal & à chaque insecte en particulier, qui nous est connu, aussi bien qu'à ce nombre infini de Créatures vivantes qui sont trop petites pour être l'objet de nos yeux; & si nous examinons la ressemblance qui se voit à plusieurs égards entre les différentes Espèces d'Animaux, autant qu'elle convient à l'état où chacune d'elles se trouve. Il est beaucoup plus probable que cent millions de Deu jettez au hazard ameneroient cent millions de fois le même Nombre, qu'il ne l'est de s'imaginer que le Corps d'aucun Animal puisse être organisé par le concours fortuit des atomes de la Matière. Mais de vouloir que le même Hasard se trouve dans un nombre infini d'Exemples, il faut être d'une crédulité impossible à concevoir. Que sera-ce, si nous réfléchissons sur les deux Sexes dans chaque Espèce de Créature vivante, sur les ressemblances qu'ils ont l'un avec l'autre, & sur ce qui les distingue nécessairement pour servir à l'entretien de ce Monde animé ?

376 LE SPECTATEUR. LIX. Disc.

Il y a plusieurs autres Démonstrations de l'Être suprême , aussi bien que de la Sagesse , de la Puissance & de Bonté infinies qui éclatent dans la formation du Corps d'une Créature vivante, pour lesquelles je renvoie mes Lecteurs à d'autres Ouvrages, & en particulier au sixième Livre du Poëme intitulé * *La Creation*, où la fabrique du Corps Humain est décrite avec beaucoup d'élégance & de netteté. Mais je me suis étendu sur la Pensée qui fait le principal sujet de ce Discours , parce que je ne l'ai pas vûe ailleurs si développée.

O.

* Le Chevalier RICHARD BLACKMORE , Docteur en Médecine, est l'Auteur de ce Poëme.

LX. DISCOURS.

Numquam ita quisquam bene subducta ratio-
ne ad vitam fuit,

Quin res, ætas, usus semper aliquid adpor-
tet novi,

Aliquid moneat, ut illa, quæ te scire cre-
das, nescias,

Et, quæ tibi putaris prima, in experiundo
ut repudies.

TERENT. Adelph. Act. V. Sc. II. 1.

*Jamais personne n'a si bien réglé & supputé
tout ce qui regarde la conduite de sa vie,
que les affaires, l'âge. l'expérience ne lui
apprennent encore quelque chose de nou-
veau, & ne lui fassent connoître qu'il ne
sait rien de ce qu'il croïoit le mieux sa-
voir, de maniere que dans la pratique on
se voit souvent obligé de rejeter ce qu'on
avoit cru le plus avantageux.*

DANS la Lettre suivante, que j'ai re-
çue du Capitaine SENTRY, il y a des
sentimens qui marquent, si je ne me trom-
pe, une égalité d'Ame, un Esprit ferme &
raisonnable, aussi bien disposé à soutenir la
mauvaise que la bonne fortune.

De

„ D'ailleurs, j'ai trouvé en Caisse une bon-
 „ ne Somme, dont je dispose entre mes
 „ Vassaux sur le pié de l'Intérêt ordinaire,
 „ mais j'ai plutôt égard à leurs nécessitez
 „ qu'à la sûreté de mon Capital. D'un au-
 „ tre côté, j'exige de ceux qui m'ont de
 „ grandes obligations de cautionner pour
 „ leur pauvre Jeunesse, soit Filles ou Gar-
 „ çons, qui méritent d'être aidez pour s'é-
 „ tablir dans le monde. Ainsi je me flatte
 „ de regler si bien mes affaires, que ma ge-
 „ nérosité servira plutôt à augmenter qu'à
 „ diminuer mon Revenu. En un mot, je
 „ ne prêterai mon argent qu'à des Person-
 „ nes indigentes, sous la Caution de cel-
 „ les qui ne le sont plus par les bienfaits
 „ qu'elles ont reçu de ma Famille ou de
 „ moi-même. De sorte que ceux-ci peuvent
 „ se rendre utiles à leurs proches, avec le
 „ secours de ma Bourse, qui leur sera tou-
 „ jours ouverte à ce prix-là. J'ai employé
 „ déjà quatre mille Livres Sterlin de cette
 „ maniere, & vous seriez étonné si je vous
 „ disois le nombre de personnes qui en pro-
 „ fitent. Ce n'est pas tout, à l'égard des
 „ Orphelins, que le Chevalier m'a recom-
 „ mandez, & qui n'ont rien au monde, je
 „ leur fournis de quoi les mettre en Apren-
 „ tissage, sous la Caution de leurs Parens
 „ ou de leurs Amis, & avec cette Clause,
 „ que, s'ils viennent à mourir avant que le
 „ terme de leur Engagement soit fini, Je ne
 „ serai point tenu à le paier. Ce qui obli-
 „ ge les Parens & les Maîtres à prendre un
 „ „ soin

„ soin extraordinaire de ces jeunes Garçons
 „ qui, après être sortis de leur Apprentissa-
 „ ge, peuvent donner deux ou trois années
 „ de leur tems à ceux qui ont cautionné &
 „ fourni cette Somme pour eux. Voilà ce
 „ qui est passé de plus considerable en ce
 „ genre depuis que je suis entré en posses-
 „ sion de mon Heritage; mais soiez per-
 „ suadé que je chercherai toujours les occa-
 „ sions de me rendre utile à tous mes Voi-
 „ sins, & de travailler à l'avancement de
 „ leur bonheur, aussi bien que de leur in-
 „ térêt.

„ Permettez-moi de vous exposer ici un
 „ petit Etablissement que j'ai fait, qui est dû
 „ au train de vie que j'ai mené autrefois, &
 „ qui me donnera, si je ne me trompe,
 „ beaucoup de satisfaction le reste de mes
 „ jours de quelque durée qu'ils puissent
 „ être.

„ Chacun est prevenu en faveur de l'E-
 „ ducation qu'il a eue dès sa jeunesse, & je
 „ ne fais'il n'y-auroit pas du foible à vou-
 „ loir y renoncer. Un tel préjugé ressem-
 „ ble à celui qu'on a pour sa Patrie, que
 „ l'on prefere à tous les autres Païs du
 „ Monde. Après avoir employé ma jeu-
 „ nesse dans les armes, j'ai toujours cru,
 „ depuis ce tems-là, que les Officiers qui
 „ conservent la Modestie, la bonté du
 „ Cœur, la Justice & l'Humanité sont les
 „ Hommes les plus dignes & les plus estima-
 „ bles qu'il y ait. Etre exposé, la plupart du
 „ tems, à de cruels dangers, à de pénibles
 „ veils

„ veilles, à de furieuses allarmes on à de
 „ rudes marches, & en passer le reste dans
 „ l'observation exacte des règles de la Ver-
 „ tu & de la Vie civile, est un Métier, ou
 „ plutôt un Hérosme, qui ne devoit pas
 „ essuyer le mauvais traitement qu'il reçoit
 „ d'ordinaire. Comptez, mon cher Mon-
 „ sieur, que, s'il n'y avoit pas bon nombre
 „ d'Officiers de ce mérite, nous n'aurions
 „ jamais vu les glorieux Evenemens qui
 „ sont arrivez de nos jours. Ce qui for-
 „ me le Caractère d'un véritable Soldat est
 „ le contre pié de celui qui paroît en Habit
 „ rouge, qui fait grand bruit, qui est inso-
 „ lent, & qui veut l'emporter de haute lut-
 „ te par tout où il se trouve. Mais je vou-
 „ lois vous dire que pour honorer la Pro-
 „ fession des armes, j'ai destiné une certai-
 „ ne Somme à tenir table ouverte pour ces
 „ braves Officiers, qui ont bien servi leur
 „ Patrie, & qui voudront, de tems en tems,
 „ passer toute l'année, ou la belle Saison,
 „ à *Cokerley Hall*. Ils y trouveront des
 „ Chevaux & des Valets à leur service, a-
 „ vec toutes les commoditez de la vie, &
 „ les agrémens que peut fournir une belle
 „ Campagne. Si le Colonel B E A U R E-
 „ G A R D vouloit me faire cet honneur, il
 „ n'y a point d'Homme au monde qui fût
 „ mieux venu que lui auprès de moi. Il a
 „ une si parfaite connoissance de sa Profes-
 „ sion, une si grande franchise, des manie-
 „ res si honnêtes, & le cœur si bon, que son
 „ Exemple pourroit animer ceux qui lui
 „ res-

„ ressembloit à me rendre visite. Quoi qu'il
 „ en soit, j'avertirai ici Messieurs les Offi-
 „ ciers qu'ils doivent se tenir pour invitez
 „ ou non, suivant que leur Caractère ap-
 „ proche, ou s'éloigne du sien.
 „ D'un autre côté, quoi que je sois de-
 „ venu Gentilhomme Campagnard, mes A-
 „ mis ne doivent pas craindre que je les en-
 „ gage à passer les bornes de la Temperan-
 „ ce & de la Sobriété. Non, Monsieur,
 „ j'aurai toujours assez de ces Principes de
 „ Vertu & de Bienfaisance, que nous culti-
 „ vions dans notre Cotterie, pour avoir en
 „ horreur tous les plaisirs déréglez : Mais
 „ je me souviendrai sur tout de ce que no-
 „ tre cher CICERON dit, que le plaisir de
 „ manger consiste dans le desir, & non pas
 „ dans le rassasiement. D'ailleurs ceux qui
 „ poursuivent la Volupté avec le plus d'ar-
 „ deur n'y arrivent presque jamais. Enfin je
 „ ne saurois m'empêcher de vous témoi-
 „ gner, à vous qui êtes un Philosophe, la
 „ satisfaction que j'eus hier de lire, dans cet
 „ Orateur Romain, qu'un Noble d'Athènes,
 „ après avoir soupé chez PLATON, lui
 „ fit ce beau Compliment le jour ensuite,
 „ *Les repas que vous donnez à vos Amis ne*
 „ *plaisent pas seulement le jour même, mais*
 „ *encore le lendemain.* Je suis &c.

T.

GUILL. SENTRY.

LXI. DISCOURS.

Si vulnus tibi, monstrata radice vel herbâ,
Non fieret levius; fugeres radice vel herbâ
Proficiente nihil curarier. — —

HOR. L. II. Epist. II. 149.

*Si en te servant d'une racine ou d'une herbe,
qu'on t'auroit enseignée pour guérir une
plaie, tu n'en recevois aucun soulagement,
tu cesserois d'employer un remède inutile.*

IL est très-difficile de louer quelqu'un sans le déconcerter. Mais un de mes Correspondans, qui m'a écrit la Lettre suivante, & quelques-uns de ses Amis ont trouvé le secret d'épargner ma modestie. Ils ont approuvé quelques-uns de mes Discours d'une manière si indirecte & en même tems si enjouée, que, si quelqu'un de mes Lecteurs me croit digne de blâme pour avoir publié les éloges qu'ils me donnent, il m'avouera que je ne mériterois pas moins sa critique, si j'avois supprimé le tour ingénieux qu'ils emploient pour m'honorer de leurs louanges.

MONSIEUR,

„ Je me trouve souvent dans une Com-
„ pagnie de beaux Esprits de l'un & de l'au-
„ tre Sexe, où nous raisonnons d'ordinaire
„ sur

LE SPECTATEUR. LXI. Disc. 385

„ sur vos Discours, ou sur les Sujets que
„ vous y avez traitez. Mardi dernier nous
„ parlâmes de ces deux Volumes que vous
„ venez d'en publier. Les uns louoient ce
„ Discours-ci, les autres celui-là, & il
„ n'y eut presque pas une seule Personne
„ qui n'eût son Discours favori. Là-des-
„ sus un-Savant de la troupe nous dit, qu'il
„ ne seroit pas mal de rendre à M. le Spec-
„ TATEUR le même hommage qu'on rend
„ tous les jours à Mr. le Chevalier GUIL-
„ LAUME READ, au Dr. GRANT, à
„ Mr. MOOR l'Apoticaire, & à d'autres
„ habiles Medecins, dont les Patiens font
„ publier la Guerison qu'ils en ont obtenue,
„ avec les differentes Maladies qui les affli-
„ geoient. La proposition fut reçue avec
„ applaudissement & la Dame, chez qui
„ nous étions, fit apporter vos deux der-
„ niers Volumes, qu'elle avoit en grand
„ Papier, avec des Feuilletts blancs entre-
„ deux, destinez à son usage. On les mit
„ sur la Fenêtre, où chacun se rendit à son
„ tour, & dressa un Avertissement en sti-
„ le de ces petites Pièces ingenieuses, qu'on
„ voit d'ordinaire au bas de nos Gazettes.
„ Lors que nous eumes achevé ces Eloges,
„ nous nous divertimes à les lire auprès du
„ feu, & nous resolumes d'une commune
„ voix, *Nemine-contradicente*, que nous les
„ ferions transcrire, pour vous les envoyer.
„ Celui qui avoit fait l'ouverture écrivit le
„ premier son Avertissement à la tête du
„ Livre, & les autres suivirent par ordre.
Tome V. R „ RE-

386 LE SPECTATEUR. LXI. Disc.

„ REMEDIUM *efficax & universum* ;
„ ou, Remede efficace & universel, propre à guérir tous ceux qui sont attaqués
„ de Malice, d'Orgueil, d'Esprit de Parti, ou de tout autre Vice auquel la Nature Humaine est sujette, avec une Méthode aisée pour connoître lors qu'on en est infecté. Ce Panacée est aussi innocent que le Pain ; il est agréable au goût & n'oblige point à garder la Maison. Il n'a pas son égal dans tout l'Univers, comme quantité de Seigneurs & de Gentilshommes l'ont éprouvé en plusieurs endroits du Royaume.
„ NB. Chaque Famille en devrait être toujours bien pourvue.

Sur les deux DISCOURS qui traitent de la Jalouſie, & qui ſont le XLIII. & le XLIV. du II. Volume.

„ JE ſouffigné, âgé de ſoixante ſept ans, après avoir été affligé, pluſieurs années de ſuite d'inquiétudes mortelles, de craintes & de vapeurs, cauſées par la jeuneſſe & la beauté de ma Femme MARIE, âgée de vingt-cinq ans, certifie, pour le bien du Public, que j'ai été ſoulagé d'une façon tout extraordinaire par les deux Purgations ſuivantes, que j'ai priſes deux Matins conſecutifs avec une Taſſe de Chocolat.

GUILL. FÉLÉ

Pour

Pour le bien des Pauvres.

„ PAR un principe de Charité envers
„ ceux qui ont la demangeaison de courir
„ au lever des Grands, & qui sont réduits
„ à mendier leur pain tous les jours à la
„ porte de leurs Chambres, je soussigné
„ certifie qu'après avoir langui plusieurs
„ années, sous le poids de cette Maladie
„ à la mode, j'en ai été guéri par un Re-
„ mede, qui est contenu dans une Feuil-
„ le volante, marquée Disc. LXI. Tom.
„ II. & qui se vend chez Mlle. BALOWIN,
„ où chacun peut l'avoir pour le prix
„ d'un Sou.

A. B.

„ REMÈDE infallible pour la *Melan-*
„ *colie Hypochondriaque*, & qui se trou-
„ ve dans les Feuilles volantes marquées
„ Vol. II. Disc. LIV. & LIX. & Vol.
„ III. Disc. IV. XI. XXIII. & XXVII,
„ comme il a été éprouvé par moi,

CHARLES BIENNAISE.

„ Je soussigné certifie & déclare qu'a-
„ près avoir été sujet à une fâcheuse in-
„ temperance de Langue, qui se manife-
„ stoit par diverses Questions inutiles &
„ impertinentes, je ne suis plus retombé
„ dans la même foiblesse depuis que j'ai
„ la Recette contenue dans le XV.
„ Disc. du III. Volume.

CHRISTOPH. CAKET.

R 2

„ Le

„ Le COSMETIQUE de la Grande-
 „ Bretagne, ou ESSAI sur la MODES-
 „ TIE. Vol. III. Disc. XVII. qui excite
 „ un si beau rouge sur les jouës de celles
 „ qui sont blanches ou pâles, qu'on ne sauroit
 „ le distinguer du teint naturel, &
 „ dont l'Amie la plus intime ne sauroit découvrir
 „ l'artifice. Il n'y a pas le moindre Fard,
 „ & ce remède ne cause jamais aucun mal.
 „ Il rend le visage agréable, & ne s'ôte pas
 „ aisément. En un mot, il ne se trouve ni Eau
 „ artificielle, ni Poudre, ni Fard, qui en
 „ approche & c'est le meilleur Cosmétique
 „ qu'il y ait au Monde, comme je l'ai
 „ expérimenté moi-même & le certifie ici
 „ par mon Seing,

MARTHE BEAUREGARD.

„ Je soussigné, Membre de la Paroisse
 „ de St. James, & d'un temperament qui
 „ abonde en Acides, certifie qu'après avoir
 „ mis en usage une Recette inserée dans
 „ le XLVIII. Disc. du II. Vol., où l'Auteur
 „ recommande un Exercice fort sain, nommé
 „ le bon Naturel, j'ai trouvé qu'il n'y a rien
 „ de meilleur pour adoucir le sang.

PIERRE FURIE.

„ JE souffigné certifie qu'après avoir
 „ souffert long tems du mal de Rate, &
 „ m'être engagé, par le conseil de mes
 „ Amis, à prendre durant quelques jours
 „ de * l'*Acier*, tel qu'il est infusé dans les
 „ Disc. XLVII, LII, LXIV, &c. du
 „ II. Volume, j'en ai ressenti un si heu-
 „ reux effet, que je me trouvai gai, dis-
 „ pos & tranquille, C'est pourquoi je les
 „ recommande à tous ceux qui sont atta-
 „ qués de la même maladie.

GEORGE TRISTAN.

On m'a envoyé plusieurs autres Avertisse-
 mens de cette nature, qui pourroient en-
 nuier mes Lecteurs, si je les donnois ici
 tous à la fois: Il vaut donc mieux en reser-
 ver quelques-uns pour une autre occasion.

O.

* En Anglois *Steele*; ce qui fait allusion au Cheva-
 lier de ce Nom, qui est un des principaux Auteurs de
 cet Ouvrage; mais il est impossible de la retenir en
 François.

LXII. DISCOURS.

Quamvis digressu veteris confusus amici,
Laudo tamen. — — — — —

Juv. Sat. III. 1.

*Quoi que je sois sensiblement touché du départ
de mon ancien Ami, je ne puis cependant
désapprouver son dessein.*

La plu-
part des
Hommes
cher-
chent le
repos sans
le trou-
ver.

JE croi que la plupart des gens commen-
cent à s'établir dans le Monde avec la
résolution de s'éloigner du tumulte des af-
faires, & de mener une vie tranquille, d'a-
bord qu'ils seront à leur aise. Le malheur est
que nous cherchons toujours quelque pre-
texte pour retarder l'exécution de ce des-
sein, jusqu'à ce que la Mort nous enlève &
le fait évanouir. Entre tous les Hommes
qui forment ce beau projet, il n'y en a point
qui aient tant de peine à se détacher du
Monde, que ceux qui ont vieilli dans le ru-
de travail d'accumuler des richesses. Ils sont
si attentifs au Gain, & si occupés de cet uni-
que desir, qu'il leur est très-difficile de don-
ner une autre pente à leur Âme, & de la
tourner vers ces Objets, qui malgré leur
convenance avec tous les périodes de la Vie,
quadrant sur tout avec le dernier. * HO-
RACE nous décrit un vieux Usurier si
charmé des plaisirs de la vie champêtre, qu'il

ra-

* *Epid. II. 67.*

ramassa tout son argent pour acquérir un Bien de Campagne ; mais quelle en fût l'issue ? Peu de jours après il remit son argent à l'intérêt.

Je suis tombé dans cette enchainure de pensées à l'occasion d'un Entretien que j'eus la semaine dernière avec mon illustre Ami le Chevalier FREEPORT, qui a tant d'éloquence naturelle, de bon sens & de probité, que je me fais toujours un vrai plaisir de l'entendre raisonner. Comme nous étions tous deux ensemble, aujourd'hui les seuls Membres qui restent de notre Coterie, il me dépeignit plusieurs Scènes de la vie active & laborieuse, avec quantité de ces heureux tours, qu'il auroit appelé une autre fois des coups de bonne fortune, & qu'il nomma, dans la situation où il se trouvoit alors, des grâces, des faveurs du Ciel, & des bénédictions que Dieu se plaît à repandre sur l'honnête industrie des Hommes. " Il

„ faut que vous sachiez, ajouta-t-il, mon
 „ bon Ami, que je suis si accoutumé à m'en-
 „ visager sous l'idée d'un Créancier & d'un-
 „ Débiteur, que je règle souvent mes Com-
 „ tes, à l'égard du Ciel & de mon Ame, sur
 „ le même pié. En ce cas, lors que je tour-
 „ ne les yeux sur le *Débet*, j'y trouve un si
 „ grand nombre d'Articles, que mon Arith-
 „ métique est à bout, & qu'il m'est impos-
 „ sible de les supputer ; mais lors que j'exa-
 „ mine le *Crédit*, je n'y vois presque pas
 „ un seul Article. Cependant, quoi que
 „ très persuadé que mon Créateur ne me

392 LE SPECTATEUR. *LXII. Disc.*

„ doit rien & que je lui dois tout, je suis
 „ résolu d'employer tous mes efforts à ré-
 „ gler mes Comptes avec lui. Ne soyez
 „ donc pas surpris, mon cher Ami, si vous
 „ entendez dire à l'avenir que je mène
 „ une vie plus retirée, & si vous ne me
 „ voyez plus paroître à ce Rendez vous.

Je ne pûs qu'approuver une si bonne re-
 solution, malgré la perte qui m'en revien-
 dra. Cet honnête Chevalier s'est expliqué de-
 puis d'une manière plus étendue dans la
 Lettre suivante, que je viens de recevoir.

Mon cher SPECTATEUR,

LETTRE
 du Chev.
 FREEPORT
 sur la re-
 traite à la
 Campa-
 gne.

„ Vous savez que nos Amis de la Cotte-
 „ rie ne cessoient de me railler, toutes les
 „ fois que je parlois de ma retraite, & qu'ils
 „ m'appliquoient un de nos Proverbes qui
 „ dit, *Qu'un Marchand n'est jamais satis-*
 „ *fait, s'il ne gagne encore quelque chose de*
 „ *plus*; avec tout cela je puis vous appren-
 „ dre aujourd'hui qu'il y en a un au Mon-
 „ de qui croit avoir assez gagné, & qui est
 „ bien résolu à passer le reste de sa vie dans
 „ la jouissance de ce qu'il possède. Vous
 „ avez une idée si favorable de mon cœur,
 „ qu'il est presque inutile de vous dire que
 „ j'appelle jouir de mon Bien, l'employer
 „ au service & à l'avantage du Public. La
 „ plus grande partie de ce Bien a été jusques-
 „ ici d'une nature inconstante & volatile,
 „ exposée aux flots de la mer ou aux revolu-
 „ tions des Fonds publics; mais je l'ai fixée
 „ en

„ en quelque maniere par l'achat de bon-
 „ nes Fermes & de Terres solides. Je l'ai mi-
 „ se à l'abri de l'incertitude des Fonds Na-
 „ tionaux, des Vents & des Orages, & j'en
 „ ai acquis un beau Domaine. C'est ce qui
 „ me fournira l'occasion d'être charitable à
 „ ma mode, je veux dire de faire travailler
 „ mes pauvres Voisins, & de les mettre en
 „ état de vivre à leur aise par leur industrie.
 „ Mes Jardins, mes Viviers, mes Terres
 „ labourables & mes Pâturages seront mes
 „ divers Hôpitaux, ou plutôt mes Ateliers,
 „ où j'ai résolu d'entretenir quantité de
 „ Personnes indigentes, qui meurent au-
 „ jourd'hui de faim dans mon voisinage. J'ai
 „ une grande étendue de terres en friche
 „ qui se peuvent cultiver, dont les unes sont
 „ déjà destinées dans mon Esprit au labou-
 „ rage, les autres à des Enclos, à des Bois,
 „ ou à être desséchées. En un mot, puis
 „ que j'ai ma bonne portion de la surface
 „ de cette Isle, je veux la rendre aussi belle
 „ qu'aucune autre qui se voie dans tout le
 „ Royaume ; du moins il n'y aura pas un
 „ seul pouce de terre qui ne soit cultivé de
 „ la maniere qui tournera le plus au profit
 „ de son Maître. Si lors que je faisois mon
 „ Négoce par Mer, je l'avois disposé en
 „ sorte qu'il n'y avoit pas un vent de la
 „ Boussole qui n'amenât quelcun de mes
 „ Vaisseaux dans nos Ports ; je me flatte que
 „ devenu Campagnard, je réglerai si bien
 „ toutes choses, qu'une Ondée de Pluie, ou
 „ que les rayons du Soleil ne tomberont ja-

R. 5.

„ mais

„ mais sur mes terres, sans en améliorer
 „ quelcune, & l'aider à produire les fruits
 „ de la Saison.

„ D'ailleurs vous n'ignorez pas que j'ai
 „ toujours cru que la Vie est mal em-
 „ ployée, si elle n'est utile aux autres à quel-
 „ que égard. Mais lors que je vais me pro-
 „ mener tout seul à Cheval, & prendre l'air
 „ dans la Bruiere, qui est voisine de ma
 „ Maison, plusieurs autres pensées me vien-
 „ nent occuper l'Esprit. Il me semble
 „ qu'un Homme de mon âge peut trouver
 „ assez à faire chez lui, soit qu'il veuille
 „ mettre son Esprit dans une bonne assiette,
 „ ou se préparer pour un autre Monde, ou
 „ se familiariser avec la Mort. Je vous di-
 „ rai donc, qu'outre le moyen de me rendre
 „ utile au Public, dont je vous ai parlé ci-
 „ dessus, je cherche actuellement un en-
 „ droit commode pour y bâtir une Maison,
 „ à laquelle j'attacherai de bons revenus an-
 „ nuels, pour servir à l'entretien d'une dou-
 „ zaine de vieux Laboureurs qui ne seront
 „ plus en état de travailler. Quel plaisir ne
 „ sera-ce pas pour moi d'aller prier Dieu
 „ deux fois par jour, avec des Hommes de
 „ mon âge, qui penseront plutôt, aussi bien
 „ que moi, à se disposer à la Mort, qu'à
 „ s'occuper des soins & des embarras de la
 „ vie ? Je me souviens d'avoir appris, au
 „ Collège, un bon Mot, qui dit que *la fin*
 „ *couronne l'œuvre*. Vous savez mieux que
 „ moi s'il est de VIRGILE ou d'HORACE ;
 „ mais je ne cherche qu'à me l'appliquer.

„ Si

LE SPECTATEUR. LXIII. Disc. 395.

„ Si vos affaires vous permettent de venir
„ prendre quelquefois l'air de la Campa-
„ gne avec moi, vous y trouverez un A-
„ partement que je vous destine, & vous
„ y mangerez tous les jours du Bœuf ou
„ du Mouton de mes Pâturages, du Pois-
„ son de mes Viviers, & du Fruit de mes
„ Jardins. Vous pourrez sortir de ma Mai-
„ son & y rentrer quand il vous plaira,
„ sans que personne s'en formalise; en un
„ mot, vous y ferez aussi bien venu que
„ vous pouvez l'attendre de &c.

ANDRÉ FREEPORT.

Au reste, puis que les Membres de ma
Cotterie sont presque tous dispersés, je
consulterai au premier jour, mes Lecteurs
sur un Projet qui m'est venu dans l'Es-
prit pour en établir une autre.

O.

LXIII. DISCOURS.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

HOR. A. P. Vers. 138.

*Que chantera-t-il, qui reponde à de si magni-
fiques promesses?*

DEPUIS le dérangement survenu à la <sup>Des Mes-
res que</sup> Cotterie, dont je me suis déclaré sou- ^{l'Auteur}
R 6 vent

vent prendre pour renouvel-
 ler la
 COTTIE-
 RIE.

vent un des Membres, plusieurs Personnes
 me sollicitent, par des Lettres, des Requê-
 res & des Recommandations, à les nommer
 lors qu'on en viendra à un nouveau choix.
 J'ai même sujet de me plaindre de ce qu'on
 a mis en usage à cette occasion, diverses
 pratiques sourdes & indirectes. Un certain
 Gentilhomme de la Campagne n'eut pas
 plutôt appris la mort du Chevalier de CO-
 VERLEY, qu'il mit en perce toute sa Bie-
 re forte, pour l'employer à gagner les voix
 du tiers & du quart. D'ailleurs il m'écri-
 vit que, si je voulois le faire choisir à la
 place du défunt, il m'envoieroit un Barril
 de la plus excellente Biere du Mois d'*Octo-
 bre* que j'eusse bû de ma vie. Les Dames
 sont fort en peine de savoir qui je nomme-
 rai à la place de Mr. HONEYCOMB.
 Quelques unes croient à la verité que ce
 Gentilhomme ne prenoit pas leurs intérêts
 assez à cœur; & c'est pour cela même qu'el-
 les souhaiteroient avoir dans notre Cotterie
 une Personne de leur Sexe qui les y repré-
 sentât. Un Citoyen, qui cache son Nom
 sous les deux lettres Y. Z., m'écrit qu'il
 a vingt & une Action dans la Compagnie
 d'*Afrique*, & il m'offre cette une qui fait le
 nombre impair, si je veux l'aider à obtenir
 la place du Chevalier FREEPORT; ce qui
 serviroit beaucoup, à ce qu'il s'imagine, à
 relever le credit de ce Fonds-là. J'ai plu-
 sieurs Lettres de ceux qui aspirent à succe-
 der au Capitaine SENTRY, datées du Cas-
 sè de JEANETTE MAN, & d'autres écri-
 tes

LE SPECTATEUR. *LXIII. Disc.* 397
tes d'un Caffé proche de St. PAUL, qui
me viennent de ceux qui voudroient obtenir
la place vacante par la mort de mon illustre
Ami le Théologien, que je ne saurois me
rappeller sans une grande veneration.

Après avoir bien pesé toutes ces démar-
ches, avec les Rémontrances que l'on m'a
faites là-dessus, & avoir réfléchi sur la hai-
ne que je m'attirerois si la nomination des
nouveaux Membres venoit à dépendre de
moi seul, pour éviter les reproches d'in-
justice, de partialité, de corruption, & de
telles autres qualitez que j'ai en horreur,
dont on ne manqueroit pas de me noircir,
j'ai formé le Plan que vous allez voir.

J'ai résolu d'expédier des Ordres par écrit
à toutes les Cotteries qui se trouvent dans les
Villes de Londres & de *Westminster*, afin
que chacune d'elles choisisse le plus digne
Membre de son Corps, & qu'elle m'en re-
mette le Nom avant Notre Dame du Mois
de *Mars*, auquel tems j'en viendrai à une
décision finale.

J'ai par-là tout sujet de me flatter que la
Cotterie, sur laquelle je présiderai, fera la
fleur & la quintessence de toutes les autres.
Je n'ai communiqué ce Projet qu'à un seul
de mes intimes Amis, que j'ai loué deux ou
trois fois pour son heureux talent à forger
des Quolibets. La seule objection qu'il y
trouve est, que je m'attirerai des Ennemis
si je m'arroe un tel Despotisme, & que
mes Envieux, au lieu de me donner le titre
ordinaire de SPECTATEUR, m'appelleront.

ront peut-être le *Chef des Conteurs*.

Mais pour revenir à mon dessein, tout le monde sait que j'ai paru d'abord, dans cet Ouvrage, sous le Caractère d'un Homme taciturne; & il me semble de l'avoir si bien soutenu, que je ne croi pas avoir lâché trois Periodes dans l'espace de presque deux années consecutives. Je me plais tant aux Monosyllabes, que, dans les Conversations que j'ai rapportées des autres, je n'y ai guère mis de mon crû qu'un Oui ou qu'un Non. De sorte que mes Lecteurs ont ainsi perdu quantité de bonnes choses que j'avois dans l'Esprit, & que je n'ai pas voulu mettre au jour.

Quoi qu'il en soit, pour diversifier mon Caractère, & faire voir au monde que je puis bien parler quand il me plaît, j'ai résolu de babiller tout mon soûl dans la nouvelle Cotterie que je vais établir. Mais, afin d'y proceder avec toute la regularité possible, je veux que, dès le premier rendez-vous qu'elle aura, *on m'y ouvre la bouche* dans toutes les formes requises, & qu'on y suive un certain Rituel que j'ai par devers moi, où sont contenues teutes les Cérémonies qui se pratiquent à l'ouverture de la bouche d'un Cardinal. J'ai aussi examiné les anciens Formulaires que PYTHAGORE observoit lors qu'un de ses Disciples obtenoit la liberté de parler, après avoir fait son Apprentissage du Silence. D'ailleurs, puis que mon Nom a déjà paru dans les Gazettes des Païs étrangers pour de moindres

occasions que celle-ci, je ne doute pas que, dans les premiers Avis qu'elles auront de la *Grande Bretagne*, elles n'annoncent à toute l'*Europe* que la *bouche* du SPECTATEUR doit être ouverte le *vingt-cinquième* du Mois de Mars prochain. Peut-être qu'alors je publierai une Relation fort utile des procédures qu'on observera dans cette Solemnité & des Personnes qui s'y trouveront. Mais c'est à quoi je ne m'engage pas absolument.

Q.

LXIV. DISCOURS.

Nec iussit pudet, sed non incidere ludum.
HOR. L. I. Epist. XIV. 36.

Je ne me repens pas d'avoir badiné autrefois; mais j'aurois bonté de continuer le même badinage.

LE Plan que je viens de publier pour le choix des nouveaux Membres qui doivent entrer dans ma Cotterie m'a attiré diverses Lettres de toutes parts. Un certain Homme à Projets m'écrivit que, selon toutes les apparences, la Solemnité de l'Ouverture de ma bouche y amenera une grande foule de Spectateurs, & la dessus il me proposa

Des effets
du DIS-
COURS
précédent
& des
LETTRES
qu'il attri-
bua à Au-
teur.

pose de la célébrer dans la Halle des Pape-tiers, afin que tout le monde y soit à son aise. D'ailleurs, il veut se charger lui-même de toute la dépense, pourvu qu'il ait la permission d'y élever des Echafaudages & des Galeries de tous côtez, & de louer les places. Un Libraire m'a écrit, pour me supplier très-humblement qu'il lui soit permis de faire imprimer le Discours que je prononcerai dans cette auguste Assemblée. On m'écrit aussi de tous côtez qu'il y a de grandes brigues dans plusieurs Cotteries de la Ville, pour le choix d'une Personne propre à expedier avec moi les affaires épineuses qui se présenteront à notre Bureau. Trois de ces Cotteries ont déjà procédé à cette élection, mais il y en a une qui s'est partagée & qui a nommé deux Membres, au lieu d'un. Si je vois que mes Ennemis prennent avantage de mon silence pour m'attaquer, ou si quelque autre Cas l'exige, puis que les Elections se trouvent si avancées, nous pourrions bien nous assembler avant le jour fixé; ou si les choses continuent selon mes desirs, peut-être que je renverrai l'Assemblée plus loin, mais quelque parti que je prenne à cet égard, je ne manquerai pas d'en avertir le Public.

Cependant je suis très sensible à l'intérêt que cette grande Ville témoigne prendre au dessein que j'ai formé d'abandonner cet Ouvrage. Ce n'est pas une moindre satisfaction pour moi de voir, qu'à l'ouïe de cette nouvelle on a pris l'alarme dans quelques en-

LE SPECTATEUR. *LXIV. Disc: 407.*

endroits les plus reculez du Royaume, d'où j'ai reçu diverses Lettres qui contiennent de grandes plaintes à cette occasion. Il y en a une, entre autres, datée de *Berwick* sur la *Twede*, qui me plait beaucoup. L'Auteur y compare l'Office que j'ai exercé, depuis quelque tems, dans ces Royaumes, à la Culture d'un vaste Jardin, " qu'il ne
,, suffit pas, *dit il*, de sarcler une fois pour
,, toutes & d'abandonner ensuite; mais
,, qu'il faut cultiver tous les jours, ou la
,, terre, qu'on a d'abord sarclée, sera bien-
,, tôt couverte de méchantes herbes. " Un
autre me représente qu'il y a divers Excès
sur le point d'éclorre, qui ne manqueront
pas, à ce qu'il croit, de paroître dans toute
leur étendue aussi-tôt qu'on ne me verra
plus la Verge à la main. „ Il n'y a nul
,, doute, *continue t-il*, que les Coiffures des
,, Dames ne viennent à pousser de nouvel-
,, les tiges d'abord qu'elles sauront qu'el-
,, les ne sont plus sous les yeux du SPEC-
,, TATEUR; & j'ai déjà vu des Chapeaux,
,, sous les bras des Etrangers, d'une si va-
,, ste circonference, qu'il est à craindre qu'ils
,, n'obscurcissent notre Isle de leur ombre.
,, un Mois ou deux après que vous aurez
,, quitté la Plume. " Mais, de toutes ces
Lettres il n'y en a pas une qui me paroisse
si bien tournée que la suivante; elle me
rejouit d'autant plus, qu'elle m'est écrite par
quelques-uns des Membres d'un illustre
Corps que j'honorerai toute ma vie, & où
mes Speculations (je ne saurois le dire sans
une

402 LE SPECTATEUR. *LXIV. Disc.*
 une secrète vanité) ont eu un accueil très-
 favorable. Il est ordinaire aux Poëtes qui
 publient leurs Ouvrages de mettre à la tête
 des Vers qui sont faits à leur honneur. Ce
 n'est pas qu'ils se plaisent à y voir leurs é-
 loges ; mais c'est de peur que ces belles
 Pièces de leurs Amis ne viennent à se per-
 dre. Je dois me servir de la même apolo-
 gie, pour la publication de la Lettre sui-
 vante, où j'ai laissé tout l'encens qui m'y
 est prodigué à pleines mains avec trop de
 bonté, quoi que mes Correspondans puis-
 sent témoigner, qu'en d'autres occasions,
 j'ai presque toujours effacé tous ces endroits
 avantageux des Lettres qu'ils m'ont écri-
 tes. La voici donc telle que je l'ai reçue.

Q

A Oxford le 25. de Nov. 1712.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE

de quel

ques

Membres

de l'Uni-

versité

d'Oxford

sur le Dis-

cours

préce-

dent.

„ Malgré votre invincible taciturnité, vous
 „ avez trouvé le secret d'être de la plus a-
 „ gréable société du monde : Cette espèce
 „ de Conversation que vous soutenez avec
 „ la Ville a toujours le bonheur de plaire
 „ à ceux qui ont du goût & du loisir, & de
 „ ne choquer jamais ceux qui sont dans
 „ l'embarras & le tumulte des affaires. Vous
 „ ne demandez jamais audience qu'à propos
 „ & dans ces heureux momens qu'HORA-

„ CE

LE SPECTATEUR: LXIV. Disc. 403.

„ CE appelle * *dextro tempore* : Vous avez
„ aussi le talent d'observer cette Règle de
„ Politique, que le même Auteur donnoit
„ à son Ami lors qu'il le chargea de pré-
„ senter ses Ouvrages à AUGUSTE: N'en
„ venez pas là, lui dit-il, s'il n'est en par-
„ faite santé, s'il n'est de bonne humeur,
„ & s'il ne demande lui-même à les voir :

† *Si validus, si latus erit, si denique poscet.*

„ Vous ne commencez jamais à parler que
„ lors qu'on souhaite de vous entendre, &
„ si quelque personne témoigne du chagrin
„ ce n'est que quand vous ne parlez plus.
„ Mais je me laisse entraîner insensiblement
„ à des reflexions qui ne répondent pas à
„ mon but principal: Je voulois vous aver-
„ tir qu'il y a quelques-uns des sinceres Ad-
„ mirateurs de vos DISCOURS inimita-
„ bles, qui pourroient vous adresser, sans
„ aucune flatterie, la même Salutation qu'on
„ employoit à l'égard des Princes Orientaux,
„ & vous dire, *O illustre SPECTATEUR,*
„ *puissiez vous vivre éternellement!* Je vou-
„ lois, dis-je, vous avertir que ces Admi-
„ rateurs craignent, avec Mr. § PHILO-
„ SOPHE, que l'eclipse de vos meilleurs A-
„ mis ne préface bientôt la vôtre. Nous ne
„ trouvons pas à la vérité qu'il y ait aucun
„ su.

* Lib. II. Sat. I. 18.

† Lib. I. Epist. XIII. 3.

§ Voyez la Lettre, qui est à la fin du LVIII.
DISC. de ce Vol.

„ sujet légitime de se plaindre de la manie-
„ re dont vous avez fait disparoitre ce vene-
„ rable Corps : Non , le Monde n'étoit pas
„ digne de votre savant Théologien : Mr.
„ HONEYCOMB ne pouvoit guère plus , a-
„ vec honneur , vivre dans le Célibat. Le
„ Jurisconsulte du *Temple* devoit enfin s'ap-
„ pliquer à l'étude des Loix ; & la Mort
„ de Mr. DE COVERLEY a été la plus bel-
„ le action de sa vie. Avec tout cela , nous
„ avons ressenti une vive douleur , dans la
„ crainte où nous sommes de perdre un
„ Entretien si exquis & si utile. Nous ne
„ pouvons même réfléchir sans inquiétude
„ sur ce que , pour humer notre Caffé le
„ matin , & le suspendre , presque en l'air ,
„ entre nos lèvres & l'oreille droite , nous
„ n'aurons plus que les misérables Nouvel-
„ les de nos Gazetiers. Aussi avons-nous
„ résolu de ne pas vous congédier si vite.
„ Mais puisque la Saison des Cerises , pour
„ me servir de cette Métaphore que vous
„ avez mis en usage quelque part , tend vers
„ sa fin , & que le Marché en est rempli
„ nous en secherons une bonne quantité ,
„ pour nous regaler de ce Fruit délicieux
„ aussi longtems qu'il nous sera possible. Il
„ est vrai qu'alors elles n'approchent pas du
„ goût de celles qui sont fraîches ; mais ,
„ avec tout ce désavantage , elles piquent
„ agréablement le palais , & valent mieux
„ pour un Dessert que tout autre Fruit qui
„ est de saison. Pour parler clair & d'une
„ manière simple , nous avons commencé
„ quel-

LE SPECTATEUR. LXIV. Disc. 405.

„ quelques-uns d'entre nous à relire vos
 „ Ouvrages & nous y destinions deux soirs
 „ de la semaine. Avant que de nous sépa-
 „ rer, nous buvons toujours à votre santé,
 „ & nous vous remercions en termes géné-
 „ raux du profit qui nous revient de cette
 „ seconde lecture. Nous croïons d'ailleurs
 „ que cet Etablissement est plus utile qu'au-
 „ cune autre de vos Cotteries, sans en ex-
 „ cepter même * celle des *Laid*s. Nous
 „ avons un avantage manifeste sur les Mem-
 „ bres de cette fameuse Société, à l'égard
 „ de votre conversation. Du moins, quoi
 „ qu'ils se puissent vanter de jouir quelque-
 „ fois de votre présence corporelle, ils ne
 „ sauroient jamais vous arracher un seul
 „ mot de la bouche. Au lieu qu'avec nous,
 „ vous êtes le contrepîé de ce que † PHÉ-
 „ DRE auroit voulu que sa Maîtresse fût
 „ dans la compagnie de son Rival, c'est-à-
 „ dire, que *vous êtes présent, malgré votre*
 „ *absence*. Nous vous obligeons à parler
 „ aussi peu & aussi long-tems qu'il nous
 „ plait, & sâchez que votre Langue n'est
 „ presque jamais en repos de toute la soi-
 „ rée. Je me flatte que vous jetterez un
 „ œuil favorable sur une Société qui doit
 „ son origine à l'émulation de ses Mem-
 „ bres, qui disputent entre eux à qui aura le
 „ plus d'estime pour vos beaux Discours,
 „ & qui n'en manquent pas pour votre Per-
 „ sonne.

* Voyez le XIII. DIS. du I. Tome, p. 85, 89.
 † TERENCE *Eunuch*. AG. I. SC. II. vers. 112.

„ sonne. J'ose même vous assurer que vous
 „ ne trouverez aucune part quatre Admi-
 „ rateurs plus sinceres, ni qui vous soient
 „ plus dévouéz que vos tres-humbles ser-
 „ viteurs ,

TF. GS. JT. ET.

XLV. DISCOURS.

—— Tentanda via est, quâ me quo-
 que possim
 Tollere humo, victorque virum volitare per
 ora.

VIRG. Georg. III. 2.

*Il faut que je cherche une nouvelle route pour
 m'élever au dessus du commun, & me ren-
 dre célèbre dans le monde.*

ELOGE de
 quelques
 Genies
 extraor-
 dinaire.

L'Essai qu'on va lire n'est pas de ma
 façon, mais j'en suis redevable à l'in-
 genieux Auteur d'un Poëme qui vient de
 paroître & qui est intitulé ODE au Créa-
 teur de l'univers, à l'occasion des Fragmens
 d'ORPHÉE.

„ Je me souviens d'avoir lû, dans un cé-
 „ lèbre Auteur François, qu'aucun Homme
 „ n'a jamais poussé ses talens naturels aussi
 „ loin qu'ils auroient pu s'étendre. Je n'exa-
 „ minerai pas si cela est vrai à toute rigueur.
 „ Il suffit de dire, que les Hommes capables
 „ de la plus grande application, & qui ont
 „ le

LE SPECTATEUR. *LXV. Disc. 407*

„ le plus d'acquis peuvent trouver bien du
„ vuide & du tems perdu, dans leur vie
„ passée, dont ils auroient pû faire un meilleur usage. En effet, à peine y a-t-il une
„ seule Personne au Monde capable de
„ réfléchir sur elle-même, qui ne pense,
„ tôt au-tard, que, si elle recommençoit à
„ vivre, elle n'emploîât beaucoup mieux
„ son tems.

„ L'Esprit est le plus porté à se faire ce
„ reproche ingenu, lors qu'il voit des Hommes
„ qui ont surpassé de beaucoup la plupart
„ des autres, dans les Sciences, les
„ Arts, ou quelque autre Perfection digne
„ de notre estime.

„ Un des plus vastes Genies & des mieux
„ cultivez qu'il y ait jamais eu parmi nous,
„ ou chez les Etrangers, étoit celui du
„ Chevalier FRANÇOIS BACON, ou
„ Lord VERULAM. Ce grand Homme,
„ par la force extraordinaire & l'étendue
„ de son Genie, & par un Etude infatigable,
„ avoit fait un si prodigieux amas de
„ Connoissances, qu'il nous est impossible
„ de le regarder sans admiration. Il sem-
„ ble qu'il eût embrassé tout ce qui se trou-
„ voit dans les Livres qui avoient paru à-
„ vant lui; & non content de cela, il ouvrit
„ un si grand nombre de nouvelles routes
„ pour approfondir les Sciences, qu'un
„ seul Homme, jouît-il de la vie la plus
„ longue, ne sauroit jamais les parcourir
„ toutes. De là vient qu'il n'en fit, pour
„ ainsi dire, que tracer la superficie, à l'e-

„ xem-

„ temple des Voïageurs sur Mer, qui ne
 „ donnent qu'un profil grossier des Cotes,
 „ ou des Points de Terre qui leur sont in-
 „ connues, & dont ils laissent une recher-
 „ che plus exacte à ceux, qui viendront
 „ après eux.

„ L'illustre Mr. BOYLE semble avoir été
 „ destiné par la Nature à succéder au tra-
 „ vail & aux recherches de ce Genie ex-
 „ traordinaire que je viens de nommer.
 „ Par le nombre infini de ses Experiences;
 „ il a rempli, en grande partie, ces Plans
 „ & ces Profils de Science, que son Prede-
 „ cesseur avoit crâonné. Il a passé toute
 „ sa vie à la poursuite des Ouvrages de la
 „ Nature, à travers cette infinie variété de
 „ métamorphoses & de changemens, aussi
 „ bien que dans la plus raisonnable & la
 „ plus sincère adoration de son Créateur.
 „ Il n'y a que très-peu d'Esprits de cet
 „ ordre, qui aient étendu leur connoissan-
 „ ce, dans les Etudes qu'ils ont poursui-
 „ vies, aussi loin que ces deux-là, mais je
 „ ne doute pas qu'à cette occasion, ceux
 „ de mes Lecteurs qui savent ce qui se
 „ passe dans la République des Lettres
 „ ne s'en rappellent un troisième*, qui est
 „ encore plein de vie & qui fait la Gloire
 „ de notre Nation. Il a pénétré si avant
 „ dans les secrets de la Nature & dans les
 „ Mathématiques, que ses progrès, qui vont

„ au

* L'Auteur veut parler de Mr. le Chevalier
 NEWTON.

„ au-delà de tout ce que les autres avoient
 „ découvert, nous fournissent un exemple
 „ étonnant de la vaste capacité de l'Esprit
 „ Humain, & nous démontrent que le su-
 „ jet de ses recherches est un fonds inépu-
 „ sable; tant il est vrai ce que dit l'Ecritu-
 „ re, * que l'Homme sages, qui veut com-
 „ prendre les œuvres de Dieu d'un bout à
 „ l'autre, ne sauroit jamais y parvenir.
 „ Je ne puis me dispenser d'ajouter ici un
 „ nouveau Caractère, qui est à la vérité,
 „ d'une espèce différente de ceux-là, mais
 „ qui sert à prouver la force merveilleuse
 „ de la nature & de l'Application, & nous
 „ donne l'Exemple le plus singulier d'un
 „ Genie universel que j'aie rencontré de ma
 „ vie. Je veux parler de LEONARDO
 „ DA VINCI, Peintre Italien, issu d'une
 „ Famille noble en Toscane, & qui vivoit
 „ vers le commencement du seizième siècle.
 „ Il étoit si habile dans les Pièces histori-
 „ ques, que, selon quelques-uns, il sur-
 „ passoit à cet égard tous ceux qui l'avoient
 „ précédé. Il est certain qu'il excita l'envie
 „ de MICHEL ANGE, qui étoit son Con-
 „ temporain; & que ce fut, par l'étude de
 „ ses Ouvrages, que RAPHAEL lui-même
 „ apprit sa belle manière de dessiner. Il
 „ étoit expert dans la Sculpture & l'Architec-
 „ ture; il entendoit l'Anatomie, les Ma-
 „ thématiques & la Mécanique. On par-
 „ le de l'Aqueduc, qui va depuis la Rivie-
 „ re d'Adda jusques à Milan, comme d'un
 „ Tome V. S. „ Ou-

* Ecclésiaste, Chap. III. 11. & VIII. 17.

„ Ouvrage de son invention. Il Possédoit
 „ diverses Langues ; il avoit étudié l'Histoire
 „ re, la Philosophie, la Poësie & la Musique.
 „ Je ne saurois m'empêcher d'observer
 „ ici, qu'il étoit inutile à mon
 „ but, que tous ceux qui ont parlé de ce
 „ fameux Peintre ont aussi relevé la perfection
 „ de son Corps. Les exemples qu'on
 „ allègue de sa force sont presque incroyables.
 „ Il étoit bien-fait de sa personne, &
 „ d'une adresse surprenante dans tous les
 „ Exercices d'un Gentilhomme. En un
 „ mot, on nous assure que les bonnes qualités
 „ de son cœur répondoient aux talens
 „ de son Esprit, qu'il étoit honnête, géné-
 „ reux & d'une humeur très-douce. Je n'en
 „ dirais plus rien, si la curiosité de mes Lecteurs
 „ ne demandoit que je leur apprisse une
 „ circonstance aussi remarquable de sa
 „ mort, qu'il étoit lui-même d'un Caractère
 „ distingué. La réputation de ses
 „ Ouvrages lui avoit acquis une estime si
 „ générale, qu'il fut invité à la Cour de
 „ France, où il tomba malade, quelque
 „ temps après son arrivée. Sensible à l'honneur
 „ que le Roi François I. lui fit de
 „ lui rendre visite, il voulut se mettre sur
 „ son séant, attaqué presque aussitôt d'une
 „ néfessance, il expira entre les bras
 „ de ce grand Monarque.

„ Il est impossible de réfléchir sur des
 „ Exemples de cette nature, sans admirer
 „ l'étendue merveilleuse de l'Esprit Humain,
 „ qui peut faire de tels progrès dans

„ les Sciences , & avoir une si grande va-
 „ rieté d'idées sans aucun embarras & sans
 „ qu'elles se confondent. N'est-il donc pas
 „ bien raisonnable d'inferer de-là que cet
 „ Esprit tire son origine de Dieu? Et puis
 „ que la Matière insensible est douée d'u-
 „ ne capacité naturelle de durer toujours,
 „ à moins qu'elle ne soit anéantie par la
 „ toute puissance divine, quelle absurdi-
 „ té n'y auroit-il pas à s'imaginer qu'un
 „ Être beaucoup plus parfait ne jouit pas
 „ du même privilège?

„ D'un autre côté, si nous tournons les
 „ yeux sur les Nations barbares qui se trou-
 „ vent dans les *Indes*, & dont les Voïa-
 „ geurs nous entretiennent, on y voit des
 „ Peuples entiers qui ont à peine les pre-
 „ mières étincelles de la Raison, & dont
 „ presque toutes les idées se bornent à cel-
 „ les des Sens & des Appetits naturels. Il
 „ semble que ce sont de vastes Deserts in-
 „ cultes de la Nature Humaine, & lors
 „ qu'en vient à comparer ces Individus
 „ avec ceux qui excellent dans les Arts
 „ & dans les Sciences, il est difficile de
 „ se persuader que ce soient des Créatures
 „ de la même Espèce.

„ Quelques-uns croient que les Ames
 „ des Hommes sont naturellement toutes
 „ égales, & que la grande disparité, qu'on
 „ y observe d'ordinaire, vient de la diffé-
 „ rente organisation ou structure des Corps
 „ auxquels elles sont unies. Mais, de quel-
 „ que source que vienne cette première dif-

„ parité, la seconde, ou celle qu'on voit
 „ entre leurs talens acquis, doit son origine
 „ à la difference accidentelle de leur Edu-
 „ cation, de leur Fortune, ou de leur train
 „ de vie. L'Ame est une espèce de Dia-
 „ mant brute, qui a besoin d'art, de travail
 „ & de tems pour le polir. Il y a quantité
 „ de bons Genies qui se perdent, faute de
 „ tout cela, ou qui demeurent incultes,
 „ comme un Joïau qui reste dans la Mine,
 „ Un des plus forts motifs qui excite les
 „ Hommes à se surpasser les uns le autres
 „ dans les Arts & dans les Sciences, qu'ils
 „ estiment le plus, est la Passion naturelle
 „ qu'ils ont pour la Gloire, & qu'on ne
 „ doit jamais decourager, quoi que l'excès
 „ en soit vicieux. Quelques Ecrivains de
 „ Morale sont peut être un peu trop rigi-
 „ des à decréditer ce Principe, que la Na-
 „ ture semble avoir gravé dans l'Ame com-
 „ me un ressort capable de mettre en mou-
 „ vement toutes ses facultez cachées, &
 „ qui se déploie toujours avec le plus de
 „ force dans les Ames les plus généreuses.
 „ Les Hommes, dont les Caractères ont
 „ brillé avec le plus d'éclat chez les anciens
 „ Romains, paroïssent avoir été vivement
 „ animez de ce Principe. CICERON,
 „ dont le savoir & les services, qu'il ren-
 „ doit à sa Patrie, sont si bien connus, en
 „ étoit enflammé jusques à la fureur; * Il
 „ presse chaudement LUCCEIUS, qui é-
 „ crivoit l'Histoire de ces tems-là d'être
 „ sort

* Epistol. ad Famil. Lib. V. Epist. 12.

„ fort exact à détailler toutes les particula-
 „ ritez de son Consulat, & de s'en acquit-
 „ ter au plutôt, afin qu'il eût le plaisir de
 „ goûter durant sa vie, un peu de cet hon-
 „ neur qu'il prevoit devoir être un jour
 „ rendu à sa mémoire. C'étoit l'ambition
 „ d'un grand Genie, mais il pêche dans le
 „ degré, puis qu'il sollicite son Ami de re-
 „ lever ses actions avec plus d'éloge que
 „ les loix de l'Historien & la Vérité même ne
 „ le permettent. P L I N E le jeune paroît
 „ avoir eu la même passion pour la Re-
 „ nommée, quoi qu'elle fût plus chaste &
 „ plus modeste. La manière ingénue dont
 „ il l'avouë à son Ami CAPITON, qui lui
 „ conseilloit d'écrire l'Histoire, est très-
 „ belle, & l'élève à une certaine Grandeur
 „ qu'on ne sauroit attribuer à la Vanité.
 „ * Pour moi, dit-il, rien ne me touche si
 „ fort, qu'une réputation à l'épreuve des
 „ tems, rien ne me paroît plus digne d'un
 „ Homme, sur tout de celui qui n'ayant rien
 „ à se reprocher est tranquille sur les juge-
 „ mens de la postérité.

„ Il me semble que je ne dois pas finir
 „ ce Discours, sans intéresser tous mes
 „ Lecteurs dans le Sujet dont il traite. Ainsi
 „ je poserai pour Maxime, que, bien que
 „ tous ne puissent pas briller dans les Scien-
 „ ces ou les beaux Arts, chacun peut ex-
 „ celler en quelque chose. L'Âme possède
 „ à cet égard une certaine Faculté vegetati-
 „ ve, s'il m'est permis de la nommer ainsi,

S 3

* Voyez la VIII. Lettre du V. Livre.

„ qui

414 LE SPECTATEUR. LXVI. Disc.

„ qui ne sauroit demeurer tout-à-fait inu-
 „ tile. Si la Culture n'en forme pas un
 „ jardin magnifique & regulier, elle pouf-
 „ sera d'elle-même des Herbes sauvages
 „ ou des Fleurs, qui le feront encore plus.

LXVI. DISCOURS.

Suspendit picta vultum, mentemque tabellâ.
 HOR. L. II. Epist. I. 97.

*Un Tableau bienfait attacboit ses regards &
 enlevoit son admiration.*

Mr. le SPECTATEUR,

Les Pein-
 tres AN-
 GLOIS
 l'empor-
 tent sur
 tous les
 autres à
 l'égard
 des POR-
 TRAITS.

„ **P**UIS que l'Academie de Peinture,
 „ qu'on vient d'établir à Londres, vous
 „ a fait, & s'est fait à elle-même l'honneur
 „ de vous choisir pour un de ses Directeurs,
 „ cet Art, aussi noble qu'aimable, auquel
 „ vos deviez déjà vos regards en qualité
 „ de SPECTATEUR, s'est acquis un nou-
 „ veau droit sur vous, & vous paroissez
 „ doublement engagé à prendre soin de
 „ ses interêts.
 „ L'honneur de notre Patrie n'est pas
 „ moins intéressé dans ce que je vais dire:
 „ Nous avons (& peut-être que les autres
 „ Nations l'ont de même que nous) une
 „ fausse Humilité Nationale, aussi-bien
 „ qu'un Orgueil National; & quoi que
 „ nous

LE SPECTATEUR. LXVI. Disc. 415

„ nous nous vantions de surpasser tout le
„ monde en des choses, où les autres excel-
„ lent sur nous, il y en a quelques-unes où
„ nous attribuons aux Etrangers une supe-
„ riorité que nous possédons nous mêmes.
„ C'est ce qui arrive en particulier dans
„ l'Art de faire des Portraits, ou de repre-
„ senter les Visages au naturel.

„ La Peinture est un Art d'une si vaste
„ étendue, qu'il n'y a pas un seul Homme
„ vivant qui le possède dans toutes les par-
„ ties; il suffit que les uns réussissent à
„ peindre des Visages, les autres à repre-
„ senter l'Histoire, ou les Batailles, ou les
„ Passages, ou les Temps, ou les Fruits,
„ ou les Fleurs, ou les Grotesques, ou les
„ Escarmouches, &c. Bien plus, jamais
„ Homme n'a excellé dans toutes les bran-
„ ches de chacun de ces Arts, ainsi que
„ je prens la liberté de nommer chacune
„ de ces différentes espèces.

„ D'ailleurs, comme un Homme peut
„ être habile à représenter un Passage, quoi
„ qu'il ne réussisse guere bien à peindre un
„ Visage, ou une Histoire, & ainsi du res-
„ te; de même une Nation peut exceller
„ dans quelque genre de Peinture, quoi-
„ que les autres soient cultivées plus heu-
„ reusement sous quelque autre Climar.

„ *l'Italie* peut avoir la préférence sur
„ tous les autres païs pour l'Histoire; la
„ *Hollande* pour le Grotesque, aussi bien
„ que pour l'exactitude & la finesse del'ou-
„ vrage; la *France* pour les Pièces gaies,

„ gentilles & folâtres ; & l'*Angleterre* pour
 „ les Portraits : Mais vouloir attribuer l'hon-
 „ neur de toutes ces sortes de Peintures à
 „ l'une ou à l'autre de ces Nations sous om-
 „ bre qu'elle excelle dans quelqu'une de ces
 „ parties, c'est adjuger le prix de la Poe-
 „ sie Heroïque , Dramatique , Lyrique ou
 „ Burlesque à celui qui réussit dans quel-
 „ qu'un de ces genres là.

„ Il est raisonnable de supposer qu'un Art
 „ doit atteindre à sa plus haute perfection
 „ là où se trouvent les plus grands Genies ;
 „ où il y a le plus de secours & d'encoura-
 „ gement. Examinons sur ce pié-là notre
 „ Nation à l'égard des Portraits. Il n'y a
 „ point de Gens au Monde qui se plaisent
 „ tant que les *Anglois* à voir leur figure
 „ peinte , ou celle de leurs Parens ou de
 „ leurs Amis ; soit que cela vienne de leur
 „ bonté naturelle , ou de l'inclination qu'ils
 „ ont pour la Peinture , & de ce qu'ils ne
 „ sont pas encouragez à estimer les Ta-
 „ bleaux religieux , dont la pureté de notre
 „ Culte n'admet pas le libre usage , ou de
 „ quelque autre cause que l'on voudra. Les
 „ secours que nous avons ne le cèdent point
 „ à ceux de toute autre Nation , ou plutôt
 „ ils les surpassent ; du moins ce que les
 „ Statues & les Bas-reliefs antiques , dont
 „ l'*Italie* jouit , sont pour les Peintres en
 „ Histoire , les beaux Visages , dont tout
 „ l'Univers reconnoit que l'*Angleterre* a-
 „ bonde , le sont pour ceux qui s'attachent
 „ aux Portraits : D'ailleurs nous avons un
 „ „ plus

„ plus grand nombre de ces sortes d'Ouvra-
 „ ges des plus habiles Maîtres dans ce der-
 „ nier genre, qu'en n'en possède aucune au-
 „ tre Nation ; & nous n'en manquons pas
 „ de ceux qui ont excellé dans toutes les au-
 „ tres Parties de la Peinture. Pour ce qui
 „ est de l'encouragement, les richesses & la
 „ générosité de la Nation *Angloise* le pouf-
 „ sent si loin, que les Artistes n'ont aucun
 „ sujet de s'en plaindre.
 „ Aussi n'y a-t il en effet aucun Païs au
 „ Monde, où l'on réussisse si bien dans les
 „ Portraits qu'en *Angleterre*: Je ne sai si vous
 „ avez eu occasion de le remarquer ; mais
 „ je l'ai observé moi-même, & je me crois
 „ Juge assez compétent à cet égard. J'ai vû
 „ ce qui se fait ailleurs, & je puis vous as-
 „ sûrer que l'honneur de cette branche de
 „ la Peinture nous est dû avec justice. Pour
 „ la confirmation de cette verité, j'en ap-
 „ pelle au témoignage de tous les Connois-
 „ seurs. Si quelques Etrangers nous ont
 „ souvent, ou presque toujours, sur passés
 „ là-dessus, ont doit l'attribuer aux avanta-
 „ ges qu'ils ont trouvez ici, joints-à leur in-
 „ dustrie & à leur capacité naturelle, mais
 „ il n'y a point d'autre Nation qui s'y soit
 „ jamais distinguée d'une maniere à pouvoir
 „ servir de fondement à cet Eloge. D'un
 „ autre côté, on n'a vû, parmi nous, ni
 „ François ni Italien, malgré tous nos pré-
 „ jugez en leur faveur, qui aît jouï long-
 „ tems de la reputation d'exceller à faire
 „ des Portraits.

S f

„ C'est

„ C'est un honneur qui est dû , il y a près
 „ d'un siècle , à notre seule Patrie ; de sorte
 „ qu'au lieu de courir en *Italie* ou quelque
 „ autre part , ceux qui se destinent à faire
 „ des Portraits devroient s'y appliquer en
 „ *Angleterre*. C'est-la où ils doivent se
 „ rendre de *Hollande* , de *France* , d'*Italie* ,
 „ d'*Allemagne* , &c. comme celui qui veut
 „ s'adonner à toute autre sorte de Peinture
 „ doit l'exercer dans les Lieux où elle est
 „ arrivée à sa plus haute perfection. On
 „ dit que la Bienheureuse Vierge desce-
 „ dit du Ciel & se présenta devant S.
 „ L u c , afin qu'il la tirât au naturel :
 „ J'ose avancer que , si l'envie lui pre-
 „ noit d'avoir un autre Portrait , elle vien-
 „ drait en *Angleterre* : & je ne doute pas
 „ que le Chevalier * GODEFRUI KNIEL-
 „ LEA , qui est aujourd'hui le Président
 „ de votre Académie ne s'en acquittât
 „ mieux eu égard aux progrès qu'il a faits
 „ depuis son arrivée dans ce Royaume ,
 „ qu'aucun Etranger qu'il y ait au Monde ,
 „ Je suis , avec tout le respect imaginable ,
 „ &c.

* Il est *Allemand* , natif de *Leipsick* , & il passa en
Angleterre vers la fin du règne de CHARLES II.

LXVII. DISCOURS.

Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina
 pastus,
 Frigida sub terra tumidum quem bruma tege-
 bat;
 Nunc positus novus exuviis, nidusque juven-
 ta,
 Lubrica convolvit sublato pectore terga
 Arduus ad Solem, & linguis micat ore tri-
 sulcis.

VIRG. Æneid. III. 471.

*Il est tel qu'un Serpent, qui, après avoir
 passé tout l'Hiver sous terre, en sort dans
 la belle Saison, se repaît de Plantes enve-
 nimées, se dépouille de sa peau, acquiert
 un nouvel éclat, se dresse aux rayons du
 Soleil, & tire sa langue à trois pointes.*

† LORS que je renonçai à l'Emploi de Moïse
 SPECTATEUR, j'avertis le Pu- que le
 blic que mon dessein étoit de former une SPECTA-
 nouvelle Cotterie, & d'y faire ouvrir ma TEUR a
 Bouche avec toute la solennité requise. usage
 Mais sur ce que je ne trouvais pas aussi pour s'ac-
 facile, que je me l'étois d'abord imaginé, coutumer
 de vaincre un Silence qui avoit duré cin- à parler,
 quante années consecutives, je ne voulus depuis
 pas me hasarder à Paroitre dans le Mon- qu'on lui
 de a ouvert
 la bouche
 en grande
 ceremo-
 nie.

S 6

* Voyez le LXIII. DISC.

de sur le pié d'un Homme qui parle comme les autres, jusqu'à ce que j'eusse acquis un libre & parfait usage de ma Langue.

Je garderai pour une autre-fois l'Histoire de la Cotterie ou des Cotteries, dont je suis à présent, moi indigne, un des Membres babillards, & je rapporterai ici ce merveilleux changement qui m'est arrivé, & qui me paroît aussi remarquable qu'aucun autre cité dans l'Histoire; depuis celui qui arriva au Fils de CRÉSUS, après avoir été plusieurs années aussi muet ou plus muet que moi-même.

A la premiere ouverture de ma Bouche, je fis un Discours d'environ une demi douzaine de Perodes bien tournées; mais j'en devins si enrôué, qu'au lieu d'avoir recouvré l'usage de ma Langue, je craignis trois jours de suite de l'avoir absolument perdu. Ajoutez à cela que les Muscles de mes jouës, peu accoutumés à s'étendre, en souffrirent une si vive douleur, que, sans une resolution invincible & une persévérance à toute épreuve, je n'aurois pas manqué de retomber dans mon ancien état & de revenir à mes Monosyllabes.

Ensuite j'essayai de parler à diverses reprises, & pour n'être pas effraïé de ma voix, ce qui m'est arrivé en plus d'une rencontre, je lisois tout haut dans ma Chambre, & souvent je me suis arrêté au milieu de la Rue pour appeller un Fiacre, quoi que je n'en visse aucun à portée qui pût m'entendre.

Lors que je me fus ainsi accoutumé
peu

peu à peu au ton de ma voix; je profitai de toutes les occasions qui s'offroient pour la mettre en usage. Mais je ne me souciois guère de parler tout seul, ni de m'attirer toute l'attention de ceux avec qui je conversois; de sorte que, durant quelque tems, je m'allai promener tous les matins dans le Parc de *St. James*, où je faisois Chorus avec une troupe de *François*. J'avouë que ma Modestie étoit fort soulagée par l'humeur communicative de ces Messieurs-là, qui sont si sociables, qu'ils ne se croient jamais plus divertissans que lors qu'ils causent tous à la fois.

Il me vint ensuite dans l'Esprit que je tirerois un grand avantage de la compagnie des Dames, & que j'aurois occasion de parler avec plus de liberté, lors que je ne serois pas obligé de réfléchir par avance. Je me glissai donc dans une Assemblée du beau Sexe; mais il me fut impossible d'y entre-larder un seul mot, & je trouvai que, si je ne changeois pas incessamment de batterie, je risquois de me voir réduit à ma première taciturnité.

Depuis ce tems-là les Cafés ont été mes principaux Rendez-vous, où j'ai fait le plus de progrès; &, pour en venir à bout, j'ai eu un soin tout particulier de n'être jamais de l'avis des autres. J'étois *Tory* au Café de *BURTON*, & *Whig* à celui de *CHILD*; tantôt je faisois l'Apologie de * l'*Anglois*,

S 7

&

* Deux Fenilles volantes, qui paroissent alors deux

& tantôt celle de l'*Examineur*, suivant que l'un ou l'autre me tournoit mieux à compte ; Quelques-uns me croient grand Ennemi du Roi de France, quoi qu'au pié de la lettre, je ne l'aie mis en jeu que pour aider à la Conversation. En un mot, je clabaudes & je dispute dans la seule vue de m'exercer ; & j'ai porté la chose si loin, que je faillis une fois à être percé au travers du Corps pour avoir été un peu trop libre avec mes Supérieurs.

Enfin, je suis un tout autre Homme que je n'étois ; on n'a jamais rien vu de si opposé, *† nil fuit umquam Sic di/par sibi*. Mes anciens Amis ont de la peine à me reconnoître : & un Juif me demanda, l'autre jour, au Café de JONATHAN, si je n'étois pas de la Famille d'un Gentilhomme muet qu'il y avoit vu diverses fois ? Mais il y a huit jours ou environ qu'occupé au même endroit à disputer chaudement avec un jeune Avocat du Temple, je fus charmé de voir que son Camarade le tira par la manche, & le pria de se retirer, s'il ne vouloit que ce vieux Fou le mît sur le carreau à force de parler.

J'ai

deux ou trois fois la semaine, & qui rouloient sur les affaires du temps. L'Anglois venoit de la plume d'un Whig, & l'*Examineur* de celle d'un Tory. Voyez ce qui est dit de l'un & de l'autre, dans les *Œuvres digestes* de Mr. RICHSTEELE sur les affaires de la Gr. Bretagne, traduites de l'Anglois & Imprimées à Amsterdam chez D. Mortier en 1715. Voyez p. 11, &c. *Suppl. de la Crise*, p. 156. &c.

* HOR. L. I. Sat. III. 18.

J'ai fait de si heureux progrès dans l'Art du Babil, que je parattrai en Public avec ce nouveau talent, afin que mes Compatriotes en puissent recueillir les fruits.

Ceux qui se sont trouvez aux Disputes publiques qui se font dans nos Academies, savent que d'ordinaire on y soutient des Hérésies dans la seule vue de s'exercer & de pousser un Argument. J'ai entendu moi-même un Théologien raisonner demi-heure de suite comme un Sorcier, & des plus hardis, quoi qu'il fût très Orthodoxe le reste de ses jours. J'ai suivi à peu près la même méthode pour acquérir l'usage libre de ma Langue, & j'ai parlé plus d'une année entière, non pas tant pour l'avantage de mes Auditeurs que pour le mien propre. Mais puis que j'ai enfin obtenu cette faculté, j'ai résolu d'en faire un bon usage, & de n'ouvrir jamais la bouche à l'avenir que pour dire la vérité en conscience. Lors qu'un Homme apprend à faire des armes, il s'exerce sur tous ceux qui se présentent, Amis ou Ennemis; mais lors qu'il y est devenu Maître, il ne tire jamais l'Epée que pour ce qu'il croit être le bon Parti.

Acceptant cela, de peur que cette Allusion ne donne à mes Lecteurs une fautive idée de mon dessein, je les avertirai que je ne suis d'aucun Parti, que je n'ai à cœur que les intérêts de la Vérité & de la Vertu, & que je n'ai d'autre Ennemi à combattre que le Vice & la Folie. Quoi que je fasse aujourd'hui plus de bruit dans le Monde que

que je n'y en ai fait autrefois, je veux continuer à y vivre en SPECTATEUR indifférent. Mon but n'est pas d'augmenter le nombre des *Whigs* ou des *Tories*; mais celui des Personnes sages & vertueuses. Je souhaiterois de tout mon cœur qu'il n'y eût point de Fautes communes aux deux Partis, qui fussent bien pour donner de l'exercice à ma plume, sans en venir à celles qui sont propres à chacun d'eux.

Si * la sûreté se trouve dans la multitude des Conseillers, il n'y a point de Nation au Monde qui soit plus assurée que la nôtre. Presque tous nos Galetas sont habitez par des Politiques, qui veillent à la conservation de nos Droits & de nos Privilèges, & qui se garantissent à peine de mourir de faim, pour maintenir leurs Compatriotes dans la jouissance de leurs revenus.

Quoi que ces infortunés Politiques aient excité une cruelle fermentation dans tous les Esprits, bien loin d'attiser davantage le feu mon but principal sera de l'éteindre & d'inspirer à tous mes Compatriotes une bienveillance mutuelle. De quelques fautes dont chacun des Partis soit coupable, elles empirent plutôt qu'elles ne diminuent par les reproches qu'ils se font l'un à l'autre. Le moyen le plus sûr pour ramener un Homme à son devoir est de lui recommander les principes de l'Honneur & de la Vertu, de la bonne Foi & de la Religion: Pendant qu'il les suit, quelque Parti qu'il ai

LE SPECTATEUR. *LXVIII. Disc. 425*
embrassé, il ne peut qu'être bon *Anglois*,
& qu'aimer sa Patrie.

A l'égard des Personnes intéressées dans la composition de cet Ouvrage, on les nommera lors qu'elles jugeront à propos de se manifester au Public; mais jusqu'à ce tems là mes Lecteurs auront la bonté; s'il leur plait, de suspendre leur curiosité, & de s'informer plutôt de ce qui est écrit que de ceux qui l'écrivent.

Après avoir ainsi ajusté tous les Préliminaires requis avec mes Lecteurs, sans les embarrasser d'aucun autre Préambule, je suivrai mon ancienne Methode, & je les entretiendrai de tout ce qui s'offrira d'utile dans le cours de mes Speculations.

LXVIII. DISCOURS.

Quippe domum timet ambiguum, Tyriosque
bilingues.

VIRG. *Æneid. I. 665.*

*Elle craint l'irrésolution de cette Famille &
l'humeur des Tyriens adonnez au Men-
songe.*

IL n'y a rien, dit PLATON, qui plaise
davantage que la Verité, soit qu'on l'en-
tende dire aux autres, ou qu'on la dise soi-
même. C'est pour cela qu'on ne voit pas
de Compagnie si agréable que celle de
l'homme intègre; qui écoute sans aucun
des.

Sur l'abus
qu'on fait
des COM-
PLIMENS.

426 LE SPECTATEUR. LXVIII. Disc.
dessein de trahir, & qui parle sans aucun dessein de tromper.

Entre tous les éloges qu'on donne à CATON, je ne sache pas qu'il y en ait aucun qui lui fasse plus d'honneur que ce que PLUTARQUE en dit à l'occasion d'un Avocat qui plaidoit devant un des Préteurs. Cet Avocat ne produisoit qu'un seul Témoin dans un Cas où la Loi en exigeoit deux, & sur ce qu'il insistoit sur l'intégrité de ce Témoin, le Préteur lui répondit, „ Que là où „ la Loi en exigeoit deux, il ne se borneroit pas à un seul, quand ce seroit CATON lui-même.” Un tel discours, de la bouche d'un Homme qui se trouvoit à la tête d'une Cour de Justice, lors que CATON étoit encore en vie, nous fait voir, mieux que mille Exemples, la haute réputation, où ce grand Homme s'étoit élevé, entre ses Contemporains, à l'égard de l'Honneur & de la bonne foi.

Lors que cette Candeur inflexible est un peu adoucie par les règles de la Politesse & de la bonne Education, il n'y a point de Vertu plus éclatante dans tout le cercle des Devoirs de la Société civile. Avec tout cela, on doit bien prendre garde à ne se polir pas aux dépens de la Sincérité, & à n'acquiescer pas des manières honnêtes au préjudice de sa Vertu.

Ce sujet est traité avec beaucoup d'exactitude dans un * Sermon fort éloquent d'un

ce-

* C'est peut-être le même qui est cité dans le II^e Tome du SPECT. p. 67. 68.

célèbre Prédicateur de la Grande-Bretagne, Qu'il me soit permis d'en rapporter ici deux ou trois passages, pour servir d'introduction à une Lettre assez curieuse, que je destine aujourd'hui au principal entretien de mes Lecteurs.

„ Cette ancienne Simplicité *Angloise*,
 „ dit-il, cette Candeur noble & généreu-
 „ se, cette Franchise naturelle, qui mar-
 „ que toujours une véritable grandeur d'A-
 „ me, & qui est d'ordinaire accompagnée
 „ d'un courage invincible, est presque
 „ éteinte parmi nous.

„ Le Stile de la Conversation est aujour-
 „ d'hui si enflé de vains Complimens, & si
 „ surchargé, pour ainsi dire, de protesta-
 „ tions de services & de respects, que si un
 „ Homme, qui vivoit il y a un ou deux sié-
 „ cles, revenoit au Monde, il auroit bé-
 „ soïn au pié de la lettre d'un Dictionnaire
 „ pour l'aider à entendre sa propre Langue,
 „ & pour savoir la juste valeur intrinsèque
 „ des Phrases à la mode. Que dis-je ? Il
 „ auroit d'abord de la peine à se figurer à
 „ quel bas prix se réduisent, dans le cours
 „ ordinaire de cette Monnaie, les Expres-
 „ sions les plus fortes & les plus énergiques
 „ d'Amitié & d'obéissance; & lors qu'il en
 „ seroit instruit, il lui faudroit bien du tems
 „ avant que de pouvoir s'entretenir avec les
 „ autres sur le même pié, de bonne grâce
 „ & en bonne conscience.”

La Lettre suivante, qui me paroît fort curieuse, peut servir d'Exemple à ce passage
 de

428 LE SPECTATEUR. LXXVIII. *Dist.*
de notre illustre Prélat. On dit qu'elle fut
écrite, sous le règne de CHARLES II, par
un Ambassadeur de *Bantam*, un peu après
son arrivée en cette Isle.

MON MAÎTRE,

LETTRE
d'un Am-
bassadeur
de *Bantam*
à son
Prince.

„ Les Gens, avec lesquels je suis, ont
„ leurs Langues plus éloignées de leur
„ cœur que *Londres* n'est de *Bantam*, & tu
„ fais que les Habitans d'une de ces Places
„ ignorent ce qui se fait dans l'autre. Ils
„ t'appellent toi & tes Sujets des Barbares;
„ parce que nous parlons comme nous pen-
„ sons; & ils se traitent eux-mêmes de Peuple
„ civilisé, parce qu'ils disoient toute au-
„ tre chose que ce qu'ils pensent: Ils don-
„ nent le titre de Grossiereté à la Franchi-
„ se, & de Politesse au Mensonge. Dès que
„ j'eus débarqué en ce Pays, un *Anglois*,
„ qui me fut envoyé de la part du Monar-
„ que de l'Isle, pour me recevoir, me dit,
„ *Qu'il étoit bien fâché de la Tempête sur-*
„ *venue un peu avant mon arrivée.* J'eus
„ quelque chagrin de voir qu'il s'affligeoit
„ à mon occasion; mais en moins d'un quart
„ d'heure il se mit à sourire, & il me parut
„ aussi gai, que s'il eût été insensible à
„ mon malheur. Un autre qui vint avec
„ lui me fit dire par mon Interprète, *Qu'il*
„ *auroit une joie extrême de me rendre quel-*
„ *que service, & qu'il m'offroit tout ce qui*
„ *étoit en son pouvoir.* Là-dessus je le pri-
„ ai de se charger d'un de mes Porteman-
teaux;

„ teaux; mais, au lieu de me servir, com-
 „ me il me l'avoit promis, il en sourit, &
 „ ordonna à un autre de prendre le Pa-
 „ quet. Je logeai les sept ou huit premiers
 „ jours chez un Hôte, qui me dit de ré-
 „ garder sa Maison comme la mienne, &
 „ d'en user de même que si j'étois chez moi.
 „ En conséquence de cette permission, j'en-
 „ trepris, dès le lendemain, d'abattre une
 „ des murailles, pour respirer en plus grand
 „ air, & d'empaqueter quelques-uns des
 „ Meubles, dans le dessein de t'en faire pré-
 „ sent ! Mais cet insigne Maraut ne me vit
 „ pas plutôt occupé à cet ouvrage, qu'il
 „ m'envoia dire de le discontinuer, & qu'il
 „ ne prétendoit point qu'on fit de pareils
 „ desordres chez lui. Peu de tems après,
 „ un certain Homme, pour qui j'avois de-
 „ mandé quelque faveur de celui qu'on ap-
 „ pelle ici le Grand Trésorier, qui est le
 „ principal Officier de la Couronne, me
 „ dit qu'il m'avoit des obligations infinies,
 „ & qu'il s'en souviendrait éternellement.
 „ Surpris d'une gratitude si excessive, je ne
 „ pus m'empêcher de dire, Quel service y
 „ a-t-il, qu'un Homme puisse rendre à un
 „ autre, pour l'obliger dans toute l'éter-
 „ nité ! Quoi qu'il en soit, je ne lui deman-
 „ dai pour toute récompense, si ce n'est
 „ qu'il voulût me prêter sa Fille aînée
 „ pendant mon séjour en ce País; mais je
 „ trouvai bientôt qu'il étoit aussi perfide
 „ que le reste de ses Compatriotes.
 „ La première fois que je me rendis à

LXIX. DISCOURS.

Qui fit, *Macenas*, ut nemo quam sibi fortem,
Seu Ratio dederit, seu Fors objecerit, illa
Contentus vivat, laudet diversa sequentes;
O fortunati Mercatores! gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contrà Mercator, navim jactantibus Austris,
Milizia est pœtior: quid enim? concurritur;
horæ

Momento cita mors venit, aut victoria læta
Agricolam laudat Juris Legumque peritus,
Sub galli cantum Consultor ubi ostia pulsat.
Ille, datis vadibus, qui rure extractus in urbem
est,

Solos felices viventes clamat in urbe.

Cætera de genere hoc (adeo sunt multa) lo-
quacem

Delassare valent *Fabium* Ne te morer, audi
Quò rem deducam. Si quis Deus, En ego, di-
cat,

Jam faciam quod vultis: eris tu, qui modò Mi-
les,

Mercator: tu Consultus modò, Rusticus: hinc
vos,

Vos hinc, mutatis discedite partibus *Eia.*)

Quid statis; nolint. Atqui licet esse beatis.

HOR. L. I. Sat. I. 1-- 19.

D'où vient, Mécène, que chacun se de plaisir dans l'état de vie, où il se trouve engagé, soit par son choix, soit par hasard ; & qu'il vante toujours le bonheur des autres professions ? Heureux les Marchands ! dit le Soldat accablé du poids de ses armes & épuisé de fatigues. Heureux les Gens de guerre ! dit le Marchand ; qui voit son vaisseau battu par la tempête : car enfin les plus grandes allarmes d'un Soldat sont courtes. Est-il aux prises avec l'Ennemi ? un moment décide entre la mort & la Victoire. Le Jurisconsulte, qui entend des plaideurs frapper à sa porte dès le point du jour, pour le consulter, porte envie au laboureur. Ce laboureur se trouve-t-il chargé d'une Caution, qui l'oblige à quitter sa Campagne pour venir à Rome, il ne trouve d'heureux que ceux qui vivent dans les Villes. Combien voit-on d'exemples de cette nature ? Fabius, tout grand parleur qu'il est, ne pourroit suffire à les rapporter tous. Mais pour vous épargner un détail qui nous meneroit trop loin, voici où j'en veux venir. Je suppose qu'un Dieu dise à tous ces gens là : je suis prêt d'arranger les choses, comme vous l'entendez. Vous Soldat, je vous fais Marchand ; & vous Jurisconsulte je consens que vous quittiez la Ville pour vivre à la campagne ! Voilà l'échange fait à votre gré : que chacun de vous se range maintenant à son poste. Allons... Quoi ? ... Qu'est ce qui vous arrête ? Ils n'en veulent.

Tome V. T lent.

lent rien faire. Cependant leur prétendu bonheur est entre leurs mains.

REVE sur
les dé-
faits & les
Calami-
tez des
Hommes.

C'EST une Pensée fort célèbre de SOCRATE, que, si toutes les Calamitez de la Nature Humaine étoient mises ensemble, pour être également distribuées à tous les Individus de notre Espèce, ceux qui se croient aujourd'hui les plus malheureux préféreroient la portion qu'ils en avoient d'abord à celle qui leur seroit tombée depuis en partage. HOAACE a poussé cette Remarque plus loin dans les Vers, qu'on voit à la tête de ce DISCOURS, où il insinue que les embarras ou les desastres, sous lesquels nous gemissons, nous deviennent plus supportables que ne le feroient ceux de toute autre personne en cas que nous pussions changer d'état avec elle.

Assis dans mon Fauteuil, & occupé à réfléchir sur ces deux Observations, je m'endormis insensiblement. Bientôt après je crus entendre JUPITER prononcer un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les Hommes de venir se décharger de leurs Griefs & de leurs Soucis, & de les mettre tous en un monceau. Pour cet effet, il leur donna rendez-vous dans une vaste Plaine, au milieu de laquelle je me postai. Je vis alors, avec un plaisir extrême, tous les Individus de mon Espèce marcher les uns après les autres; & se débarrasser de leurs fardeaux, qui formèrent d'abord une Montagne si haute, qu'elle me parut s'élever au-dessus des Nuës. Il

Il y avoit une certaine Dame d'une taille mince & dégagée, qui étoit fort active en cette occasion. Dans l'une de ses mains elle portoit un Miroir qui servoit à grossir les Objets & sa Robe abatue étoit couverte d'une infinité de Spectres & de Figures grotesques travaillées en broderie, qui paroissoient aux yeux des Spectateurs, à mesure qu'elle flotoit au gré du Vent. Elle avoit quelque chose de sauvage & d'égaré dans les yeux, & se nommoit l'IMAGINATION. Elle conduisoit tout le monde au lieu marqué, après les avoir aidez obligeamment à faire leur Paquet, & à le mettre sur leurs épaules. Le cœur me saignoit de voir mes semblables gemir sous le poids de leurs fardeaux & le prodigieux amas de leurs calamitez.

Avec tout cela, il y eut bien des Acteurs qui me divertirent en cette rencontre. J'en vis un qui portoit, avec beaucoup de soin, un Paquet caché sous un vieux Manteau en broderie, & dès qu'il l'eut jetté sur les autres, j'aperçus que c'étoit la Pauvreté. Un autre, après bien des soupirs & presque hors d'haleine, jetta son Paquet par terre, & je découvris que ce paquet étoit la Femme.

D'ailleurs il y avoit une infinité d'Amoureux chargez de plaisans Fardeaux, composez de Dards & de Flammes; Quoi qu'ils soupirassent à toute outrance, & qu'on eût dit que leur cœur alloit se fendre sous le poids de leurs calamitez, ils ne pouvoient se résoudre à s'en débarrasser, dès qu'ils étoient à portée du Monceau; mais après

quelques foibles efforts, ils secouoient la tête, & s'en retournoient aussi chargez qu'ils étoient venus. Je vis quantité de vieilles Femmes qui jettoient leurs rides, & de jeunes qui se dépouilloient de leur teint basané. Il y avoit des Tas immenses de Nez rouges, de grosses Lèvres & de Dents cariées. Je fus surpris à la verité de voir que les Défauts corporels composoient la plus grande partie de cette Montagne. Je ne savois d'abord que croire d'un Homme qui me parut de loin chargé d'un fardeau plus gros qu'aucun des autres, & qui dominoit sur ses épaules; mais je trouvai à son approche que c'étoit une Bosse naturelle, dont il se défit avec le plus grand plaisir du monde. On y voïoit aussi toutes sortes de Maladies, quoi que je ne pûs m'empêcher d'observer qu'il y en avoit beaucoup plus d'imaginaires que de réelles. Je pris garde sur-tout à un petit Paquet, qui étoit une complication de tous les Maux auxquels la Nature Humaine est sujette, que diverses Personnes bien-faites avoient dans la main, & qu'on nommoit la Rate. Mais ce qui me surprit plus que tout fut de voir, qu'on ne jettoit aucun Vice, ni aucun Défaut de l'Esprit ou du Cœur dans le Monceau des Calamitez Humaines: J'en fus d'autant plus étonné, que j'avois conclu en moi même que chacun profiteroit de cette occasion pour se délivrer de ses Passions, de ses Préjugez & de ses Foiblesses. J'observai en particulier un abominable Débauché, que je croïois être venu ici pour

y jeter ses Crimes, mais après avoir examiné son Paquet, je n'y trouvai que sa Mémoire qui l'embarrassoit. Il fut suivi d'un autre indigne Fripon, qui congédia sa Modestie, au lieu de renoncer à son Ignorance.

Lors que tout le monde se fut ainsi déchargé de son Paquet, le Phantôme, qui avoit été si actif en cette occasion, ne me vit pas plutôt simple Spectateur de la Scène, qu'il s'approcha de moi, & que, malgré mon inquiétude, il me présenta tout d'un coup son Miroir. Dès que j'y vis mon petit Visage court; qui me parut alors dans toute sa laideur naturelle, j'en fus presque effraïé. La grandeur excessive de ses traits m'en dégoûta d'une telle manière, que je le jettai comme un Masque. Il arriva par bonheur qu'un de mes Voisins venoit de jeter le sien, qu'il croïoit trop long pour lui. Il est vrai qu'il me parut d'une longueur prodigieuse, & que le menton seul étoit sans hyperbole aussi long que tout mon visage. Nous eumes par-là le moyen de nous amender tous deux, & chacun fut en pleine liberté de changer sa disgrâce avec celle d'un autre. Je ne saurois exprimer le plaisir que je ressentis à la vue de cette délivrance universelle; mais lors que nous examinâmes les divers matériaux, dont cette Montagne de miseres étoit composée, à peine se trouva-t-il un seul Homme qui ne découvrit ce qu'il prenoit pour des biens & des avantages de la Vie, & qui ne s'étonnât de voir que ceux qui les avoient d'abord possédés les

regardoient comme des griefs & des afflictions.

Sur ces entre faites, JUPITER publia un second Edit, par le quel il donnoit plein pouvoir à chacun de troquer son Fardeau, & de s'en retourner chez lui avec tel autre Paquet qui lui seroit delivré.

L'IMAGINATION se mit alors en mouvement, & fit le partage de tous ces Paquets entassez les uns sur les autres avec une activité incroyable. Malgré l'embaras & la confusion qu'il y eut alors, & qu'on auroit de la peine à décrire, j'observai quelques trocs singuliers, que je rapporterai ici. Un Vieillard vénérable par ses cheveux blancs, qui s'étoit defait de la Cholique, & qui avoit besoin d'un Heritier, prit à la place un Fils desobéissant, que son Pere avoit jetté avec dépit sur le Monceau des Calamitez humaines. En moins d'un quart-d'heure ce jeune Scelérat prit le bon Vieillard par la barbe, & peu s'en fallut qu'il ne lui cassât la tête. A l'approche du Pere, qui s'avançoit vers eux avec un accès de Cholique, le bon Homme le pria de reprendre son Fils, & de lui redonner son Mal; mais il leur fut impossible de se départir de leur choix. Un pauvre Galerien, qui avoit troqué sa Chaine pour la Goute, faisoit de telles contorsions du visage, qu'il étoit aisé de voir qu'il n'avoit pas beaucoup gagné à ce marché-là. En un mot, il y eut divers trocs assez grotesques, de la Maladie avec la Pauvreté, de la Faim avec le manque
d'A-

d'Appetit, & du Souci avec la Douleur.

Les Femmes étoient fort occupées entre elles à négocier de leurs défauts, l'une donnoit une tresse de cheveux gris pour une tumeur maligne ; l'autre changeoit une taille courte avec un dos rond ; une troisième acceptoit un visage laid pour une réputation délabrée : Mais il n'y en avoit pas une seule qui ne trouvât le défaut nouvellement contracté beaucoup plus désagréable que n'étoit le premier. Je fis la même remarque à l'égard de toute autre Misère que chaque Invidu s'attira, au lieu de celle qu'il avoit d'abord, mais je ne déterminai pas si cela venoit de ce que tous les maux qui nous arrivent sont en quelque manière proportionnez à notre état & à nos forces, ou de ce que la Costume nous les rend plus supportables.

Quoi qu'il en soit, je ne pus m'empêcher d'avoir pitié de ce pauvre Gentilhomme qui étoit venu chargé d'une Bosse, & qui se retira fort droit & bien tourné avec une pierre dans la Vessie ; comme aussi de l'autre qui avoit fait ce beau troc avec lui, & qui honteux de son nouveau Paquet n'osoit regarder une troupe de Dames qui l'avoient admiré autrefois.

Je ne dois pas oublier ma propre Avanture. Mon Ami au long visage n'eut pas plutôt pris mon court Minois, qu'il fit la figure du monde la plus grotesque. Après l'avoir un peu considéré, il n'y eut pas moyen de me retenir : j'éclatai de rire à

son nez, & je le déconcertai, tout sérieux qu'il étoit. Sensible à ce ridicule, il me parut avoir honte de son troc: Pour moi, je n'eus pas grand sujet d'être content du mien; puis qu'au lieu de me toucher le front, je portai de doigt sur ma lèvre supérieure. D'ailleurs, mon Nez étoit si long, qu'en passant la main sur le visage, pour grater quelque autre endroit, je lui donnai deux ou trois rudes coups. Je vis auprès de moi deux Messieurs qui avoient fait un troc aussi ridicule d'une paire de grosses Jambes courtes & tortues avec deux longues Jambes de fuseau maigres & décharnées. On auroit dit à les voir que l'un d'eux étoit monté sur des Echasses, & qu'il étoit si élevé dans les airs au-dessus de sa hauteur ordinaire, que la tête lui en tournoit; pendant que l'autre faisoit des Cercles & qu'il avoit de la peine à marcher droit sur ses Colonnes torfes. A la vûe de celui-ci, qui me parut d'une humeur enjouée, je tirai une Ligne avec ma Canne; que je fichai en terre, & je lui voulus parier une Bouteille de Vin que, dans l'espace d'un quart-d'heure, il n'arriveroit pas jusques à ma Canne; à marcher toujours sur cette Ligne.

Enfin tout l'Amas des Calamitez humaines fut distribué entre les deux Sexes, qui donnoient un fort triste spectacle, à mesure qu'ils se promenoient d'un côté & d'autre & qu'ils chanceloient sous le poids de leurs divers Fardeaux. Toute la Plaine retentit de murmures, de soupirs & de lamentations ;

LE SPECTATEUR. LXIX. Disc. 441

tions; jusqu'à-ce que JUPITER, ému de compassion envers eux, permit de nouveau à chacun de quitter son Fardeau, & de reprendre celui qu'il avoit d'abord. Ils y donnerent tous les mains avec beaucoup de plaisir, & le Phantôme, qui les avoit entraînez dans cette erreur grossière, eut ordre de se retirer. Une Déesse, dont la démarché étoit ferme & grave, l'air sérieux, mais gai, fut envoyée à sa place. De tems en tems elle tournoit les yeux vers le Ciel, & les fixoit sur JUPITER. D'ailleurs, elle se nommoit la PATIENCE. Dès qu'elle se fut mise auprès du Mont des Calamitez, je remarquai, avec admiration, que leur volume diminua à un tel point, qu'il ne parut pas d'un tiers si gros qu'il l'étoit auparavant. Ensuite elle rendit à chacun son premier Fardeau, & leur enseigna de quelle maniere ils devoient s'y prendre pour en diminuer le poids, ou du moins le faire devenir plus supportable. Alors ils se retirèrent, fort contents de ce que leur choix à l'égard des Maux de cette vie n'avoit pas eu lieu; & de ce que la distribution en étoit laissée à la Providence.

Outre les bonnes Moralitez qu'on peut tirer de cette Vision, j'ai appris par là moi-même à ne murmurer jamais de mes infortunes, à n'envier pas non plus le bonheur d'autrui; puis qu'il est impossible de juger sainement des souffrances d'un autre. C'est pourquoi j'ai résolu de ne mépriser jamais les plaintes de mes semblables, mais d'avoir pour eux des sentimens d'humanité & de compassion.

LXX. DISCOURS.

————— Verba intermissa retentat.
OVID. Metam. L. I. Vers. 746.

*Il tâche de recouvrer la parole qu'il avoit
presque perdue.*

TOUT le monde a entendu parler du fameux Devin, qui, suivant l'opinion du Vulgaire, s'est rendu muet à force d'étudier: C'est aussi pour cela, à ce qu'on croit, qu'il rend tous ses Oracles par écrit. Que cette circonstance soit vraie, ou non, il est toujours sûr que l'aveugle TIRESIAS n'étoit pas plus célèbre dans l'ancienne Grèce, que notre Muet l'a été, depuis quelques années, dans les Villes de *Londres* & de *Westminster*. Je n'en dirai pas davantage sur cet habile Pronostiqueur, qui m'a honoré de la Lettre suivante.

De ma Cellule, le 24. de Juin 1714.

M O N S I E U R ,

LET-
TRE
d'un fa-
meux DE-
VIN qui
ne don-
noit ses
Oracles
que par
écrit.

„ Informé que vous avez recouvré de-
„ puis peu l'usage de votre Langue, j'ai
„ quelque envie de vous imiter, afin de pou-
„ voir devenir au pié de la lettre un Diseur
„ de bonne Avanture. Je suis las de ma
„ taciturnité, & d'avoir servi ma Patrie lon-
„ gues années sous le titre du Docteur
„ muet. Je prophétiserai dans la suite de
„ vive

„ vive voix, & je jaserai de l'avenir, aussi
 „ bien que la Ple, dont parle Mr. L E R,
 „ & qui, comme vous savez, étoit, une
 „ grande Devinereffe parmi les Anciens.
 „ J'ai mieux aimé jusques-ici recevoir des
 „ Questions & y reponde par écrit, afin
 „ d'éviter l'ennui & l'embarras des Dispu-
 „ tes, où entrent presque toujours ceux
 „ qui me consultent, parce qu'ils ne croient
 „ jamais avoir assez de Prédiction pour leur
 „ argent. En un mot, je suis à peu près
 „ dans le cas de ces Animaux discrets,
 „ qu'on nomme Singes, & qui pourroient
 „ bien parler s'ils vouloient, à ce que nous
 „ disent les *Indiens*; mais qui s'en abstien-
 „ nent, afin qu'on ne les oblige pas de tra-
 „ vailler. J'ai gagné ma vie jusques-ici
 „ sans avoir fait usage de ma Langue; mais
 „ j'ai resolu d'ouvrir la bouche dans la sui-
 „ te, pour avoir de quoi la remplir. Si je
 „ paroiss un peu stérile à l'égard des mots
 „ dans mes premieres Solutions, ou dans
 „ mes Reponses, je me flatte qu'on ne l'at-
 „ tribuera point à aucun manque de pene-
 „ tration, mais plutôt à une longue suspen-
 „ sion de l'usage de la parole. Je ne doute
 „ pas de rappeler ainsi toutes mes ancien-
 „ nes Pratiques; car si je leur ai promis des
 „ Amans ou des Maris, des Richesses ou une
 „ bonne Fortune, mon dessein est de leur
 „ confirmer de vive voix ce que je leur ai
 „ donné par écrit. Si vous m'honorez de
 „ votre Visite, vous aurez les prémices de
 „ l'ouverture de ma Bouche, & vous pour-

44 LE SPECTATEUR. LXX. Disc.

rez former s'il vous plait, un Dialogue
très-agréable de la Conversation de deux
Muets. Excusez, je vous prie, mon cher
Monsieur, la liberté que se donne celui
qui a été depuis long-tems, quoi que dans
un silence respectueux, votre Admirateur.

CORNEILLE AGRIPPA.

J'ai reçu la Lettre suivante, ou plutôt
le Billet doux, que vous allez voir, d'une
jeune Eveillée, qui me félicite de la même chose.

Mon cher Mr. le BABILLARD,

Billet
d'une CA-
QUE-
TEUSE ;
qui félici-
te le
SPEC-
TA-
TEUR
sur l'ou-
verture
de sa
Bouche.

Je suis Membre d'une Société de Fil-
les, qui se nomment la Cotterie des Ca-
quetouses, & j'ai ordre de toutes les Sœurs
de vous féliciter sur ce que vous avez en-
fin obtenu l'usage de votre Langue. Nous
avons toutes une grande envie de vous
entendre causer, & s'il vous plait de nous
honorer un soir de votre présence, nous
avons résolu d'une commune voix que,
de dix Minutes, vous en aurez une, pour
babiller sans interruption. Je suis &c.

S. T.

P. S. ,, Vous nous trouverez chez Myla-
dy ISABEAU CLIQUET, qui donnera or-
dre à son Portier, qu'en cas qu'un Gen-
tilhomme un peu âgé, & qui a le visa-
ge court, la demande, il l'admette sans
lui faire aucune question.

En train de rapporter les félicitations que
j'ai

j'ai reçues de quelques-uns de mes Correspondans, j'en ajouterai ici une ou deux autres de la même nature.

D'Oxford le 25. de Juin 1714.

MONSIEUR,

„ Nous sommes charmez ici de l'ou-LET-
„ verture de votre Bouche, & nous ouvrons TRE de
„ souvent la nôtre pour approuver votre des- quelques
„ fein, sur tout la resolution que vous a- Membres
„ vez prise de retenir votre ancienne taci- de l'Uni-
„ turnité sur tous les différens qui regardent versité
„ nos Partis. Nous ne doutons pas que d'Oxford
„ vous ne soyez un aussi grand Orateur que sur le mê-
„ le Chevalier * HUDIBRAS, de qui le me sujet.
„ Poëme chante agréablement, que,

Jamais il n'ouvre la bouche,

Que son Eloquence ne touche,

„ S'il vous plait de nous envoyer cette
„ demi-douzaine de Perodes bien tour-
„ nées, qui produisirent un si terrible effet
„ sur les muscles de votre machoire, nous
„ les déposerons tout-auprès d'un ancien
„ Manuscrit des Oraisons de CICERON.
„ Nous convenons du moins avec vous
„ qu'on ne trouve pas dans toute l'Histoire
„ un accident plus remarquable, depuis ce
„ lui que arriva au Fils de CRESUS, quoi
„ que vous auriez pû monter plus haut, & y
„ joindre celui de l'Anesse de BALAAM.
„ Nous sommes dans l'impatience de voir
T 7 „ quel-

* Voyez la Note qui est au bas de la page 414. du
1^{er} Volume.

446 LE SPECTATEUR. LXX. Disc.

„ quelques-unes de vos nouvelles Produ-
„ ctions, & nous serons aussi attentifs à
„ toutes les paroles que vous laisserez é-
„ chapper que l'étoient autrefois ceux qui
„ examinoient la Tête artificielle & parlan-
„ te que le Moine ROGER BACON avoit
„ fabriquée dans cette Ville. Nous sommes
„ avec sincérité, &c.

B. R. T. D. &c.

Du Temple du milieu, le 24. Juin 1714.

Mon cher SPECTATEUR,

LET-
TRE d'un
Juriscon-
sulte sur
le même
sujet.

„ Je suis ravi d'apprendre que vous com-
„ mencez à babiller; & je trouve, par vo-
„ tre dernière Vision, que vous y êtes déjà
„ si bien fait, que vous ne sauriez vous
„ empêcher de causer tout endormi. Per-
„ mettez seulement que je vous avertisse de
„ parler comme les autres Hommes, & de
„ n'être pas assez ridicule pour éviter ce
„ qu'il vous plait de nommer les Phrases à
„ la mode. Est-ce que vous voulez devenir
„ *Bantamois*, ou nous rendre tous *Qua-*
„ *kers*? Je vous assure que la Politesse ne
„ fait aucun tort à ma sincérité, lors que
„ je me dis à toute épreuve,

„ MONSIEUR,

„ Votre tres-humble serviteur,
„ & constant Admirateur,
FRANCHEVILLE.

F I N

TA

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

- A**CTIONNAIRE (*Fer*,) devient amoureux d'une Femme mariée, qu'il croïoit fille, 339, 340.
- A**ffliction diminue à mesure qu'elle s'évente, 277
- Agur* demande à Dieu un état mitoyen entre la pauvreté & les richesses, 62
- Alnaschar* se flatte d'une grande fortune, 344— 349
- A**me, on peut découvrir sa nature par nos Rêves, 158-164
- Son état à la sortie du Corps, 242-244
- Son immortalité cruë par *Cicéron*, 359-363
- La variété de ses idées &c. prouve son origine céleste, 421
- Elle possède une certaine faculté végétative, 413-414
- A**mitié conjugale préférable à l'Amour d'une Maîtresse, 306-308
- A**moureux ne suivent guères le conseil qu'ils demandent, 117-119
- Il y en a qui servent de *Chaussepied* aux Dames, 353, 354
- A**nglois fort curieux de Nouvelles, 1-4
- Ils ont honte de tout ce qui s'appelle Religion, 30-32
- A**nglois, ceux du commun Peuple sont fort superficiels, 212, 213
- Les *Whigs* & les *Torys*, adonnez au Mensonge en faveur de leurs *Partis*, 225-229
- Lurs

T A B L E

Leurs Peintres l'emportent sur tous les autres à l'égard des Portraits,	414 - 418
Ils ont degeneré de leur ancienne candeur,	427
Le Caractère qu'en donne un Ambassadeur de <i>Bantam</i> ,	428 - 431
Animaux, la structure de leur Corps est une preuve de la Divinité,	371 - 376
<i>Antonin</i> découragé par la mauvaise conduite de son Pere,	190, 191
<i>Aratus</i> cité, τῷ γὰρ καὶ γίγας ἔσται,	355
<i>Aristophane</i> , son Allegorie sur l'effet de la Pauvreté & des Richesses,	62 - 64
<i>Aristote</i> cité sur les Ouvrages de la Création,	70
Il excelle dans la Méthode,	122
Auteurs, le rang qu'ils tiennent entre eux,	311 - 315
Ils donnent des Portraits de la Nature Humaine, conformes à l'humeur dont ils sont eux-mêmes,	356
B ACON (Le Chev. Fr.) cité sur la conduite des Peres & des Meres envers leurs Enfans,	268
Son Eloge,	407
<i>Barreaux</i> (Mr. des) sa repentance bien marquée dans un admirable Sonnet,	245, 246
<i>Belair</i> (Mr.) caractérisé,	119, 120
<i>Benevole</i> , bon & heureux Mari,	307, 308
Bequetez de la Poule doivent suivre l'Exemple de <i>Socrate</i> ,	139 - 147
<i>Biton & Cleobis</i> , leur aventure,	156, 157
<i>Blackmore</i> (Le Chev. Rich.) Auteur d'un Poëme intitulé <i>La Création</i> ,	376
<i>Blondine & Pimpan</i> , Exemple d'un mauvais Mariage,	223
<i>Boyle</i> (Mr. Rob.) ne prononçoit jamais le Nom	

DES MATIERES.

Nom de Dieu qu'avec un grand respect,	326
Son Eloge,	408
<i>Braçon</i> , fameux Jurisconsulte <i>Anglois</i> ,	139
<i>Brollio</i> , Disputeur fort irregulier,	124, 125
<i>Broune</i> (Mad.) son Caractère,	25, 26
<i>Bunyon</i> (<i>Jean</i>) Chaudronnier de <i>Londres</i> , Auteur de divers Ouvrages,	296
<i>Buffy d'Amboise</i> , son Avanture à la Cour,	87
C ARACATURAS, sorte de Portraits à l' <i>Italienne</i> ,	357
CARACTERE de <i>Walsiger</i> ,	24
De Mad. <i>Brouine</i> ,	25, 26
De la vraie & de la fausse Modestie,	28—
	32
De l'Homme agréable en Compagnie,	47.
	48
De <i>Charles II.</i> Roi d' <i>Angleterre</i> ,	49-52
De certains Hommes, qui se vantent de leurs défauts, ou qui n'osent pas avouer leurs bonnes qualitez,	113-116
De Mr. <i>Belair</i> ,	119, 120
De Mr. <i>Brollio</i> , grand Disputeur,	124, 125
De <i>Sombrieu</i> , Dévot triste & mélancholique,	180
De <i>Paulin</i> , qui s'abandonne au plaisir,	189
Du Pere d' <i>Antonin</i> , qui se piquoit de galanterie,	191
D'un Général <i>Anglois</i> ,	192. 193
D'un Ministre d'État <i>Portugais</i> ,	194
Du Pape <i>Leon X.</i>	195, 197
De <i>Latitia</i> & d' <i>Erasme</i> ,	221, 222
De <i>Pimpan</i> & de <i>Blondine</i> ,	222, 223
<i>Célie</i> ne veut pas savoir le Caractère de son Amant, qu'elle demandoit à une de ses Amies,	117
Chançon, accompagnée de différentes Leçons,	97-99.
	<i>Charles</i>

T A B L E

<i>Charles II. R. d'Angleterre</i> , étoit d'une hu- meur fort enjouée, & a fable fable,	49-52
<i>Charles le Hardi</i> , Duc de Bourgogne, Prince d'une grande équité,	171. 176, 177
<i>Chastelain (Marie)</i> eut le malheur de se trou- ver dans un Coche public avec des Insolens,	330-335
<i>Chausse piez</i> , ou Galands furnuméraires des Da- mes,	353, 354
<i>Cicéron</i> fort méthodique dans ses Ouvrages,	122
Cité contre les Philosophes qui louoient la tristesse,	177
Critiqué de ce qu'il étoit dans le Collège des Augures,	212
Cité sur l'immortalité de l'Ame,	359-363
Il étoit passionné pour la gloire,	412-413
Civilitez mal séantes dans les Eglises,	45-47
<i>Claudian</i> cité, <i>Omnia quæ sensu voluntur vota diurno &c.</i>	53
Cloé paroît niaise, lors qu'elle danse,	80
Complimens opposés à la candeur,	425-431
<i>Conrad III.</i> Empereur, sa clémence envers <i>Guel- phe</i> , D. de Bavière,	99
<i>Coverley (Mr. le Chev. de)</i> meurt & laisse pour Hériter son Neveu <i>Capit. Sentry</i> ,	258-261
Un des traits de son Caractère,	478
Contre <i>Person</i> du Sultan <i>Mahmond</i> & de son Visir,	238, 239
— <i>Arabe</i> , sur <i>Alnaschar</i> ,	344-349
<i>Cowley</i> cité sur l'effet de la Pauvreté & des Richesses,	60
<i>Cyrus</i> avoit quelque idée de l'immortalité de l'Ame,	360
D ACINTHE, Homme charmant, quoi que bourru, incivil, &c.	48
Dames & jeunes Demoiselles qui se piquent d'a- voir	

DES MATIERES.

voir des <i>Chaufsez-piez</i> à leur service,	353,
	354
Damoiseaux devroient être emploiez à nouër des Franges,	351, 352
Danse, avantages que l'on en peut tirer,	74-81
Démocrite parle d'un Serpent, dont la chair faisoit entendre à ceux qui en mangeoient le langage des Oiseaux,	239
<i>Desmarziere</i> (Mad.) veut que chaque Famille ait de <i>Chaufsez-piez</i> ,	353
Dévotion affectée & mélancholique reçue en <i>Angleterre</i> , il y a environ un siecle,	177-179
<i>Diagere</i> , ancien Athée,	155
Dieu fait paroître sa bonté, sa sagesse & son pouvoir dans la création de l'Univers,	269—
	276
L'idée que nous en devons avoir,	320-326
Sa Providence démontrée dans la formation du Corps Humain &c.	370-376.
<i>Dryden</i> , Auteur d'un Poëme intitulé, <i>Abjalon</i> & <i>Achitophel</i> ,	237
<i>Dupé</i> (Benj.) marié à une Grondeuse,	147
E CCLESIASTE cité sur un pauvre Homme sa- ge,	60
<i>Ecclesiastique</i> cité sur la nature & les ouvrages de Dieu,	323
Education comparée à la culture d'un Jar- din,	16
<i>Ennius</i> cité, <i>Non baboo denique nauci</i> Marsum <i>Augurem</i> , &c.	210
<i>Epistete</i> blâme ceux qui racontent leurs Rêves,	295
Epitaphes de <i>Ibo Sapper</i> & de <i>Paul Arnout</i> ,	265
<i>Erasme</i> & <i>Latitia</i> , Exemple d'un heureux Ma- riage,	221, 222
Espérance fondée sur la Piété a d'heureux ef- fects,	100-105
	Celle

T A B L E

Celle qui regarde les biens temporels en a de tout opposés,	341 349
<i>Esprit</i> (Mr.) Auteur du Livre, <i>La fausseté des Vertus Humaines</i> ,	356
<i>Euripide</i> veut que les Sages vivent dans l'espérance d'un meilleur fort,	100
Cité sur l'Amour qui mérite la recherche des Hommes.	303
F ABLE; son usage est le meilleur moyen qu'il y ait pour donner des avis aux autres,	235-239
FEMMES de méchante humeur ne doivent être batues qu'à l'extrémité,	139
Exemple d'une Grondeuse,	147
Autre d'une Femme vertueuse, qui sacrifie son honneur pour sauver la vie à son Mari,	172-177
Celles d'une Ville assiégée en sortent avec leurs Maris sur le dos,	199
<i>Feuardent</i> croit que le Mariage est une espèce de Purgatoire,	147, 148
Foi, son excellence,	35, 36
Moïens qui peuvent l'entretenir dans le cœur des Hommes,	65-70
<i>Freeport</i> (Le Chev.) règle ses Comptes à l'égard du Ciel par <i>Debet & Crédit</i> , sa retraite à la Campagne,	391-395
G ALIEN reconnoissoit le doigt de Dieu dans la structure du Corps Humain,	370
<i>Garth</i> (Le Dr.) Auteur d'un Ouvrage intitulé, <i>la Pharmacopée</i> ,	124
Gens de bien conservent une égalité d'Ame au milieu des afflictions,	281
Grandeur, une des sources des plaisirs de l'Imagination,	165-168
<i>Grant</i> (Le Dr.) fameux Oculiste,	112

DES MATIERES.

HÉRACLITE, sa pensée sur les Hommes qui
veillent ou qui dorment, 163

Herodote blâmé de ses jugemens superstitieux, 153

Cité sur une coutume des *Perfes* à l'égard
des Filles, 230

Hesiodé cité, *Ἄιδος ἐκ ἀγάθῃ*,

Historiens, blâmez sur leurs jugemens temerai-
res & superstitieux, 154

Homere cité, ——— *Βαθυστατος μύσας δῖος*
Ὀνείστω,

HOMMES, celui qui est agréable en Compagnie,
47, 48

Il y en a qui se vantent de leurs défauts,
& qui ont honte de leurs bonnes quali-
tez, 113-116

Ceux qui seroient propres à être les Di-
recteurs d'une Compagnie pour les Mo-
des, 133

Ils se font d'ordinaire une fausse idée du
Mariage, 135

Ils veulent pénétrer dans l'avenir & devien-
nent superstitieux, 211-213

Ceux qui mentent en faveur d'un Parti
agissent par de faux principes, 225-229

Ils font le lien de l'un & de l'autre Mon-
de, 276

Ceux qui se piquent de politesse aujourd'hui
n'ont presque aucune humanité, 282

Il y en a qu'on peut nommer des *Racon-
teurs de faits*, des *Embellisseurs* & des
Repetiteurs, 283-287

Réflexions sur la Nature Humaine & l'im-
mortalité de l'Ame, 355 363

La structure de leur Corps est une preuve
de la Divinité, 370-376

La plupart cherchent le repos sans le trou-
ver, 390-392

Ils ont un desir naturel pour la Gloire, 412

T A B L E

<i>Honeycomb</i> (Mr.) a consulté plus de dix fois ses	
Amis sur son prétendu Mariage,	119
Sa Lettre & son Rêve sur l'Amitié conjugale,	198-203
Autre sur le chapitre des Femmes,	229-234
Autre sur son Mariage,	317-320
<i>MORACE</i> cité. <i>Non ubiada, nec tenui ferar Pen-</i>	
<i>ad, &c.</i>	8
— <i>Ege, apud Matina More modoque, &c.</i>	
<i>&c.</i>	15
<i>Aequo vulnus erat multa & præclara minant-</i>	
<i>tis,</i>	22
<i>Sulbarum incurata pudor mahus ulcera celat,</i>	
	28
— <i>Quidquid dignum sapiente, beneque est,</i>	
	33
<i>Decipimur specie rebus,</i>	38
<i>Nil ego contulerim jucundo sanus amico,</i>	47
<i>Astræam, quisquis mediocritatem &c.</i>	59
<i>Inter cuncta leges & percontabere doctos, &c.</i>	65
<i>Quid si quis vultu torva fœtus, & pede nu-</i>	
<i>do, &c.</i>	83
— <i>Qui læta patenter orit res, &c.</i>	121
— <i>usus, Quam penas ambitionum astringit, &c.</i>	126
— <i>Fuit hæc sapientia quondam, &c.</i>	134
— <i>uti non compositus melius quam Bitbo</i>	
<i>Bacchus, &c.</i>	141
<i>Nec Deus intarsit, nisi dignus vindice nodus,</i>	
<i>&c.</i>	151
<i>Lectorum delectanda, pariterque monendo, &c.</i>	
	235
<i>Quis desideria sit pudor, aut modus. Tam carl</i>	
<i>capitis?</i>	276
<i>Singula quæque locum teneant sortita descender,</i>	
	311
<i>Sic visum Vanani; cui placet imparas, &c.</i>	315
<i>Qui mare & terras variisque mundum, &c.</i>	320
<i>Spem, longam referes,</i>	341
	<i>MORACE</i>

DES MATIERES.

- H**ORACE cité, *Si volumus tibi, monstrata radice*
vel herba, &c. 384.
Quid dignum tanto feret hic promissor diatu? 395
Nec luisse pudet, sed non incidere iudum, 399
Si validus, si latus erit, si denique pascet, 403
Suspendit picta vultum, mentemque tabella, 414
— nil fait unquam Sic dispar sibi, 432
Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi ser-
tem, &c. 432
IDOLE d'un Caffé courtisée par un Avocat, 340. 341
 Illusions que les Hommes se font, 38-45
JEAN-JEANNE, quelle sorte d'Epoux, 149, 150
 Jugemens téméraires sur les biens & les maux
 qui arrivent aux Hommes, 151-157
 Sur la Piété des Personnes mélancholiques, 181
Juifs envisagez sous trois égards, 184-187
 Ils avoient une grande vénération pour le
 Nom de Dieu, 326
 Justice doit être la principale qualité d'un Hom-
 me qui est en charge, 192
Justinien n'est pas détourné par le bruit de ses
 petits Enfans, 136
JUVENAL cité, *Defendit numerus junctaque um-*
bone phalanges, 224
— Miserum est aliena incumbere fame,
Etc. 263
Rarus enim ferre sensus communis in illa
Fortuna, 335
Quamvis digressu veteris confusus amici, &c. 390
KNELLER (Le Chev.) Godefroi) fameux Pein-
 tre Allemand établi à Londres, 418
LETITIA & Erasme, Exemple d'un heureux
 Mariage, 221, 212
 Latimer, sur ses vieux jours, ne voulut pas
 en être en dispute avec ses Antagonistes, 67
Leon

T A B L E

Leon X , Pape, aimoit à voir des Fous & des Sots,	195-197
LETTRE qui contient le projet d'une nouvelle Gazette <i>Angloise</i> ,	4-7
Allegorique sur l'Education, l'étude des Langues, la Poësie & les Ecrits de différentes Nations,	15-19
Sur une Femme grondeuse,	19, 20
Sur les fausses Comparaisons de ceux qui parlent en public,	21
Sur le projet d'une Gazette, qui contiendra tous les bruits sourds qui courent par la Ville, &c.	22-27
Sur les Civilités mal-séantes qui se pratiquent dans les Eglises,	45-47
De Philotechne sur le bon air que la Danse donnoit à sa Fille,	76-79
De Philantrophe sur les plaisirs & les avantages de la Vue.	108-112
De Mlle. B. D. sur le Caractère de son Amant <i>Mr. Belair</i> ,	119-121
De A. B. , qui propose d'établir un Magasin public, pour y conserver toutes les Modes,	126-132
D'une Dame sur le Caractère de son Epoux, qui étoit un <i>Jean Jeanne</i> ,	148-150
De l'Auteur O. sur la grandeur, qui est une des sources des plaisirs de l'imagination,	163-168
De T. B. sur les défauts de certains Peres,	188-191
De Mr. Honeycomb sur l'Amitié conjugale,	198-203
LETTRE de <i>Philogame</i> sur le bonheur du Mariage,	204-209
De Trophonius , Interprète des Songes,	214-216
De Mr. Honeycomb sur le chapitre des Femmes,	229-234
	LET.

DES MATIERES.

D'un Ecclesiastique sur la Maladie, la Mort & le Jugement dernier,	240-246
De l'Auteur T. sur les difficultés qu'il y a de parvenir à la Vertu, &c.	247-257
D'Ed. Priblant sur la mort de son Maître le Chev. de Cöverly,	259-262
Sur les Epitaphes qu'on voit dans le Cimé- tiere de Stepney,	263-266
Ecritte de Cambridge sur la Physionomie,	266-268
D'un bon Mari sur la mort de sa Femme,	276-281
De l'Auteur T. sur les faux rapports qui se débitent entre les différens Partis,	283-288
D'un Ecoffois qui contient un Rêve allegori- que sur la Vertu & le Vice,	296-303
De Plins le jeune à Hispulla,	303, 310
De Mr. Henycomb sur son Mariage,	317-326
De Tristan le Feru, sur ce que ses Paréns le voulent marier avec toute autre qu'avec sa Maitresse,	327-330
De Mar. Chastelain, sur ce qu'elle avoit eu le malheur de se trouver dans un Coche public avec des infolens,	330-335
De Mlle. Riche sur la sotte complaisance qu'on a pour les Filles de qualité,	335-339
De Fer. Actionnaire, Epicier amoureux,	339
De Luc. Parlementsiet, Idole d'un Caffé,	340
De Mlle. C. B. sur les Damoiseaux qu'elle vou- droit employer à nouer des Franges,	350, 351
Sur les Hommes qui servent de Chausse pié aux Dames,	352-355
LETTRES sur la Nature Humaine & l'Immor- talité de l'Âme,	355-363
De Philo-Spec, sur la crainte où l'on étoit que l'Auteur ne voulût abandonner cet ou- vrage,	368, 369
De Capit. Sinary sur l'usage qu'il fait de son bien,	378-383

T A B L E

LETTRE de quelques beaux Esprits sur les Dis-	
cours du SPECTATEUR,	402-406
Du Chev. <i>Freeport</i> sur sa retraite à la Campa-	
gne,	392-395
De quelques Membres de l'Université d'Ox-	
ford, sur le dessein du SPECTATEUR,	402-
	406
Sur la Peinture & les Peintres,	414-418
D'un Ambassadeur de <i>Bantam</i> à son Prince,	
	428-431
<i>Locke</i> (Mr.) son aventure à <i>Oxford</i> avec un	
Ministre Indépendant,	178, 179
Cité sur l'infinie variété d'Etres qu'il y a au-	
dessus de l'Homme,	273-275
Sur l'idée que nous avons de Dieu,	321
Son Aventure avec quelques Seigneurs,	333
<i>Longin</i> cité sur la description qu' <i>Homere</i> a fait	
d'une Tempête,	166
<i>Lucrece</i> cité, <i>Floriferis ut apes in saltibus omnia</i>	
<i>libant</i> ,	146
M AHMOUD, Sultan de <i>Perse</i> , grand destruc-	
teur de Villes & de Bourgs,	238, 239
<i>Manilius</i> est d'une humeur bienfaisante & géné-	
reuse,	84-89
MARIAGE, on n'y doit chercher que les agré-	
mens qui s'y trouvent,	135-140
C'est l'Emblème du Paradis ou de l'Enfer,	
	141
C'est une espèce de Purgatoire,	147, 148
Il est avantageux à deux égards,	204-209
MARIAGE, ce qui peut y entretenir l'Amitié,	
ou l'en bannir,	218-220
Ceux qui s'en moquent y tombent à la fin,	
	315-317
<i>Marianne</i> imprime du respect lors qu'elle dan-	
se,	80
Maris, celui qu'on appelle un <i>Jean-Jeanne</i> ,	
	145-150
	EXE

DES MATIERES.

Exemple d'un bon Mari affligé d'avoir perdu sa Femme,	276-282.
Benevole en est un autre Exemple,	307.
Martial cité, <i>Turpe est difficile habere nugas,</i> &c.	94.
Candida perpetua reside, Concordia, leño, &c.	217.
Melisse demande conseil à ses Amies sur un Mariage qui lui étoit fort avantageux,	11.
Menandre cité, <i>Οὐτὶς ἐστὶ γαλιᾶτης γέρον,</i>	191.
Mensonge, un Père de l'Eglise n'auroit pas voulu en dire un pour gagner le Paradis,	229.
Menteurs de deux sortes,	286, 287.
Mesnager (Mr) sa dispute avec Mr. le Comte de Rechteren à Utrecht,	142-146.
Methode nécessaire dans la Conversation, aussi bien que dans les Livres,	121-125.
Ministre Indépendant, Principal d'un College à Oxford, caractérisé,	178, 179.
Modes à l'égard de la parure devroient être conservées dans un Magasin public,	126-132.
Modestie vraie & fausse, caractérisée,	28-32.
Morale l'emporte sur la Foi à divers égards,	34.
Narcisse a un tas de Lettres de ses Admirateurs,	307.
Nemesis, vieille Fille, qui tourne toutes les calamitez de la Vie en Jugemens de Dieu,	152.
Newton (Le Chev.) est une des merveilles de notre siècle,	372.
Son éloge un peu détaillé,	408, 409.
Nouvellistes & Politiques des Caffez publiés,	1-3.
OVIDE cité, — <i>Huc natas adjice septem,</i> &c.	204.
— <i>Et sibi præferri se gaudet,</i>	364.
— <i>facies non omnibus una Nec diversa tamen,</i>	370.
— <i>verba intermissa retentat,</i>	442.
V. 4.	FAR.

T A B L E

P ARLEMENTIER (<i>Lucinde</i>) Idole d'un Caffé,	340, 341
Partis mentent pour soutenir leur Cause,	285-289
<i>Pascal</i> cité sur la grandeur & la bassesse de l'Homme,	358,
<i>Paulin</i> s'abandonne aux plaisirs & en prive son Fils unique,	186
Pauvreté & Richesses, leurs effets,	59-64
Peintres de différentes Nations, en quoi ils excellent,	415-418
Peres, qui aiment les plaisirs, & qui ne veulent pas que leurs Fils en goûtent aucun,	198-199
<i>Perse</i> cité, — <i>nimis unctis Naribus indulges</i> ,	196
Persecution des Hérétiques est un Dogme exposé à de terribles conséquences,	31
Petits Maîtres devroient être employez à touer des Franges,	351-352
<i>Petrone</i> cité, — <i>Nam cum prostrata sopore</i> &c.	138
<i>Vera redivit facies, assidue perit</i> ,	283
<i>Philips</i> (Mr.) a écrit des Pastorales en Anglois fort estimées,	292
Physionomie des Membres & des Etudiens de l'Université de <i>Cambridge</i> ,	266-268
Piété contribue à la bonne humeur,	181-183
<i>Pimpan</i> , ne peut souffrir le bruit de ses Enfants,	136
— rend sa Femme malheureuse,	223
<i>Platon</i> , sa definition de l'Etre suprême,	224
De quelle nature étoient les repas qu'il donnoit à ses Amis,	383
Il disoit qu'il n'y a rien qui plaise davantage que la Vérité, &c.	425
<i>Flaute</i> cité, <i>Imò duas dabo, inquit illi adulescentis</i> &c.	327
	PH.

DES MATIERES.

<i>Pline</i> cité, <i>Est natura Hominum novitatis avida</i> ,	1
Le jeune, sa Lettre à <i>Hispnlla</i> ,	309
Il aimoit à se faire une grande reputation,	413
<i>Plutarque</i> cité sur une Hymne à l'honneur de <i>Diane</i> ,	10
Pour un Mot de <i>Brutus</i> ,	28
Blâme de ses jugemens temeraires à l'égard de la Providence,	153
Cité sur une pensée d' <i>Heracrite</i> ,	163
Sur la fausse idée que les Païens se faisoient de la Divinité,	182
Ce qu'il dit de <i>Caton</i> est un grand Eloge,	426
Poëtes Païens faisoient des Hymnes à l'honneur de leurs Dieux,	9
Les Juifs ont surpassé tous les autres,	10
Les Chrétiens blâmez de ce qu'ils mêlent dans leurs Ecrits les Fables & les Divinité du Paganisme,	289-294
Politiques des Caffez publics, 1-3, 142-146,	424
<i>Pompée</i> , ce qu'il dit en s'exposant à une Tempête,	222
<i>Pope</i> (Mr.) ingénieux Poëte Anglois,	289
Portrait de <i>Manilius</i> ,	84-89
Portraits, que les Italiens appellent <i>Caracatturas</i> ,	357
<i>Prince</i> (Mr.) fameux Maître de Danse,	75
Problèmes sur le bonheur ou le malheur d'un Homme qui rêve ou qui veille,	161, 162
Projet d'une nouvelle Gazette,	4-7, 22-24
D'une <i>Histoire des Ouvrages des Ignorans</i> ;	26, 27
D'un Magasin public, pour y conserver les Modes,	126-132
Pseaume CIII. traduit par Mr. <i>Terond</i> ,	11-14
Le XIX. paraphrasé par Mr. <i>Rouffseau</i> ,	70-73
Le CVII. traduit par Mr. <i>Terond</i> ,	168-170

T A B L E

R ECHTERSEN (Mr le Comte de) sa dispute avec Mr. <i>Mefnager</i> au Congrès d' <i>Utrecht</i> ,	542-146
Reconnoissance à l'égard de Dieu & des Hom- mes,	8
Religion produit une bienveillance universelle pour tous les Hommes,	151
<i>Religio Medici</i> . Ouvrage cité sur l'activité de l'Ame dans les Rêves,	160
REVE sur les illusions que les Hommes se font,	38-45
Sur une Balance qui servoit à découvrir la juste valeur de tout,	58-58
Les Rêves servent à connoître la nature de l'Ame,	158-164
Rêve de Mr. <i>Honeycomb</i> sur les Femmes,	200-263
Sur les difficultez qu'il y a de parvenir à la Vertu & d'exceller dans la Poësie,	248-257
Allégorique d'un <i>Ecoffois</i> sur la Vertu & le Vice,	296-303
D' <i>Alnaschar</i> sur la grande fortune,	344-349
REVE d' <i>Alnaschar</i> sur les défauts & les calamitez des Hommes,	284-441
<i>Rhynsault</i> & <i>Sapphira</i> , leur Avanture,	171-177
<i>Riche</i> (Mlle.) se plaint de la sotte complaisance qu'on a pour les Filles de qualité,	335-339
Riches attaquez de certains maux devroient se- courir les Pauvres qui s'y trouvent sujets,	105-107
<i>Rousseau</i> , sa Paraphrase du Ps. XIX.	70-73
Le S AGE (Mr.) a l'Esprit net & méthodique,	125
<i>Sapphira</i> . Femme de <i>Danvelt</i> , leur triste & cruelle Avanture,	172-177
<i>Sentry</i> (Le Capit.) quel usage il fait de son Bien,	379-383
<i>Shakespear</i> cité sur un Forgeron & un Tailleur,	286
<i>Sher-</i>	

DES MATIERES.

<i>Shesleck</i> cité sur l'état de l'Âme après la mort,	241-244
<i>Simonide</i> ne pouvoit fixer l'idée qu'on doit avoir de Dieu,	320
<i>Socrate</i> , Chef des bequetez de la Poulx,	139
Effet d'un de ses Discours sur l'Amour conjugal,	204
Sa pensée sur les calamitez de la Nature Humaine,	434
<i>Sombrien</i> , Homme d'une Piété triste & mélancholique,	180
<i>SPECTATEUR</i> , sa défense contre ses Critiques,	364-368
Ses Discours louez par de beaux Esprits,	384-389
Il veut renouveler la Coterie,	395-399
Ce dessein lui attire diverses Lettres,	399-402
Moyens qu'il a mis en usage pour s'accoutûmer à parler,	419-425
<i>SPECTATEUR</i> , il reçoit là-dessus des Lettres de félicitation,	442-447
T ERENCE cité, — <i>quæ res in se neque consilium neque modum</i> , &c.	116
— <i>Sed gnatum unicum</i> , &c.	182
<i>Nunquam ita quisquam bene subdita ratione ad vitam fuit</i> , &c.	377
<i>Trend</i> (Mr. Fr.) sa version du Ps. CIII., sa naissance & sa mort,	11
Sa version du Ps. CVII.	168-170
<i>Portullien</i> cité sur l'excellence de l'Âme,	162
<i>Theognis</i> cité sur l'effet des Richesses & de la Pauvreté,	59
<i>Tberon</i> , éloge que <i>Pindare</i> lui donne,	6
<i>Tibulle</i> cité, <i>Ad quodcunque meæ poterunt audere Camena</i> &c.	82
U NIVERS rempli d'Etres au dessous & au dessus de l'Homme,	269-276
	Vinci